N° 361 — Tome XCVIII 1er Juillet 1912

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, EDMOND BARTHÈLEMY,
GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, JACQUES BRIEU,
HIPPOLYTE BUFFENOIR, R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO,
JACQUES DAURELLE, HENRY-D. DAVRAY, ALFRED DROIN, GEORGES DUHAMEL,
ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
ALFONS MASERAS, FRANÇOIS MAURIAC, MARCEL MONTANDON,
MICHEL MUTERMILCH, GEORGES PALANTE,
FRITIOF PALMER, CAMILLE PITOLLET, JEAN NOREL,
RACHILDE, MARCEL ROBIN, ANDRÉ ROUVEYRE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII

SOMMAIRE

—

Nº 361. — 1er JUILLET 1912

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1er pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé. — (Paris-VIe)

ALBERT SAMAIN

e Chariot d'Or. Volume in-8 raisin sur papier vélin à la forme. Frontispice de Aug.-H. Thomas. Tirage en deux couleurs à 500 exemplaires numérotés.......... 12 »
Relié plein veau raciné, tête dorée, fers spéciaux.......... 25 »

LAFCADIO HEARN

Cotto, traduit de l'anglais par Joseph de Smet. Vol. in-18.......... 3 50

CAMILLE PITON

aris sous Louis XV. Rapports des inspecteurs de police au Roi, annotés par Camille Piton et suivis d'un index des noms cités. IVe série. Vol. in-18.......... 3 50

JULIEN OCHSÉ

'Ile en île. Volume in-18.......... 3 50

JEAN COCTEAU

a Danse de Sophocle, poèmes. Vol. in-18.... 3 50

RACHILDE

on Printemps. Roman. Vol. in-18.......... 3 50

LÉON SÉCHÉ

e Cénacle de Joseph Delorme (1827-1830). Tome I : Victor Hugo et les Poètes (*De Cromwell à Hernani*). Tome II : Victor Hugo et les Artistes (*David d'Angers, les Devéria, Louis Boulanger, Charles Robelin, Paul Huet, Eugène Delacroix, les Johannot, Celestin Nanteuil, Charlet*). Documents inédits. Portraits et planches diverses. Deux vol. in-8.......... 15 »

EDMOND GOSSE

ère et Fils. Etude de deux tempéraments. Traduit de l'anglais par Auguste Monod et Henry-D. Davray. Vol. in-18... 3 50

GUY-CHARLES CROS

es Fêtes Quotidiennes. Poèmes. Vol. in-18... 3 50

ALBERT DE BERSAUCOURT

es Pamphlets contre Victor Hugo. Vol. in-18.......... 3 50

PAUL CLAUDEL

héâtre. (Première Série). IV. Le Repos du Septième Jour. L'Agamemnon d'Eschyle. Vers d'Exil. Vol. in-18.......... 3 50

HOMMAGE A LÉON DIERX

—

Maître, vous voici donc à votre tour enseveli dans les ténèbres lumineuses. Nous ne rencontrerons plus, dans les endroits familiers à votre songeuse solitude, non plus que dans les fêtes où se réunissent parfois les poètes et les amateurs de de saine littérature, votre chère et grave présence, qui nous était à tous particulièrement précieuse et bienfaisante, car vous étiez l'exemple à la fois simple et héroïque d'une fidélité exclusive à l'art que vous avez porté si haut, et la vivante image, au milieu du respect dont nous vous environnions, de l'altière conscience et de la discrétion.

Maître, vous vous êtes évanoui de parmi nous à l'heure précise, nous a-t-on dit, où vous veniez d'en formuler le souhait. Cette mort calme et douce est belle comme le fut votre vie. Vous n'avez pas subi l'abomination des longues maladies, vous ne vous êtes pas senti sournoisement ruiné, déchu, torturé par d'implacables et inutiles souffrances, mais vous vous êtes écroulé d'un coup, et, de même que toute votre existence à nos regards resplendit de sérénité et de candeur, votre fin pure, qu'on envierait, nous apparaît paisible, sage et heureuse.

Nous nous étions accoutumés à voir en vous le témoin des combats d'autrefois ; vous y aviez participé, Maître, pacifiquement, pourrais-je dire, dédaigneux des armes perfides, insidieuses et violentes, par le convaincant apport de votre œuvre en qui se reflètent, sans mélange ironique ni malsain, la foi de votre cœur, l'indulgence de votre esprit. Vous aviez

survécu aux admirables compagnons qui s'étaient naguères groupés, et que les années, avec leurs passions, leurs fièvres, leurs injustices, avaient depuis engagés dans des voies parfois différentes sans parvenir à briser entièrement les liens de leur solidarité et de leur amitié ; vous aviez vu tomber l'un après l'autre, suivant bientôt votre maître vénéré Leconte de Lisle, Verlaine, Mallarmé, Heredia, et Sully Prudhomme et Coppée et Mendès, tous enfin, tous ceux qui avaient débuté au Parnasse avec vous. Et vous étiez l'aîné, et vous fûtes, pendant des années, l'unique survivant. Comment aurions-nous pu croire à votre prochaine disparition? Ne formiez-vous pas le visible chaînon qui joignait les générations d'à présent aux générations passées ? Vous apercevoir nous était un conseil de modération et de prudence; votre voix douce, lente, musicale nous était, sans s'y efforcer, persuasive, parce que nous sentions que par elle s'exprimait la sagesse héréditaire transmise de l'un à l'autre par l'admirable lignée des souverains poètes.

Je me souviens de votre première apparition. J'avais lu, j'avais retenu dans ma mémoire, j'aimais déjà le vers simple, d'une sonorité sûre et un peu sourde, dont se composent la plupart de vos poèmes. Je ne me doutais pas du prestige de vénération dont l'apparition de votre haute et grave figure allait à mes yeux le rehausser. On percevait si bien, du moment qu'on vous avait vu pendant une heure, que vous étiez l'homme qui avait dû écrire, précisément, ces poèmes-là, sincères, empreints d'espérance découragée, et qui, dédaignant de trahir les secrets motifs d'une douleur égoïste ou personnelle, forment un miroir profond et sombre aux angoisses secrètes, aux aspirations sans cesse déçues de l'âme universelle.

C'était, par une soirée lointaine infiniment, chez Georges Rodenbach. Il y avait là, auprès de lui, Ephraïm Mikhaël, quelques autres, et nous devions entendre un poète débutant lire sa première pièce en vers. Vous êtes entré, aux côtés de Stéphane Mallarmé, qui me nomma à vous. Tout de suite nous parlâmes de poésie, et de peinture aussi, car vous l'aimiez, comme Mallarmé l'aimait, et, comme à son exemple, je m'en exalte et la goûte. Je me souviens que fut prononcé entre nous le nom de Claude Monet de qui, dans la journée, Mallarmé avait découvert un nouveau paysage glorieux, qu'il évoquait

à notre imagination. Puis, la lecture commença et mit un terme à notre entretien. Je revois, tandis que vous écoutiez, l'attention soutenue de votre beau visage, la fixité ardente de vos grands yeux apaisés. Comme entre tous vous sûtes dire avec simplicité au jeune auteur le mérite de son effort, et dégager la valeur de son œuvre un peu hésitante ! Cette science juste et mesurée, j'ai connu la fortune de la voir exercer à mon profit dans les quelques lettres que vous avez eu la bonté de m'écrire plus tard, quand je vous ai adressé mes livres. Mais se peut-il que déjà personne ne vive qui se puisse avec moi souvenir d'une telle soirée lucide et tranquille, ou n'y assistiez-vous pas avec nous, Henri de Régnier, ou vous peut-être, M. Maurice Bouchor ?

Je vous revis ensuite, le même toujours, toujours grave, à peine souriant, plein d'indulgence sereine et beau, saintement beau, en maintes circonstances, et je vous ai vu une suprême fois, moins de quarante-huit heures avant celle qui devait être pour vous la dernière, à ce déjeuner où, sous votre présidence sacrée, se célébra dans une émotion unanime le souvenir impérissable de votre ami, de votre pair, Stéphane Mallarmé, que nul n'oublie, et vers qui se tournent, comme il convient, autant que vers vous, ô Maître, le respect et l'admiration des jeunes gens.

—

Que Léon Dierx soit mort, cela nous semble encore inimaginable. Il incarnait la majesté et la mansuétude dans la méditation lyrique. Qu'on se complaise ou non à désigner un successeur à son illusoire magistrature de Prince des Poètes, ce n'est pas ce jeu futile qui importe : vers qui s'élèvera le respect par tous consenti? qui se sentira enveloppé d'un suffrage absolu et constant? Dierx était, sans discussion, le poète, rien que le poète, et tout le poète. Qui, par ce caractère, désormais se trouvera à même de le remplacer ? De qui pourra-t-on dire ce que Catulle Mendès, dans *la Légende du Parnasse Contemporain*, écrivait de Dierx en 1884 :

Je ne crois pas qu'il ait jamais existé un homme plus intimement, plus essentiellement poète que lui. La poésie est la fonction naturelle de son âme, et les vers sont la seule langue possible de sa pen-

sée. Il vit dans la rêverie éternelle de la beauté et de l'amour. Les réalités basses sont autour de lui comme des choses qu'il ne voit pas, ou, s'il les aperçoit, ce n'est que de très haut, très vagues, très confuses, et dépouillées par l'éloignement de leurs tristes laideurs.

En vérité, cependant, si le jugement ainsi formulé par Mendès est juste d'une façon générale, par certains détails il demeure contestable, il le faut reconnaître, ou du moins insuffisant, car il serait inexact de n'apercevoir dans l'œuvre du poète qu'une vision exaltée et transfiguratrice des choses de la vie, de l'âme et de l'amour, une transposition de joie et de bonheur : l'œuvre de Théodore de Banville n'est même pas cela sans mélange. Sans doute, il existe de Dierx tels poèmes qui le montrent sensible simplement à la caresse de la brise dans un jardin parfumé de fleurs, à la grâce souriante et rêveuse d'un groupe de jeunes femmes assises au crépuscule dans l'ombre des grands arbres, au murmure du feuillage ami, mais cette sensibilité ne va jamais sans une mélancolie profonde, sans une sorte de nostalgie qui étreint le cœur désemparé, et qui s'approfondit maintes fois jusqu'en une sorte très spéciale d'épouvante, de terreur insondable et mystérieuse :

Je cherche une épouvante à l'amour comparable

comme il est écrit au recueil *les Amants*, dans cette suite de courtes compositions où crie d'angoisse, de désespoir, de dégoût, d'orgueil et de désir étouffé un esprit pantelant et hautain au milieu des tortures infligées par la trahison de la femme et par sa futilité. Hélas! les amants se livrent-ils jamais tout entiers? Ils s'abaissent à proférer des paroles menteuses dont l'écho dans leur cœur ne pourra s'éteindre; d'un malentendu momentané naîtra la discorde définitive; ils se détournent et se séparent, et si même, un jour, ils se croisent au bal ou dans la rue (c'est le sujet de la scène dramatique : *la Rencontre*, qui fut représentée, à la salle Taitbout, en 1875), c'est en vain, ils ne peuvent oublier, ils ne se reprendront pas, ils demeurent, dans le linceul de leur fierté, étrangers l'un à l'autre et presque hostiles. Le hasard les a fait passer en même temps au même endroit (*le Témoin*, dans *les Amants*), et, malgré les souvenirs de naguères, cet « héroïque amour, deux êtres magnanimes » et le « tragique départ » et

les « cris désespérés », rien, rien, dans leur volonté et leur orgueil, n'a fléchi. Celui qui assiste à la rencontre en est saisi d'horreur; ils se sont croisés dans la rue,

Mais lui, sans qu'un seul muscle ait frémi sur sa face,
Elle, sans qu'en ses yeux un seul éclair ait lui,
Ils se sont regardés et perdus, elle et lui,
Dans la foule où chacun en surgissant s'efface.

Du même pas ils ont poursuivi leurs chemins,
Comme deux étrangers que l'infini sépare.
Et moi, j'ai chancelé d'horreur, comme un avare
Qui n'entendrait plus l'or sonner entre ses mains.

Je ne prétends pas renouveler la belle et subtile étude que, dans le *Mercure* du 16 janvier dernier, a consacrée à l'œuvre de Léon Dierx M. Henry Dérieux. Il n'y a guères à ajouter, d'ailleurs, à ce qui y est montré de l'attirance qu'exerçaient sur la rêverie du poète la secrète beauté de la nuit, le mystère des yeux limpides et profonds, le reflet souple et tremblant des eaux, les correspondances muettes et farouches de nos sensations, que de presque imperceptibles nuances évoquent dans ses vers délicatement, douloureusement. Les poèmes les plus célèbres, que rassemblent et rapprochent les anthologies : *Lazare*, *les Filaos*, *la Nuit de juin*, *Soir d'octobre* dont la magie de lumière est si fécriquement orchestrée, *Au Jardin*, *les Compagnons*, *Forêts d'hiver*, — n'acquièrent qu'à leur rang la valeur vraie que l'auteur leur a assignée parmi les autres. Dès le début, dès le *Prologue* des *Lèvres closes* (1867), Dierx constate l'impossibilité de s'arracher tout entier à l'emprise des choses ; c'est en vain qu'on s'y essaie; on ne parvient et ne peut parvenir à s'abstraire des passions ni des fièvres humaines, même en cherchant à arracher à la seule mort son secret :

J'a détourné mes yeux de l'homme et de la vie,
Et mon âme a glissé dans l'herbe des tombeaux.
J'ai désappris mon cœur de toute humaine envie,
Et je l'ai dans les bois dispersé par lambeaux.

J'ai voulu vivre sourd aux voix des multitudes,
Comme vous, morts couverts de silence et de nuit,
Et, pareil aux sentiers qui vont aux solitudes,
Avoir des songes frais que nul désir ne suit.

Mais le sépulcre en moi laissa filtrer ses rêves,
Et vivant j'ai vécu du souci des vieux morts.

O forêts ! votre angoisse à traversé les grèves,
Et j'ai senti passer vos souffles dans mon corps.

Dans le charme des choses les plus belles il retrouve l'angoisse, il pressent l'inévitable et ne peut rejeter le regret des sites et des jours de son enfance. Mais la nature même, si l'on cherche à s'y réfugier à l'abri des passions et des souffrances de l'homme, ne demeure pas seulement, comme l'a chanté désespérément, dans *la Maison du berger*, Alfred de Vigny, indifférente et impassible, mais on la perçoit fourmillante de rumeurs, de sanglots, d'appels incertains et confus :

Fausse silencieuse ! ô nature ! — ô vivante !

Partout le gouffre se creuse et ensevelit. Rien ne survit ni des fausses apparences ni de la pensée, du rêve ou de l'action. De toutes parts on se heurte à d'égales impossibilités. La vieille imagination a suscité des mirages auxquels l'esprit se complaisait, avant d'en avoir jaugé le puéril néant. Les religions, les philosophies, la science, tout n'est qu'amertume, tout n'est que cendres, et de l'amour du sensible et souriant amour, dont se leurrait l'espoir des races, pas plus que des autres dieux l'illusion ne saurait survivre. Je ne connais pas de pessimisme aussi complet ni aussi résigné que celui de Léon Dierx :

Spectre charmant, amour qui consolais du ciel,
Amour, toi qu'ont chanté les aïeux incrédules,
Nul de nous ne t'a vu dans nos froids crépuscules.
Meurs, vieux spectre gonflé d'amertume et de fiel.

Le vieux maître a traversé la vie d'un pas modeste et sage, prêt à la quitter lorsque l'heure viendrait, pleurant à peine, enviant presque ceux qu'autour de lui endormait le trépas bienfaisant et doux; qu'on se rappelle ce poème *Valvins*, qui célèbre la mort de Stéphane Mallarmé et dont il relisait les vers au déjeuner du 9 mai dernier; mais toujours le toucha la grâce de la beauté, des rythmes et des parfums, malgré ce qu'ils ont aussi de périssable et de vain. C'est ce qu'il chanta, pour la dernière fois peut-être, dans *l'Odeur Sacrée*, que publiait, en avril 1891, *la Conque*, de Pierre Louys :

Une odeur adorable est sur la plaine et plane
En s'affinant dans l'or de l'air plus diaphane,
Odeur sacrée en qui tout vain parfum se fond,

Exhalée on ne sait de quel exil, du fond
De quel ravin boisé rêvant sous les tropiques,
De quelle Ithaque en fleurs des mers aromatiques ?

O Maître, ô Poète né au fond « des mers aromatiques », dont les rythmes enchanteurs nous ont bercés de l'illusion sainte des mirages détruits, de la nostalgie du passé et de cette douce résignation qui t'emplit l'âme d'indulgence et de sérénité, pour nous à jamais ton chant, qui palpite et murmure avec tant de grâce austère, plane comme sur nos cerveaux et dans le fond de nos cœurs le souffle délicat et constant d'une odeur adorable, d'une odeur sacrée.

ANDRÉ FONTAINAS.



LOUIS HAVET



LÉON DIERX

JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET HOUDON

—

Rousseau mourut le 2 juillet 1778, un jeudi, dans la matinée, à Ermenonville, chez le marquis de Girardin. Il succomba à une attaque d'apoplexie séreuse, il était âgé de 66 ans. Le vendredi, 3 juillet, deux médecins et trois chirurgiens, les docteurs Le Bègue de Presle, Bruslé de Villeron, Castérès, Chenu et Bouret, procédèrent à l'autopsie du corps, sur les ordres du marquis de Girardin, et conformément à la volonté que le philosophe avait souvent exprimée sur ce point. Plus de dix personnes assistèrent à l'opération.

Un procès-verbal d'autopsie fut rédigé, et signé par les cinq hommes de science. C'est là un document de première importance : vainement, certains ont essayé d'en atténuer la valeur, il résiste, subsiste, s'impose, et atteste que l'auteur du *Contrat social* est mort de sa mort naturelle, et ne s'est point suicidé, comme ses ennemis, Grimm notamment, et des sots venimeux en firent courir le bruit, en se basant sur quelques bavardages de la domesticité du château (1). L'erreur, le mensonge furent même si habilement propagés que quelques amis de Rousseau s'y laissèrent prendre. La question a été souvent examinée depuis un siècle; elle est aujourd'hui tranchée définitivement, surtout après la belle et savante étude de feu le docteur Chéreau, bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris, et aussi après l'ouverture du cercueil de Rousseau, dans les cryptes du Panthéon, le 18 décembre 1897.

Un fait récent est venu confirmer encore le récit de la mort naturelle de Rousseau : c'est une communication faite à l'Académie de Médecine de Paris, le 31 décembre 1907, par deux savants professeurs de Lyon, les docteurs Poncet et Leriche, qui ont étudié la question de très près, d'après des docu-

(1) Dans une lettre à Sophie ***, sa fille, le marquis René de Girardin écrit, à la date du 12 juillet 1778 : « Ce n'est que le lendemain, au soir [vendredi, 3 juillet] que son corps, ainsi qu'il l'avait exigé, a été ouvert en présence de deux médecins et de trois chirurgiens. Le procès-verbal qui en a été fait atteste que toutes les parties en étaient parfaitement saines, et que l'on n'a trouvé d'autre cause de sa mort qu'un épanchement de sérosité sanguinolente sur le cerveau : tant la mort peut frapper promptement la tête même la plus sublime! »

ments nouveaux, notamment d'après un testament de l'écrivain lui-même, découvert à Neuchâtel, et publié ensuite, au début de l'année 1907, par le très érudit bibliothécaire honoraire de Genève, M. Théophile Dufour. Il ressort de leurs travaux que l'apoplexie séreuse du cerveau, à laquelle Jean-Jacques a succombé, était bien dans l'ordre des maladies dont il souffrait depuis longtemps, et apparaît comme leur aboutissement scientifiquement logique.

Une des preuves les plus convaincantes peut-être de la mort naturelle de Rousseau — preuve que je n'ai vue citée nulle part — c'est le récit qu'a laissé M. Guillaume Moultou, de Genève, du voyage fait à Paris, au printemps de 1778, par son père, Paul Moultou, et par son frère, Pierre Moultou, alors âgé de 19 ans, et de la visite qu'ils rendirent à Rousseau, au commencement de mai, le 2 sans doute, en son logis de la rue Plâtrière.

Ce récit est de la plus grande importance pour ceux qui étudient la vie du philosophe. Voici quelques passages essentiels, c'est Guillaume Moultou qui parle :

Rousseau, sentant alors approcher sa fin, donna tous ses manuscrits à mon père, à l'exception d'une copie des *Confessions*, qu'il garda : il n'y avait que mon frère de présent à la remise de papiers si précieux; l'un et l'autre m'ont souvent parlé de la solennité de cet instant, et de l'émotion qu'ils éprouvèrent en recevant un pareil trésor. Rousseau en éprouva lui-même, et tout en priant mon père et mon frère de ne faire paraître la seconde partie de ses *Confessions* que dans le dix-neuvième siècle, et après la mort de ceux qui y étaient nommés, il laissait à leur prudence de juger du moment propre à la faire connaître au public, et il ajouta plusieurs fois que, si quelques circonstances imprévues exigeaient que cette publication se fît avant l'époque qu'il avait fixée, le dépositaire de ces manuscrits pouvait la devancer, sans être arrêté par la phrase qui était contenue à la fin du dernier livre des *Confessions* (1).

Guillaume Moultou écrit ensuite — et je recommande ses paroles à ceux qui prétendent que Jean-Jacques eut recours au suicide :

Rousseau avait eu, la veille de la visite de mon père [le 1er mai 1778], un vertige qui lui avait fait craindre pour ses jours : il en

(1) *Œuvres* et *Correspondance inédite* de *J.-J. Rousseau*, publiées par M. G. Streckeisen-Moultou. Introduction, pp. XIV et XV, Paris, 1861.

eut un autre très fort, peu de temps après ; ils étaient l'un et l'autre le précurseur de celui qui devait terminer cette vie qui avait été toute consacrée au bien des hommes (1).

C'est là un fait considérable, qui explique la mort de Rousseau mieux que de longues et savantes discussions. Nous n'avons pas à y insister dans cette étude, mais ces préliminaires nous ont paru nécessaires, avant de voir apparaître Houdon devant la dépouille mortelle du philosophe.

§

Le 3 juillet 1778, dans la matinée, Houdon, appelé en toute hâte par le marquis de Girardin, arriva de Paris, et prit, en se servant du plâtre, le masque mortuaire de l'illustre défunt. Laharpe, dans sa *Correspondance* (2), écrit : « Le sculpteur Houdon est parti tout de suite pour aller modeler Rousseau à Ermenonville, ce qui fait croire que la mort ne l'a pas défiguré. »

Houdon avait été avisé à minuit, dans la nuit du 2 au 3 juillet, par un exprès du marquis de Girardin, comme l'atteste une lettre inédite de l'artiste que nous possédons. Il dut partir aussitôt pour Ermenonville.

Dès le 12 juillet, le marquis René de Girardin écrivait :

Hélas ! cette mort si douce pour Jean-Jacques, et si fatale pour nous, cette perte irréparable était déjà consommée, et si son exemple m'a appris à mourir, il ne m'a pas appris à me consoler de sa mort. J'ai voulu du moins conserver à la postérité les traits d'un homme immortel. M. Houdon, fameux sculpteur, que j'ai envoyé avertir, est venu promptement mouler l'empreinte de son buste, et j'espère qu'il sera ressemblant, car, pendant deux jours qu'il est resté sur son lit, son visage a toujours conservé toute la sérénité de son âme ; on eût dit qu'il ne faisait que dormir en paix, du sommeil de l'homme juste.

Plus loin, René de Girardin ajoute :

Je l'ai fait embaumer et renfermer dans un cercueil du bois le plus dur, recouvert de plomb en dedans et en dehors, avec plusieurs

(1) Lire aussi un imprimé de 12 pages in-4, sans indication de date ni de lieu, et intitulé : *Pièces relatives à la publication de la suite des « Confessions » de J.-J. Rousseau*. Pièce rarissime.

(2) Tome II, p. 260.

médailles qui contiennent son nom, et la date de son âge et de sa mort (1).

Avec les portraits de La Tour, de Houel, de Ramsay, de Mayer, et celui attribué à Carmontelle, cette empreinte de Houdon, précieusement conservée, est le document le plus précis et le plus précieux que nous ayons pour nous donner la ressemblance exacte de Rousseau. Nous pensons qu'elle est unique, c'est-à-dire qu'il n'y en a qu'un seul exemplaire original, qui jamais n'a été répété par le moulage. Seules, des lithographies et des photographies en existent, notamment une lithographie in-folio, dessinée par Marin-Lavigne, et éditée par C. Motte, et représentant le plâtre original vu de face et vu de profil sur la même feuille. *L'Illustration* reproduisit plus tard la partie vue de face de cette lithographie. *Le Monde illustré* du 22 décembre 1860 donna un croquis du masque qui nous occupe. D'autres publications, en assez grand nombre, en ont donné aussi des reproductions plus ou moins fidèles.

Nous avons trouvé un passage intéressant pour notre étude dans la *Gazette* ou *Journal politique des Deux-Ponts*, numéro du 18 juillet 1778. La mort de Rousseau est racontée, le rédacteur donne ces détails :

Tout secours était inutile. Le jour même, M. de Girardin se proposait de demander à Rousseau pour M. Houdon, qui l'en avait sollicité, la permission de modeler sa tête, qu'un ambassadeur étranger avait demandée à M. Houdon pour la mettre à côté de celle de Voltaire. Rousseau l'avait refusée à l'ambassadeur ; M. le marquis de Girardin n'avait pas voulu permettre à M. Houdon de dessiner Rousseau à son insu, en le guettant dans quelques endroits du parc. Cette espèce de surprise lui avait semblé une violation de l'hospitalité, mais la mort de Rousseau lui fit sentir le regret de n'avoir pas accédé à la demande de M. Houdon ; il lui dépêcha un courrier. M. Houdon arriva encore avant l'ouverture du cadavre, et prit l'empreinte de la figure de cet homme vénérable, que la mort n'avait presque pas altérée.

Houdon conserva jusqu'à sa mort — 16 juillet 1828 — le masque mortuaire du philosophe. Cependant, il eut un mo-

(1) *Lettre à Sophie *** sur les derniers moments de Rousseau.* Sophie était la fille de René de Girardin. Elle devint comtesse de Vassy.

ment la pensée de s'en dessaisir généreusement, si nous en jugeons d'après une lettre de lui adressée au Comité de Salut public, le 6 prairial an II. Voici le résumé de cette lettre qui, sous le numéro 1777, passa à la vente de Benjamin Fillon : « Houdon vient d'achever la statue de la Philosophie, destinée à la salle des séances de la Convention, et soumet ses idées relativement au monument à élever à Jean-Jacques Rousseau aux Champs-Elysées. *Il fait hommage à la nation de l'original du masque de ce grand homme, moulé par lui-même à Ermenonville, après sa mort.* »

L'offre de l'artiste n'eut pas de suite évidemment, puisque, après lui, cet original fameux se trouva dans son héritage, et fit partie de la vente qui suivit. C'est l'occasion de citer ici une lettre de M. Edouard Duval, petit-fils de Houdon, lettre publiée dans *le Monde illustré* du 22 décembre 1860, à propos d'une polémique sur le genre de mort de l'auteur d'*Emile*.

Monsieur,

Vous avez parlé, dans la Chronique du *Monde illustré*, du masque de Jean-Jacques Rousseau, moulé par le sculpteur Houdon.

Je suis le petit-fils de Houdon, et j'ai vu dans ma jeunesse ce masque dans l'atelier de mon grand-père.

Souvent j'ai entendu parler du genre de mort de Jean-Jacques, et j'ai toujours entendu nier absolument qu'il se fût suicidé.

Mon grand-père ne trouva sur le cadavre, presque encore chaud, qu'une légère écorchure sur le front. Cette blessure n'atteignait que l'épiderme, car on peut suivre encore sur le masque les lignes formées par les rides.

Mon grand-père affirmait que Rousseau était assis, et que se sentant tout à coup indisposé, il avait voulu se lever, et était tombé la face contre terre.

Suivant M. Houdon, Rousseau serait donc mort d'un coup de sang, et la blessure du front serait une suite toute naturelle de la chute du corps.

En 1828, le masque de Rousseau fut vendu avec les autres objets qui composaient l'atelier de mon aïeul.

Si mes souvenirs sont fidèles, le prix du masque, aux paupières duquel adhéraient encore quelques cils, s'éleva à la somme de 500 francs. M. Gossuin, l'acquéreur, le fit lithographier assez fidèlement, et j'ai retrouvé chez moi un exemplaire de cette lithographie devenue de toute rareté (1).

(1) Il s'agit de la lithographie de Marin Lavigne, dont nous parlons plus haut.

Dans votre dernière chronique, vous parlez de l'intérêt qu'il y aurait à publier un dessin de ce masque, je me fais un plaisir de vous l'envoyer.

Recevez, Monsieur, etc.

ÉDOUARD DUVAL.

§

Quelques détails sur la vente publique, où fut adjugé le masque mortuaire de Rousseau, doivent trouver ici leur place.

Rappelons d'abord que Houdon s'éteignit au mois de juillet 1828, à l'âge de 87 ans. La vente de son atelier eut lieu les 15, 16 et 17 décembre de la même année. Ce fut la cour de la Bibliothèque royale, rue de Richelieu, qui servit pour les deux premières vacations ; un atelier des Quatre-Nations, quai Conti, servit pour la troisième. Les enchères furent dirigées par Me Fournel, commissaire priseur ; l'expert était M. Henry, expert-appréciateur des musées royaux.

Je note, d'après le compte-rendu manuscrit de la vente, les enchères suivantes, qui nous intéressent particulièrement :

Vacation du 15 décembre 1828.

Deux bustes, Voltaire et J.-J. Rousseau, en plâtre.... 12 fr.
Trois petites statues, dont J.-J. Rousseau et Napoléon.. 18 fr. 50
Buste de J.-J. Rousseau .... 4 fr.

Vacation du 16 décembre.

MASQUE DE J.-J. ROUSSEAU, à M. Hazard .... 655 fr.

Vacation du 17 décembre.

Deux bustes, Molière et J.-J. Rousseau, et plusieurs groupes et bustes.................................. 7 fr. 30

Les trois vacations de la vente de Houdon produisirent la faible somme de 5025 fr. 20. Comme l'écrit M. A. Frappart, « on reste rêveur en lisant à notre époque le compte-rendu de cette vente, et l'on se demande comment il se fait que les œuvres d'un artiste tel que Houdon... fussent si délaissées, si peu prisées sous le règne de Charles X ».

Nous n'avons pas ici à examiner cet état de choses, qui nous entraînerait trop loin; il est, d'ailleurs, assez facile à expliquer. Mais n'oublions pas qu'il s'agit du masque mortuaire de Jean-Jacques Rousseau.

D'après le compte-rendu authentique de la vente, ce masque fut adjugé pour la somme de 655 francs, la plus forte enchère

de la vacation, à M. Hazard, qui ne le garda pas, et le céda à M. Gossuin, soit qu'il l'ait acheté pour le compte de ce dernier, soit qu'il ait voulu faire une spéculation. Nous pensons que la première hypothèse est plus vraisemblable, d'après le témoignage même de M. Edouard Duval, petit-fils de Houdon.

§

Après le grand sculpteur, ce fut donc M. Gossuin qui posséda le masque original de Rousseau : c'était un ancien élève de David, et aussi un ancien élève de l'Ecole polytechnique. Epris d'humanité et très désintéressé, M. Gossuin fit annoncer qu'il offrirait au premier Gouvernement qui abolirait la peine de mort cette précieuse relique dont, faisait-il observer, *il n'existait aucun autre plâtre* (1). La peine de mort ne fut point abolie, et M. Gossuin garda l'œuvre de Houdon tant qu'il vécut, jusqu'en 1860. Il en fut donc possesseur pendant près de 32 ans.

Le 14 mai 1860, raconte le docteur Julien Raspail, à la suite du décès de M. Gossuin, le masque de Jean-Jacques fut mis en vente à l'Hôtel Drouot, et racheté par la veuve du défunt, Mme Gossuin, qui était la propre nièce de Houdon. Par une coïncidence curieuse, ce précieux document repassait sous le feu des enchères, à l'Hôtel Drouot, un an après, jour pour jour. Ce fut mon père, Emile Raspail, qui se rendit alors acquéreur du moulage. Un détail curieux doit être noté : l'enchérisseur qui disputa cette précieuse relique à mon père était un prêtre...

Depuis 1861, l'image du grand philosophe n'est pas sortie de ma famille. Elle resta d'abord entre les mains de mon grand-père, J.-V. Raspail, qui la conserva jusqu'à sa mort. Mon père la reprit ensuite, et la légua à ma mère, qui me l'a laissée (2).

Ajoutons, pour compléter cet historique, qu'Emile Raspail, en lutte avec un ecclésiastique pour l'acquisition du masque, finit par l'obtenir pour la somme de 346 fr. 10, frais de vente compris.

Le docteur Julien Raspail possède les affiches des deux ventes où le masque du philosophe subit le feu des enchères à l'Hôtel Drouot, la vente du 14 mai 1860, et celle du 14 mai 1861, faites l'une et l'autre par le ministère de Me Soyer, com-

(1) *Journal des Artistes et des Amateurs*, numéro du 30 septembre 1830.
(2) *Le Mystère de la mort de J.-J. Rousseau*, par le docteur Julien Raspail, œuvre inédite, 1911.

missaire priseur, 10, rue du Dauphin, près Saint-Roch. Il a bien voulu me communiquer ces intéressants documents; je lui en exprime ici ma sincère gratitude.

Je lis dans l'affiche de la première vente :

Exposition publique, le dimanche, 13 mai 1860, de midi à 5 h., et le lundi, de midi à 4 h.:

Du masque original en plâtre de la tête de Jean-Jacques Rousseau, moulé sur nature, 24 h. après sa mort, par Houdon, sculpteur.

Nota. — Ce plâtre fait partie du cabinet de M. Gossuin, au moyen de l'adjudication publique faite à son profit, après le décès de M. Houdon.

Dans l'affiche de la vente mobilière après décès de Mme veuve Gossuin, vente qui eut lieu le 14 mai 1861, je note ce passage:

Cette vente comprend notamment :

Le masque original en plâtre de la tête de Jean-Jacques Rousseau, moulé sur nature, 24 h. après sa mort, par Houdon, sculpteur. Ce même masque a fait l'objet d'une vente publique, le 14 mai 1860.

§

J'ai vu ce masque du grand homme, et j'ai pu le contempler et l'étudier attentivement. La vie semble l'animer encore, les chairs ne sont point flétries ni tombantes : quelques cils sont restés dans la pâte, comme l'a écrit M. Edouard Duval, et on les distingue nettement. Le front est vraiment très beau, et La Tour l'avait fidèlement rendu. On y remarque les plaies que Rousseau se fit, le jour de sa mort, en tombant de sa hauteur, foudroyé par l'apoplexie du cerveau.

Le docteur Julien Raspail, possesseur actuel du masque de Jean-Jacques, en fait la description suivante :

Le masque, pris par Houdon, ne porte aucun des stigmates que la mort imprime souvent aux traits du visage : en le regardant, on croirait être en présence du moulage d'une personne vivante, dont les traits n'auraient pas été immobilisés un seul instant par le travail du mouleur, dont les paupières grandes ouvertes laissent filtrer le clair regard.

Si, par exemple, on examine les yeux, on y distingue parfaitement la saillie naturelle que fait la cornée transparente sur le reste du globe oculaire; ce petit détail contribue à donner une sorte d'intensité au regard. Les lèvres entr'ouvertes laissent presque deviner la langue dans l'intérieur de la bouche; elles mettent à découvert l'extrémité inférieure de la seconde incisive supérieure gauche; cette dent sou-

lève un peu la lèvre supérieure qui est, au contraire, plutôt affaissée du côté droit...

Ce qui achève encore de donner une expression plus intense de vie au moulage de Houdon, ce sont les nombreux cils que l'on voit incrustés, dans le plâtre, sur le bord libre des paupières ; on distingue également quelques productions pileuses attachées sur le bord de la narine gauche et sur la joue gauche.

Je disais, il y a un instant, que la mort ne semblait pas avoir imprimé sa griffe sur le masque mortuaire de Rousseau ; elle a plutôt répandu sur ses traits un air de sérénité calme et de majesté, qui montre bien que l'infortuné philosophe est débarrassé pour jamais des soucis et des tracasseries qui l'ont harcelé sans cesse, pendant sa vie (1).

§

Nous n'avons jamais cru à l'authenticité du masque mortuaire conservé au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, et dont un moulage a été offert au petit musée de Montmorency. Notre impression, dès le début, a toujours été que ce n'était point là Rousseau. L'étude des documents et des faits a changé cette impression première en conviction raisonnée. Il n'y a pas à en douter, nous sommes ici en présence d'un document faux.

Ce masque en plâtre provient de la Collection Gall, qui a été achetée par le Muséum en 1831. Il a séjourné longtemps, avec les autres pièces du célèbre phrénologue, au Laboratoire d'anatomie comparée. Il se trouve actuellement dans le service d'anthropologie, que dirige un savant professeur, le docteur Verneau.

Le catalogue de la Collection, rédigé par Gall lui-même, portait, sous le numéro 340, cette mention : *Masque en plâtre de....* C'est le professeur Hamy, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui, plus tard, ajouta ce mot : *Jean-Jacques Rousseau*, puis encore ce qui suit : *Buste moulé par J.-A. Houdon à Ermenonville, le 4 juillet 1778, le lendemain même de sa mort.*

Notons d'abord que le professeur Hamy, bien que d'une Académie, se trompe sur les dates. Rousseau succomba le 2 juillet 1778, dans la matinée : par conséquent le 4 juillet se trouvait être le *surlendemain* de sa mort, et non le *lendemain*.

(1) *Le Mystère de la mort de J.-J.-Rousseau*, ouvrage inédit.

Houdon prit le masque le 3 dans la matinée ; sûrement il ne le prit pas le 4.

Il est certain, d'autre part, que si le masque qui nous occupe avait été celui de Rousseau, Gall l'eût su, en eût été fier, l'eût considéré comme une des pièces essentielles de sa Collection, et n'eût pas manqué de le mentionner avec détails dans son catalogue. Or, qu'a-t-il écrit dans ce catalogue : *Masque en plâtre de*.... Nous n'insistons pas.

Le professeur Hamy a été de bonne foi, je le crois, dans son attribution, mais il s'est lourdement trompé. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer la photographie du masque vrai de Rousseau, possédé, nous l'avons vu, par le docteur Raspail, avec le masque de la Collection Gall. C'est devant cette comparaison, provoquée par nous, que le docteur Verneau, chef du service d'anthropologie au Muséum, s'est rangé très nettement à notre avis, une première fois.

Mais une expérience plus concluante encore a eu lieu, sur notre conseil : le 26 décembre 1910, le docteur Julien Raspail porta au Muséum le masque authentique de Rousseau et les deux masques furent scientifiquement comparés par lui et par le docteur Verneau. Le résultat, cette fois définitif, fut la confirmation de ce que j'avais toujours pensé, c'est-à-dire que jamais le masque du Muséum n'avait été celui de Jean-Jacques.

Le 27 décembre 1910, le docteur Julien Raspail m'écrivait :

J'ai comparé hier, avec le docteur Verneau, au Muséum, les deux masques. Il n'y a aucun doute possible : celui de la Collection de Gall n'a jamais été moulé sur Rousseau, toutes les mensurations que nous avons faites l'ont démontré d'une manière évidente, sans laisser place au moindre doute, tellement les différences sont grandes.

Nous avons demandé au docteur Julien Raspail un récit, et comme une sorte de procès-verbal des opérations faites au Muséum par le docteur Verneau et par lui. Il a bien voulu nous envoyer l'important document suivant, qui confirme nos impressions et nos notes, et y ajoute la démonstration et l'autorité scientifiques.

Arcueil, 15 octobre 1911.

J'avais appris par M. Hippolyte Buffenoir, qui a étudié avec tant de compétence la vie et l'œuvre de Rousseau, que M. le docteur Ver-

neau, actuellement professeur d'anthropologie au Muséum, avait conçu des doutes très grands sur l'authenticité de l'attribution (masque de Rousseau) faite par le précédent titulaire de la chaire d'anthropologie, M. le professeur Hamy. Afin d'élucider définitivement ce problème, j'ai voulu comparer les deux moulages, celui du Muséum et le mien. Sur ma demande, M. le professeur Verneau a bien voulu, avec une bonne grâce parfaite, se prêter à cette sorte de confrontation, et je tiens à lui exprimer ici ma profonde reconnaissance.

Le 26 décembre 1910, j'ai donc apporté le moulage fait par Houdon, que je possède, au laboratoire d'anthropologie du Muséum, et, en ma présence, le docteur Verneau, aidé de son assistant, a procédé aux comparaisons et aux mensurations respectives du moulage de Houdon et de celui du Muséum passant pour être le masque de Rousseau. Voici les résultats que nous a donnés cet examen :

Tout d'abord, M. Verneau s'est reporté au catalogue de la Collection de Gall. L'original de ce document, rédigé par le célèbre phrénologiste lui-même, était en mauvais état quand le Muséum fit l'acquisition de cette Collection,en 1831 ; un des aides naturalistes, attaché, à cette époque, au laboratoire d'anatomie comparée, Emmanuel Rousseau, recopia cette nomenclature.

Le masque, attribué à Jean-Jacques, est inscrit dans le catalogue sous le numéro 340, et la mention, copiée et écrite par Emmanuel Rousseau, ne comprend que ces mots : *Masque en plâtre de...*

Le nom propre manque. Plus tard, à la suite de cette mention primitive incomplète, on a ajouté le nom : *Jean-Jacques Rousseau*, mais ces trois mots sont manifestement d'une écriture différente de celle des quatre mots écrits par Emmanuel Rousseau ; l'encre en est beaucoup plus récente, et l'on peut s'assurer, par comparaison, que le nom : *Jean-Jacques Rousseau*, a été inscrit par M. Hamy, l'ancien professeur, qui a, en outre, ajouté cette annotation au-dessous de sa première inscription : « Buste moulé par J.-A. Houdon, à Ermenonville, le 4 juillet 1778, le lendemain même de sa mort. »

Cette assertion est doublement inexacte ; en effet : 1° Rousseau est mort le 2 juillet, et non le 3 ; — 2° le buste, ou plutôt le masque fait par Houdon, accompagné de toutes les pièces d'identité, est la propriété de ma famille, depuis cinquante ans.

Cette recherche dans le catalogue de la collection de Gall nous a donc mis à même de constater qu'aucun document authentique ne permettait d'affirmer que le moulage du Muséum, catalogué sous le n° 340, reproduit les traits de Jean-Jacques Rousseau.

Passant ensuite à la comparaison des deux moulages, M. le professeur Verneau a reconnu qu'ils présentaient entre eux des différences d'aspect considérables. Le moulage de Houdon reproduit des traits qui n'ont été modifiés par aucune altération cadavérique ; c'est

à peine si l'on peut y relever une légère infiltration œdémateuse de la partie inférieure des joues, et de la région temporale droite. Ce moulage a été manifestement exécuté pendant la rigidité cadavérique, c'est-à-dire au plus tard dans la matinée du 3 juillet.

Le second moulage, au contraire, traduit un travail de décomposition très avancé; les chairs ont été moulées en pleine fonte cadavérique, et les altérations des tissus sont tellement profondes qu'il est impossible qu'elles aient eu le temps de se produire entre le moment où Houdon prit son empreinte (matinée du 3 juillet) et la cérémonie d'inhumation des restes de Rousseau, qui eut lieu le 4 juillet, vers minuit.

M. le professeur Verneau procéda alors à l'examen détaillé des deux pièces, et, à leurs mensurations, et il constata qu'aucune des mesures prises sur l'une d'elles ne pouvait être comparée à la mesure correspondante de l'autre. La structure osseuse des deux têtes est absolument différente ; tous les diamètres transversaux du masque du Muséum sont beaucoup plus étroits que ceux du moulage de Houdon, notamment le diamètre bitemporal minimum, le diamètre bizygomatique, etc.: ces différences se chiffrent par *dizaines de millimètres*. La forme des arcades sourcilières est absolument différente dans les deux épreuves. La direction des branches du maxillaire inférieur, et l'ouverture de l'angle qu'elles forment, est nettement dissemblable.

A l'œil, on trouve une certaine similitude entre la partie supérieure des deux profils (front et nez), mais si l'on cherche à préciser cette apparence, on voit qu'elle ne peut supporter une comparaison rigoureuse. En effet, si l'on prend le profil exact de la forme du front du masque du Muséum, au moyen d'une lame flexible de plomb, et si l'on reporte ce profil sur le masque de Houdon, on voit que la forme des deux frontaux n'est nullement semblable.

Le galbe des profils de la partie inférieure de la figure, à partir du nez jusqu'à la naissance du cou, est absolument différent dans les deux masques.

Il résulte des ces constatations que le masque du Muséum reproduit les traits d'un individu dont l'ossature était beaucoup plus étroite que celle de la figure de Rousseau; — que l'altération cadavérique du premier moulage, légèrement augmentée par des altérations matérielles survenues dans la couche superficielle de la substance du moulage, n'aurait pu être aussi profonde sur le cadavre d'une personne décédée depuis seulement 60 heures, et qu'il s'est certainement écoulé un temps beaucoup plus long entre le moment de la mort du sujet et l'opération du moulage. Ces altérations cadavériques sont tellement accentuées que l'examen de la pièce ne per-

met pas de spécifier si elle reproduit les traits d'une femme âgée,ou ceux d'une homme.

Cet ensemble de différences prouve que le masque du Muséum ne peut pas reproduire les traits de Jean-Jacques Rousseau sur son lit de mort. M. le professeur Verneau m'a expressément déclaré que sa conviction était absolue à cet égard : comme lui, du reste, j'étais pleinement convaincu de ce fait.

Dr JULIEN RASPAIL.

Voilà donc une question tranchée : le masque du Muséum et le moulage du musée de Montmorency n'ont jamais représenté Rousseau. Il n'existe de lui qu'un seul masque mortuaire authentique, c'est celui que possède le docteur Julien Raspail, aucune répétition n'en a jamais été faite — du moins la trace en est inconnue — et son historique, comme le lecteur a pu en juger, offre toutes les précisions et toutes les clartés désirables.

§

En dehors du masque mortuaire, je connais douze pièces authentiques sorties des mains de Houdon, et représentant Rousseau : 1° *huit* bustes en terre cuite avec la perruque ; 2° *un* buste en bronze avec un bandeau grec dans les cheveux et la draperie d'une robe antique ; 3° *un* buste en marbre avec les cheveux naturels ; 4° *un* médaillon en terre à modeler ; 5° enfin, *une* maquette en terre cuite représentant Rousseau assis, enveloppé d'une draperie, et ayant près de lui un enfant. Il est d'autres images encore de Jean-Jacques à propos desquelles on prononce le nom du grand sculpteur : nous mentionnerons une statuette.

Houdon était né à Versailles, le 20 mars 1741, d'une famille très modeste : il avait donc 37 ans à la mort de Rousseau. Nous ne voulons pas entrer ici dans de longs détails sur son mérite et la grande place qu'il occupe dans la statuaire française. Comme homme, il était d'une grande simplicité et d'une modestie vraiment extraordinaire, ce qui n'empêchait point son esprit d'avoir d'heureuses saillies.

La bonhomie de Houdon, écrivent Délerot et Legrelle, était comme assaisonnée d'une finesse douce et sans aucune méchanceté, mais un peu de malice innocente et tout amicale relevait cette simplicité et lui donnait je ne sais quoi de piquant et d'enjoué ; Houdon, comme il avait une grâce incontestable dans sa naïveté, ne manquait pas de

gaîté, mélange très fréquent chez nous, et qui constitue tout à fait le caractère de nos aïeux, et ce que nous appelons l'esprit gaulois.

Le maître sculpteur était petit de taille, robuste, avec une physionomie ouverte, un regard vif et pénétrant, un sourire naturel de bonté. Il mourut à Paris le 16 juillet 1828, à l'âge de 87 ans.

Il fut toujours épris de son art, qu'il mettait au-dessus de tout, de l'argent comme du reste. A un de ses amis, qui lui avait demandé une documentation sur sa carrière et ses œuvres, il écrivait le 11 octobre 1794 :

Je ne puis m'empêcher d'observer, en finissant cette espèce de nomenclature que votre amitié exige de moi, que c'est toujours pour moi que j'ai fait les bronzes, et qu'on ne me les a achetés qu'après, que ce n'est que mon amour pour la gloire, et non l'intérêt, qui m'a fait faire la plupart de ces bustes, entre autres celui de Rousseau...

Houdon, disent encore Délerot et Legrelle, « avait admirablement compris que l'expression d'un visage dépend surtout du regard ». Toutes ses œuvres, en effet, nous impressionnent sous ce rapport, et Molière, et Voltaire, et Rousseau, et combien d'autres. C'est dans les bustes en terre cuite de l'auteur d'*Emile* surtout que le regard a cette puissance de vie qui, à l'examen, nous arrache tout d'abord des cris d'admiration. La nature avait donné à Jean-Jacques des yeux vifs, étincelants comme l'éclair : tous les témoignages des contemporains sont unanimes à ce sujet.

Il avait, dit Madame de Genlis, de petits yeux enfoncés dans la tête, mais très perçants, et qui semblaient pénétrer et lire au fond de l'âme de la personne qu'il interrogeait. Il me paraissait qu'il aurait découvert sur-le-champ un mensonge ou un détour.

Le prince de Ligne n'est pas moins affirmatif :

Ses yeux, écrit-il, étaient comme deux astres. Son génie rayonnait dans ses regards et m'électrisait (1).

C'est bien là l'impression qu'on ressent devant les terres cuites de Houdon j'en connais huit, je l'ai dit. Ces bustes sont semblables, de dimensions presque pareilles, c'est-à-dire à peu près

(1) Voir dans mon ouvrage : *le Prestige de J.-J. Rousseau*, le chapitre intitulé *J.-J. Rousseau et ses Visiteurs*.

grandeur nature, et une seule description d'ensemble suffi
pour ce groupe de belles œuvres, dont chaque unité a été plus
ou moins retouchée, parachevée par le sculpteur, est plus ou
moins parfaite, et a plus ou moins souffert de la négligence e
de l'impéritie. Au fond, on peut dire que Houdon a répét
huit fois, et certainement davantage encore, l'image du philosophe par la terre cuite, comme La Tour l'avait répété
quatre fois avec le pastel.

Rousseau donc est vu de face, la tête un peu penchée et tournée vers la gauche. Il porte la perruque ronde, frisée avec soin, un col peu élevé, une cravate avec jabot ressortant par le gilet entrouvert, lequel est orné de quatre boutons, dont un seul est boutonné. L'habit français, complètement ouvert, laisse voir le gilet et a trois boutons.

Ses dimensions sont de 48 centimètrs la hauteur. et de 43 centimètres pour la plus grande largeur, sans mesurer le socle. C'est là le vrai Rousseau, tel que Houdon le vit, et tel sans doute qu'il posa, ou du moins passa dans son atelier. comme nous le verrons plus loin. Les dimensions varient un peu, suivant les bustes, le vêtement étant plus ou moins développé.

Le premier buste, que nous appellerons *le buste de Paris*, appartient à M. H. B... ; c'est une merveille. Il fait l'admiration de tous ceux qui le voient, amateurs et artistes. Il a servi au sculpteur Henri Gréber, en 1908, pour modeler la tête de la statue d'Ermenonville (1). En travaillant à sa maquette, celui-ci ne se lassait pas de faire l'éloge de ce buste, il en détaillait la perfection en homme du métier qui sait ce que c'est que vaincre la terre, la pierre et le marbre, et il passait la main avec enthousiasme sur le chef-d'œuvre, comme pour le caresser et ravir à Houdon les secrets de son art.

Ce buste repose sur un socle en marbre veiné gris-perle et blanc, du type connu dont se servait Houdon, et qu'on retrouve dans beaucoup de ses œuvres; on reconnaît ce socle dans une gravure in-8° de l'époque, dessinée par Le Mire et gravée par Delvaux, et reproduisant cette superbe image, ce qui atteste que ce *buste de Paris* a été, suivant toute apparence celui qui a servi au dessinateur et au graveur : le développe

(1) Statue en pied, et en pierre, représentant Rousseau assis et méditant, inaugurée le 18 octobre 1908, sous la présidence de M. Viviani, ministre du Travail.

ment du vêtement est exactement le même dans la terre cuite et dans la gravure.

Par derrière, il porte le cachet rond à la cire rouge du maître, bien connu des experts et des amateurs, et dont voici le texte sur cinq lignes : *Académie royale de Peinture et sculp. Houdon sc.* Respecté par ses différents possesseurs, il n'a subi ni lavage, ni badigeon, ni couche de peinture ou de vernis, sa patine est vierge. Comme je viens de le dire, il a été reproduit par la gravure, vers 1790, par Le Mire, qui le dessina, et Delvaux, qui le grava, en réduisant le dessin.

En contemplant cette admirable terre cuite, on a l'illusion de la vie. Eugène Müntz dira :

La bouche animée, un peu railleuse, les yeux pétillants de vivacité, le philosophe semble écouter, tout en se préparant à la réplique.

Dans son étude sur Houdon, Délerot écrit :

Il est à peine utile de rappeler avec quelle profondeur le statuaire a su retrouver cette physionomie rêveuse et ardente, pleine de mystères et de franchise, d'amertume et d'amour. Voir ce buste, c'est voir Rousseau lui-même.

Ce fut au Salon de 1779 que Houdon exposa, pour la première fois, le buste en terre cuite du philosophe, sous le numéro 220, en compagnie de la statue de Voltaire, représenté assis et en bronze doré, et des bustes de MM. Nicolaï en marbre, et de Caumartin en terre cuite; puis de Molière et de Franklin en marbre, et enfin de deux bustes de Voltaire encore, en marbre aussi, l'un drapé à l'antique, l'autre avec le costume de l'époque.

Parlant de ces bustes de Franklin, de Voltaire et de Rousseau, l'auteur des *Mémoires secrets* écrit :

Quelle élévation de pensée dans le premier législateur du nouveau monde ! Quelle finesse dans le second, poète lu et relu toujours avec un plaisir nouveau ! Quel feu dans le dernier, dans Rousseau, dont les regards perçants semblent pénétrer jusque dans les plis et replis les plus cachés du cœur humain ! Il est surtout un certain point de vue où l'illusion est si complète et *le coup d'œil si direct et si vif qu'on croit voir ce buste animé, qu'on ne peut le soutenir et que le premier mouvement est de s'y soustraire.* Rousseau est en terre, cuite, tandis que Voltaire, son voisin, est du plus beau marbre blanc,

superbement drapé à l'antique; contraste formé par le hasard, et fidèle image de la pauvreté où Jean-Jacques a toujours vécu, tandis que Voltaire nageait dans une opulence fastueuse.

Cette allusion, un peu inattendue, à la vie modeste de Rousseau, et à l'opulence du seigneur de Ferney, ne manque pas d'originalité. Mais le passage essentiel est celui qui souligne la vivacité du regard de Jean-Jacques, si éloquemment rendue par Houdon. Dans le buste, si admirablement conservé, de la Collection H. B., cette puissance étonnante des yeux impressionne toujours au même degré, et il n'est pas de visiteur qui ne répète à sa manière ce qu'a écrit l'auteur des *Mémoires secrets.*

§

Avant même l'ouverture du Salon de 1779, le buste de Rousseau était connu et admiré des initiés : ainsi, dans *le Journal de Paris* du 19 mars, nous trouvons une lettre adressée à Houdon par De La Croix, avocat, qui fait parvenir au statuaire un éloge de Jean-Jacques qu'il venait de publier. Il lui dit :

L'Eloge de Jean-Jacques Rousseau ne peut pas, Monsieur, être indifférent à l'artiste célèbre qui a rendu ses traits avec tant de vérité... En vous l'envoyant, je vous marque bien faiblement ma reconnaissance du beau présent que vous m'avez fait : il m'arrive souvent, après avoir lu une comédie de Molière, d'aller devant son buste, comme pour le remercier du plaisir que j'ai eu à le lire; je crois vraiment le voir, et j'imagine que je vais l'entendre... Quelle différence entre le sort de vos ouvrages et les miens ! Tandis que le Temps précipite dans l'oubli mes clients et les feuilles écrites pour eux, il semble se détourner de devant les statues que vous animez, dans la crainte d'en altérer la beauté.

Dans son numéro du 3 juin, le même *Journal de Paris*, sous la rubrique : *Arts*, publiait ces lignes :

Personne n'ignore que, depuis un très grand nombre d'années, J.-J. Rousseau, plus occupé de chercher et mériter un repos, qu'il n'a jamais obtenu, que de se prêter aux desseins de ses admirateurs, s'était constamment refusé aux sollicitations des plus célèbres artistes qui voulaient honorer leur pinceau, leur ciseau, ou leur burin, en éternisant ses traits.

M. Houdon, auquel la République des Lettres a de si grandes obligations pour les bustes des grands hommes qu'il a terminés avec tant de succès, vient de mériter de nouveau sa reconnaissance. Il

manquait au ciseau de cet artiste, après les bustes de Molière et Voltaire, celui de Rousseau. Nous ignorons le mérite de ce nouveau buste relativement à l'art de la sculpture, mais nous savons et nous pouvons assurer avec confiance que jamais ressemblance n'a été plus parfaite.

M. Coteau, peintre en émail,... a copié le buste de M. Houdon, d'après son consentement, avec tant de fidélité que l'on croit y voir revivre le grand homme qu'il représente.

D'autre part, dans un curieux opuscule du temps intitulé : *la Matinée au sallon* (sic) *des Tableaux* (*1779*), et aussi dans la brochure : *le Mort vivant au salon de 1779*, nous trouvons ce curieux passage :

— Chevalier, dit une dame, la présidente de Milcourt, venons de ce côté, j'aperçois les grands hommes de M. Houdon : voici Molière, Voltaire, et quel est celui-ci avec sa petite perruque ronde ?

— Belle dame, c'est Jean-Jacques Rousseau : il est frappant ; ce buste ornera le tombeau que M. le Marquis de Girardin élève. Cela me rappelle un impromptu qui a été fait à Ermenonville, il n'y a pas longtemps, on ne l'a pas encore imprimé.

— Chevalier, vous me ferez le plaisir de me le dire.

— Le voici :

Toi qui ne respiras que le bien de la terre,
Et fus par l'homme ingrat banni, persécuté,
Rousseau, tu disparais, et ce même vulgaire
Te rend tous les honneurs de la divinité !

Ces vers avaient été composés par Laus de Boissy.

Ducis consacra aussi quelques vers au buste de Jean-Jacques : bien qu'il le salue en marbre, nous pensons qu'il s'agit du buste en terre cuite de Houdon. Ces vers parurent dans l'*Almanach des Muses* de 1780 :

Dans ce marbre vivant, c'est Rousseau que tu vois !
Il fut Platon, Lycurgue et Socrate à la fois.
Sage, vrai, généreux, bienfaiteur de l'enfance,
C'est le plus tendre ami que jamais l'homme ait eu.
De traits plus enflammés il arma l'éloquence,
Et sut d'un nouveau charme embellir la vertu.

DUCIS.

Ducis était un admirateur fervent du citoyen de Genève. Le 7 août 1778, il écrivit une lettre admirable au marquis de Girardin, au sujet de sa mort récente.

§

Le deuxième buste, que nous nommerons le *buste de Versailles*, se trouve à la Bibliothèque publique de cette ville. Pareil à celui de Paris, beau comme lui, muni du cachet à la cire rouge, il est cependant moins développé et comme raccourci, ce qui nuit à son esthétique. On ne voit à l'habit que deux boutons, et deux seulement aussi au gilet. Sur la tranche du bras droit, on lit : *Houdon, 1779*. Quand je l'ai visité et étudié, il y a trois ans, il me sembla qu'il avait subi un lavage ou un badigeon qui lui donnait un air frais et neuf : j'en fus navré.

Ce buste, d'après les catalogues, provient « du cabinet de M. de Boufflers, dans sa maison des Fonds-Saint-Léger (Saint-Germain) ». M. Le Roi, conservateur jadis de la Bibliothèque de Versailles, fut le premier à mentionner ce beau buste, et on en peut conclure que l'œuvre a dû entrer à la Bibliothèque, lors de sa création, pendant la période révolutionnaire, en même temps que les premiers fonds de livres. M. Auguste Rey a donné une bonne reproduction de ce buste dans son livre très intéressant et très documenté : *Jean-Jacques Rousseau dans la vallée de Montmorency* (1).

La troisième épreuve, que nous désignerons sous le nom de *buste de l'Ecole des Beaux-Arts*, appartient à cette institution, et décore sa bibliothèque. Ce buste mérite les mêmes éloges que ceux dont nous venons de parler : il porte le cachet à la cire rouge, trois boutons à l'habit, quatre au gilet, et, ce qui vaut mieux encore, il porte la griffe du maître. Mais, hélas ! il a eu un malheur : longtemps délaissé, méconnu, remisé dans les greniers de l'Ecole, pris pour un plâtre vil, il fut un jour passé à une ignoble couche de peinture gris-perle, et ainsi il a perdu le prestige de sa finesse ; les yeux paraissent éteints, la bouche n'a plus son expression vivante, bref, Houdon, s'il revenait parmi nous, ne reconnaîtrait guère son œuvre, et serait tenté de briser cette image. Cependant, ne désespérons pas tout à fait, la peinture s'effrite, avec le temps elle s'en ira toute, je le veux croire, et alors cette belle terre cuite pourra redevenir chef-d'œuvre.

Il ne serait pas impossible que ce buste fût celui que Hou-

(1) Plon, éditeur, 1909.

don fournit à la maison du roi Louis XVI, pour la salle des Menus-Plaisirs. En effet, au registre des Minutes des Dépenses, tome II, années 1768-1791, page 214, nous lisons ce qui suit :

Mémoire des bustes fournis aux Menus, sous les ordres de M. Delaferté, pendant les années 1778, 1779, par le sieur Houdon de l'Académie royale, savoir : le buste de Molière, ceux de Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, celui de M. Diderot, et celui de Corneille par M. Caffiéry, tous montés sur piédouche, ensemble : 576 francs.

4 bustes de Houdon et 1 buste de Caffiéri pour 576 francs ! Si les Menus-Plaisirs existaient encore, la maison du roi ne s'en tirerait guère de nos jours à moins de 350 mille ou 400 mille francs pour les 5 bustes.

Nous savons, d'autre part, par Bernardin de Saint-Pierre, qu'un buste de Rousseau par Houdon décorait la Bibliothèque du roi. Il pourrait se faire que ce fût la terre cuite que possède l'Ecole des Beaux-Arts.

Nommons la quatrième épreuve *buste d'Orléans ;* c'est en effet au musée de cette ville que nous la trouvons, et dans un bon état de conservation. Cette belle terre cuite est signée : *Houdon, 1778,* dans la coupure du bras droit ; elle a une hauteur de 0 m. 50, sans le socle ; sa largeur est de 0 m. 45. Les détails de sa description sont les mêmes que ceux des autres terres cuites : l'habit, légèrement ouvert, a trois boutons, le gilet quatre boutons dont l'avant-dernier, en bas, est seul boutonné. Le jabot double sort dans le haut par la fente du gilet. La date : 1778, indique que ce buste est, je le pense, l'original premier, sorti des mains du créateur.

Cette œuvre a été donnée au musée d'Orléans, en août 1887, par Mlles Dupuis, en souvenir de leur père, conseiller à la Cour d'appel d'Orléans. Il avait été acheté par lui à la vente Vanderbergue ; en 1848, M. Dupuis en était déjà possesseur, et un témoin se souvient de l'avoir vu sur le haut de sa bibliothèque, en compagnie des bustes de Voltaire, La Fontaine et Molière, par Houdon également, et qui aujourd'hui appartiennent de même au musée d'Orléans. Nous avons lieu de croire que M. de Vanderbergue les avait achetés en 1800, à la vente du président Haudry, riche collectionneur qui mou-

neau, actuellement professeur d'anthropologie au Muséum, avait conçu des doutes très grands sur l'authenticité de l'attribution (masque de Rousseau) faite par le précédent titulaire de la chaire d'anthropologie, M. le professeur Hamy. Afin d'élucider définitivement ce problème, j'ai voulu comparer les deux moulages, celui du Muséum et le mien. Sur ma demande, M. le professeur Verneau a bien voulu, avec une bonne grâce parfaite, se prêter à cette sorte de confrontation, et je tiens à lui exprimer ici ma profonde reconnaissance.

Le 26 décembre 1910, j'ai donc apporté le moulage fait par Houdon, que je possède, au laboratoire d'anthropologie du Muséum, et, en ma présence, le docteur Verneau, aidé de son assistant, a procédé aux comparaisons et aux mensurations respectives du moulage de Houdon et de celui du Muséum passant pour être le masque de Rousseau. Voici les résultats que nous a donnés cet examen :

Tout d'abord, M. Verneau s'est reporté au catalogue de la Collection de Gall. L'original de ce document, rédigé par le célèbre phrénologiste lui-même, était en mauvais état quand le Muséum fit l'acquisition de cette Collection,en 1831 ; un des aides naturalistes, attaché, à cette époque, au laboratoire d'anatomie comparée, Emmanuel Rousseau, recopia cette nomenclature.

Le masque, attribué à Jean-Jacques, est inscrit dans le catalogue sous le numéro 340, et la mention, copiée et écrite par Emmanuel Rousseau, ne comprend que ces mots : *Masque en plâtre de...*

Le nom propre manque. Plus tard, à la suite de cette mention primitive incomplète, on a ajouté le nom : *Jean-Jacques Rousseau*, mais ces trois mots sont manifestement d'une écriture différente de celle des quatre mots écrits par Emmanuel Rousseau ; l'encre en est beaucoup plus récente, et l'on peut s'assurer, par comparaison, que le nom : *Jean-Jacques Rousseau*, a été inscrit par M. Hamy, l'ancien professeur, qui a, en outre, ajouté cette annotation au-dessous de sa première inscription : « Buste moulé par J.-A. Houdon, à Ermenonville, le 4 juillet 1778, le lendemain même de sa mort. »

Cette assertion est doublement inexacte ; en effet : 1° Rousseau est mort le 2 juillet, et non le 3 ; — 2° le buste, ou plutôt le masque fait par Houdon, accompagné de toutes les pièces d'identité, est la propriété de ma famille, depuis cinquante ans.

Cette recherche dans le catalogue de la collection de Gall nous a donc mis à même de constater qu'aucun document authentique ne permettait d'affirmer que le moulage du Muséum, catalogué sous le n° 340, reproduit les traits de Jean-Jacques Rousseau.

Passant ensuite à la comparaison des deux moulages, M. le professeur Verneau a reconnu qu'ils présentaient entre eux des différences d'aspect considérables. Le moulage de Houdon reproduit des traits qui n'ont été modifiés par aucune altération cadavérique ; c'est

à peine si l'on peut y relever une légère infiltration œdémateuse de la partie inférieure des joues, et de la région temporale droite. Ce moulage a été manifestement exécuté pendant la rigidité cadavérique, c'est-à-dire au plus tard dans la matinée du 3 juillet.

Le second moulage, au contraire, traduit un travail de décomposition très avancé; les chairs ont été moulées en pleine fonte cadavérique, et les altérations des tissus sont tellement profondes qu'il est impossible qu'elles aient eu le temps de se produire entre le moment où Houdon prit son empreinte (matinée du 3 juillet) et la cérémonie d'inhumation des restes de Rousseau, qui eut lieu le 4 juillet, vers minuit.

M. le professeur Verneau procéda alors à l'examen détaillé des deux pièces, et, à leurs mensurations, et il constata qu'aucune des mesures prises sur l'une d'elles ne pouvait être comparée à la mesure correspondante de l'autre. La structure osseuse des deux têtes est absolument différente ; tous les diamètres transversaux du masque du Muséum sont beaucoup plus étroits que ceux du moulage de Houdon, notamment le diamètre bitemporal minimum, le diamètre bizygomatique, etc.: ces différences se chiffrent par *dizaines de millimètres*. La forme des arcades sourcilières est absolument différente dans les deux épreuves. La direction des branches du maxillaire inférieur, et l'ouverture de l'angle qu'elles forment, est nettement dissemblable.

A l'œil, on trouve une certaine similitude entre la partie supérieure des deux profils (front et nez), mais si l'on cherche à préciser cette apparence, on voit qu'elle ne peut supporter une comparaison rigoureuse. En effet, si l'on prend le profil exact de la forme du front du masque du Muséum, au moyen d'une lame flexible de plomb, et si l'on reporte ce profil sur le masque de Houdon, on voit que la forme des deux frontaux n'est nullement semblable.

Le galbe des profils de la partie inférieure de la figure, à partir du nez jusqu'à la naissance du cou, est absolument différent dans les deux masques.

Il résulte des ces constatations que le masque du Muséum reproduit les traits d'un individu dont l'ossature était beaucoup plus étroite que celle de la figure de Rousseau; — que l'altération cadavérique du premier moulage, légèrement augmentée par des altérations matérielles survenues dans la couche superficielle de la substance du moulage, n'aurait pu être aussi profonde sur le cadavre d'une personne décédée depuis seulement 60 heures, et qu'il s'est certainement écoulé un temps beaucoup plus long entre le moment de la mort du sujet et l'opération du moulage. Ces altérations cadavériques sont tellement accentuées que l'examen de la pièce ne per-

sions appartient à notre aimable et érudit confrère; M. Paul Marmottan : il est en bronze, assez ancien, je pense, et ses dimensions sont celles de l'original à peu près, et que nous avons données. Il y a quelques différences dans le détail, l'attitude de la tête est plus droite.

Le musée de Genève possède un moulage en plâtre du fameux buste; il a été installé dans la salle Liotard, en 1911. La Bibliothèque publique et universitaire de cette ville en possède un aussi, très remarquable et fort bien conservé. Tous deux ont été patinés en terre cuite, et portent la signature : *Houdon, 1778*. Mlle Danielle Plan, de Genève, sœur de notre confrère M. Pierre-Paul Plan, possède un buste pareil, avec le cachet à la cire rouge de Houdon.

Le petit musée de Montmorency possède un buste ancien en bronze de Rousseau, qu'on peut rattacher aux terres cuites dont nous avons parlé, car il a été, à n'en point douter, inspiré par elles. Ce buste, de grandeur nature (o m. 49 de hauteur sur o m. 49 de plus grande largeur), ne porte aucune signature : bien modelé, bien fondu, bien nuancé noir, il présente le personnage avec la perruque, le col, et le petit jabot retombant sans prétention, comme Houdon nous l'a transmis. La tête est un peu penchée par devant, dans l'attitude de la méditation. L'impression qui se dégage de l'ensemble est celle du respect, dans l'esprit de l'observateur.

C'est là un souvenir précieux : ce bronze a appartenu à Grétry, fervent admirateur de Jean-Jacques, et possesseur de l'Ermitage de Montmorency, de 1797 à 1813. Il ne quitta point Montmorency : M. Alphonse Huet, qui le posséda à son tour, le légua à cette ville, ainsi qu'un pastel, en mars 1873 : la municipalité n'entra vraiment en possession qu'au mois d'août 1878. C'est le plus beau buste ancien, en bronze, de Rousseau (avec la perruque) que je connaisse. Le fait qu'il orna le salon de Grétry, et ne quitta guère l'Ermitage, lui donne une consécration particulière.

Il ne serait pas impossible que l'auteur de cette œuvre magnifique fût Stouf, sculpteur de mérite, qui habitait Montmorency pendant la Révolution : il y fut, en 1790, conseiller municipal, et capitaine de la Garde Nationale. Ce fut lui qui en 1791, organisa, avec sa femme, la fête, et les cérémonies qui eurent lieu, là-bas, à l'occasion du premier monument élevé

la gloire du philosophe de Genève. Stouf était l'ami de Grétry: selon toute vraisemblance, on peut le considérer comme l'auteur du beau buste inspiré de Houdon, dont nous venons de parler.

§

Dès 1778, Houdon avait songé à faire revivre encore l'image de Rousseau, non plus avec le costume de son temps, mais en lui donnant la consécration antique, c'est-à-dire en le drapant, et en ceignant sa tête d'une bandelette retenant les cheveux, suivant la mode usitée dans l'ancienne Grèce et chez d'autres peuples. Sa pensée, évidemment, était d'attester que l'auteur d'*Emile* et du *Contrat social* marchait l'égal des grands philosophes et des sages de l'antiquité, des Socrate, des Platon, des Zénon, des Bias, des Solon, des Thalès.

Il créa alors le buste, grandeur nature, qui fut exécuté en bronze, et dont l'original est au musée du Louvre, dans une des salles de la sculpture moderne, celle qui justement porte le nom du grand statuaire.

La tête est arrangée à l'antique, dit Müntz ; les cheveux plats, ramenés sur le front, sont retenus par une bandelette ; un bout de draperie est jeté autour du cou.

Sur le socle carré, on lit : *J.-J. Rousseau, bronze par J.-A. Houdon (1741-1828)*, puis : *acquis en 1838*. Sur la tranche du buste, à gauche, se détache la signature : *Houdon. f. 1778*.

Comme dans les différentes œuvres du maître, le bronze ici « est pur, riche, et d'une belle couleur noire et brillante, sans aucune de ces teintures superficielles dont on se sert à présent pour économiser sur les matières (1) ».

Le visage apparaît comme souriant presque, la ressemblance est frappante pour qui connaît et le pastel de La Tour du Salon de 1753, et le masque mortuaire acheté par Emile Raspail. Mais cependant, malgré ses qualités, ce buste à l'antique n'égale pas en expression, à notre avis, les superbes bustes en terre cuite dont nous avons parlé. « La tête, a dit un historien d'art, est molle et presque un peu monotone ; il n'y a pas là l'accent véritable. » C'est là aussi l'avis de plusieurs sculpteurs que j'ai consultés. La solennité du costume ancien, la robe en draperie, le bandeau, ne conviennent guère, avouons-

(1) Montaiglon.

grandeur nature, et une seule description d'ensemble suff
pour ce groupe de belles œuvres, dont chaque unité a été plu
ou moins retouchée, parachevée par le sculpteur, est plus o
moins parfaite, et a plus ou moins souffert de la négligence e
de l'impéritie. Au fond, on peut dire que Houdon a répét
huit fois, et certainement davantage encore, l'image du ph
losophe par la terre cuite, comme La Tour l'avait répété
quatre fois avec le pastel.

Rousseau donc est vu de face, la tête un peu penchée e
tournée vers la gauche. Il porte la perruque ronde, frisée ave
soin, un col peu élevé, une cravate avec jabot ressortant pa
le gilet entrouvert, lequel est orné de quatre boutons, dont u
seul est boutonné. L'habit français, complètement ouvert, laiss
voir le gilet et a trois boutons.

Ses dimensions sont de 48 centimètrs la hauteur, et d
43 centimètres pour la plus grande largeur, sans mesure
le socle. C'est là le vrai Rousseau, tel que Houdon le vit,
tel sans doute qu'il posa, ou du moins passa dans son atelie
comme nous le verrons plus loin. Les dimensions varient u
peu, suivant les bustes, le vêtement étant plus ou moin
développé.

Le premier buste, que nous appellerons *le buste de Pari*
appartient à M. H. B... ; c'est une merveille. Il fait l'admiratio
de tous ceux qui le voient, amateurs et artistes. Il a servi a
sculpteur Henri Gréber, en 1908, pour modeler la tête de
statue d'Ermenonville (1). En travaillant à sa maquette, celu
ci ne se lassait pas de faire l'éloge de ce buste, il en déta
lait la perfection en homme du métier qui sait ce que c'e
que vaincre la terre, la pierre et le marbre, et il passait
main avec enthousiasme sur le chef-d'œuvre, comme pour
caresser et ravir à Houdon les secrets de son art.

Ce buste repose sur un socle en marbre veiné gris-perle
blanc, du type connu dont se servait Houdon, et qu'on retrou
dans beaucoup de ses œuvres; on reconnaît ce socle da
une gravure in-8° de l'époque, dessinée par Le Mire et grav
par Delvaux, et reproduisant cette superbe image, ce c
atteste que ce *buste de Paris* a été, suivant toute apparenc
celui qui a servi au dessinateur et au graveur : le développ

(1) Statue en pied, et en pierre, représentant Rousseau assis et méditant, in
gurée le 18 octobre 1908, sous la présidence de M. Viviani, ministre du Travail

ment du vêtement est exactement le même dans la terre cuite et dans la gravure.

Par derrière, il porte le cachet rond à la cire rouge du maître, bien connu des experts et des amateurs, et dont voici le texte sur cinq lignes : *Académie royale de Peinture et sculp. Houdon sc.* Respecté par ses différents possesseurs, il n'a subi ni lavage, ni badigeon, ni couche de peinture ou de vernis, sa patine est vierge. Comme je viens de le dire, il a été reproduit par la gravure, vers 1790, par Le Mire, qui le dessina, et Delvaux, qui le grava, en réduisant le dessin.

En contemplant cette admirable terre cuite, on a l'illusion de la vie. Eugène Müntz dira :

La bouche animée, un peu railleuse, les yeux pétillants de vivacité, le philosophe semble écouter, tout en se préparant à la réplique.

Dans son étude sur Houdon, Délerot écrit :

Il est à peine utile de rappeler avec quelle profondeur le statuaire a su retrouver cette physionomie rêveuse et ardente, pleine de mystères et de franchise, d'amertume et d'amour. Voir ce buste, c'est voir Rousseau lui-même.

Ce fut au Salon de 1779 que Houdon exposa, pour la première fois, le buste en terre cuite du philosophe, sous le numéro 220, en compagnie de la statue de Voltaire, représenté assis et en bronze doré, et des bustes de MM. Nicolaï en marbre, et de Caumartin en terre cuite; puis de Molière et de Franklin en marbre, et enfin de deux bustes de Voltaire encore, en marbre aussi, l'un drapé à l'antique, l'autre avec le costume de l'époque.

Parlant de ces bustes de Franklin, de Voltaire et de Rousseau, l'auteur des *Mémoires secrets* écrit :

Quelle élévation de pensée dans le premier législateur du nouveau monde ! Quelle finesse dans le second, poète lu et relu toujours avec un plaisir nouveau ! Quel feu dans le dernier, dans Rousseau, dont les regards perçants semblent pénétrer jusque dans les plis et replis les plus cachés du cœur humain ! Il est surtout un certain point de vue où l'illusion est si complète et *le coup d'œil si direct et si vif qu'on croit voir ce buste animé, qu'on ne peut le soutenir et que le premier mouvement est de s'y soustraire.* Rousseau est en terre, cuite, tandis que Voltaire, son voisin, est du plus beau marbre blanc,

avons nommé, et au sujet du buste dont nous venons de parler. Voici ce que dit David d'Angers :

> Un ancien praticien de Houdon, M. Bégler, qui a travaillé longtemps chez moi, m'a souvent dit avoir vu J.-J. Rousseau poser dans l'atelier de son maître, et, en lui faisant raconter les traits d'originalité de ce grand écrivain, je ne pensais pas voir, un jour, le *fac-simile* de ses traits, tel qu'il sortit des mains de Houdon.

Après avoir rapporté cette lettre, Montaiglon et Duplessis ajoutent :

> Le fait est important, parce qu'il donne plus de valeur à cette ressemblance prise sur le vif. C'est uniquement dans ce buste de Houdon qu'on trouvera le Rousseau des derniers temps, comme il ne faut chercher le Rousseau plus jeune que dans le pastel de La Tour.

Ils disent encore, en résumant l'état de la question :

> Pour le buste de Rousseau, Houdon avait eu devant lui des études faites d'après le modèle, au besoin le masque moulé sur le cadavre, et de plus, dans la mémoire, tous les souvenirs de ses yeux.

Il faut étendre ces observations à toute l'œuvre de Houdon sur Jean-Jacques, bustes en terre cuite avec la perruque, buste en bronze avec le bandeau, bustes en marbre et en terre cuite avec les cheveux naturels, statuettes, et projets divers dont il nous reste à parler.

§

Houdon a tenu à faire revivre l'image de Rousseau dans des pièces de dimensions moindres que les bustes dont nous avons parlé. C'est ainsi qu'il a laissé un petit médaillon en terre à modeler représentant le philosophe. Ce médaillon, de forme ronde, n'a pour diamètre que six centimètres. Par derrière en haut, on lit : *J.-J.*, puis plus bas : *Houdon*. [illegible].

Le personnage est vu de profil à droite, en buste, avec un relief assez accentué, et avec la perruque : l'habit a trois boutons. C'est un petit chef-d'œuvre de finesse : l'expression est celle d'une gravité sereine et enjouée. L'artiste, je le crois, eut ici la pensée de rendre le Rousseau qu'il avait vu jadis dans son atelier, propret, alerte, souriant, dans un de ses moments de bonne humeur.

Un riche amateur offrit un jour plusieurs billets de mille francs au possesseur de cette œuvre charmante, mais il s

heurta à un refus. Celui qui comprend, en effet, ces petits trésors d'art ne se résout pas à s'en séparer; il trouve en eux un attrait inexprimable que rien ne peut remplacer. Mazarin, en mourant, ne regrettait qu'une chose au monde, ses tableaux, ses bronzes, ses marbres, ses belles collections d'art : mieux que bien d'autres, il savait que ces trésors-là sont sûrs, ne trompent jamais, et gardent toujours leur attrait, leur beauté. Après de longues années, on les retrouve, à chaque réveil, parés du prestige et de la magie des premiers jours. Que n'en est-il de même au milieu « des pâles humains », pour employer une expression du divin Racine!

Le peintre et graveur, Edmond Hédouin, mort en janvier 1889, possédait un petit groupe en terre cuite, connu sous ce vocable : *l'Education d'Emile*, et signé : *Houdon*. Les dimensions étaient 0 m. 38 pour la hauteur, et 0 m. 19 pour la largeur. Ce groupe, représentant Rousseau et un enfant, passa aux enchères, à l'Hôtel des Ventes, en avril 1889, à la vente de l'artiste, et fut acheté par un collectionneur avisé.

Rousseau est en pied, assis, cheveux courts, revêtu d'une toge à la romaine, qui retombe en laissant le torse nu. La main droite tient une plume, et s'appuie à la jambe, qui supporte un livre, l'*Emile* évidemment. Le corps est un peu penché en avant : le philosophe, avec une vigilance marquée, et un intérêt nettement rendu, observe, à sa gauche, un tout petit enfant, nu, faisant seul ses premiers pas, hésitant, et s'appuyant à la jambe du maître. Il le laisse aller, et semble admirer son effort, mais on voit, on sent que la main de l'homme est prête à aider l'enfant, bien faible encore, si ses forces venaient à le trahir. Un socle carré supporte le groupe et fait corps avec lui. Par derrière, à droite du personnage, se dresse une toute petite statuette de la Nature, dont les seins multipliés symbolisent l'abondance et la fécondité.

L'œuvre impressionne et émeut. Houdon avait dû lire l'*Emile* avec une grande attention, pour arriver à traduire si éloquemment, dans la terre cuite que possédait Hédouin, le génie éducateur de Rousseau. Son œuvre ici n'était qu'une préparation, une maquette qui devait servir à un grand monument, désiré par les Assemblées de la Révolution, et que la marche tragique des événements ne permit pas d'édifier.

§

En vue de ce monument public, Houdon exécuta encore une petite statuette, où nous voyons Rousseau assis dans un fauteuil, à la manière de son fameux Voltaire, qui se trouve, à Paris, au foyer du public de la Comédie-Française, et dont une réplique embellit le musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg. Il existe de cette œuvre des épreuves en plâtre d'environ vingt centimètres de hauteur, et des épreuves en bronze, dont la hauteur est seulement de dix centimètres, mais qui sont très soignées, très expressives, et très belles. Nous ignorons s'il existe des épreuves de dimensions plus grandes : le fait n'est point impossible.

Jean-Jacques apparaît ici en perruque, la tête un peu penchée en avant, et tournée vers la droite. Il est revêtu d'une vaste robe de chambre bordée de fourrure, qui laisse voir le vêtement de dessous, et est ramenée sur la jambe gauche: la chemise, au col assez marqué, est ouverte par devant, et s'évase en franges, laissant voir le cou et la poitrine. De la main droite, le philosophe tient un manuscrit enroulé dont l'extrémité s'appuie à la jambe droite ; la main gauche repose et retombe, en la serrant, sur l'extrémité du bras du fauteuil. Le pied gauche a le pied droit pour point d'appui, et émerge de la robe, très en avant. Le fauteuil, très simple, présente un dossier carré légèrement recourbé en haut.

L'expression de l'ensemble est le calme, le rayonnement de la pensée, la sérénité d'une solide gloire.

Houdon, évidemment, en exécutant cette statuette assise, voulait donner un pendant à son Voltaire. Que n'a-t-il pu exécuter en marbre, comme le vieil Arouet, si impressionnant, le philosophe de Genève, qui ne l'eût pas moins été ! Nous compterions un chef-d'œuvre de plus. Un sculpteur moderne s'illustrerait en reprenant la statuette du maître, et en la transformant en statue, en monument.

§

Un fidèle de Rousseau, que je vois souvent, possède une statuette attribuée à Houdon, en bronze, et représentant le philosophe debout, en pied. Elle mesure 37 centimètres de hauteur, sans le socle. C'est une œuvre d'une beauté saisissante, et qui provoque l'admiration de tous ceux qui la con-

templent. Nous avons devant nous ici le Rousseau dominateur de son temps, le réformateur des mœurs, le philosophe qui parle à ses contemporains avec l'autorité de la raison, et la magie de la sagesse.

Houdon, préoccupé des projets de monuments qui devaient surgir fatalement en l'honneur de Rousseau, dut exécuter cette statuette — si elle est de lui — en songeant, c'est bien certain, qu'elle servirait de modèle pour la statue que, tôt ou tard, le peuple français éleverait à l'auteur d'*Emile* : l'hommage, à ses yeux, et il avait raison, serait grandiose et digne du grand écrivain.

Revêtu du bonnet arménien, et drapé dans une vaste robe bordée de fourrure, Rousseau est debout, rayonnant de génie, prestigieux, lyrique même comme un conquérant. De sa main droite, il tient une plume, instrument dé sa gloire ; sa main gauche est appuyée sur des feuillets déroulés où on lit ce titre : *Contract social*, et qui trouvent un appui sur une sorte de tribune ornée de figures symboliques en relief et en pied. D'autres feuillets tombent en festons, où on lit, ici : *Dictionnaire de Musique ;* là : *Lettre* (*sic*) *de la Montagne*, et sur un troisième : *Emile*. Une couronne et une palme verdoyante sont posées sur l'ensemble.

Le fût de la tribune est un carré long, avec chapiteau et base : sur une des faces apparaît une femme en relief, avec ce titre au bas : *A l'égalité*. Sur la face la plus en vue, une femme nue presse ses seins de ses deux mains ; au bas on lit : *A la Nature*. Enfin, sur une troisième face, se détache une femme au sein nu, mais drapée à l'antique, marchant avec dignité ; l'inscription est : *A la Philosophie*.

Sur le socle carré en bronze, supportant l'œuvre, on lit, de face : *J.-J. Rousseau*, et sur le côté droit : *Houdon. f. 1779*. Le bonnet du philosophe, comme la robe, est garni de fourrure ; le col de chemise, évasé, est retenu par un large foulard entrecroisé, sans nœud, et retombant harmonieusement, foulard qu'on retrouve dans le magnifique buste de Molière, en marbre, qui est au foyer de la Comédie-Française, et que Houdon exécuta en 1778 ; l'analogie de ce détail est frappante.

L'ensemble est magistral. Tournée un peu à gauche, la tête exprime la noblesse mâle du savoir, et devient révéla-

trice du grand rôle de Rousseau. La figure a cette gravité qui émane des longues méditations, cette tristesse sévère qui naît de la certitude des vanités humaines, du triomphe de la médiocrité qui intrigue, et de la brièveté de la vie.

Nous souhaitons que l'avenir réalise ce que le passé devait accomplir, c'est-à-dire que cette statuette magnifique, attribuée à Houdon, devienne statue elle aussi, et se dresse sur la place publique de quelque grande ville. En tout cas, quel qu'en soit l'auteur, Houdon ou un autre artiste du dix-huitième siècle, c'est une œuvre de premier ordre.

§

Nous avons passé en revue les diverses images de Rousseau créées par Houdon, et qu'il nous a été donné de voir et d'admirer : l'œuvre est considérable, on a pu le constater. Il nous resterait à examiner le rôle joué par l'éminent statuaire dans les projets de monuments que la Révolution voulait édifier en l'honneur de Rousseau, mais ce serait toute une nouvelle étude qui sortirait un peu du cadre de celle-ci ; nous y reviendrons plus tard.

En forme de conclusion, rappelons, au sujet des statuettes et des bustes de Jean-Jacques laissés par Houdon, que ce maître, comme l'a dit Montaiglon, « est un réaliste, mais d'un réalisme choisi et noble, qui ne se prend qu'à la beauté de la forme et *à l'effet le plus haut* de chaque figure humaine ». Nous trouvons dans les *Fragments sur Paris*, de l'allemand Frédéric Meyer, traduits par le général Dumouriez, une pensée analogue, et qui n'est pas moins belle :

> Houdon, dit Meyer, rend la nature comme il la trouve, avec une merveilleuse vérité, avec force, et en saisissant *le plus heureux moment* de la ressemblance : il saisit le génie et le caractère de la personne, et il donne la parole au marbre.

C'est bien là l'éloquente expression qui se dégage de l'admirable buste de Jean-Jacques, que nous avons appelé le *buste de Paris*, et qui fait partie de la Collection H. B. Tous ceux qui l'étudient, éprouvent une sorte de saisissement, comme s'ils avaient devant eux, vivant, l'auteur d'*Héloïse* et d'*Emile* : c'est le triomphe suprême du grand art.

HIPPOLYTE BUFFENOIR.

POLYARCHIS

—

Ton seuil est complaisant sous un tapis de roses ;
L'éphèbe qui voit passer ta beauté,
T'offre, rejetant les pudeurs moroses,
Le troëne en fleur de sa puberté.
Les cistres aigus, les phorminx, les lyres,
Les coupes aux flancs remplis de soleil,
La fête bacchique aux nombreux délires,
Réjouissent Eros, dans ton lit sans sommeil.

De ta bouche s'épanche un miel intarissable ;
Le lin de Milet caresse ton sein,
Rempart indulgent et parure aimable,
Comme un pampre clair un double raisin.
Ton rire éparpille un millier d'abeilles,
Que l'œil cherche en vain, dans les airs brûlants :
Leurre du regard, charme des oreilles!
Ta ceinture est légère au marbre de tes flancs.

Beau corps passionné qui n'as jamais eu d'âme,
Tu ris à toi-même, ô Polyarchis,
Sans souci des ans, sans souci du blâme,
Rivale des dieux, droite comme un lys.
Ta sandale étroite éblouit les sages,
L'odeur de ta chair trouble l'Agora,
Le son de ta voix dissout les courages ;
Qui te fuit aujourd'hui, demain te poursuivra.

Ton nom est buriné sur les pierres des temples,
La main de Sapho tresse pour ton front
La strophe érotique aux feuillages amples,
Orgueil et plaisir des temps qui viendront.
Les vents fortunés soufflent dans tes voiles ;
Parmi les encens, les vœux, les clameurs,
Tu vas, sans jamais douter des étoiles,
Trirème pavoisée à vingt rangs de rameurs.



Or moi, Polyarchis, perdu parmi tant d'autres,
Ainsi qu'une herbe folle au milieu des épeautres,
Pour attirer vers moi tes yeux,
Pour noyer ton dédain au flot de ma richesse,
J'ai partout moissonné les trésors de la Grèce :
J'eusse voulu piller les dieux.

En suspendant mon âme à tes hautains portiques,
Je t'offris en présent les pierres prophétiques,
Les perles aux vivants reflets,
Les profondes toisons que Tyr a colorées,
Les coffrets d'électrum aux moulures nacrées,
Les miroirs et les osselets ;

Je recueillis pour toi la myrrhe d'Assyrie,
Le corail éclatant que la vague charrie
Comme un brasier jamais éteint,
Les galets modelés par les doigts d'Amphitrite,
Les coquillages creux où se cache et s'abrite
Un chant de sirène lointain.

Et je t'offris aussi les crocus des prairies,
Le vase pastoral aux deux anses fleuries,
La syrinx au rustique enduit,
Que souvent le berger gonfle de son haleine,
Sous les cyprès émus d'un sanglot de fontaine,
Baume sonore à son ennui.

Ainsi, dans la demeure où sonnaient tes sandales,
Où ta robe effleurait de sa pourpre les dalles,
Tu vis la Terre et l'Océan,
Par les matins rieurs ou par les beaux soirs graves,
T'apporter tour à tour, aux mains de mes esclaves,
Un butin double et flamboyant.

Puis un jour, ton baiser, conquis par ma ruine,
Fit couler sa fraîcheur au fond de ma poitrine ;
Je t'aimai sur un monceau d'or.
L'Olympe tout entier brillait dans ta prunelle.
Qu'importait que ta chair fût vénale et cruelle,
Et ton cœur mort avant la mort.



Oui, j'ai courbé mon front plus bas que ta cheville,
Si fine, sous l'anneau qui l'embrasse et scintille ;
J'ai jalousé le marbre où glissait ton talon,
L'herbe où ton petit pied semblait marquer ton nom.
Dis à Niconoé, la joueuse de flûte
Dont le manteau léger se détache sans lutte,
Que pour toi, j'ai pleuré, durant toute une nuit,
Indifférent au pas de l'heure qui s'enfuit,
Dans la rue où les chiens ameutaient leur cohorte,
Fatiguant de mes vœux inexaucés ta porte,
Tandis que je savais qu'un marchand tyrien,
Au moment où mon cœur s'élançait vers le tien,
Labourait ton beau corps d'un soc infatigable,
Sur ton lit, assourdi par l'étoffe innombrable.
Dis à Théogénis, la danseuse aux bras nus,
Qui répand dans les airs des philtres inconnus
Et sur les quais, le soir, agite ses crotales,
Les cheveux partagés en deux nappes égales,
Dis-lui que j'eus un jour le remords et l'affront
D'essuyer sur tes seins, ton épaule, ton front,

Les baisers que Naïs, la vierge au clair visage,
Savante à dénouer la robe la plus sage,
Avait laissés sur toi comme des lys flétris,
Injure à mon amour, blasphèmes pour Cypris.
Proclame hardiment ma torture enivrée,
Dis le fiel que j'ai bu dans l'amphore dorée ;
Que les princes, les rois, les marins, les soldats,
Les aèdes qui sont la parure d'Hellas,
Par la multiple voix d'un millier d'hétaïres,
Connaissent mon tourment et blâment mes délires.
Que jaillissent vers moi les pierres des chemins!
Mon orgueil est plus haut que les mépris humains.
Et tandis que la Grèce entière me condamne,
Par delà le rideau de l'éther diaphane,
Dans l'Olympe éternel au sonore plafond,
Où les dieux sont vêtus de la clarté qu'ils font,
Où le nard se marie aux accords de la lyre,
Comme un baiser se mêle au baiser qui l'attire,
Là, je sais que mon nom n'est pas déshonoré
Et qu'un laurier divin m'est déjà préparé.
Car, ô Polyarchis, ma pensée inquiète,
Promise, après la mort, à la Beauté parfaite,
En toi n'a pas aimé la femme seulement,
Fleur docile qui s'ouvre au désir de l'amant
Comme un pavot se livre à chaque vent qui passe,
Et de son âme chaude embaume tout l'espace.
Va, ne te vante pas d'avoir régné sur moi
Et ployé mon vouloir rebelle sous ta loi.
Tes cheveux épandus sur ma face aveuglée,
Tes seins tumultueux comme une mer troublée,
Tes bras trempés de myrrhe et sertis de joyaux,
Qui se tordaient, pareils à des serpents jumeaux,
Sur ta couche où mouraient les roses écrasées ;
Tes flancs que le plaisir humectait de rosées,
Non, rien de tout cela n'a flatté mon esprit
Et ne m'a fait tomber dans le piège fleuri.



L'Aphrodite immortelle en sa robe étoilée,
Qui tourmenta Platon et les penseurs d'Elée,
Celle dont le reflet, de soleils en soleils,
Traverse la matière aux opaques sommeils,
L'Idéal dont jadis j'ai contemplé la flamme,
Dans un monde où la chair ne pesait pas sur l'âme ;
L'invincible beauté qui soutient l'univers
Dessine l'arc en ciel et balance les mers,
Pose la tourterelle à la cime des arbres,
Fait palpiter la strophe, harmonise les marbres,
Et soumet les cités au rythme de sa loi,
C'est elle qui m'appelle et me séduit en toi.
Aussi, quand mon baiser s'arrête sur ta bouche,
Lorsque mon rêve altier s'abaisse vers ta couche,
Lorsqu'en monceaux les fleurs offertes par ma main
Ouvrent à ton caprice un fastueux chemin,
Lorsque tous les encens dont ma pensée est pleine
Flottent dans ta maison, buée aérienne,
Lorsque ma voix se meurt dans tes profonds cheveux,
Ce n'est pas vers ton corps que s'égarent mes vœux :
Ton sourire m'invite à quelque essor suprême
Où je pressens enfin la divinité même,
Et lorsque tu me crois au tombeau de tes bras,
Le front anéanti par une lourde ivresse,
Sur les coussins lascifs où trône ta faiblesse,
Mon hommage s'en va, dans l'azur sidéral,
Vers l'essence première et le type intégral,
Et j'adore, à travers ta chair transfigurée,
Ton modèle éternel, debout dans l'Empyrée.

ALFRED DROIN.

CORRESPONDANCE INÉDITE
DE
JEAN REBOUL ET DE THÉODORE AUBANEL

SUIVIE DE LA CORRESPONDANCE
DE THÉODORE AUBANEL AVEC J. CANONGE

—

En donnant ici ce que nous avons pu retrouver de la correspondance échangée entre Jean Reboul et Théodore Aubanel, nous pensons, comme nous le fîmes déjà dans des travaux antérieurs, apporter une contribution utile à la connaissance du moderne félibrige. Lors de la publication, dans le *Mercure* du 1er septembre dernier, des missives de Reboul et de Mistral, nous avons vu la presse, tant parisienne que départementale, prendre prétexte de ce travail pour tresser des couronnes bigarrées autour du chef de l'aïeul maillanais, *le Temps* en tête, où un anonyme — aussitôt démarqué par *le Journal du Soir* du 5 septembre et *le Petit Provençal* du 8 septembre, cependant que la Revue protestante bi-mensuelle *Foi et Vie* le réimprimait consciencieusement (nº du 16 septembre) — sous le titre : *Et l'aïeul l'avait pris pour modèle*, dissimulait derrière plus de cent lignes (nº du 4 septembre 1911) son intention de dauber Mistral sur le refus d'entrer à l'Academie, sujet d'ailleurs usé après les déclarations à Legouvé et Claretie, renouvelées quand mourut Brunetière. « *Voici*, s'était écrié le journaliste qui, dans *l'Eclair* de Montpellier, signe du pseudonyme Raoul Davray, *que les naturalistes de l'histoire littéraire commencent à classer dans leur herbier la prime floraison félibréenne : les documents sur la renaissance méridionale voient le jour. Après les « Mémoires » de l'initiateur de Font-Ségugne, la correspondance inedite de Jean Reboul et de Mistral est publiée dans le* Mercure de France *— le soleil rhodanien a-t-il tout à fait dissipé le brouillard symboliste ? — par les soins jaloux de M. Camille Pitollet. Ce dernier annonce même la parution d'un travail où il identifie la source de « l'Ange et l'Enfant », ainsi que la publication de la « Correspondance » de Reboul avec Roumanille et Aubanel. Voilà donc l' « espelido », comme dit Mistral, du Félibrige consignée dans les fastes de la littérature documentaire.* » Sur quoi, Raoul Davray exposait, en 140 lignes du journal royaliste, de judicieuses réflexions, dont celle-ci, qui clôt son article, nous a semblé

la plus piquante : « *Une lettre de Reboul du 20 août 1860 nous apprend une circonstance jusqu'ici inconnue : le compositeur Massé avait « envie » de tirer de « Mireille » un opéra. Mistral sollicita sur ce point l'avis de Reboul : « Au fond, ne vaudrait-il pas mieux n'en rien faire? », lequel répondit, comme toujours, avec bonhomie et sagesse : « Il y a dans votre beau poème de quoi boire et de quoi manger pour le compositeur et le tailleur de scène. » Le musicien qui fit manger Jean et Jeannette, ces paysans comiques, et qui fit boire à satiété Galathée, ambitionnait évidemment d'être l'heureux élu. On sait ce qui advint et comment « Mireille » fut donnée à Gounod. Il y aurait un beau chapitre à écrire sur ce thème : Mistral et la Musique. Le poète, régionaliste en poésie, ne l'a guère été en musique* (1), *je veux dire n'a guère compris l'universalité de cet axiome heureusement formulé par M. Vincent d'Indy : « Chaque province est susceptible de devenir une patrie d'art au même titre que la grande patrie. » Certes, Mistral partage son erreur avec des confrères illustres, et il n'est pas inutile de rappeler qu'aucun des grands romantiques, et en particulier Hugo, ne comprit goutte à la musique. Et pourtant Mistral a eu une occasion unique de créer un art musical provençal. Tout jeune et tout tremblant, au sortir du Conservatoire et de la villa Médicis, épris de la beauté et du ciel de Provence, Georges Bizet vint à Maillane demander à Mistral un poème. Et le Maître, qui avait donné, hélas ! « Mireille » à Gounod et, trois fois hélas !* Calendal *à Maréchal, ne put, à son grand regret, rien offrir au futur auteur de* Carmen *et de* l'Arlésienne, *à celui qui aurait le mieux utilisé, au triple point de vue du rythme, de la mélodie et de l'harmonie, les thèmes du folk-lore provençal. Réjouissons-nous, toutefois : au lieu de Gounod, nous avons failli avoir Massé. Il est bien certain que ce compositeur, né à Lorient, accoutumé à la cuisine au beurre, aurait magistralement manqué « l'aioli »... Il est difficile de mettre des doubles croches sous la « cansoun dôu soulèu... »* Par une curieuse coïncidence, le jour même — c'était le 17 septembre — où paraissait cette chronique, M. G. Deschamps mettait à sac, dans *le Temps*, la *Revue Félibréenne* de feu P. Mariéton à propos de Gounod et sous prétexte des *Paysages de*

(1) On ajouterait, si l'on osait, *ni en matière matrimoniale*, puisque Mistral a cru devoir, sur le tard, épouser une Bourguignonne, au détriment d'une sœur de Mireille. — Nous signalerons ici, en passant, un bien curieux témoignage de l'état d'esprit de ce même Mistral, dans la lettre par lui adressée à A. Praviel (*le Midi Royaliste*, samedi 20 avril 1912, n° 21, article : *l'Enseignement méridional*). C'est à la lumière de tels documents qu'il importerait d'apprécier des doléances du genre de celles de nos « décentralisateurs » parisiens, *v. gr.* F. Mazade : *Langue d'oc et français* (*Documents du Progrès*, mars 1912, p. 164).

Mistral, qu'il exaltait de façon purement conventionnelle ! — Mais il nous faut clore cette petite revue rétrospective, qu'il nous serait si aisé d'allonger en extrayant les articles que nous dédièrent MM. H. Bauquier, correspondant nimois du *Petit Méridional* (nº du 10 septembre) — qui y implore l'Académie Française en faveur de MM. E. Daudet et...... J. Péladan, Nimois — ; J. Ronjeat, dans *Vivo Prouvenço !* du 7 septembre, où ce provençalisant irrédentiste et anti-franchimand rappelle finement à Mistral son héroïsme d'antan ; le Dr F. Vogt, dans *Das Literarische Echo* berlinois du 1er octobre : écrivant, par exemple : « *In seinen eigenen Jugenderinnerungen hat Mistral die Unterstützung, die ihm der seinerzeit sehr populäre Reboul... zuteil werden liess, absichtlich vernachlässigt, um die Rolle Lamartines bei dem Bekanntwerden seiner* Mireïo *um so stärker hervortreten zu lassen* » (1) ; le Dr G. Manacorda, directeur de la Bibliothèque universitaire de Pise, au fascicule de juillet-décembre 1911 des *Studi di filologia moderna*, p. 297, etc., etc.

Çette fois, il nous a été impossible d'obtenir communication des lettres envoyées par Reboul à Aubanel, ainsi que des épîtres que ce dernier reçut de Jules Canonge. « *Ah !* avait dit le poète de la *Vénus d'Arles* à son ami L. Legré, *mon cher petit Jean, lui, me comprendra un jour et me défendra !* » Cette exclamation, qui se lit p. 83 des *Lettres à Mignon*, publiées à Avignon en 1899 par M. Balthazar Bourrelier, rédacteur au *Soleil du Midi*, organe royaliste de Marseille, nous a semblé être parfaitement appliquée par M. Jean Aubanel, qui, sentant en nous un travailleur dépourvu d'onction apologétique, nous a, lorsque nous lui demandions des autographes, élégamment envoyé le Catalogue des *Paillettes d'Or*, ou du *Livre de Piété de la Jeune Fille*. Non, certes, que nous prétendions que Théodore Aubanel puisse être jugé sur la signification de ce beau geste filial. L'éditeur pontifical et le rimeur sensualiste doivent équitablement être départagés par le critique, qui a assez à faire avec l'un seul des aspects de ce maître Jacques de Provence, nourri de la lecture des élégiaques et des bucoliques anciens,

(1) Dans un autre article, qu'il dédie à notre publication de la correspondance inédite de J. Reboul et J. Roumanille dans la *Revue des Langues Romanes* (septembre-décembre 1911, pp. 381-518), le Dr F. Vogt écrit, au nº du 1er février 1912 de *Das Literarische Echo* : « *Besser als Mistral verstand es Roumanille, den älteren südfranzösischen Dichter Jean Reboul... für die provenzalische Bewegung zu interessieren und als Beschützer anzuwerben. Es ist daher dankenswert, dass Camille Pitollet seine Anstellung am Lyceum von Nimes benutzt hat, um dort die Korrespondenz zwischen Reboul und Roumanille... auszugraben und mit einem ausgezeichneten Kommentar in der « Revue des Langues Romanes » zu veröffentlichen.* » Nos remercîments à cet excellent juge, comme à celui qui dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* de janvier-mars 1912, p. 243, nous a fait l'insigne faveur d'admettre que nos travaux « *serviront à l'histoire de la renaissance provençale* ».

des poètes courtois médiévaux, de tout le moderne Parnasse, ayant fait son étude de Baudelaire comme de Jasmin, et parvenu, à force de maîtrise dans l'art de ces pastiches à froid, à produire cette impression de sincérité à laquelle se méprennent les simples, comme aussi, parfois, les raffinés. N'est-ce pas de la sorte que s'explique l'enthousiasme d'esprits aussi distingués que M. Félix Hémon, lequel, étranger, par origine, au mouvement félibréen, lui dédia de si flatteuses pages, où Aubanel est dûment exalté, d'abord dans la *Revue Bleue* du 15 juin 1883 (*Poètes provençaux contemporains, Roumanille et Aubanel*), puis dans la *Nouvelle Revue* du 15 juin 1886 (*les Races Vivaces, la Provence*) (1)? La spécialité de tels dithyrambes convenait mieux aux écrivains méridionaux et nous savons que, dans le chœur des éloges formulés en langue française sur Aubanel, ils ont donné le la, obéissant ainsi, peut-être inconsciemment, à l'appel de cette solidarité traditionnelle si frappante chez eux et qui revêt parfois les caractères d'une véritable *maffia*. Longue serait la liste, et certes incomplète, depuis un Pontmartin, cependant édifié sur la portée véritable de cette *renaissance provençale ;* un Paul Arène, arrangeur du *Pan dòu Pecat* en 1888 et qui, dans *la Musique populaire*, s'était érigé en chroniqueur des faits et gestes d'Aubanel à Paris ; un Alphonse Daudet, dans son extraordinaire article de l'*Officiel* du 17 juin 1878, pp. 6785-6786, qu'il ne faut lire — comme le tirage à part de celui de Villeneuve-Esclapon, sur le même sujet, dans *le Messager du Midi* marseillais — que conjointement aux pages brillantes, datant de mai 1888, que M. Jules Lemaître a recueillies, sur ce *Pain du Péché*, — dont P. Manivet, le « fidèu disciple » (*Armana Prouvençâu*, 1912, p. 10), vient de donner la traduction — en 1890, au 3e volume, *3e série*, de ses *Impressions de théâtre*, pp. 165-175. Tour à tour défileraient l'excellent A. Savine, prophète de tous les méridionalismes, A. Glaize, *miougranié* et professeur de droit à Montpellier, dont l'apologie, encore timide, est au t. XVI de la *Revue des Langues Romanes*, Charles Maurras, dont le *Théodore Aubanel* (Paris, Savine, 46 p. in-12) est de 1890, Jules Véran, rédacteur en chef de *l'Eclair* de Montpellier, analyste trop bénin de *la Femme dans l'œuvre d'Aubanel* (*Revue des Lan-*

(1) Dans le cas de M. Félix Hémon, qui, dans la *Revue Bleue* du 2 juillet 1880, a dédié à sa traduction en vers de *Mirèio* un article très louangeur, l'amitié avec le Flamand Constant Hennion, éditeur des *Fleurs félibresques*, dut agir un peu comme, dans celui, classique, de Saint-René Taillandier, l'ambiance et les amitiés montpelliéraines. Les poètes provençaux modernes — c'est Gaston Paris qui le notait dans son article de la *Revue de Paris* sur Mistral en 1894, article réuni, en 1896, en volume dans *Penseurs et Poètes* — auront reçu du dehors des appuis, surtout scientifiques, qui ont singulièrement renforcé leur cause, mais combien de Bonaparte Wyse ou de Séménof en miniature auront-ils adhéré par snobisme à la *Cause*, à une époque où son chimérique programme présentait quelques chances de réalisation pratique ?

gues Romanes, t. XLIV, pp. 293-309 [1901])(1). Edmond Lefèvre, le bibliographe mistralien, dont les louanges d'Aubanel doivent être cherchées dans le *Frédéric Mistral* paru à Marseille en 1903, et feu E. des Essarts, qui avait été professeur de rhétorique au lycée d'Avignon, et ne cessa de taquiner la Muse (*Revue de Paris* du 15 juillet 1895, pp. 642-654), et une multitude d'humbles artisans de plume, ou simplement de moindres gloires(2), depuis Reynaud, étudiant dans le *Bulletin de l'Académie du Var* la façon dont Aubanel traite la passion, jusqu'à l'abbé Théodore Delmont, exaltant, dans le *Moniteur Bibliographique* du 25 décembre 1899, les qualités de distinction philologique de *Mignon*, *alias* Mme la comtesse du Terrail. Et, les dominant tous d'une infinité de coudées, il resterait M. Ludovic Legré et son livre, inséré en 1893 au t. IX de la *Revue Felibréenne*, deux fois édité depuis et qui s'en va proclamant *urbi et orbi* les vertus ésotériques du Vésuve de roses, du céleste Heine que le beau Rhône pleura plus harmonieusement que les ondines et les nixes du Rhin n'avaient pleuré, naguère, la disparition du chantre de la *Loreley*.

En vérité, il faudrait vouloir le mal pour le mal et l'on ne voit guère qu'un honnête écrivain ait songé jamais à noircir la très pure gloire de Théodore Aubanel. M. Eugène Lintilhac, qui l'égratigna attiquement en 1894 — l'article, jugé d' « *un critique fort avisé* » par l'ex-doyen de la Faculté des lettres de Clermont, dans son étude susmentionnée de la *Revue de Paris*, fut publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet 1894 et a formé, l'année suivante, la *deuxième partie* du délicieux livre : *Les Felibres. A travers leur monde et leur poésie*, pp. 73-126 — a été châtié par le dédaigneux silence de l'*Armana Prouvençau*, dont la *Crounico Felibrenco*, tant en 1894 qu'en 1895 et en 1896, reste muette sur cette production, qu'un provençalisant italien, dont elle vante déjà (année 1894, p. 12, année 1896, p. 16) l'œuvre de vulgarisation comme « *fa en visto de la causo felibrenco* », M. E. Portal, dira en 1907, p. 65 de la 1re *partie* de sa *Letteratura Provenzale*, que c'est un « *splendido studio* ». Et les deux dictionnaires encyclopédiques les plus scientifiques que possède actuellement l'Allemagne, les *Konversations-Lexika* de Brockhaus et de Meyer, tairont, eux aussi, à l'article

(1) Dans cet article en demi-teinte, qui reproduit une conférence faite aux étudiants de Montpellier, l'auteur a su réaliser avec élégance le tour de force de concilier deux contraires, en parlant, p. 306, du paganisme d'Aubanel, pour soutenir, quelques lignes plus loin, la thèse de son catholicisme intégral. Cela est d'une bonne logique felibréenne. Voyez, d'ailleurs, sur la « *religion* des troubadours », la p. 9, *note* 1, du *Théodore Aubanel* de P. Mariéton (Montpellier, 1883, extrait de la *Revue du Monde Latin*).

(2) Tel, par exemple, Ernest Roussel, journaliste et professeur libre nimois, dans *le Courrier du Gard* d'abord, puis, en 1879, dans *Aubo Felibrenco* (Avignon, Aubanel, 192 pp. in-16), où sont réimprimées — sans aucune mention de provenance — des proses apologétiques, dont celle sur la *miougrano*.

Aubanel, cette fondamentale contribution, comme si l'un et l'autre en avaient confié la rédaction à l'auteur du *Theodor Aubanel* paru en 1902 à Marburg chez Elwert et traduit en notre langue en 1904 par J.-J. Waldner et F. Charpin : biographie dénuée d'esprit critique, digne compilation à la mode allemande, qui n'a pas fait avancer d'un pas la très médiocre *Aubanel-Forschung* étrangère : Preston, *Th. Aubanel : a modern Prov. poet* (dans *The Atlantic Monthly*, xxxiv, 385-394) ; *The modern Troubadours : Mistral, Aubanel, Gras* (*The Quarterly Review*, cxciv, 474-506) ; M. J. Minckwitz : *Die neuprovenzalischen Dichter Roumanille und Aubanel* (*Die Zeit*, nº 446). Mais, enfin, n'est-ce pas Pontmartin qui, dès 1864, écrivant, dans *le Correspondant* du 23 juin, la nécrologie de Jean Reboul, réimprimée en 1865 dans les *Nouveaux Samedis*, commettait le formidable passage que nous avons reproduit tout au long dans la *Revue des Langues Romanes*, *art. cit.* p. 389, *note* 1, et dont l'exceptionnelle valeur était, en 1869, invoquée par le vaillant Eugène Garcin dans l'article, si totalement oublié, de la *Revue Moderne ?* De ce passage, une phrase surtout était à remarquer, émanant d'un admirateur avéré de cette *Miougrano* que Théophile Gautier devait louer conventionnellement dans son fameux rapport de 1867. « *Le vers provençal, entre les habiles mains qui l'ont fait réussir avec tant d'éclat, n'a pas été une victoire de la simplicité fruste et locale sur la culture littéraire, une réaction de la rase campagne contre la serre-chaude, mais un raffinement de lettrés et d'artistes ; l'ingénieuse supercherie de gens d'esprit et de talent, beaucoup plus sûrs d'être las quand ils seraient forcés de se traduire, que s'ils servaient tout bonnement d'échos à Lamartine, à Victor Hugo ou à M. de Musset.* » S'il est vrai, comme en font foi des lettres inédites, que Pontmartin a pesé avec Jules Canonge les termes de cette nécrologie du Reboul et que Canonge lui avait recommandé la plus grande modération, l'on nous accordera que l'écrivain des Angles, en parlant de la sorte, a voulu, au moins une fois, et à propos d'un poète cher aux félibres, dire leur fait publiquement à ces amis dont le *bluff* ne pouvait — ce qu'a omis, naturellement, de marquer son biographe, E. Biré, p. 469 du volume qu'il lui a dédié en 1904 — que lui déplaire, à lui, qui fut jusqu'au bout amoureux de la bonne langue française. Nous avons nommé Garcin. On ne lit guère aujourd'hui *les Français du Nord et du Midi*, paru chez Didier et Cie à Paris, en 1868, in-12, et où il il y a, pp. 8-39 et p. 463, *note 9*, de si curieuses choses sur le patriotisme de Mistral et de J.-B. Gaut, auteur du panégyrique : *Etude sur la littérature et la poésie provençales* (Aix, 1867). Mais ce qu'il importerait d'exhumer, ce serait l'article du même Garcin : *Croisade du Provençal contre le Français*, dans la *Revue moderne* du

10 février 1869, pp. 454-481, infiniment plus édifiant et qui n'a qu'un tort, qui est de taire l'œuvre d'un précurseur, le marquis Louis de Laincel, si écrasante pour Mistral et Aubanel. Cette œuvre, parue à Aix en 1862 sur 420 pp. in-12 : *Des Troubadours aux Félibres. Etudes sur la poésie provençale*, possédait une telle force de sincérité qu'aux deux extrêmes limites du domaine provençal deux Revues de tendanccs opposées : la *Revue de Marseille et de Provence* (t. VIII [1862], p. 326) et *la France littéraire*, rédigée à Lyon par Adrien Péladan père (t. V [1862], pp. 397-399) n'hésitèrent pas à la recommander chaleureusement, la première par la plume de Bouillon-Landais — qui y voit un livre « de conscience et de courage », l'acte « d'un bon citoyen », — la seconde par celle de Péladan lui-même — qui la vante comme « un livre qui manquait » et qui s'écrie, parlant d'Aubanel : *on nous mène à la barbarie* (1) !

Le cas d'Aubanel offre, en sa complexité psychologique, la plus riche matière qui puisse tenter un historien d'âme. A tort ou à raison, la vie de cet homme vous rappelle la théorie des deux morales et l'on songe, en l'étudiant, à l'admirable souplesse du catholicisme, qui permet à des esprits de cette nuance de se maintenir au sein de l'orthodoxie, au prix, tout juste, de cet innocent sophisme, dont des Essarts trouva la formule dans son article de 1895 : *l'union d'une conscience pure et d'une imagination fougueuse* (p. 643). Il faudrait, au sur-

(1) Un peu plus tard, au n° du 31 janvier 1863, A. Péladan donnera, à l'article : *le Félibrige* (pp. 291-292), pleinement raison à Artaud aîné, à propos de ses *Félibres en septembre 1862*. Notons que la collection de *la France littéraire*, l'une des meilleures revues provinciales d'alors, n'est pas à la *Bibliothèque Nationale* — c'est, du moins, ce qui nous a été signifié en août dernier — et que nous avons dû la rechercher à la *Bibliothèque Municipale* de Lyon. Quant à Laincel — que l'*Armana Prouvençau* n'a jamais osé attaquer sérieusement (cf. 1865, pp. 9-10) — tous ses articles sur la matière néo-provençale seraient à recueillir, *v. gr. Revue de Marseille et de Provence*, t. VIII, pp. 525-532 (sur *les Chants Populaires de Provence* de Damase Arbaud [Aix, 1862], avec un curieux passage sur l'insincérite de *Mirèio*, p. 526) ; *France littéraire*, t. IV, n° du 3 novembre 1860, pp. 89-92, sur *Mirèio*, avec des réserves sur Mistral, et n° du 10 novembre 1860, pp. 98-100, sur la *Miougrano*, avec un renvoi aux si édifiants *Provençalismes corrigés* de M. G. (Aix) ; t. VI, n° du 22 octobre 1862, pp. 38-40, de nouveau sur le recueil de Damase Arbaud, etc. Nous parlerons ailleurs plus au long de Laincel, à propos de son rôle comme rédacteur de *l'Unité Française* à Grenoble, et dédierons aussi une étude au rôle joué par A. Péladan à la tête de *l'Etoile du Midi* et surtout de *la Vraie France* (Lille), puis du *Père Duchesne* nimois du royalisme, *le Châtiment*, qu'il dirigea du 29 décembre 1872 au 8 novembre 1874, date à laquelle Adolphe Pieyre l'en mit à la porte pour en confier la direction à H. de Fontchapelle, en conséquence de quoi Péladan père fonda, toujours à Nimes, l'*Extrême-Droite* (28 novembre 1875, 29 avril 1877). Il est tout à fait caractéristique, du point de vue qui nous occupe ici, de constater qu'en matière felibréenne comme en quelques autres, il y aura eu, en ces dernières années, plutôt un recul du bon sens national qu'une marche en avant et de noter que l'auteur de l'article *Mistral* dans le *Larousse*, en 1874, était plus Français que Paul Mariéton dans la *Grande Encyclopédie*, lorsqu'il écrivait, t. XI, p. 342 : « *Disons toutefois qu'après avoir excité tant d'enthousiasme et avoir été salué comme une véritable renaissance, ce mouvement de retour à l'idiome provençal du XIIIe siècle n'est guère plus regardé que comme l'agréable fantaisie de quelques esprits distingués.* »

plus, que fût mieux connue en sa réalité quotidienne la série des expériences passionnelles et que l'existence totale, au jour le jour, de Théodore Aubanel nous eût été contée par un narrateur uniquement soucieux de l'objectivité historique. Ce qui, hélas! est loin d'être. Mais d'ores et déjà, ses apologistes ont si bien compris que là se trouvait le défaut de cuirasse de leur héros qu'il est amusant de constater la peine qu'ils se donnent pour convaincre le lecteur que l'admirateur éperdu des jolies filles d'Avignon correspondait, point par point, à l'idéal d'ascétisme requis, par notre Très Sainte Mère l'Eglise, de ses lumières laïques. Déjà, dans l'officieux *Essai biographique sur Th. Aubanel, poète provençal*, publié en 1890 par la maison Aubanel, l'on se complaisait à exposer la scène traditionnelle de la dernière heure et comment le diable, mué en ermite sur le tard, « *demanda son Crucifix, le baisa avec amour, le pressa doucement sur sa poitrine, se souvenant sans doute de ces vers qu'il avait exhalés un jour au pied de la croix :*

Franc de purgatòri,
O Sant Crucifis,
Baïo-nous la glòri
De toun paradis. »

Tel Lope de Vego Carpio, autre grand pécheur devant l'Eternel, qui, las de stupres, soupirait ses *Quatro soliloquios, llànto y làgrimas, que hizo arrodillado delante de un Crucifixo, pidiendo à Dios perdon de sus peccados, despues de aver recibido el hàuito de la Tercera Orden de Penitencia del Seràfico Francisco !* C'est, d'ailleurs, de ce parti pris systématique qu'est issue également la publication par L. Legré, à Marseille, en 1899, du *Rèire Soulèu*, ce pâle « soleil d'outre tombe » dédié, comme il convenait, au grand-prêtre de tous ces faux semblants, Frédéric Mistral. Dans un prospectus des *Œuvres complètes de Théodore Aubanel*, que fait circuler son fils, on démarque ce même Legré en un petit sermon très onctueux tendant à présenter le père sous le double aspect de *bon Français* et de *bon Catholique* — l'on sait, et surabondamment, que l'un n'alla jamais sans l'autre. *Bon Français*, voilà qui est entendu, puisqu'il a dédié *Proumetèu* à Guillaume Ier, qui faillit, de ce chef, nous restituer l'Alsace et la Lorraine (1). *Bon Catholique*, écoutez comment. « *Il l'était d'abord de tradition. On sait que, bien avant la réunion du Comtat Venaissin à la France, la maison Aubanel, à Avignon, avait reçu du gouvernement papal la qualité d'* « *imprimeur du Saint-Siège* » ; *et ce qui se perpé-*

(1) Tout ce qui est dit là du patriotisme d'Aubanel est pris dans l'article de J. Véran sur le *Rèire-Soulèu*, au t. XLIII (1900) de la *Revue des Langues Romanes*, pp. 74-181, article qui n'est même pas cité et où le passage plagié se lit p. 177.

tua dans cette maison, avec son industrie et son beau privilège, ce fut la foi religieuse. Mais Théodore Aubanel fut aussi catholique par conviction. Mille faits en témoignent : ses pièces religieuses, ses lettres, son pèlerinage à la Salette après une maladie de sa femme, sa présence dans la confrérie des Pénitents Blancs, dans le tiers ordre de saint François, l'appui qu'il prêta aux Récollets d'Avignon au moment de l'exécution des décrets, ce qui lui valut une condamnation pour « tapage nocturne » — il paya là sans doute pour tous les tapages nocturnes des félibres — et, avant sa mort chrétienne, toute une vie passée — en dépit de ce qu'il eut à subir de la part de certains catholiques qui le traitèrent comme un simple Albigeois — dans les prescriptions de l'Eglise catholique. L'on omet le « *capitaine grec* » du temps de Barberousse ;

De lui je tiens l'amour du soleil et des femmes ;

les « pèlerinages » presque annuels à Paris, dont le chevalier de la Légion d'honneur de la République *pour titres exceptionnels*, en juillet 1884 — son frère et associé, Charles, ayant dû se contenter du titre de chevalier de Saint-Sylvestre, octroyé par Pie IX — croyait, en ayant été sevré jusque vers l'âge de 35 ans, ne plus devoir, sur le tard, se rassasier et tant de traits qui, eux aussi, eussent contribué à resserrer puissamment cet imposant faisceau de preuves et à démontrer une fois pour toutes comment, en Théodore Aubanel, les tares originelles s'harmonisaient *ad majorem Dei gloriam :*

E perqué, iéu CRESTIAN, *te cante, o grand pagano* (1).

Les rimes « païennes » de ce grand « chrétien » ne laissent pas, non plus, quand on les examine d'un peu près, de susciter quelques scrupules. Le jour où un romaniste professionnel, j'entends un Gaston Paris detaché de toutes entraves académiques et connaissant, en dehors de son moyen-âge... et du provençal, les quatre ou cinq grandes littératures étrangères modernes (2), appliquera la loupe de son érudition avertie aux productions « spontanées » du Pétrarque avignonnais, d'agréables surprises seront ménagées aux admirateurs moutonniers de ce lyrisme de réminiscences. Un sondage, pratiqué

(1) Dans une lettre à *Mignon*, — et l'on nous permettra d'élever un doute sur la méthode de reproduction de cette correspondance avec l'épouse du colonel — en date du 19 juillet 1877, *op. cit.*, p. 231, Aubanel reconnaît franchement que sa *Vénus d'Arles* n'est qu'un « *hymne à la beauté vivante* ».

(2) On se souviendra que, lorsqu'il écrivit son article sur *Mistral* (*Revue de Paris*, 1er octobre 1894, p. 485, *note* 1), Gaston Paris, plein de la lecture du travail de E. Koschwitz : *Ueber die provenzalischen Feliber und ihre Vorgänger* (Berlin, 1894), s'étonna, les croyant sur parole, que Roumanille et Mistral n'eussent, à leurs débuts, point ouï parler de Jasmin, dont on sait assez que *Mirèio* décèle une imitation frappante.

en 1894 par M. R. Rosières dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, avait donné d'assez beaux résultats, malheureusement isolés. Ce petit travail — qu'il nous semble avoir retrouvé naguère dans les *Recherches sur la poésie contemporaine* publiées à Paris en 1896, en un volume in-12, par ce publiciste — s'intitule : *D'Horace à Aubanel. Histoire d'un lieu commun* (pp. 412-421) et les réflexions liminaires dont l'illustrait son auteur apparurent pleinement justifiées par ses résultats. « *Qu'une même pensée*, écrivait-il, *reparaisse à plusieurs reprises dans l'œuvre d'un poète, cela n'est pas pour nous choquer et, lorsqu'elle est originale et caractéristique, elle nous charme plutôt comme le motif conducteur d'une âme. Par malheur, celle-ci n'est ni originale ni caractéristique, car voilà tantôt deux mille ans qu'elle traîne de rimeur en rimeur à travers notre poésie. S'il s'agissait seulement de prouver que ce que les félibres admirent le plus est souvent ce qui mérite d'être admiré le moins, l'idée ne nous viendrait pas de la signaler. Mais comme elle peut servir notablement à commencer la démonstration de cette vérité que le félibrige vit surtout de lieux communs et comme, en outre, elle nous permet mieux que les dissertations les plus documentées de suivre en quelques phases encore assez brumeuses l'évolution de notre littérature, nous ne voulons pas laisser échapper cette occasion d'en esquisser l'histoire....*» (p. 413). Espérons que le continuateur évoqué dans ces lignes déjà vieilles ne tardera point trop et que, s'engageant résolument dans la voie indiquée par M. E. Lintilhac, il ramènera à leurs sources secrètes tant d'habiles poncifs, à commencer par *la Vénus d'Arles* et *le Bal*, qui embaume ses *Fleurs du Mal*, ou encore cette pièce de toutes les *Anthologies* — traduite dès 1859 par Saint-René Taillandier dans son article de la *Revue des Deux Mondes*, pp. 818-819, et violant, au surplus, puisque composée en vers de 9 pieds, une loi prosodique élémentaire — *le 9 Thermidor*, adaptation des *Iambes*, ou, enfin, les sonnets, si manifestement imités de ceux de Heredia. Alors, mais alors seulement, l'on pourra parler de la sincérité de celui qui, en la pièce du *libre de l'amour* qui passe communément pour le chef-d'œuvre des *Fiho d'Avignoun* : *De-la-man d'eilà de la mar*, s'écriait, amoureux transi :

> *D'erso en erso, sus l'aigo amaro,*
> *Coume un cadabre i mar jita,*
> *En pantai me laisse empourta*
> *I pèd d'aquelo que m'èi caro,*
> *D'erso en erso, sus l'aigo amaro...*

puis se voyait sur la rive, mort, sa belle le soulevant en ses bras, pour, après une mimique aussi expressive que touchante, le ramener

à la vie et cependant... ne faisait, parmi ce déploiement grandiose de tragiques visions, qu'adapter à froid, après Uhland, Heine, Swinburne et avant Carducci (1), au cas de la demoiselle Manivet, administrant des potions à Galatz, l'aventure imaginée par Jauffré Rudel, et dont *la Princesse lointaine* de Rostand nous offre le plus récent avatar littéraire !

Et il faudra, enfin, pour parfaire le tableau d'un Aubanel authentique, préciser rigoureusement l'attitude successive qu'il adopta à l'endroit du créateur du mouvement néo-provençal, J. Roumanille, marchand de livres en Avignon. Les quelques lettres qui ont été imprimées touchant leur fameuse querelle ne sont que des morceaux étudiés, rédigés, peut-être, avec une arrière-pensée de publicité future, qui nous gâte ces effusions épistolaires. Dans la correspondance avec *Mignon* — surtout dans la missive du 4 février 1869 — l'allusion à la rupture est, p. 81, sibylline et l'officieux exégète ne nomme même pas, pp. 82-83, Roumanille, usant de la circonlocution : *l'ami*. Mais quand M. Bourrelier attribue à la jalousie d'un envieux l'*odieuse campagne de haine ;* quand il affirme qu'*un complot fut ourdi dans le but de mettre le poète hors d'état de nuire en l'empêchant de donner le jour à de nouvelles œuvres ;* quand, plus loin, p. 202, *note* 1, il revient aux *stupides ennemis*, il abuse de la sympathie de lecteurs non initiés et si le sonnet : *l'Aragno* (pp. 83-84), a pu, de la sorte, produire l'effet désiré, le critique qui sait, lui, combien délicat fut cet imbroglio et combien de facteurs politico-religieux le compliquèrent dès l'origine, regrette sincèrement qu'un littérateur de l'acuité de vision de feu Jules Boissière n'ait pas vécu assez pour prendre en main la cause de son beau-père, en ramenant à leur juste valeur quelques tendancieuses légendes, du genre de celles relative à la distribution des 300 exemplaires numérotés de l'édition originale des *Fiho d'Avignoun*, en 1885, qu'A. Glaize, *art. cit.*, p. 247, mettait sur le compte des *scrupules* d'Aubanel ! Ici encore, M. E. Lintilhac aura été un précurseur, lui qui, ayant reçu de Mariéton communication des lettres que lui avait adressées Roumanille pour sa

(1) La pièce de Carducci : *Jauffré Rudel*, publiée à part en 1888, constitue le n° III des *Rime e Ritmi* parus en 1899, in-16, à Bologne, chez Zanichelli. Ce n'est pas, comme le croit M. A. Jeanroy — sans doute sur la foi de Carducci lui-même, *Opere*, X, 271-275 — de Heine seul, au *livre 1* du *Romancero*, que le professeur de Bologne s'est inspiré. Il a *très certainement* songé — comme le notait T. Longo : *Uhland in Italia*, au n° d'août 1907 de la *Rivista di letteratura tedesca*, p. 277, *note* 1 — à la ballade de Uhland, dont il avait déjà revélé à l'Italie les *Tre Canti*, qu'E. Teza a, d'ailleurs, rendus avec non moins d'élégance et plus de fidélité encore à quelque temps de là, au n° 6 du t. I (1889) de la *Vita Nuova* florentine (A. Jeanroy, *Giosuè Carducci*, Paris, 1911), p. 241. Nous avions déjà annoncé que nous préparions un long travail sur l'influence allemande dans l'œuvre de Carducci, à la fin de notre article : *Le prix Nobel à Pérez Galdos*, dans *la Phalange* du 20 février, p. 152, *note* 2), avec une correction, *ibid.*, n° du 20 avril 1912, à la fin de notre article : *Le Calvaire de Schopenhauer*, p. 350.

défense et que l'éditeur de la *Revue félibréenne*, sans doute stylé par son habituel conseiller, n'a pas publiées intégralement ; lui qui, en outre, fort des confidences d'un *autre témoin de la vie d'Aubanel, poète connu et dont on peut dire que son caractère jure pour lui*, consignait, à l'article cité, ces déclarations que nul, dans le camp félibriste, n'a songé à contredire : « *Aubanel, cette belle âme, était joyeux et non triste. Il a beaucoup souffert pendant quelques années de sa jeunesse, avant son mariage, du départ de Zani ; mais pendant les trente dernières années de sa vie, il a été l'homme le plus gai, le plus vivant, le plus libre, le plus heureux d'Avignon (1). Les malheurs, les trahisons des amis, les chagrins n'ont jamais existé qu'au bout de sa plume, quand il écrivait à son Ludovic.* » Ce dernier, ajouterons-nous, a pu arguer de ses *trente ans d'intimité* avec Aubanel pour laver son ami de tout soupçon de jalousie (p. IX de la dédicace du *Rèire-Soulèu* à Mistral): son témoignage n'enlève rien de leur valeur aux paroles de M. Lintilhac, à savoir que si, dans les derniers mois de sa vie, Aubanel connut une trop réelle amertume, il n'eût point fallu, « *par une amitié infiniment respectable d'ailleurs* », en exagérer « *ni les effets, ni surtout la cause : à bon entendeur salut !* » Et nous ajouterons que si, dans certains milieux, le poète de la *Miougrano* a bénéficié, et bénéficie encore sur Roumanille — fidèle jusqu'à la mort à son *credo* intransigeant — de son attitude de rallié à la République pseudo-républicaine et conservatrice d'alors, les louanges qu'il recueillit de ce chef n'en étaient que plus cuisantes au royaliste et au catholique *ultra*, qui connaissait son homme. Que l'on se mette, une bonne fois, dans la peau de Roumanille, à lire des passages comme celui où Hennion, p. 119 de ses *Fleurs félibresques*, rapporte, en 1883, l'extrait du marquis de Villeneuve-Esclapon, où il est dit qu'Aubanel s'est placé « *à la tête de la partie jeune du Félibrige, celle qui, patriote avant tout, française et provençale à la fois, repousse toute idée de séparatisme, comme elle repousse toute inféodation à un parti* ». Cette allusion au discours de Forcalquier, prononcé, en septembre 1875, devant un archevêque, un évêque, l'abbé de Saint-Michel-de-Frigolet, Félix Gras, propre beau-frère de Roumanille, etc., ne justifie-t-elle pas la protestation indignée de ce dernier dans la lettre de juillet 1886 à Mariéton, *Revue fél.*, t. X (1894), p. 146? Prenons, en effet le : *Discours de Teodor Aubanel, president di jo flourau tengu dins la vilo coumtalo de Fourcauquié*, etc. (Avignoun, *Li fraire Aubanel*, *s. a.* [1875], p. 15) : nous

(1) Rappelons qu'il y a, au t. XII (1896) de la *Revue fél.*, p. 218, une lettre d'Aubanel à *Marie Jenna*, c'est-à-dire Céline Renard, où celui-ci remercie, à la date du 4 août 1868, le bas-bleu de « *vouloir bien être ma sœur* ». Ces pitreries sont bien dans le ton de la comédie *felibrenco*.

n'y trouverons pas même la mention exacte de la date de publication des *Margarideto*, situées dédaigneusement *vers 1847*, et si nous ajoutons qu'Aubanel y évite soigneusement de faire à Roumanille l'honneur, cependant si légitime, de lui attribuer expressément la fondation du félibrige grâce à l'institution du « Congrès » d'Arles en août 1852 (1), nous aurons suffisamment caractérisé sa méthode et justifié les griefs de celui qu'il encensait si écolièrement en tête de la 2e édition des *Nouè*, antidatée 1858, au lieu de 1857 : « *E piéi, ce que i'a de pu bèu dins tout eiçò, voulès que vous lou digue, ièu qu'ai vist de près Roumanille, que counèisse toute si gènt* (suit une apologie, membre par membre, de la famille Roumanille), *ce que i'a de pu bèu, vous lou vau dire : èi que Roumanille amo mai sa lengo que sa glòri, car se lou voulié, cantarié francès coume n'i'a gaire que canton ; ce que i'a de pu bèu, es qu'èi pus amourous de la glòri de sis ami que de la siéuno, etc., etc.* » (pp. 121-122). *Quantum mutatus ab illo !* »

Nous avons été si long sur Aubanel que le pauvre Jules Canonge en subira les conséquences. Mais cette injustice ne tardera pas à être réparée par un ample travail où nous présenterons une réhabilitation partielle de cet oublié, méconnu aujourd'hui jusqu'en sa ville natale, où maintes raisons, dont plusieurs peu avouables, contribuent à entretenir autour de sa mémoire une sorte de conspiration du silence, ou de la malveillance. Lorsque nous publiâmes, dans la *Revue du Midi* nimoise du 15 octobre 1912, l'article sur Canonge et Poncy, M. H. Bauquier, poète lui-même, nota, dans *le Petit Méridional* du 20 octobre : « *Qui songe encore à Jules Canonge parmi nos contemporains ? Sa tombe est couverte d'herbes folles et de feuilles mortes dans un coin desert de notre nécropole, et rares sont les passants pour qui le nom tracé sur la pierre évoque quelque souvenir précis. A moins d'une vogue exceptionnelle comme celle dont Reboul a bénéficié, les écrivains de province sont vite oubliés...* » Un peu après, et à l'ocasion de notre article sur Canonge et le journaliste E. Roussel dans la même *Revue du Midi* du 15 décembre 1911 et du 15 janvier 1912, le même écrivain consignait, dans *le Pays d'Oc* du mois de janvier 1912, p. 39, ces réflexions désanchantées : « *Dans le rayonnement de la gloire que lui a valu le talent des Daudet, Nimes a un peu oublié ceux qui, avant cette lignée d'hommes de lettres, apportèrent quelques fleurons à sa couronne artistique. C'est*

(1) Voyez à ce sujet notre édition — défigurée par quelques *errata* dans la partie provençale, où nous avons, d'ailleurs, respecté scrupuleusement les graphies originales — de la correspondance entre Reboul et Roumanille, *ub. sup.*, p. 409 *seq*. Cette publication n'a pas plu à certains félibres, parce que *consciencieuse* et *fidèle*. L'un d'entre eux nous a reproche par lettre de donner *servilement* les textes, au lieu de les *interpréter*, à la façon de Mariéton. Voyez, dans ladite correspondance, les notes aux pp. 413 et 414.

un tort : à côté de celui des grands, il convient de garder le culte des humbles et des modestes, qui ne quittèrent jamais le sol natal, restèrent fidèles à leurs origines et laissèrent leurs tombes prendre place à côté de celles de nos pères. L'herbe folle pousse sur ces tombes aujourd'hui, et ce n'est point à l'honneur des concitoyens oublieux ou indifférents, qui ne savent pas rendre par quelques bouquets, aux fêtes traditionnelles, les dons que les disparus leur firent avec les fleurs de leur esprit. Espérons que les notes publiées par M. Pitollet, en rappelant des souvenirs effacés, auront ranimé des sentiments qui n'auraient jamais dû s'éteindre et que les académiciens nimois, après avoir décerné chaque printemps quelques médailles à leurs jeunes pupilles, iront ensuite chaque automne déposer quelques couronnes sur les pierres où s'effritent les noms de leurs devanciers.» Nous ne savons si, l'automne prochain, la grande querelle qui divisa un instant les 36 de l'Académie fondée par Fléchier et qu'attisa le *Midi Royaliste* sera apaisée et si les Immortels nimois iront en corps arracher les végétations qui couvrent la place où, au cimetière catholique, repose le pauvre Canonge. Tout ce que nous savons, c'est que, pour avoir tenté, à propos de Canonge, d'être impartial en histoire, nous avons déchaîné l'une de ces tempêtes dans un verre d'eau dont la province a la spécialité et qui, à Nimes, prennent tout de suite un caractère déplaisant, à cause du conflit confessionnel, toujours latent en cette cité ardente. Mais tant de précédents sont là, qui démontrent que l'on s'est mépris à plaisir sur la portée et la nature même de l'œuvre littéraire de Canonge, que nous nous consolons volontiers de cette nouvelle avanie survenue à l'auteur de *Bruno-la-Bloundo*. Nous aurions beau jeu, à vouloir amonceler les preuves, depuis Théodomir Geslain, avouant, p. 333 de sa *Littérature contemporaine en province* (Paris, 1873, in-12), avec une honnêteté qui n'a pas fait école, que bien que Canonge méritât *plus qu'une simple citation*, il ne savait cependant rien dire d'exact sur son compte, *pour des raisons indépendantes de notre volonté*. Même Mariéton, à deux reprises, *Rev. fél.*, t. X (p. 138) et t. XII, à propos de la lettre de Roumanille à Trébutien, a documenté sur Canonge une ignorance partagée, à titre presque égal, au t. IX de la *Grande Encyclopédie* par le cependant si expert et avisé bibliographe Maurice Tourneux. Et ne vîmes-nous pas, hier encore, M. Léon Séché aggraver d'une formelle hérésie — l'assurance que Canonge a donné, lui qui mourut en 1870, *divers articles à la Revue du Midi*, fondée en 1886 ! — la pauvreté de sa note sur Canonge à la p. 200 du nº du 25 juillet 1911 de la *Revue des Français*, dans son travail : *Une amie de Lamartine. Eléonore de Canonge*, réimprimé — sans que rien, selon la coutume de ce polygraphe, en indiquât la publication préalable — dans le

volume : *Les Amitiés de Lamartine. Première série* (Paris, 1911), p. 115, *note 2*? « *Lou 17 de mars 1870,* avait dit l'*Armana Prouvençau* de 1871, *es mort Jùli Canonge, escrivan e pouèto Nimausen, contempouran e emule de Reboul, autour de forço oubreto eleganto e courouso, entre li qualo « Arles en France », e sòci dòu Felibrige pèr soun pouémo de « Bruno-la-Bloundo ». Soun amour di bèllo causo e si couneissenço artistico l'avien vaugu l'amista d'Ary Scheffer, d'Ingres e de Pradier.* » C'était peu, déjà. Mais Louis de Laincel avait, au n° d'avril 1863 de *la France littéraire*, suffisamment caractérisé le talent de Canonge, à l'article : *Ecrivains de la province, M. Jules Canonge*, pp. 442-444, et l'abbé Léonce Couture lui avait, aux feuilletons du *Conservateur* d'Auch des 31 août et 5 septembre 1871 : *Collection d'autographes de M. J. Canonge*, consacré un petit travail que nous signalons au zèle de son éditeur, l'abbé Laclavère, vicaire général du diocèse d'Auch (1). Que les mânes de ce *parfait galant homme* — ce sont les propres expressions du savant historien, M. Léon-G. Pélissier, actuellement Doyen de la Faculté des lettres de Montpellier, que nous tenons à remercier ici pour le désintéressement avec lequel il nous a permis de publier les lettres d'Aubanel à Canonge, antérieurement copiées par lui à la *Bibliothèque* de Nîmes — de *cet ami passionné des lettres et des arts* (2) nous fassent donc crédit de quelques mois. Elles peuvent, aussi bien, attendre, fixées qu'elles doivent être sur la justice des hommes.

CAMILLE PITOLLET.

(1) Sur le t. I de sa publication : LÉONCE COUTURE, *Enseignement, etc.* (Toulouse et Paris, 1911, grand in-8° de xxx et 1004 pp.), *cf.* l'article de M. A. Jeanroy dans les *Annales du Midi* de janvier 1912, pp. 103-105, et l'article de M. A. Praviel dans *l'Action Française* du 4 novembre 1911 : *Un maître provincial : l'abbé Couture*, et un autre, du même auteur, dans le même journal, n° du 20 janvier 1912 : *Le nouvel évêque de Cahors*. L'abbé Laclavère, qui a mis en tête de ce t. I une notice sur Couture, n'a pas suffisamment précisé les rapports de Couture avec le cousin maternel de Canonge, Amédée Tarbouriech, archiviste du Gard, mort à 36 ans (*cf.* le *Bulletin de la Société archéologique du Gers*, 1905, p. 164). Il eût fallu mentionner les legs que, dans son testament en date du 25 octobre 1870 et dont nous avons une copie, A. Tarbouriech faisait à Couture, alors archiviste d'Auch, qui, de ce chef, fut chargé, conformément à la volonté de J. Canonge : *cf.* Ad. Pieyre : *Hist. de la ville de Nimes, etc.*, t. III (Nimes, 1887), pp. 43-44 — d'envoyer à la *Bibliothèque Municipale* de Nimes quelques-uns de ses autographes et certaines de ses œuvres, ce qu'il fit par lettre, dont nous avons retrouvé l'autographe, du 12 septembre 1876.

(2) L.-G. Pélissier, au fasc. VI d'une *Collection de textes inédits recueillis dans les manuscrits de la Bibliothèque Inguimbertine et autres bibliothèques méridionales* (Paris, H. Champion, 1910), qui est le tirage à part des *Lettres de Mistral à J. Canonge* insérées la même année dans les *Mélanges de philologie romane et d'histoire littéraire offerts à M. Maurice Wilmotte* et publiés par le même éditeur.

LETTRES INÉDITES

DE JEAN REBOUL ET DE THÉODORE AUBANEL

I

Nîmes, 15 décembre 1852.

C'est moi, Monsieur, qui dois vous remercier pour tout le plaisir que vous m'avez fait en me lisant. M. Taillandier, avec cette sagacité fine d'un ton exquis et de longue étude vous avait deviné, et si, après les siens, mes suffrages pouvaient être de quelque poids pour vous, ils vous sont acquis.

Après le *Massacre des Innocents* vous ne vous appartenez plus. Vous êtes à notre Midi et vous lui devez tout ce que la Providence a mis en vous de puissante originalité et de... Poésie (1).

Adieu, Monsieur, *etc.*

J. REBOUL.

(1) Pour bien comprendre cette lettre, il faut se reporter à la *Correspondance* de Roumanille et Reboul, nos IX-XVIII, et à ce qui y est dit de la préparation du recueil des *Nouè* de 1852. Le 10 novembre 1852, Roumanille avait écrit à Reboul qu'Aubanel — avec d'autres, en particulier L. de Gaillard et Glaup — avait « vivement applaudi » sa Muse, c'est-à dire la pièce : *Souvenirs de la veille de Noël*, qui illustrait ce recueil, dont Reboul accuse réception à Roumanille précisément le 15 décembre 1852, en le chargeant de remettre à Aubanel le « mot » qu'on vient de lire. D'autre part, aux louanges que Saint-René Taillandier adressait à Aubanel dans la préface des *Provençales*, dès le printemps de 1852, — louanges qu'avait aussitôt démarquées la *Gazette du Bas-Languedoc* nimoise du mercredi 19 mai 1852, qui exaltait l'« effrayante vigueur » des scènes du *9 thermidor* — était venue se joindre, dosant l'enthousiasme de Canonge (*a*), l'admiration qu'avait causée à Reboul la lecture de la trilogie : *Les Innocents* — qu'Aubanel réinsérera dans la *Miougrano*, sans en indiquer, pas plus que pour d'autres pièces également réimprimees, la date, ni la provenance. Aussi est-ce tout autant Reboul que Canonge qui parle dans le feuilleton, composé en commun — cf. lettre XVIII à Roumanille, — de la *Gazette du Bas-Languedoc* du 17 décembre 1852, où, à la suite de la traduction des *Esclaves*, l'on écrit : « Après avoir cité une si magnifique inspiration, il ne reste plus qu'à poser la plume. Nous ajouterons, cependant, que, pour apprécier pleinement cette poésie, c'est dans le texte même qu'il faut la lire. Nous dirons que le recueil contient une autre création plus grandiose et plus vigoureuse encore : *les Innocents*, trilogie où, dans un cadre restreint, se développe tout un navrant poème. L'auteur de ce poème, c'est encore M. Th. Aubanel, d'Avignon .. » Suivait une apologie du talent du félibre débutant, classé « au premier rang » du « très petit nombre » des vrais poètes, de ceux qui possèdent « la puissance de combinaison, l'éloquence dramatique aussi bien que la chaleur, l'élan du grand lyrisme. Son expression est toujours nette et colorée ; chez lui pas un mot de trop et toujours le mot propre ».

(*a*) Dans son feuilleton sur le congrès d'Arles dans la *Gazette du Bas-Languedoc* des 19 et 22 septembre 1852, Canonge avait renchéri encore sur Saint-René Taillandier. « Une pièce, disait-il, à laquelle nous ne connaissons point d'analogue dans aucune littérature, c'est le *9 thermidor* de *M. Aubanel*, d'Avignon... » Et il continuait par un parallèle entre la manière d'André Chénier et celle d'Aubanel, pour conclure en faveur du dernier. « Ici, rien d'adouci, chaque mot est rouge de sang versé ; ce n'est pas seulement un cri d'indignation, c'est un drame épouvantable, c'est tout un revirement historique complètement peint en quelques vers ».

II

Monsieur,

Jamais je n'oublierai cette journée d'hier (1), la plus belle de ma vie. Je suis encore tout ému de votre accueil si sympathique, moi pauvre petit poète provençal que vous avez applaudi, que vous avez embrassé. Je ne puis exprimer tout ce que je ressens ; mon silence vous laissera deviner tout ce que je ne sais pas écrire.

Voici, maintenant, mes *dous bessoun*, dont je suis fier depuis que vous en êtes le parrain. Dieu fasse qu'en les voyant de près, vous leur trouviez encore quelques grâces !

III

LI DOUS BESSOUN

A J. Reboul et J. Canonge

Matrem filiorum lætantem
(*Psal.*)

— Encà dous per creisse la bando... (2)

....

THÉODORE AUBANEL.

Avignon, 26 septembre 53.

IV

Avignon, 29 septembre 53.

Messieurs,

Lorsque votre précieuse lettre (3) m'est arrivée j'étais à la campagne, et je m'en veux beaucoup de n'avoir pu la décachetter (*sic*) plus tôt. Ce n'est pas sans attendrissement que j'ai lu et relu ces belles stances si pleines de poésie et d'amitié.

C'est encore une faveur à laquelle j'étais loin de m'attendre.

(1) Cf. sur cette visite à Nîmes la *Correspondance* de Reboul et Roumanille, nos XXII et XXIII et, à l'*Appendice*, la lettre II d'Aubanel à Canonge.

(2) Nous ne donnerons pas le texte des pièces en provençal, pour ne pas allonger outre mesure notre article, nous bornant à signaler, lorsqu'il y aura lieu, les principales variantes. Cf. d'ailleurs, la *note* finale à la lettre II à Canonge.

(3) C'est la lettre de Reboul et Canonge en date du 28 septembre 1853, dont M. Jean Aubanel s'est refusé à nous donner communication, et ceci, uniquement parce qu'il s'imaginait — comme il nous l'avoua, d'ailleurs, ingénument dans une lettre du 23 mai 1911 — que la pièce de vers qu'elle contenait n'avait « jamais été publiée » ; révélant, de grossière sorte, son ignorance totale de l'œuvre de Reboul (où la dite pièce se lit, depuis 1857, p. 334 des *Traditionnelles : A M. Aubanel. Réponse de MM. Jean Reboul et Jules Canonge à l'envoi d'une pièce provençale intitulée : les Deux Jumeaux (1853)*, comme nous le notions déjà à cette place, t. XCIII, p. 25, *note* 1) et celle de l'œuvre de son père lui-même, qui a inséré ladite réponse pp. 152-153 de l'éd. originale de la *Miougrano* !

Tout de suite j'ai couru chez Giera, chez Roumanille, pour leur faire partager ma joie.

Je vous remercie, bien vivement, Messieurs, pour mes petits jumeaux et pour moi. . .

Nous les nommerons Jean et Jules. Heureux enfants! ils vivront toujours. Oui Messieurs, car ils portent votre nom.

Je finis avec autant de reconnaissance que d'affection,

Messieurs,

Votre très humble et très dévoué Serviteur

THÉODORE AUBANEL.

A Messieurs J. Reboul et J. Canonge.

V

29 octobre 1853.

Cher et illustre troubadour,

Quoique j'aie bien des enfants à soigner, c'est avec bonheur que je m'occupe du vôtre. *Li Jou beure ou cougourdet.* Ces jours-ci, j'ai communiqué (mes filleuls?) à M. Bruguien compositeur de romances, il a été si ravi de vos charmants *Bessoun* qu'il a voulu leur apprendre la musique. L'œuvre est accomplie et il désirerait la publier dans la *Revue de Marseille.* Soyez assez bon pour y consentir. Si cela vous contrariait, songez que je n'ai pris aucun engagement et que vous êtes parfaitement libre si vous avez d'autres vues. Je dois vous dire que, dans son genre, M. Bruguien a eu autrefois de brillants succès à Paris et que dans tous les cas vos paroles sont entre bonnes mains...

VI

Monsieur et cher parrain,

Que de bontés pour mes petits *bessoun ! li fasè beure ou cougourdet.* Vous leur cherchez un habile professeur de musique; je n'ai qu'à vous remercier mille et mille fois. — Dites, je vous prie, à M. Bruguien combien je suis heureux du concours de son beau talent. C'est de grand cœur que je lui donne toute latitude pour publier cette œuvre où il lui plaira et comme il lui plaira. Je n'ai qu'un seul désir à lui exprimer, c'est qu'il fasse paraître ma chanson complète et tout au long, en même temps que la musique, sans faire de choix parmi

les couplets, ce qui, je crois, nuirait essentiellement à mes vers qui ont déja tant besoin d'indulgence.

Roumanille et Giera ont été très sensible *(sic)* à votre bon souvenir.

Mes compliments affectueux à Mr Canonge.

Votre très humble et très dévoué serviteur

THEODORE AUBANEL.

Avignon, 31 octobre 53.

VII

Avignon, le 19 juin 1854.

Monsieur,

Roumanille venait d'écrire à M. Canonge pour avoir de vos nouvelles, lorsque le cher Giera, à son retour de Nîmes, nous en a apporté d'excellentes. Vous êtes arrivé de Rome, et arrivé avec une santé bien meilleure qu'au départ. Quelle joie pour vos amis, Monsieur.

Giera nous a dit aussi quelle délicieuse journée il avait passée en votre compagnie et en celle de Mr Canonge, chez ce digne abbé Lambert, si hospitalier et si chaud partisan du provençal (1). Certes ! il m'eut été doux d'être là, à écouter tant de

(1) L'abbé Lambert correspondait avec Reboul et il sera intéressant de lire ici la lettre inédite qu'il lui écrivit de Beaucaire le 21 décembre 1855 et qui contient l'original provençal sur lequel Reboul composa sa poésie *la Tristesse de saint Joseph*, insérée dans *les Traditionnelles* en 1857, puis dans l'edition de 1865 (Avignon, 1 vol. in-12) des *Nouè* provençaux de 1852, dont la réimpression de 1858 (1857) contient déjà une partie de ceux du même abbé Lambert. « Mon cher poete et ami, J'ai attendu, exprès, cette époque pour vous envoyer ma *tristesso de Sant Jousè*; le moment ne saurait être plus favorable. L'Esprit et le Cœur catholiques se dilatent et s'épanouissent auprès du berceau du Sauveur dans ces jours de précieux souvenir. Votre encourageante amitié, en désirant traduire le Noel baptisé, par vous, du nom d'Overbeck, nous donnera, j'en suis sûr, une tristesse de saint Joseph que nous pouvons baptiser, déjà, du nom de Raphaël ou de Fra-Angélico. — Un écho ami nous a redit l'admiration produite à l'Assomption par la lecture de votre pièce sur l'indépendance du prêtre. Je vous en supplie, après de telles productions, ne dites plus que vous êtes malade ; ou si vous l'êtes réellement, ne vous plaignez pas, les crises de cette curieuse maladie sont trop précieuses.

Dieu te mantèngue, aquesto annado,
Ami, din talo malautié ;
E que, sempre, la même 'fado
Vengue burina toun papié.
E que'n autroufes, a ma taulo,
Au mitan de quauquis ami,
En badan ti bello paraulo,
Turten lou Lacryma Christi.

Ce souhait en vaut bien un autre, Maître.
Votre tout dévoué serviteur et ami

Lambert Pre.

Beaucaire, 21 Xbre 55. » [Suit le texte de la *Tristesso de sant Jousé*, 5 strophes portant la mention : *Fait à ma campagne. Festo de sant Jousé 1853. Lambert.*] Overbeck, Reboul et l'abbé Lambert, cf. le feuilleton du *Courrier du Gard* du samedi 23 octobre 1858 : *Miscellanea.*

belles choses qui se sont dites. C'eût été un grand bonheur pour moi de vous voir, seulement un instant, vous et Mr Canonge. Je vous aurais demandé la permission de réciter quelques vers; bien sur *(sic)*, vous me l'eussiez accordée, et j'en aurai *(sic)* été bien fier et bien heureux.

Aussi, pour me dédommager un peu, je ne veux pas finir cette lettre sans vous adresser une pièce toute nouvelle, à peine achevée depuis deux jours. C'est vous dire, Monsieur, que je ne sais trop encore ce que cela peut être.

LA FAM (1)

La maire li couchè, mai li pauri-z-enfan
Viravon dins la brèsso eu rouveien : — di fam ! —
. . . .
Li-z-enfan soun coucha ; mais volon pa dourmi ;
La som, quand avès fam, ei bien longo à veni !

THÉODORE AUBANEL.

VIII

28 juin 1854. Nimes.

Monsieur,

Mille fois merci des regrets que vous exprimez de ne vous être pas trouvé à la réunion de Beaucaire (2). J'aurais eu le

(1) Cette pièce, avant de figurer dans la *Miougrano*, p. 242, avait été insérée dans l'*Armana Provençau* de 1857, p. 87, dédiée à Mme N. Bonafous.

(2) De cette réunion chez l'abbé Lambert, il y a moins à dire que sur le voyage d'Italie, dont elle était le couronnement. Sur ce voyage, il existe un curieux témoignage imprimé, celui de L. de Gaillard, dans un feuilleton publié à l'occasion des *Traditionnelles* dans la monarchique *Gazette de Lyon* du 17 mars 1857, mais où l'auteur se trompe sur l'année où eut lieu le pèlerinage de Reboul *ad limina*. Ce feuilleton fut réimprimé par A. de Pontmartin — qui déjà avait apprécié les *Traditionnelles* au no du samedi 14 mars 1857 : *Causeries Littéraires. CLXVIII. La Poésie et les Poètes en 1857* — dans *l'Assemblée Nationale* parisienne du samedi 16 mai 1857, parce qu'obligé de se rendre à Nîmes pour y faire les fonctions de juré — ce qui fut cause qu'il écrivit le spirituel article sur *le Critique aux Assises*, nos du 30 mai et du 6 juin 1857) — le critique ne pouvait y donner son samedi coutumier. De Gaillard affirme donc que Reboul, en compagnie de sa sœur Marie, la femme du serrurier Achard, dont le fils remplaçait Reboul à la boulangerie, se rendit tout droit « à la ville Eternelle et au Vatican ». Arrivé en présence du pape, il fléchit les deux genoux et lui dit avec la plus touchante simplicité : « Saint-Père, je suis venu à vous pour recouvrer la santé : posez la main sur mon front et je crois que je serai guéri ! » Pie IX bénit avec émotion cette tête grise de poète qui s'inclinait avec la foi d'un enfant, et de cette bénédiction a daté pour le pieux pèlerin une ère nouvelle de calme, de force, de courage, qui l'a peu à peu rendu à lui-même et à la santé. » Son départ avait eu lieu au printemps de 1854, comme en témoigne cette lettre inédite de l'archevêque de Paris, Sibour, qui continuait, depuis les jours de Nîmes, de correspondre avec Reboul : « ARCHEVÊCHÉ DE PARIS. Paris, le 12 mai 1854. Mon cher ami, je suis désolé de vous savoir malade. J'espère que vous retrouverez votre santé sous le beau ciel d'Italie. C'est le vœu le plus ardent de mon cœur. Vous avez bien fait de vous y faire accompagner de votre

plaisir de vous voir et de vous entendre tandis que je n'ai pu
que vous lire. Je voudrais pouvoir faire de longues lettres

excellente sœur. Ses soins vous étaient nécessaires. Je lui envoie un souvenir affectueux, avec ma bénédiction. Je n'ai pas le temps d'écrire à Mgr de Ségur, auditeur de la Rote, ni à M. Lacroix, de Saint-Louis-des-Français ! Je suis en tournée pastorale. Mais vous pouvez vous présenter à eux avec cette lettre et en leur offrant, de ma part, mes affectueux sentiments. Adieu, mon cher monsieur Reboul. Vous connaissez tout mon dévouement. *M. D. Aug., arch. de Paris*. P. S. Veuillez bien cacheter la lettre pour M. de Rayneval, avant de la lui donner. » Le 12 mars 1854, le meilleur ami de Reboul, Marcellin De Fresne, lui avait écrit, à Nîmes, de Paris «... Enfin vous êtes mieux, merci, mille fois merci ! Soignez-vous, mon bon Reboul, soignez-vous, sans vous laisser aller à l'abattement. » Et, après une longue tirade où il conseille à Reboul de laisser les vers pour écrire en prose : « Mais je m'arrête : Mon bon Reboul, même quand vous êtes bien portant, la pensée que je puis ne plus vous revoir remplit mon cœur d'amertume et quelquefois mes yeux de larmes. J'irai vous voir, j'en prendrai le moment, si vous ne voulez vous-même venir ici passer les grandes chaleurs. Soumettons nous à Dieu. En vous attendant, je vous embrasse vous et votre sœur. » Mais, au lieu de l'emmener dans sa campagne, ce fut en Italie que De Fresne conduisit Reboul et sa sœur. M. Poujoulat n'a fait qu'une allusion voilée à ce voyage, que suivit celui de Frohsdorf, par la Prusse, l'été suivant, en la même compagnie de De Fresne : « Dix ans s'écoulèrent entre ses premières souffrances et sa mort. Atteint d'hypocondrie dès 1854, il trouva dans ses voyages avec un ami toujours dévoué un prompt et véritable soulagement ; la Prusse et l'Allemagne passèrent sous ses yeux dans la riche variété de leurs monuments, de leurs paysages et de leurs mœurs ; il entendit murmurer les flots du Danube et du Rhin, et sa santé se trouva bien de ce qui enchanta son imagination : il y a une muse des voyages qui ravit et qui guérit. Le pape représentait la foi religieuse de Reboul, un royal proscrit représentait sa foi politique : Reboul visita Rome et Froshdorf (*sic*). Ses deux fidélités y respiraient comme dans leur sanctuaire. On peut, sans se diminuer, s'incliner devant la race de saint Louis comme devant la race apostolique dont saint Pierre est le chef. Rome fut une joie pour l'âme de Reboul. Il s'y trouvait chez lui comme catholique et aussi comme Nîmois, puisque le Nîmois « est à demi Romain. » (*Lettres de Jean Reboul de Nîmes* [Paris, 1865], p. 48). Mais il était, en réalité, si peu guéri, à son retour de Rome, que, dans la lettre qu'il écrit à De Fresne, de Nîmes, le 13 juin 1854, il dit : « Je ne puis, vous le savez, faire de longues lettres, mais que Dieu transmette dans votre cœur ce qui se passe dans le mien... » (*Ibid.*, p. 18). En 1857, le 20 janvier, dans une lettre au littérateur genevois J. Petit-Senne, citée par A. Péladan père dans *le Croisé* du dimanche 31 août 1873, p. 92, il déclarera : « Non certes je n'ai point oublié nos entretiens de 1837 ; il ne sont jamais sortis de ma mémoire, et, de plus, nos entretiens n'ont pas été interrompus ; à votre insu, j'avais vos boutades pour m'entretenir et me distraire de certaines humeurs noires que j'ai gardées pendant deux ans... » (article : *Jean Reboul*.) Et, en 1860, son mal l'avait repris de plus belle, comme en fait foi la lettre de Roumanille à V. Duret en date du 2 juillet de cette année, E. Ritter, *Centenaire de Diez* (Genève, 1894), p. 106 : « J'apprends que Reboul de Nîmes est retombé dans son humeur noire, d'où nous l'avions déjà tiré une fois. L'en retirerons-nous ? Je le désire sans trop l'espérer. Plaignons-le... » Ce même été, M. Poujoulat, qui ne l'avait pas revu depuis l'époque où ils avaient siégé ensemble sur les bancs de la Constituante, le rencontra à Lucerne. « L'affermissement de sa santé, obtenu par ses précédents voyages, faisait place à un visible déclin ; je remarquai de l'altération dans ses traits, de la tristesse dans son regard. Il parut se ranimer dans une promenade que nous fîmes en voiture avec un honorable ami dont il m'est doux de prononcer ici le nom, M. de Surville, esprit droit et cœur généreux. Le vieil air helvétique joué sur la cornemuse par de jeunes bouviers charmait Reboul ; son œil s'illuminait aux beaux aspects qui se succédaient devant nous ; la causerie littéraire suivait sa fantaisie au bruit des mélèzes et des cascades. Un moment je retrouvai Reboul comme il y a vingt ans, lorsque sa verve libre et familière éblouissait par l'éclat des images et le feu des éclairs, et que notre conversation, parcourant toute chose, se prolongeait bien avant dans la nuit autour des Arènes » (*op. cit.*, p. 49). Voyez, enfin, sur les derniers jours de

pour vous dire toute mon admiration pour l'admirable morceau communiqué. Il est en tout digne de vos aînés: il a cette profondeur de sentiments et cette vérité de coloris qui vous distingue à un si haut degré. Recevez, etc.

IX

Mon cher monsieur Reboul.

C'est tard venir vous parler de votre beau livre des *Traditionnelles*. Je suis vraiment confus de ne présenter que maintenant toutes mes félicitations et ma gratitude. Mais vous me pardonnerez, car il n'y a pas de ma faute. J'étais dans les Alpes, chez mon frère où j'ai passé la Noël et j'arrive à peine. Depuis la mort de mon père j'ai hâte de fuir la maison à l'approche des fêtes, rester ici serait pour moi trop cruel (1). — Revenons à votre admirable volume : quelle poèsie (*sic*) large, sereine et forte ! il y a là des accents Cornéliens, le sublime n'y est pas rare, et quel souffle de foi catholique et royale vivifie chacune de ces pages ! — Voilà une poésie qui fait du bien, qui repose et ranime, dans ce triste et mauvais temps, où l'on ne croit, où l'on n'espère plus en rien, où personne n'a plus ni Dieu, ni Roi, ni Dame. — O Monsieur Reboul, que c'est beau, que c'est noble, que c'est fervent !

J'ai lu avec volupté, avec terreur, la Mort d'Hérode, ce chant épique dont j'ai gardé un mémorable souvenir depuis le jour où, dans le salon de Mr Canonge, de votre voix, de votre geste, de votre regard, vous nous remplîtes tous d'admiration et d'épouvante. — Je l'ai lu, je l'ai relu dans le silence de ma chambre, seul, et toutes les impressions de la première fois me sont revenues aussi vives, aussi terribles.

J'ai relu aussi, avec une joie inexprimable, les stances sur mes *jumeaux*. Merci, monsieur Reboul ; merci, monsieur Ca-

Reboul, la note que nous avons mise à la lettre LXV de la *Correspondance* avec Roumanille et le témoignage d'A. de Pontmartin dans la *Gazette de France* du dimanche 5 mars 1865 (*Semaines littéraires*, LXXXV), réimprimé pp. 232-245 des *Nouveaux Samedis*, 2e *série* (Paris, 1863 [1865]) : no xvi, *Jean Reboul*, où il est question de l'impression produite, « pendant les vacances de 1863 », sur « deux auteurs parisiens » par la vue, non loin de la *Fontaine* de Pradier, de Reboul, ruine lamentable que soutenait l'avocat A. Démians. « Un sourire d'enfant errait sur ses lèvres, pendant que son regard trahissait une vague inquiétude, et l'on se sentait le cœur serré par ce désaccord entre les yeux et la bouche..., *etc.* »

(1) Sa mère était morte en 1847 : *cf.* dans *la Bresco d'Antoni-Blasi Crousillat* (Avignoun, 1865 [1864]), la pièce de Crousillat : *A moun ami Teodor Aubanèu pèr lou counsoula de la mouert de sa maire*, datée : *26 de janvié 1857*, p. 105.

nonge ! — C'est là un honneur bien grand, dont je me reconnais très indigne et que je ne m'explique que par le sentiment d'extrême bienveillance que vous deux, les glorieux frères en poésie, avez bien voulu me vouer à moi si inconnu, si obscur.

Je veux, Messieurs, finir ma lettre en vous envoyant mes derniers vers. — Il y a chez mon frère, dans les Alpes, une petie fille qui me rappelle de bien charmants, de bien amers souvenirs, pourtant la pauvre enfant ne se doute de rien ; et je ne puis la voir sans être ému, elle m'inspire toujours, avec elle le passé ressuscité :

> Vole pas treboula ta vido,
> iéu t'ame e lou saupras jamai ;
> d'empièi tres an que sies partido,
> t'ai pu revisto qu'en pantai.
> Ah ! mis iue, ma bouco, moun rire,
> Cènt cop aurien pouscu te dire :
> T'ame ! t'ame ! — qnte (sic) martire,
> lou cor gounfle coume un peru,
> O chato, ai toujou resta mut (1) !

Et maintenant, Messieurs, il me reste une prière à vous faire, c'est de ne point lire à d'autres ces vers trop intimes. J'ouvre mon cœur à vous, Messieurs, qui êtes des amis, je vous y laisse voir jusqu'au fond, mais pas aux profanes !...

(1) Cette pièce contient, dans le texte de la *Miougrano*, quelques notables variantes. C'est ainsi qu'à la strophe 4 Aubanel introduit Roumanille sur la scène :

> *...Se de Martin, de Roumaniho*
> *Aviéu lou gàubi, l'armounio*
> *Metriéu toun noum en letanio...*

Le texte envoyé à Reboul ne contient pas cette flatterie :

> *S'ère Martin, lou grand lerique,*
> *Martin, lou gré, Martin l'antique,*
> *Se parlarié de mi cantique...*

A la strophe 8, Aubanel — qui, de 1857 à 1860, avait eu le temps de contrôler ses souvenirs — a transformé le texte primitif, qui mettait au soir sa première vision de Fanny (*De-qu'èi qu'as fa...de la reubeto tan amado qu'aviés, la proumiero vesprado que te veguère?*) et l'a reportée au matin (*De qu'èi qu'as fa... d'aquelo roubo... qu'aviés, la primo matinado, etc.*) Enfin, dans la *Miougrano*, il ne serre plus, à la strophe 11, sa douce amie contre sa poitrine, comme dans le texte envoyé à Reboul :

> *E, per ta tàio mistoulino,*
> *iéu t'agantave, e qu'èro dous*
> *de te serra sus ma peitrino :*
> *nosti cor battien touti dous...*

mais se contente de danser avec elle, sans autres préambules, à la musique des bestioles champêtres (p. 98) :

> *Au canta de la sóuvagino,*
> *Dansavian alor tóuti dous, etc.*

Je suis, avec la plus sincère affection et le plus entier dévouement

Votre très humble serviteur,

THÉODORE AUBANEL.

Avignon, 14 janvier 57 (1).

X

Avignon 1 déc. 1859.

Monsieur,

La *Miougrano* est prête à s'ouvrir ; je suis en train de mettre au net mon manuscrit ; selon votre excellent conseil, j'ai été très-sévère pour le choix de mes pièces : j'ose espérer que mon livre vous fera quelque plaisir (2).

Je publie *li bessoun* (3) ; je serais infiniment heureux, Mon-

(1) A défaut de la réponse de Reboul, qui ne nous est pas connue, nous redonnerons ici un passage de sa correspondance avec Roumanille (*lettre XXXVII, 16 janvier 1857*), où il formule sans arrière-pensée son jugement à l'endroit de l'hymne à Zani : « Aubanel m'envoye ses félicitations et elles me sont bien douces ; il joint à sa lettre des vers profondément sentis : mais dans une voie que je ne voudrais pas voir suivre par lui. J'ai été comme lui jeune et impressionné, je ne veux pas jeter la p^re^ pierre. Mais si je peux le ramener par un conseil à un emploi plus viril de son beau talent je le ferai. D'autant plus qu'aujourd'hui cette donnée est usée et offre peu de ressource... »

(2) Il résulte de la lettre écrite par Aubanel à Victor Duret le 24 avril 1859 (E. Ritter, *op. cit.*, p. 95) que la division de la *Miougrano* en trois livres — division qui semble bien avoir été inspirée du *Canzoniere* de Pétrarque, qui chantait, lui aussi, la vie et la mort — est due aux « conseils de Mistral et de Reboul » dans une réunion à Maillane, en novembre 1859 : *cf.* la lettre XLVIII à Roumanille et la note 1 à la lettre VII à Mistral. Aubanel avait beaucoup hésité sur ce point et il faut relire l'amusante lettre de Roumanille à Duret, 20 novembre 1859, *op. cit.*, p. 90, au sujet de ses hésitations. — Dans l'intervalle des deux lettres d'Aubanel à Reboul, avait eu lieu à Nîmes la cérémonie du couronnement des trois poètes provençaux, Mistral, Aubanel et Roumanille, dont nous avons parlé dans l'*Introduction* à notre *Correspondance inédite de J. Reboul et F. Mistral*. Les paroles prononcées par Reboul en cette solennelle circonstance ont été conservées par Roumanille (lettre à Duret, 13 mars 1859, p. 72, puis *Armana Prouvençau*, 1860, pp. 19-24) :

Chantant comme David pour calmer la douleur,
Merci, chers troubadours, merci de votre aumône ;
Prix de votre génie et de votre bon cœur.
Un triomphe si doux est plus que de l'honneur
La Charité vous offre une couronne,
Et l'ami s'en fait un bonheur.

A quoi Roumanille avait répliqué : « *coume li laurié te mancon pas, nous n'en porjes à bel èime, etc., etc.* » Mais c'est à la p. 72 du *Rèire-Soulèu* qu'il faut aller chercher la poésie composée par Aubanel pour célébrer cette *festo felibrenco*, à moins que l'on ne se contente de la savourer dans l'*Armana* précité, pp. 22-23 :

A LA MUSO DI BASTIDO

O Muso di bastido,
De sedo noun vestido,
E pamens tant poulido,
Muso di Prouvençau !

De la cimo di mourre
Ounte souvent vas courre
Quand boufo dins li roure
Quand boufo lou mistrau,

Davalo à grand voulado,
Davalo jusquo eici ;
E porto à la taulado
Nòsti bon gramaci.

(3) Aubanel oubliait-il donc qu'il avait réservé la primeur de cette imitation de Jasmin — dont les *dous Bessous* furent évoqués un peu hâtivement par Fr. Donnadieu, p. 331 de son assez rare ouvrage : *Les Précurseurs des Félibres, 1800*–

sieur, si vous vouliez me permettre d'enrichir mon recueil de vos beaux vers des *Traditionnelles* en réponse à mon envoi. Ce me serait aussi un grand bonheur pour moi, et pour mon recueil, que de pouvoir donner, en même temps que la *blodo negro*, la traduction que vous m'avez fait l'honneur d'en faire.

Si ma demande est indiscrète, pardonnez-moi, Monsieur, et n'en faites rien ; mais je serais si heureux, si heureux, si vous voulez bien condescendre à ma prière ! (1)

Je suis, avec un profond respect et une vive affection

Monsieur

Votre très humble serviteur,

THÉODORE AUBANEL.

XI

Nîmes, 1er juin 1860.

Mon cher ami,

Quoique souffrant, je ne veux pas laisser votre beau livre sans remercîments. Mille fois merci de cœur, d'esprit et d'âme.

Tout à vous,

J. REBOUL (2).

(A suivre.)

1855 (Paris, 1888) — au *Roumavagi deis Troubaires. Recueil des poésies lues ou envoyées au congrès des Poètes provençaux tenu à Aix le Dimanche 21 août 1853, publié par J.-B. Gaut, secrétaire du Congrès* (Aix, Paris, Marseille, 18.4)?

(1) Nous ne connaissons pas le texte de la réponse de Reboul au sujet de cette demande d'Aubanel : toujours est-il que la *Blodo Negro* — qui avait paru dans l'*Armana Prouvençau* de 1857, p. 30, et que Reboul recitait, dès janvier 1857, dans les salons nîmois (cf. lettre XXXVII à Roumanille) — n'est pas, dans la *Miougrano* (p. 272), accompagnée de la « traduction » en question, et que celle-ci n'a paru qu'en 1876, au n° du vendredi 19 mai du *Vœu National* nîmois, conjointement à une imitation de *la faim* que l'abbé Azaïs, qui publiait ces pièces, crut originale. (*Deux pièces inédites de Jean Reboul.*) Elles sont du 11 janvier 1857.

(2) C'est sur ce faible témoignage — mais les félibres sont gens d'imagination ! — qu'A. Mathieu a osé affirmer, dans l'*Armana Provençau* de 1861, p. 23, que « li prince de la liro », en particulier Reboul, « an di que *La Miougrano* èro uno frucho rapugado dins lou terrèstre paradis » !

LA NAVIGATION TRANSATLANTIQUE

L'homme moderne se donne volontiers l'illusion de dompter les forces naturelles, sous prétexte qu'il réussit quelquefois à les capter et à en tirer parti d'une manière ingénieuse. De brusques catastrophes, comme celles de *la Bourgogne*, du *G. Chanzy*, du *Titanic*, viennent lui rappeler, sans qu'il en tienne toujours compte, qu'une loi de relativité, mystérieuse en apparence, tend à conserver le même écart entre les réalisations de l'art de l'ingénieur, si grandioses qu'elles soient, et les puissances destructrices de la nature. A réfléchir, à comparer même le présent au passé, il semble qu'il existe décidément une loi de proportionnalité entre l'énormité de ces réalisations et le degré de gravité des accidents auxquels elles restent soumises par la simple entrée en jeu des forces naturelles.

Il n'y a cependant rien de mystérieux dans les catastrophes dont on vient de rappeler les noms retentissants. Ces malheurs publics ne sont que la conséquence d'un désir de spéculation effréné, imposé par les lois de la concurrence commerciale. Les précautions les plus élémentaires eussent suffi à les conjurer. Mais ces précautions représenteraient une diminution de gain. Quel que soit le temps, la même émotion se produit parmi le public, à chacune de ces catastrophes, ce qui est naturel ; mais ce qui l'est moins est que la même douloureuse surprise puisse chaque fois se renouveler, comme si la leçon des catastrophes précédentes s'était tout à fait évanouie.

§

Il serait fastidieux de récapituler l'historique des grands naufrages pour établir la permanence des mêmes causes. Il suffit pour cela de prendre quelques exemples à des époques suffisamment éloignées. C'est ce que nous allons faire. En 1866, un navire neuf, le chef-d'œuvre, disait-on, des chantiers anglais, *le London*, sombre à son troisième voyage dans le Golfe de Gascogne, faisant 244 victimes, et cela a lieu par un temps maniable, comme disent les marins, puisqu'une embarcation

contenant dix-neuf personnes a pu être mise à l'eau, continuer à flotter et être recueillie par un autre navire. *Le London* lutta deux jours avant de sombrer. Une véritable stupeur régna en Angleterre à la nouvelle de ce douloureux événement. Le fameux *Board of Trade* se livra à une enquête aussi retentissante que celle qui a eu lieu, de nos jours, de l'autre côté de l'Atlantique, au sujet du *Titanic*.

L'enquête fut cependant impuissante à indiquer au public les causes précises du sinistre. Parbleu ! le *Board* était le premier coupable. Il n'en ressortait pas moins, grâce à ce qu'on apprit des survivants, pour la plupart marins de l'équipage, que les causes du naufrage étaient dues, d'une part, à l'excès de la cargaison, de l'autre, à la fragilité de la construction de la coque. L'armateur avait chargé son navire à couler bas. D'autre part, *le London*, sans double coque, sans double fond, ébranlé par le choc des lames, avait fini par faire de l'eau comme une éponge, par ses coutures, par ses trous de rivets arrachés, etc., et, alourdi de plus en plus par l'eau qui l'envahissait peu à peu, avait achevé de couler comme un plomb.

Trente ans plus tard, un des plus beaux transatlantiques de cette époque, *la Bourgogne*, sombrait à peu près dans les mêmes parages où vient de disparaitre *le Titanic*, à la suite d'un abordage avec un voilier. Chose déconcertante au premier abord, le voilier, après l'abordage, continuait sa route sans avaries, alors que *la Bourgogne* sombrait en quelques minutes, entraînant avec elle presque tous ses passagers. Cette différence de traitement, si l'on peut parler ainsi, s'explique aisément, comme on va le voir.

Deux mois après cette catastrophe, un croiseur de 3e classe de notre marine, *le Jean-Bart*, était abordé par un voilier, dans des conditions semblables, sinon identiques, à celles de *la Bourgogne*. Le choc était effroyable : une cheminée, placée dans le voisinage du point d'abordage, était renversée, sur le pont et une brèche béante déchirait sur 3 à 4 mètres de hauteur la coque d'acier du croiseur. Cependant, celui-ci continuait à flotter et il pouvait continuer à faire route, à petite vitesse, vers sa destination. Il arrivait à Shanghaï, quelques heures après l'accident, absolument sauf. Il avait cependant une voie d'eau assez importante ; mais il possédait

les moyens de la localiser, ce que n'avait pu faire *la Bourgogne*. Le croiseur avait en effet une double coque, c'est-à-dire une seconde coque homothétique, intérieure à la première, plus un cloisonnement cellulaire à la flottaison, ce qui signifie que l'intervalle compris entre les deux coques, depuis la quille jusqu'à une certaine hauteur au-dessus de la flottaison, se trouvait subdivisé en un grand nombre de cellules étanches, la capacité de chacune d'elles étant de peu d'importance. En sorte que la coque extérieure pouvait être déchirée et un certain nombre de ces cellules remplies d'eau sans que la sécurité du navire en fût compromise. Il ne faudrait pas croire que ce système de construction constituât le fin du fin, le summum de l'architecture navale : c'est, au contraire, l'ABC de l'art de la construction, et on peut dire que tous les navires sérieusement construits possèdent ce système. La preuve en est que *le Great-Eastern*, construit en 1846 et qui fut le premier grand Transatlantique, avait une double coque et un cloisonnement cellulaire. Mais le constructeur du *Great-Eastern*, Brunel, était un ingénieur de génie et un homme de cœur. Depuis, cette époque lointaine déjà, *le London*, dont nous parlions plus haut, *la Bourgogne*, *le Titanic*, ainsi que tous les autres paquebots-géants du monde, ne possèdent ni l'un ni l'autre de ces systèmes. Leur coque est constituée par un simple berceau d'acier, aussi léger que possible, sans autre disposition intéreure que les illusoires cloisons étanches, qui divisent le navire en un certain nombre de compartiments de l'avant à l'arrière. Imaginez maintenant *la Bourgogne* et *le Titanic*, lancés à une vitesse de 30 km. à l'heure, et supposez une brèche à leur partie avant, si petite qu'elle soit. L'eau s'engouffre à l'intérieur avec une vitesse égale, renversant, brisant tout sur son passage. Pratiquement ces cloisons étanches, dans de telles conditions, offrent un degré de résistance assez semblable à celui des cerceaux de papier que traversent les écuyères de cirque. Ces cloisons, sur lesquelles le bon public repose tout son espoir, jouent en effet leur rôle quand elles limitent une masse d'eau à l'état statique, mais elles sont insuffisantes à remplir cet office dès qu'elles ont à faire obstacle à une masse d'eau à l'état dynamique. Ces considérations aident à comprendre la fin impressionnante du *Titanic*. Le navire-géant, lancé à vingt nœuds (35 km.), effleure un iceberg. Au dire des

survivants, le choc est faiblement ressenti. Sa coque d'acier est cependant déchirée, et comme, derrière cette blessure, il n'y a plus aucun obstable, l'eau se rue vers l'arrière, défonçant la cloison étanche la plus proche, envahissant un compartiment voisin et probablement un troisième après avoir renversé la seconde cloison. Cependant les machines ont été stoppées tout de suite; la vitesse du navire a diminué sensiblement, l'eau n'entre plus alors qu'avec une vitesse modérée. On a fini par réussir à fermer les portes étanches de la quatrième ou cinquième cloison, qui résiste enfin, l'eau cessant d'arriver contre elle avec vitesse. Le bruit de l'eau s'engouffrant dans le navire, les premiers instants, a disparu. C'est alors que le calme se rétablit, que la confiance renaît. Cela se passe d'ailleurs à 150 ou 200 m. des salons des premières, et il n'est pas étonnant que certains d'entre eux, après une minute d'émoi, aient repris leur partie de poker : seuls, ceux qui étaient descendus dans la cale-avant, à la suite de l'ingénieur Andrews, avaient une idée exacte de la gravité de la situation.

L'eau continue à entrer sourdement dans le navire et son niveau, dans les compartiments envahis, s'élève peu à peu. A mesure, le navire s'enfonce lentement, très lentement par l'avant. C'est à peine sensible pendant une heure, une heure et demie peut-être. Mais, tout à coup le mouvement s'accentue : le navire commence à se déjauger à l'arrière. Le capitaine Smith ne peut plus s'y tromper. Encore deux ou trois quarts d'heure et ce sera fini. C'est alors qu'il fait mettre ses embarcations de sauvetage à l'eau, et la situation est si rassurante, en apparence, pour qui n'est pas du métier, que l'on se fait des grâces pour descendre dans les embarcations. Il faut supplier les femmes ; il faut enfin les y jeter de force. Cependant *le Titanic* continue à s'enfoncer par l'avant ; bien que l'inclinaison soit maintenant plus accentuée, elle n'est pas très sensible en raison de la longueur du navire. Mais brusquement le mouvement se précipite; la limite de la réserve de stabilité longitudinale est franchie. *Le Titanic*, soulevant majestueusement son arrière, toujours brillamment éclairé, s'enfonce avec rapidité par l'avant, l'eau s'engouffrant avec un bruit terrible vers l'arrière, faisant tout éclater sous sa pression. Les témoins de ce spectacle terrifiant ont l'impression que *le Titanic* sombre presque verticalement.

§

Les grands transatlantiques, tels que *le Titanic* — et avec lui les grands paquebots quelle que soit leur nationalité — ne sont pas des navires d'ingénieurs ou de marins. Ce sont des bateaux d'entrepreneurs, de spéculateurs, de financiers, tenus aux gros dividendes, gens qui lésinent sur tout, sauf sur le faux luxe, la cuisine, tout ce qui peut donner à penser au passager candide que la traversée de l'Atlantique se borne à une partie de plaisir, accomplie dans la sécurité la plus parfaite. Sur *le Titanic*, le roi des mers, le plus beau et le plus grand navire du monde, l'art du bluff et de la réclame a accumulé les aménagements que le luxe le plus raffiné et le besoin effréné de distractions peuvent suggérer. Il y avait de tout à bord de cette ville flottante ; tout ce que des oisifs peuvent désirer : une véranda, un hammam, une piscine, — quelle ironie ! pour y apprendre à nager sans doute ? — une piste pour des parties de pelote, une salle de gymnastique avec des « appareils donnant l'illusion de la chevauchée » (de la chevauchée à la mort !), comme si le sportsman le plus enflammé ne pouvait rester six jours — le temps de traverser l'Océan — sans enfourcher une monture. Il ne manquait rien à bord de ce roi des mers, si ce n'est le degré de sécurité qu'on pouvait être en droit d'y réclamer à raison de 3000 fr. par place et par jour ; il y avait de tout, sauf des embarcations de sauvetage en nombre suffisant pour assurer le salut de ces beaux désœuvrés en cas d'un accident. Mais quelle est celle des 1600 victimes du *Titanic* qui ne se soit crue absolument en sécurité, au sein de tout ce luxe, sur ce vaisseau de 46.000 tonnes, d'une longueur atteignant près de 300 mètres, et d'une hauteur égale à celle de l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, a dit un journaliste dûment stylé.

A bord de *la France*, notre transatlantique le plus récent, qui partait pour son premier voyage quelques jours après l'accident du *Titanic*, même profusion de luxe inutile et de raffinements inaccoutumés, que les millionnaires eux-mêmes ne trouvent pas chez eux. Un journaliste échauffé à ainsi décrit quelques-uns de ces raffinements :

« ... Halls pour les jeux des enfants, les ébats des chiens ; appareils mécaniques permettant de faire en chambre du rowing, de l'équitation, du chameau même (!), tout cela abonde

à bord de *la France.* » Ainsi ce sont de véritables bateaux-fleurs, des bateaux à musique que ces magnifiques transatlantiques. Mais nul ne pense que ce luxe ridicule et ces amusements de maniaques ne sont séparés que par une tôle d'acier, mince comme du carton, de l'eau sournoise.

§

La catastrophe du *Titanic* devait être évitée si l'une ou l'autre des deux conditions suivantes avait été remplie : ou bien sa construction aurait dû comporter une double coque avec cloisonnement cellulaire, et, dans ce cas, le navire pouvait avec infiniment moins de danger suivre la route qui traverse la zône des glaces flottantes ; ou bien, en raison même de la fragilité de sa coque, il devait s'abstenir de suivre une route semblable et s'astreindre à parcourir un trajet plus long de six à sept heures. Il suffisait que l'une ou l'autre de ces conditions fût satisfaite.

Le système de construction à double coque et à cloisonnement cellulaire devrait être employé uniquement, au moins pour les navires à passagers. Il ne l'est jamais, en fait, pour des raisons d'argent. En effet, le poids de la deuxième coque et du cloisonnement cellulaire, sans compter un prix de revient de construction beaucoup plus élevé, a une répercussion très sensible sur les dépenses de propulsion ; de plus, il se traduit par une perte en recette, puisqu'il représente un poids égal de fret qui ne trouve plus place à bord. Enfin, ce système de construction entraîne évidemment une réduction sensible du volume intérieur, disponible pour les aménagements. Il faut reconnaître qu'il grèverait assez lourdement la marine commerciale. En revanche, la sécurité de la navigation serait beaucoup mieux assurée. Les Compagnies trouveraient cependant, en l'adoptant, des compensations dans la diminution du taux des assurances et dans la majoration du prix des passages, que l'on consentirait assez volontiers en échange d'une plus grande sécurité.

Je crois l'avoir déjà dit, au sujet du naufrage du *Général-Chanzy*, il y a deux ans : l'art des constructions navales et la science de la navigation, en leur état actuel, devraient permettre d'effectuer des voyages transatlantiques dans des conditions de sécurité à peu près absolue. Il n'en est malheureuse-

ment pas ainsi, en raison du souci dominant des compagnies de travailler à gros bénéfices. Cette obligation, dont elles se sont fait une règle, continue à entraîner les risques les plus graves. La loi devrait cependant imposer aux armateurs de prendre ces conditions de sécurité indispensables, surtout avec les primes exorbitantes accordées en France à la construction et à l'armement. Tout le monde y gagnerait, même les compagnies.

Nous avons dit que si *le Titanic* avait suivi une route qui l'eût fait passer au sud de la zone où viennent se réunir, en cette saison, les glaces flottantes, il eût sûrement évité l'affreuse destinée que l'on connaît. Il en serait résulté simplement une augmentation de durée de son trajet d'environ six à sept heures. Les journaux ont beaucoup discuté autour de cette question des routes à travers l'Atlantique. Apportons quelques précisions à ce sujet.

D'un point à un autre de la surface terrestre, il y a, à travers l'Océan, une infinité de routes. Or, il y a quelques années à peine, les paquebots transatlantiques suivaient, en toutes saisons, entre la côte de l'Europe et celle d'Amérique, une route plus infléchie vers le Nord que celles suivies ces jours derniers par *la Touraine* et *le Titanic*. Cette route, que les marins appelaient la *route par l'arc de grand cercle*, était la plus courte possible entre les ports d'Europe et New-York. Elle avait l'inconvénient de traverser, pendant les périodes de grande pêche, des parages sillonnés en tous sens par les navires morutiers, et leurs frêles embarcations. Les paquebots à grande vitesse franchissaient la nuit, ou dans la brume, ces eaux obscures où peinaient, dans le travail le plus pénible, des milliers d'existences humaines, sans s'inquiéter de ce qu'ils pouvaient rencontrer. Chaque année, des sinistres se produisaient, dont nul ne parlait, — et pour cause. Les armateurs à la grande pêche auraient pu se plaindre ; mais les compagnies d'assurances les dédommageaient largement de la perte des barques, pourries pour la plupart, qui disparaissaient ainsi. Quant aux misérables existences humaines qui sombraient dans le grand trou noir, seules les inscriptions des tombes bretonnes en parlaient quelquefois, discrètement, plusieurs années après : Un tel, disparu en mer !

Cependant un homme de cœur, ancien officier de marine, le

commandant Riondel, consacra la vigueur qui lui restait, pendant les années de retraite, à lutter contre cet abus monstrueux. Ses généreux efforts finirent par aboutir. Une entente internationale s'établit, en vertu de laquelle les paquebots de toute nationalité devaient s'abstenir, pendant la saison de pêche, c'est-à-dire de mai à octobre, de traverser le banc de Terre-Neuve. Leur voyage s'allongeait ainsi de quelques heures; mais, par contre, que d'existences humaines seraient préservées. Il était bien entendu que, pendant la période d'hiver, les paquebots restaient libres du choix de leur route. Nous avons vu dans les journaux, ces jours derniers, que *la Touraine*, à la date du 10 avril, naviguait par le parallèle de 45°, qui traverse en son milieu le banc de Terre-Neuve. Cette route, à travers les brumes et les glaces, est particulièrement dangereuse en cette saison. Si elle fait honneur à l'audace des marins qui la parcourent, d'ailleurs par ordre, elle décèle, d'une manière assez vive, l'esprit mercantile des grandes compagnies de navigation.

§

Examinons, maintenant, la question des glaces flottantes. Au moment de la débâcle, à partir de la mi-mars, les icebergs se détachent des glaciers, qui rongent les côtes du Groënland et du Labrador et descendent, par troupes, le long du littoral de Terre-Neuve. Ceux qui ont assisté à ce majestueux défilé — comme j'ai pu le faire — en gardent une impression profonde de beauté terrifiante. Les grands fantômes blancs s'en vont lentement vers le sud, poussés par les mêmes courants périodiques. Ils vont achever de se dissoudre sur le banc de Terre-Neuve ou, au plus, à l'extrême sud de ce banc. Là, effrités, abimés, ruinés, de proportions moins colossales en hauteur, partant moins visibles et plus dangereux — ils se rassemblent en troupeaux poussés par les vents et les courants avant de disparaître définitivement, et parfois, soudés les uns aux autres, forment de vastes champs de glace et comme une banquise artificielle. Encore quelques souffles tièdes et on ne les voit plus apparaître qu'isolés. Encore faut-il, pour les rencontrer, remonter le long de la côte de Terre-Neuve. Alors, ceux-là sont d'une architecture plus tourmentée, ajourés, creusés, travaillés par les brises d'été, comme par le ciseau d'un sculp-

teur fantastique. Nous avons eu l'occasion de mesurer la hauteur des deux plus beaux que nous avons rencontrés, un peu au nord et à quelque distance de la côte de Saint-Jean : l'un avait 83 mètres de haut ; l'autre atteignait 110 mètres.

Les chances de rencontrer les icebergs ainsi que les dangers qu'ils offrent sont bien connues des marins qui fréquentent ces parages. Aussi prend-on habituellement des précautions particulières qui suffisent souvent à déceler leur approche avant de les voir. La température de l'eau de mer accuse un refroidissement sensible, dans leur voisinage, souvent de 2 à 3°, et cette indication du thermomètre plongeur, dont on se sert en cette circonstance, ne trompe jamais. Cette indication est particulièrement précieuse par temps de brume. Mais pour en faire application, il faut consentir à diminuer de vitesse, le temps de recueillir quelques observations. Comment se plier à cette nécessité sur des bateaux dont la destination spéciale est de battre des records. Il faut que ces navires passent délibérément à travers tous les obstacles sans ralentir. C'est l'obligation à laquelle est soumise *le Titanic*, qui accomplit sa première traversée, c'est-à-dire un voyage de réclame. Les journaux des deux mondes sont prêts à célébrer son heureuse et rapide traversée, dès qu'il sera signalé au large de New-York. Or, dans son cas particulier, il est une circonstance particulièrement aggravante, qui revêt même un caractère de fatalité tragique. Le mercredi 10 avril, le transatlantique français *la Touraine*, parti de New-York, se trouvait à minuit par 44°58′ de latitude Nord et 50°40′ de longitude Ouest, c'est-à-dire en plein milieu du banc de Terre-Neuve, suivant une route plus dangereuse encore que celle qu'allait suivre, en sens inverse, *le Titanic*. Les glaces flottantes étaient si nombreuses autour de *la Touraine* que le paquebot dut réduire sa vitesse à 12 nœuds. A cette heure même, *le Titanic* appareillait de Cherbourg. Dans la journée du surlendemain, le vendredi 12 avril, *la Touraine* et *le Titanic* se croisaient sur l'Océan ; le commandant de *la Touraine* communiquait obligeamment au commandant du *Titanic* par radiogramme la position approchée des glaces flottantes qu'il avait rencontrées en grand nombre l'avant-veille. Le commandant du *Titanic* adressa ses remerciements, et tout nous porte à croire qu'il tint compte de l'avis donné par son collègue français. Il inclina,

pour se conformer à cet avis, sa route plus au sud, afin d'avoir toutes chances de ne pas traverser les mêmes parages. Malheureusement, il ne l'inclina pas d'une manière suffisante, et l'on peut dire avec une quasi-certitude que *le Titanic* est venu s'éventrer sur l'un des icebergs rencontrés par *la Touraine* quatre jours auparavant, et qui, dans l'intervalle de ces quatre journées, avaient dérivé au sud avec une vitesse de 2 à 3 milles à l'heure.

§

Il nous faut dire un mot, avant de terminer, sur la question des canots de sauvetage. Il semble que ce soit la seule leçon que les Compagnies de navigation veuillent retenir de la catastrophe du *Titanic*, avec celle des routes transatlantiques. La presse de tous les pays les sert d'ailleurs avec une fidélité remarquable en bornant ses doléances autour de cette question. On a pu voir avec quelle légèreté, en présence d'une grève de ses équipages, la *White Star Line* a tenté de la solutionner. Elle pensait qu'il serait suffisant d'ajouter à bord de *l'Olympic* quelques canots du système Berthon, c'est-à-dire des canots pliants en toile, grands comme des coquilles de noix et achetés à l'improviste, pour conjurer la grève et donner un témoignage public de sa sollicitude à l'endroit de ses passagers. Des professionnels ne pouvaient se laisser prendre à ce misérable subterfuge ; et que peut-on penser des autorités constituées qui permettent un pareil escamotage dans une question aussi grave?

Il n'est pas un navire à passagers qui soit actuellement muni de canots de sauvetage en nombre suffisant pour assurer le salut de tous et de son équipage, au cas où, comme cela s'est produit pour *le Titanic*, les circonstances de temps le permettraient. Un inventeur disait récemment au congrès de Naval architects : « Quelle que soit la place laissée pour mettre les embarcations de sauvetage, que ce soit sur un des ponts supérieurs ou inférieurs, les armateurs ont toujours d'excellentes objections à faire valoir. Les embarcations prennent de la place et ne gagnent pas d'argent. »

Cependant, cette question des canots de sauvetage, si importante qu'elle soit en apparence, est secondaire à notre sens. Dans le plus grand nombre des cas, le secours qu'ils apporte-

ront sera illusoire. Ils serviront à prolonger les angoisses des dernières heures ou à faire vivre une espérance trompeuse. Ce qui importe le plus est d'obliger les Compagnies de navigation à construire leurs navires, ainsi que nous l'avons dit plus haut, avec le système de double coque et cloisonnement cellulaire, dont tous les navires de guerre sont munis actuellement. Il est à remarquer que les publicistes, même les spécialistes,gardent un silence absolu autour du système de construction du *Titanic* et de tous les grands paquebots, d'ailleurs.

§

Des gens fortunés, des heureux de ce monde, puissants, — même après leur mort, — par l'influence de leurs relations, ont disparu en grand nombre dans la catastrophe du *Titanic*. Aussi, il n'en faut pas douter, les leçons qui s'en dégagent seront ressenties plus profondément. Il faut l'espérer tout au moins.

Au lendemain même du désastre, les Compagnies de navigation allemandes ont fait savoir, par le monde, que leurs navires suivraient désormais la route passant au sud de la zone de rencontre des glaces flottantes.Si cet avis n'est pas un simple battage, destiné à recueillir de cette catastrophe le plus de bénéfices possible en ralliant la clientèle, nous le saluons avec enthousiasme comme l'aurore d'une ère nouvelle,moins âpre, moins barbare.Le voyage d'Europe en Amérique exigera sept à huit heures de plus. Soit. Quel est le passager du *Titanic* qui eût hésité à accepter ce retard,s'il avait soupçonné les dangers auxquels l'exposaient impitoyablement les lois de la concurrence commerciale ?

JEAN NOREL.

L'ENFANT CHARGÉ DE CHAINES

(*Suite*[1])

—

TROISIÈME PARTIE

II

Jean-Paul dîne ce soir chez Weber avec Lulu et l'amie de Lulu, une grande fille, nommée Lucile, osseuse, « chevaline », mais riche de dix années d'expérience — Jean-Paul est bien novice, et les discours de cette femme le font rougir, à cause du garçon. Il essaye de rire bravement à tant d'ignobles propos — et comme elle exige des confidences d'amour, le jeune homme prend un air mystérieux et entendu... Mais la dame l'assiège de questions. Il finit par avouer piteusement qu'il n'a pas de maîtresse... Cela paraît comique à la dame, qui se livre aux plus vilaines suppositions....

Alors, malgré la douceur du cigare, Henry Clay, malgré le large pied de la dame qui écrase ses escarpins, et l'air *Ah ! l'effet que c'te musique me fait*...., vomi par un orchestre tzigane, Jean-Paul est au moment de se lever — de fuir — et, ressuscité par la bise glacée, de monter à Montmartre, de se mêler aux groupes silencieux qui, dans la grande basilique, prient jusqu'au matin, pour expier tous les crimes de la nuit....

Mais il reste là et il écoute même curieusement la femme qui lui dit :

— J'ai une sœur, mon cher, vingt ans...., je te présenterai Liette...

III

Jean-Paul a la terreur de ces retours, la nuit, alors que, dans une solitude infinie, il se sent brutalement jeté en face de sa destinée. Sur le pont des Saints-Pères, il hâte le pas à cause de l'eau noire, où les reflets des reverbères tremblent —

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 359 et 360.

et parce qu'il est terrifié *du vertige de sa jeunesse sur la mort.*

Avant de s'endormir, il lit une pauvre lettre de Marthe : « ... Tu ne viens plus, mon petit cousin, et je suis triste. Si tu me voyais, tu me trouverais changée. J'aime à présent les livres que tu aimes, Jean-Paul. Je ne t'énerverais plus avec mon éternelle broderie anglaise. Il y a, dans mon cœur, une peine toujours en éveil, et j'essaye de l'endormir en lui disant les vers qu'autrefois tu me récitais... Mais elle demeure en moi plus vivante — et tout m'ennuie qui n'est pas mon cher souci. Je ne sais plus prier, Jean-Paul. Je me mets à genoux, la tête dans les mains — et les douces formules s'arrêtent sur mes lèvres, comme les airs de cette boîte à musique, déjà si vieille quand nous étions petits, et dont tu goûtais la mélancolie.

« On me fait voir à des médecins parce que je ne mange pas, et que je suis pâle : la glace reflète un pauvre visage blême et tiré. — L'idée que je ne suis plus jolie me console un peu de ton absence.

« Je passe mes journées à attendre le soir. On parle, au cours de dessin, de ma neurasthénie, parce que je ne fais plus de visite et que je ne suis jamais chez moi, quand on vient me voir. Mais ta visite me ferait du bien, Jean-Paul. J'ose te le dire, sachant que la lettre envoyée, je pleurerai de rage et d'orgueil, je mordrai mon oreiller...

« Comme la vie était calme et simple autrefois! Mes journées de jeune fille si doucement réglées ! — : de fins travaux d'aiguille, quelques charités, un peu de musique, le commerce reposant des petites amies,les chuchotements et les bons rires autour des tables à thé, quand un jeune homme entrait au salon...

« Ce qui me tue aujourd'hui était déjà en moi, Jean-Paul. Mais le bonheur paraissait tout simple... Je croyais l'entendre venir... »

Jean-Paul déchira la lettre, s'étonnant de n'être pas ému, seulement un peu énervé. — « N'aurais-je pas de cœur? » se dit-il... Mais il songea que les gens nous exaspèrent toujours, qui osent nous aimer sans que nous les aimions — « D'ailleurs, elle possède son amour, et moi je n'ai même pas cela :

une pauvre tendresse rebutée... ah ! petite fille, que je vous envie de m'aimer. »

Puis il essaya d'imaginer cette Liette, de qui l'amie de Lulu lui avait parlé.

IV

Vincent Hiéron a quitté la rue où une morne foule peine obscurément dans la boue glacée —. Depuis qu'il ne fréquente plus Jérôme Servet, la chambre de Jean-Paul est son seul refuge.

— Ce matin, j'ai voulu parler à Jérôme, dit-il. — Il m'a fait faire antichambre et ne m'a pas reçu. Dieu merci, j'ai pu l'entrevoir quand il sortait. Il me jeta un « bonjour, toi ! » dont je dus me contenter.

... Jean-Paul songe à la Liette qu'il a vue, cette nuit ... petite bête si vivante et dont encore il sent le parfum. Il ne veut plus penser qu'à elle et déplore que Vincent le vienne troubler dans ses délectations moroses...

— Il faut respecter ton ancienne idole, Vincent.

— Hélas ! il ne me reste plus qu'à la rouler « dans ce lambeau de pourpre où dorment les dieux morts ».

Jean-Paul ne put s'empêcher de sourire : Vincent Hiéron citait des phrases de Renan.

— Ah ! Jean-Paul, ajouta le jeune homme, pardonne-moi de te dire cela... Quoi qu'il fasse désormais, Jérôme n'en est pas moins le maître à qui je dois la part de mon âme, la meilleure... Combien seront sauvés parce qu'un jour il a traversé leur vie...

Jean-Paul ne répond pas. Passionnément, il désire être seul et le départ de son ami le comble de joie : il va pouvoir enfin écrire sa lettre à Liette. Il attend cette minute comme un vieil abonné de l'Opéra-Comique attend « l'air de la lettre » dans *Manon*, ou dans *Werther*.

Car Jean-Paul fabrique son amour avec des souvenirs littéraires. Cette passion artificielle lui sert à composer des sonnets, à s'attarder en de jolies missives. Aussi n'aime-t-il jamais moins Liette que lorsqu'elle est près de lui. La pauvre enfant a des maladresses qui dérangent les agréments dont l'imagination de son ami l'a revêtue. Elle a une rivale redoutable qui est la

Liette imaginaire, la « Liette en soi », à qui Jean-Paul rêve tendrement dans la chambre solitaire.

Cette Liette-là est un peu philosophe, comme Ninon de Lenclos ; elle a les grâces flexibles et les scrupules des héroïnes de race qui hantent l'esprit de Paul Bourget, elle est encore un petit animal, dépositaire des mélancolies de sa race : la pliante et trouble Bérénice.

Liette a du moins, sur sa rivale, l'avantage de posséder un corps souple et musclé — des jambes minces et enveloppantes comme des lierres.

Jean-Paul s'effraye de ne pas l'aimer. « J'ai vingt-trois ans, songe-t-il, et je n'ai jamais rien éprouvé qui fût de l'amour. Il semble que mon cœur possède également le désir et l'incapacité d'aimer...

« Et cependant, lorsque je me suis résigné à vivre comme les autres hommes, à rechercher les mêmes joies, n'était-ce pas à l'amour que je songeais ? Puis-je me contenter de menus plaisirs physiques ? »

Des images s'éveillaient en lui — qui l'obligèrent à se voiler la face dans un geste de dégoût.

Une horloge sonna quatre heures. La vitre ruisselait comme un visage plein de larmes — et déjà on voyait des lampes s'allumer. « Mon Dieu, mon Dieu, murmura-t-il, vous m'avez exilé, même de l'amour humain... »

V

Liette doit aux bontés de Jean-Paul un joli « quatrième » à Passy, une femme de chambre et une cuisinière. Ces deux subalternes occupent dans sa vie une place essentielle. Jean-Paul est tenu au courant de leurs faits et gestes, n'ignore rien des dernières insolences de « cette fille » ni de ce qu'on apprit sur son compte chez le crémier.

Même chez la discrète Marthe, Jean-Paul avait remarqué ce goût des femmes pour les histoires d'office et d'antichambre : rien ne les intéresse au monde que leurs servantes.

Mais plus encore que la conversation de Liette, Jean-Paul redoutait les « parties » avec Lulu et son amie et quelques compagnons *de plaisir* dans les lieux *de plaisir*, cabarets *artistiques*, restaurants de nuit où l'on compose de la joie avec du champagne, beaucoup de lumière électrique, des tziganes, et

la valse chaloupée. Au long de ces mornes soirées, Jean-Paul évoquait les douces et graves soirées d'autrefois.

— Les soirées d'autrefois ! Jean-Paul revit le cercle intime de quelques amis — alors que, malgré l'heure avancée, nul ne pouvait quitter le tiède petit bureau — l'étroite lueur de la lampe... chacun prenait dans la bibliothèque de Jean-Paul, le livre le plus aimé, et lisait à son tour.

Une élégie de Francis Jammes contenait toute la tristesse des vieux domaines abandonnés où passent les dolentes ombres d'anciennes jeunes filles, élevées au Sacré-Cœur. Elle évoquait d'obscurs salons campagnards, d'où l'on entend l'herbe vibrer, dans l'accablement des siestes.

L'Invitation au voyage, de Baudelaire, faisait frémir ces jeunes âmes captives, au seuil d'une pure et passionnée adolescence.

Un autre — ah ! comme Jean-Paul entendait, à ces heures ignobles, sa voix ! — un autre murmurait l'ineffable musique de Verlaine : Souvenir, Souvenir que me veux-tu ?... Et toutes les mystiques ardeurs de *Sagesse* venaient mourir dans cette voix. Et quand les âmes atteignaient enfin ces sommets, où toute parole semblerait vide, l'un d'eux se mettait au piano — quelle douleur, pour Jean-Paul, d'évoquer, parmi les obscènes frénésies d'un orchestre tzigane, le large apaisement de la *Sonate au clair de lune !...*

Quelquefois les « compagnons de plaisir » se mêlaient d'être sérieux. On imposait silence aux femmes. On atteignait « à causer aviation ». — Un monsieur ne voulait que des monoplans. Un autre avait du goût pour les biplans. On démontrait l'infériorité de la race allemande en se basant sur les échecs de Zeppelin. Un soir on traita même des questions de sociologie.

Lulu, qui avait bu pour quatre-vingts francs d'extra-dry dans sa soirée, disait : « Si les ouvriers mettaient « de côté » au lieu de dépenser leur argent au cabaret... »

Pourquoi Jean-Paul se rappela-t-il alors un certain soir, à Bordeaux, où il errait avec Vincent Hiéron dans les allées du jardin public ? Une musique jouait la marche du Tannhaüser ; au centre d'une grande ville, cette odeur d'herbe fauchée enivrait, et les effluves des tilleuls paraissaient avoir la mortelle douceur des fleurs monstrueuses qui endorment et qui tuent...

Dans l'infâme tumulte d'un restaurant de nuit montmartrois, Jean-Paul évoque cette soirée d'exaltation sur les calmes allées d'un jardin public en province... Il entend Vincent lui donner ce détail précis : « Dans le Nord, Jean-Paul, un ouvrier père de quatre enfants est inscrit d'office au bureau de bienfaisance ! »

Jean-Paul regarde autour de lui ces faces bestiales — sur la table le poing rouge de Liette, une main qui n'est soignée que depuis peu de temps... Du moins ne profanera-t-il pas son désespoir — le seul orgueil qui lui reste — dans ce bouge, parmi ces bêtes... alors il boit une coupe de vin de champagne et Liette dit :

— Jean-Paul commence à être gai...

Il est gai, en effet. Il rythme avec ses deux poings la valse chaloupée...

VI

Jean-Paul s'accoude un instant au parapet du pont des Saints-Pères comme appelé par l'eau noire, où s'étirent les reflets tremblants des reverbères. D'un geste habituel, il promène sur son visage des doigts qui fleurent encore le musc et le tabac d'Orient.

La sensualité de Liette ne lui est plus qu'une fatigue — un indicible dégoût. Il n'est que temps de la fuir. Mais dès lors que lui reste-t-il?

Trois heures sonnent. Paris semble déserté subitement, après un grand désastre. Jean-Paul est seul. Que fera-t-il demain? Il ne voit pas d'occupation précise à quoi s'employer. — Ah ! dormir... dormir d'un sommeil indéfini... — Penché sur la mouvante obscurité du fleuve, il ose dire le mot : mourir. Terrifié, il s'éloigna du parapet.

Dans la nuit, il monta son escalier, lentement, ayant peur de retrouver sa chambre solitaire et froide... ou peut-être indifférent à tout — n'éprouvant même plus ce vague désir d'arriver qui toujours fait hâter le pas... Et une telle fatigue l'écrasait qu'au deuxième étage il dut s'arrêter, et appuyer contre son cœur, ses deux mains.

Il se demandait : « Pourquoi ai-je peur de la mort ? — Ce n'est pas la petite angoisse du dernier hoquet qui me fait reculer. « Est-ce de Dieu que j'ai peur ? »

Et ce seul mot, prononcé avec ironie, le bouleversa. Il répéta : « Est-ce de Vous, mon Dieu, que j'ai peur ? »

Il sentit sourdre à ses yeux la source des pleurs. Il crut découvrir en lui une présence infinie et que Celui qu'il avait cru très loin, jamais n'avait été aussi près... le salut était là, dans le réveil de sa sensibilité religieuse.

S'y abandonna-t-il adroitement — avec cette faculté qu'il eut toujours de composer ses émotions — de se duper en demeurant sincère ? Mais non, à cette heure-là, de toutes les pauvres roueries apprises dans les livres, rien ne subsistait.

« Quand vous croyez être loin de moi, c'est alors souvent que je suis le plus près de vous. » De ce mot si chargé d'amour, Jean-Paul perçut le retentissement à travers le silence de son cœur. Action mystérieuse de la grâce ! Au long de sa pauvre existence tourmentée, que de fois le jeune homme avait senti Dieu s'abattre soudain sur son âme, comme sur une proie ! Que de fois cette foudroyante bonté, au seuil des pires infamies, l'avait cloué sur place ! Un instant, il demeura immobile, haletant, tel qu'un homme qui vient d'échapper à un immense péril...

VII

Il se mit à genoux. Sur la table, entre les piles de livres un petit Christ de métal luisait — un affreux objet, cadeau de première communion — mais que Jean-Paul vénérait parce qu'i avait connu, dans les soirs fiévreux, les larmes et les baisers de son adolescence.

— Mon Dieu, murmura-t-il pour que je vous retrouve, il a fallu que tous mes appuis fussent brisés. — Après avoir franchi vainement le seuil des pires joies, ce cœur misérable s'abime en vous... car il ne me reste rien, si ce n'est Vous vers qui, ce soir, l'instinct du salut vient de me jeter, si souillé mais tout en larmes...

A ce degré d'émotion, Jean-Paul ne forçait pas sa voix Toute son enfance chrétienne se remit à chanter. Il pleurai et balbutiait des mots sans suite.

— O ma douleur dont je voulais mourir, vous serez la raison même de ma vie... Ivresse de plus souffrir pour aime plus encore... — O larmes qui laverez mon cœur et ma fac

souillés et toutes les âmes que j'ai souillées — ô blessures, ô meurtrissures qui me ferez semblable à mon Dieu..... Isolement du cœur dont je mourais, silence effrayant de ma solitude qui m'avez permis d'entendre l'appel passionné de mon Sauveur — comme je vous bénis à cette heure — et comment faire pour vous garder ? »

Il ouvrit la fenêtre. Un groupe d'hommes passa. Ils criaient un refrain obscène que Jean-Paul reconnut. Il se souvint que ses doigts sentaient encore le musc et le tabac d'Orient — « le plaisir, le plaisir, murmura-t-il ; des musiques atroces, des femmes peintes, malades, bestiales, de l'alcool, et de la fumée, de mornes étreintes — pour cela, Vous abandonner, Vous renier, Vous crucifier... ».

Une cloche tinta dans le ciel déjà plus pâle.

— Je pense à vous, sixième petit vicaire d'une paroisse, à Paris, qui allez dire ce matin une messe pour les servantes, enfants de Marie — qui traverserez de suffocantes chambres de malades — qui vous épuiserez, l'après-midi dans un bruyant et grossier patronage de garçons — qui resterez après cinq heures au confessionnal dans l'haleine des vieilles femmes — et qui, lorsque vous reviendrez, au crépuscule, exténué, triste, seul, recevrez en plein visage l'injure ignoble d'un ouvrier...

La cloche ne tintait plus. Jean-Paul se recueillit, présent de cœur à cette messe de l'aube.

— O petit prêtre, songeait-il, ô pauvre petit prêtre sur qui saint François d'Assise s'attendrissait, lorsque la nuit vous mouilliez les pieds blessés du Sauveur de larmes que le monde ignore, Dieu pardonne à cause de vous les plaintes lâches, les larmes inutiles des voluptueux comme moi... De toutes vos obscures douleurs vous alimentez le plus magnifique amour...

VIII

Le petit jour livide et le vent plus froid entrèrent dans la chambre. Jean-Paul ferma la fenêtre. Son enthousiasme peu à peu tombait. Mais il atteignait encore à s'exalter, disant dans son cœur : Mon Dieu, voudriez-vous que je revête la soutane élimée, luisante, pauvre, de ceux qu'on voit s'épuiser à votre service dans des faubourgs ? Voudriez-vous que, dans une

trappe, je m'immole silencieusement pour les péchés du monde — pour les miens ?

Jean-Paul s'arrêta. Il n'éprouvait plus d'émotion — mais seulement une grande lassitude. Le sommeil ne venait pas. Je me lèverai, songea-t-il, et j'irai vers mon Père — parce que ma ferveur est tombée, je dois me consacrer à des pratiques pieuses, « incliner l'automate » et Dieu me parlera...

Un regard, un sourire flottèrent dans sa mémoire. Celle qui l'aimait d'un amour si timide, si lointain, si humble, celle qui ne demandait rien que de le servir, celle de qui la douce raison lui fut souvent une lumière, Marthe, passa et repassa dans les songes qui bercèrent son demi-sommeil. — « Triste âme, se dit-il, mais bonne de m'avoir aimé... Quelle pauvre lettre fiévreuse elle m'écrivit ! De toute la littérature, si méprisée jadis, cette petite fille attise son amour... — Je ne laisse derrière moi que des ruines... » Marthe, Georges Elie, ces deux noms l'obsédaient. Il voyait ces deux visages qu'il avait faits douloureux, ces yeux noyés de pleurs à cause de lui.

« J'ai joué avec leurs âmes ! J'ai joué avec leurs âmes ! Seigneur, c'est le crime que Vous ne pardonnez pas... » Il se rappela cette parole du Sermon sur la montagne : *Si vous aimez ceux qui vous aiment*, quel gré vous en saura-t-on ? Car les *pécheurs aussi aiment ceux qui les aiment*.

« Seigneur, de cela même, je n'ai pas été capable. Je n'ai pas aimé ceux qui m'aimaient... » Jean-Paul pleurait doucement, la tête dans son oreiller. L'orage crevait sur la terre aride et sèche. Un désir passionné de se donner, d'aimer sans esprit de retour le posséda.

Sept heures sonnèrent. Il se leva à la hâte et courut à Saint-François-Xavier. Dans la nuit d'un confessionnal, il jeta toutes ses faiblesses. Il heurta le bois vernis de son front pénitent. Il se releva plus calme — à peine troublé de délicats scrupules, à cause de péchés mal précisés. De vieilles femmes à bonnet noir se groupaient autour d'un autel où la messe commençait — des servantes disaient goulûment leur chapelet, des dames au visage blanc uni, reposé, tiraient d'un geste lent leurs gants de filoselle. Sordide et grise, une loueuse de chaises se détacha d'un pilier et la monnaie de billon tinta...

IX

M. Bertrand Johanet attend comme une de ses grandes joies quotidiennes le bol de café au lait, le pain noir beurré et salé. L'averse ruisselle contre les vitres ; les arbres sont dans la brume des silhouettes à peine indiquées. Martine va et vient, effarée, à travers la cuisine. Un foulard noir cache ses cheveux. Elle n'a plus de dents ; un petit nez busqué entre deux yeux ronds lui donne l'air des vieilles poules. Elle répand une odeur fade, l'odeur qu'ont les assiettes où l'on a mangé des œufs et du poisson. Elle est fière d'être née sur la propriété, et vénère M. Johanet parce qu'il est riche. Martine sait qu'une table abondamment servie est le signe extérieur de la richesse : elle se souvient de l'année et du jour où ses poulets de grain ne furent pas assez cuits, où elle oublia de flamber ses palombes. « Comme vous devez aimer ces landes où vous avez toujours vécu, » lui disait Marthe quelquefois. « Que oui ! répondait-elle, surtout que le bois, aujourd'hui, vaut tant d'argent... »

Une chienne et deux chiens dorment en rond, aussi près que possible du feu. Il y a sur la table une bécasse que M. Johanet vient de tuer. Il raconte sa chasse, lentement, avec des détails :

— ... Je vois mon Stop qui tient l'arrêt... dans l'allée qui longe l'ancien marais, à l'endroit où il y a beaucoup d'ajoncs. Je m'avance. J'entends : vrr... J'épaule. Vlan : Ça y était — tu n'écoutes pas !

— J'ai autre chose à faire, gronda Martine — M. Balzon et Mlle Marthe vont arriver...

Elle porte le bol de café au lait fumant — presque une soupière. — Et, afin qu'il ne fasse pas « un rond » sur la table, elle le pose soigneusement sur le calendrier de l'année dernière. Car M. Bertrand Johanet, qui a cinquante mille francs de rentes et qui est généreux, eut toujours le souci de ne rien perdre... Il coupe ses tartines en menus morceaux dont il remplit le bol. Autrefois, Marthe et Jean-Paul aimaient beaucoup regarder le gros homme déjeunant. Des stalactites de café étaient suspendues à sa moustache et à sa barbe...

— Quelle idée, pour des Parisiens, de venir passer ici les jours de l'an ! dit Martine.

— Il paraît que Marthe s'anémie. Le médecin veut l'aérer. Ici c'est plus abrité qu'à Castelnau.

— Ce qu'il faut à cette jeunesse, déclare sentencieusement Martine, c'est un mari.

Elle surveille ses casseroles et son rôti. Il y a pour déjeuner de « la tranche hachée », un gigot, un lièvre, de la purée de bécasses.

On pourrait ajouter le pâté de foie.... propose M. Johanet... J'entends l'auto. Les voilà...

X

Débarrassée de ses fourrures, Marthe se rapproche frileusement du feu...

— Tu as besoin d'engraisser, ma petite, dit M. Johanet, et Martine ajoute :

— Les yeux lui mangent la figure.

Il est vrai que ses yeux clairs s'étaient élargis. Ses cheveux fauves pesaient lourdement sur la nuque...

— Je perds mes bagues », dit-elle... Son anneau de première communion était devenu trop large...

Elle gagna sa chambre. M. Johanet s'installa avec son cousin au fumoir.

L'odeur fade y régnait d'anciennes fumeries — de cigare froid... Il y avait aux murs les photographies agrandies par Nadar des parents de M. Johanet — et une carte en relief de la France — par le géographe de S. M. l'empereur. — Là, M. Johanet recevait ses métayers, écoutait leurs doléances — et, pour leur faire plaisir, les payait avec des écus de cinq francs.

— Trouves-tu Marthe changée? demanda le professeur.

M. Johanet appuya le pouce sur la cendre de sa pipe et murmura d'un air gêné.

— Tu sais ce que dit Martine ? Il lui faudrait un mari à cette petite...

M. Balzon rougit.

— Je ne demanderais pas mieux, Bertrand...

Les deux cousins se regardèrent en souriant.

— Nous avons la même idée, Jules...

— Ce serait un joli couple, dit M. Balzon... Ils auraient leur million pour entrer en ménage.

— M. Johanet parut soucieux.

— J'ignore les projets de Jean-Paul... Ah ! C'est un enfant très aimable, très poli. Mais il a lu des livres. C'est un savant, un poète... Mon fils m'intimide comme un étranger.

— C'est triste ! murmura le professeur.

Le père de Jean-Paul eut le geste résigné des paysans pour dire : Que veux-tu ? C'est comme ça... Les jeunes et les vieux ne se comprennent jamais...

Il se leva pesamment, et, le dos arrondi, se dirigea vers le bureau — et prit une photographie qu'il contempla silencieusement.

— Vois-tu, Jean-Paul est tout le portrait de sa mère. Je n'ai pas su le comprendre, lui non plus...

La photographie tremblait dans ses grosses mains velues...

Il ajouta d'une voix assourdie :

— Ça n'empêche pas d'aimer...

M. Balzon, les coudes appuyés sur ses cuisses maigres, tisonnait. — Il revoyait les deux jeunes femmes dans le parc, lisant à haute voix les comédies de Musset et les romans de George Sand. Quand le professeur rentrait à Paris, elles s'écrivaient chaque jour... M. Balzon se rappela un soir où sa femme l'avait surpris lisant une lettre de l'amie... Elle s'était indignée avec des phrases de théâtre...

— Tâche de connaître les projets de Jean-Paul, dit-il... De mon côté, je parlerai à Marthe.

— Nous aurons des petits-enfants, Jules. Je leur donnerai leur premier fusil.

XI

Marthe rêve dans la grande chambre où Martine l'a laissée. Il y a sur la table un verre d'eau, d'une étonnante couleur rose. « Il est en sucre d'œuf de Pâques », affirmait Jean-Paul autrefois. La tapisserie a de petits bouquets. Le camaïeu du grand lit « à Lange » fait flotter dans la pièce l'odeur qu'ont certaines chambres de paysans. Le trumeau de la glace représente un moulin avec des canards, une femme qui fait la lessive. Un paysan conduit deux grands bœufs roux... Pour Marthe et Jean-Paul, ces personnages vivaient autrefois d'une vie mystérieuse. Ils avaient donné un nom à chacun d'eux.

Marthe se souvient qu'ils appelaient le paysan et sa femme « M. et Mme Colorado ». Dieu sait pourquoi !

Dans la lumière terne de cette chambre demeurée la même, la jeune fille, malgré ses vingt ans, a le sentiment terrible des années révolues, de la course à l'abîme — de ce que chaque minute tue en nous...

Son père lui a parlé de Jean-Paul. Elle ne s'est pas trahie. Elle a même supplié qu'on ne lui écrivît pas... L'incertitude lui paraît plus douce qui laisse un peu de place à l'espoir. Mais si Jean-Paul répond « non » où trouvera-t-elle la force de vivre?

Et voici qu'une grande lâcheté l'envahit. Elle voudrait mourir avant de connaître son sort... Elle ouvre la fenêtre. Comme la nuit sur ses épaules est glacée! le silence est tel que la jeune fille entend l'eau qui court invisible sur le sable et sur les longues mousses. L'air froid fait comme une brûlure dans sa poitrine...

Les jours passent. Il faut vivre. Il faudra rentrer à Paris. Marthe comprend qu'on ne sort pas de la vie comme d'une chambre où l'on s'ennuie. L'image de Jean-Paul demeure en elle cependant. Mais les traits s'effacent, les yeux s'éteignent, elle ne le voit plus... même en baissant les paupières, en abandonnant son ouvrage sur les genoux... La douleur ne se réveille et ne la mord que lorsque M. Balzon lui parle d'un jeune homme sérieux, de famille honorable et riche qui sollicite l'honneur de l'épouser... alors elle se réfugie dans sa chambre, elle tourne la clef, se jette sur le lit, s'abandonne à sa douleur comme à une volupté.

M. Balzon se résigne à ne pas voir sa fille le quitter. De nouveau une paix triste habite la chambre de Marthe... Il y a des coussins à broder pour une vente, le catéchisme qu'il faut apprendre à deux petits garçons, il y a la musique : la *Sonate au clair de lune*, la *pathétique*, l'*appassionnata* et cette *Chanson triste* et cette *Invitation au voyage*, de Duparc, que Jean-Paul ne se lassait jamais d'entendre — il y a des petites amies qu'elle aime comme la seule chose au monde qu'elle puisse aimer — et surtout la chapelle de la Vierge, le soir, le tabernacle, où tout l'amour de ce pauvre cœur déferle... Marthe n'attend plus rien. Elle vit.

XII

Jean-Paul, qui autrefois s'émouvait si fort lorsqu'on sonnait à sa porte, Jean-Paul, qui vivait toujours dans l'attente d'un ami, aujourd'hui s'enivre de solitude.

Il fuit avec terreur les lieux et les visages qui lui rappellent sa vie passée. Il fait de grands détours pour éviter certaines rues. On le voit brusquement revenir sur ses pas lorsque de loin lui sourit une face connue — ou qu'un chapeau cloche entrevu ressemble à celui qui ombrageait les yeux troubles de Liette.

Seul, Vincent Hiéron est reçu avec joie dans le petit cinquième. Comme tous ceux qui traversèrent l'union *Amour et foi*, ce jeune homme a des besoins d'apostolat. Pour les satisfaire, le jour de sa majorité, il a quitté une mère trop frivole — en se basant sur un texte d'Évangile : *Celui qui aimera son père ou sa mère plus que moi*... Il est ainsi délivré de la vaine existence de salon à quoi on le condamnait sottement.

Vincent Hiéron vit de journalisme et d'un héritage. Sa chambre — vaste cellule froide et carrelée — se trouve rue des Réservoirs, à Versailles, dans le vieil hôtel qu'habita La Bruyère. Il s'est lié avec le troisième vicaire et s'occupe obscurément du patronage : les vastes espoirs de l'union *Amour et foi* ne le soutiennent plus. Atteindre les âmes une à une, tel est le but qu'il se propose. Pour l'instant, celle de Jean-Paul l'inquiète. Le jeune homme continue d'« incliner l'automate », selon ses avis. Mais aucune ferveur, aucune joie ne le soulèvent.

Les deux amis eurent l'inspiration de faire une retraite aux environs de Paris chez les jésuites, avec d'anciens élèves de Vaugirard : un aigre printemps teintait de violet le jardin trop soigné où d'affreuses statues du Sacré-Cœur, de la Vierge et des innombrables saints jésuites se craquelaient à chaque tournant.

XIII

Mais comme Jean-Paul aimait la bénédiction de chaque soir !... De toute cette jeunesse prosternée, montent l'*O Salutaris*, le *Tantum ergo*, qu'il n'entend jamais sans se rappeler le collège clair et la chapelle odorante. Un jeune homme balance l'encensoir dont la fumée noie l'autel où des flammes de bougie sont immobiles...

Puis devant cette Présence infinie on récite simplement la prière du soir. Jean-Paul écoute chacune de ces formules qui viennent du lointain de son enfance : *Dans l'incertitude où je suis si la mort ne me surprendra pas cette nuit je vous recommande mon âme, ô mon Dieu...* Comme son cœur d'enfant se serrait jadis devant le mystère de la mort, ainsi évoquée...

Maison d'Or, Arche d'alliance, Porte du Ciel, Etoile du matin, pures invocations d'une âme en état de grâce, qui montaient vers les pieds fleuris de roses et le sourire de la Vierge — une voix d'adolescent les redit aujourd'hui. Jean-Paul se rappelle ses somnolences au long des premières oraisons, sa joie quand il se réveillait après les litanies — les quelques secondes silencieuses pendant lesquelles on faisait semblant d'examiner sa conscience...

Comme Jean-Paul disait à Vincent ses impressions, celui-ci s'indigna avec une éloquence de prédicant.

— Des émotions les plus pures, Jean-Paul, tu fais de la volupté. Ah ! dilettante qui ne veux pas choisir ! Tu as voulu vivre mille vies, ne négliger aucune source d'enthousiasme et d'exaltation. Catholique, tu es arrivé au milieu d'une société païenne — et, t'asseyant au banquet où l'on goûte les voluptés du monde, tu as prétendu garder, cependant, l'héritage sacré de ton enfance chrétienne... *Mais on ne peut servir deux maîtres*, n'est-ce pas cette vérité qui te meurtrit aujourd'hui ? Tu ne peux lui échapper, elle te tient prisonnier...

Le premier soir, dans sa cellule, Jean-Paul se disait ; « Résigne-toi à n'être pas du monde, à ce que le monde ne te connaisse pas... tu as choisi. »

Alors il ouvrit la fenêtre. Paris dormait au loin dans ses fumées. De la ville voisine s'élevait une voix de contralte. Jean-Paul reconnut les *Plaintes de la jeune fille*, de Schubert. Et il songea à Marthe — et que le devoir est sans doute la chose du monde la plus ordinaire, la plus simple — la plus banale.

XIV

Pendant trois jours, le prédicateur empêcha Jean-Paul de se recueillir. Du moins, dans ce printemps lumineux et dépouillé, goûta-t-il la douceur de penser à Marthe, à cet amour lointain dont il sentait son cœur enveloppé. Il écrivit

chaque jour une lettre que la jeune fille recevait avec un tremblement de joie. Jean-Paul n'était pas insensible à cette joie qu'il donnait. Il se plaisait à évoquer Marthe, vers midi, quêtant au portail l'arrivée du facteur : « Elle reconnaît mon « écriture... elle met la lettre dans son corsage, et pen- « dant le déjeuner, ses doigts à travers la mousseline ap- « puient sur l'enveloppe qu'elle n'a pas encore ouverte... »

Jean-Paul s'applique d'abord à ne lui pas parler d'amour et raconte simplement sa vie : « Le prédicateur a des accents si ridiculement ampoulés qu'il ne saurait émouvoir. De plus, il retape un vieux panégyrique de Jeanne d'Arc qui a déjà servi — et nous le débite en tranches. Le site est fait à souhait pour qu'on y prenne son mal en patience : Un très petit jardin — mais dont les allées s'enchevêtrent — et, à l'horizon, Paris couché dans ses fumées. La forêt est toute proche, chantante et fleurissante, et les visages graves de ces jeunes gens sont plaisants à considérer. D'ailleurs, si le prédicateur est médiocre, il y a beaucoup de silence et de vraie solitude... Les repas sont une distraction, la seule de la journée. Ces jésuites cuisinent proprement. Mais ils nous fortifient d'indigestes viandes, nous échauffent de sauces, et méprisent leurs frères les légumes... »

Le troisième jour, la providence voulut que l'incommodité d'un rhume de cerveau empêchât le prédicateur de continuer ses instructions. Il fut remplacé par un Père dont l'éloquence dépouillée et simple toucha profondément ces jeunes âmes attentives. Les lettres de Jean-Paul devinrent graves :

« Ma chère petite amie, l'étonnante expérience que ces journées vécues dans le silence d'une maison étrangère avec seulement, par intervalles, une voix de prêtre qui brutalement me jette en face de ma destinée ! — Tout bruit cessant, comme une vallée où le brouillard se déchire, l'âme se dégage peu à peu et les actes accomplis émergent des profondeurs. Toute la misère se découvre, que je portais en moi partout, sans inquiétude. Ah ! ce n'est pas trop d'un Dieu pour nous racheter, car, malgré nos larmes, les actes commis ne peuvent pas ne pas l'avoir été et leurs conséquences néfastes s'enchaînent logiquement... contre elles, que ferons-nous? Seul, Dieu peut intervenir. A cause de cela, prions plus longtemps. »

Chaque jour, Jean-Paul apprit à se connaître mieux et il eut peur de lui-même. Il écrivait :

« Marthe, j'ai eu cette fausse justice de Pilate, dont il est parlé dans Pascal. Je ne me suis pas déclaré contre Dieu, mais les incrédules, voyant des chrétiens tels que moi, ont pu avoir une médiocre idée de cette religion qui produit de si misérables disciples ! Je n'ai jamais pratiqué d'autre doctrine que celle du paganisme. Riche, je fus le mauvais riche, vivant loin de ses frères, au milieu d'un luxe abondant et facile. Intelligent, je me suis appliqué aux seuls travaux me plaisant, avec nul autre souci que de m'y plaire. Ami, je n'ai considéré mes amis que pour ma joie : ce furent des objets à mon usage — ces âmes immortelles que j'aurais pu sauver ! Ainsi ma vie n'est qu'une hypocrisie soutenue. Car j'ai même évité la punition qui s'attache au péché : le mépris. Je suis estimé — peut-être imité, admiré, aimé ! — Je poursuis une œuvre de mort en moi, autour de moi. Et seule, telle petite âme me juge, dans le désarroi de sa conscience, d'après le mal que mon passage a laissé en elle... »

Puis cette terreur s'apaisa — Jean-Paul, au milieu des parterres éclatants de jacinthes, connut cette paix que le Maître promet à ceux qui l'aiment : « Marthe, cela devient une douceur, ce règlement qui, heure par heure, m'assujettit à quelque méditation, ce mécanisme qui fatalement me mène de bonnes œuvres en œuvres pies... »

XV

Dans le merveilleux printemps il alla vivre à Versailles, chez Vincent Hiéron.

Dès le matin, il gagnait seul le grand Trianon. — Débarrassé enfin de ses portes-fenêtres et de ses volets, le péristyle attendait, semblait-il, les apprêts de quelque noble fête. Jean-Paul évoquait dans ce cadre et cette lumière les brocarts somptueux des maîtres vénitiens ; sur les marches, les joueurs d'instruments, les grands lévriers, des pages accroupis jetant les dés.

Il imagine l'un d'eux appuyé contre une colonne, le regard tourné vers le jardin — C'est en vain que, dans leurs voiles mystérieux, des femmes dansent, et que son ami le plus aimé

lui tend sa coupe, et lui montre, à ses côtés, une place vide. L'enfant juge médiocres ces magnifiques plaisirs ; las des sentiments les plus tendres, il rêve d'autres joies, d'un autre amour...

Ainsi Jean-Paul se plaît à s'évoquer lui-même. Il erre dans les allées symétriques. De vieux lilas de Virginie, aux troncs noueux, sont aux coins des pelouses, comme des encensoirs immobiles. Jean-Paul écrase sur son visage leurs lourdes grappes violettes. Il s'accoude, le soir, à la terrasse qui domine le grand canal. Nul promeneur à ces heures-là qu'un jardinier silencieux. La vie gronde au loin pour qu'on ait la joie d'en être délivré. Des parfums mêlés saturent l'air. Un invisible ramier roucoule doucement au fond de l'obscur feuillage. Un peu de lune pâle est dans l'azur. Voici, entre les arbustes taillés, le précieux salon à musique. Jean-Paul s'avance parmi les buis odorants et les rosiers. Il s'efforce de ne point fabriquer son émotion. Il craint de penser à Marie-Antoinette, aux vers douceâtres d'Albert Samain. Il veut oublier que Bonaparte traîna là ses bottes.

Marthe le pressa de venir à Castelnau. « Je ne sais, lui écrivait-elle, à qui confier ma joie. Père vit avec Lucile de Chateaubriand et, s'il me voit fiévreuse, m'incite à chercher la sérénité dans la compagnie des héros. Il a placé sur ma table la vie de Beethoven, celle de Michel-Ange, par Romain Rolland, un *Lord Byron*, d'Alphonse Séché. Mais je m'intéresse trop moi-même, pour m'exalter avec des passions éteintes. Les miennes me suffisent et, couchée dans l'herbe déjà épaisse, je songe indéfiniment à nous... »

Jean-Paul se félicita de ce qu'il éprouvait un très vif désir de retrouver Marthe.

Ils connurent de nouveau les grandes vacances solitaires et brûlantes, les siestes côte à côte dans les lourdes chaleurs, la monotonie des journées, rompue quelquefois par les tocsins haletants qui se répandaient de village en village. Ils aimaient l'âcre odeur de résine brûlée ; à travers les pins, le ciel apparaissait fumeux et rouge.

Au crépuscule, les deux jeunes gens s'étonnaient de retrouver en eux toutes les émotions de l'enfance. La veille du quinze août, leurs voix s'unirent pour le même cantique passionné et vieillot, qui déjà les avait émus, à l'époque de leur

première communion ; ils cherchaient et découvraient la même étoile dans les mêmes cimes onduleuses des pins.

Un soir, Jean-Paul, feuilletant *la Vie de Lord Byron*, répéta à Marthe ce cri de l'anglais : « *une des sensations les plus douloureuses et les plus pénibles de ma vie, fut de sentir que je n'étais plus un enfant...*

— Ah ! Marthe, je me retrouve là tout entier...

Ils ne s'abandonnaient plus au trouble voluptueux des dernières vacances. S'ils trouvaient encore leur joie aux longues paresses sur le sable brûlant des talus, une lecture à haute voix les détournait de s'approcher trop l'un de l'autre et de se complaire à de dangereux vertiges. Jean-Paul d'ailleurs se maintenait dans une grande ferveur religieuse. Il fit pleurer la jeune fille sur des pages brûlantes et douces de Lacordaire et d'Henri Perreyve. Marthe avait l'allure plus vive qu'autrefois. Elle changea sa coiffure et ses yeux ombragés souriaient à Jean-Paul, elle eut des gestes, une façon de gaminerie, qu'il se rappelait lui avoir connus quand elle était petite fille...

XVI

Un soir, Marthe au piauo chantait *l'Invitation au voyage*, de Duparc. Jan-Paul dans un fauteuil fermait les yeux. Après le dernier accord, la jeune fille demeura immobile en face du clavier, les mains pendantes. Ils entendirent au loin le cri guttural d'un berger et le piétinement plus pressé des brebis. L'herbe vibrait encore, mais un vent plus doux gonflait les tentures de la fenêtre. Le jardinier ratissait l'allée. Il s'interrompit pour dire à M. Balzon qui passait : « Il a dû pleuvoir quelque part et le vent ne vient plus d'Espagne... On entend les cloches de Saint-Léger : nous sommes au beau. » Jean-Paul regardait cette ombre assise, cette nuque penchée, ces deux mains grises dans le crépuscule qui déjà noyait le salon. Il sentit son cœur lourd d'une tendresse apitoyée. Il se leva, cherchant quelle joie il pourrait donner à cette enfant. Alors il s'approcha d'elle, se mit à genoux, saisit une main qui s'abandonna, l'appuya contre ses lèvres. Marthe ne bougeait pas. Elle rejeta seulement la tête en arrière, peut-être afin d'empêcher les larmes de couler. Jean-Paul se pencha encore jusqu'à poser son front sur la sombre robe de la jeune fille.

Puis il entendit M. Balzon qui demandait la lampe. Alors il sortit. La nuit venait. Le jardinier arrosait les massifs de géraniums et les œillets de Chine. Une odeur poivrée emplissait l'air, mêlée au parfum de la terre chaude et mouillée.

Jean-Paul gagna la route de Johanet. Des hommes passèrent, la veste sur l'épaule, et lui souhaitèrent gravement bonsoir. Une charrette s'éloignait, avec des cahotements espacés et sourds.

XVII

Octobre vint. M. Johanet prépara sa chasse à la palombe. Chaque matin, Jean-Paul l'entendait, interrogeant, de sa fenêtre, le jardinier :

— Passat paloumbes ?

Le jeune homme songeait à l'avenir. Avant d'épouser Marthe ne devait-il pas essayer de faire un peu de bien à ceux qu'il avait scandalisés ? Une lettre de Vincent Hiéron lui avait appris que Georges Elie était malade, qu'il souffrait seul, dans une pauvre chambre au fond du quartier de Plaisance.

— J'irai le voir, se dit Jean-Paul, je le soignerai, je le sauverai. La veille du départ, il fit une dernière fois avec Marthe la promenade du soleil couchant... aucun mot ne fut prononcé. Mais, avec une certitude ineffable, ils se sentaient unis pour la vie et au delà... Le soir était tout vibrant d'appels de bergers, d'abois de chiens, de rires. Dans les champs dénudés les bœufs étaient, immobiles, et sur les charrettes, des garçons et des filles, hâtivement déchargeaient le fumier... Le vent sentait l'étable, l'herbe brûlée — mais l'odeur s'y mêlaït déjà de bois humide et de marais, qu'on respire l'hiver dans les landes inondées où l'on chasse les bécasses et les râles. Des voix lointaines s'élevèrent qui criaient :« Seméro ! Seméro !... » De proche en proche, d'autres voix leur répondirent et de tous les champs où les paysans travaillaient encore, de tous les seuils, où ceux qui étaient rentrés attendaient, sous la treille, l'heure de la soupe, le même cri jaillit ce cri qui annonce aux chasseurs le passage d'un vol : « Seméro ! Seméro ! »

Jean-Paul et Marthe levèrent les yeux au ciel, où le croissant de la lune était encore pâle.

— Les premières palombes... dit Marthe.

XVIII

Jean-Paul s'enfonça dans les brumes du quartier de Plaisance. De vieilles femmes, chassées par les sergents de ville, tiraient des charrettes sans pouvoir s'arrêter. Un homme offrait des cartes postales dans un parapluie ouvert. Une odeur de graisse, de crêpes et de beignets emplissait la rue — et Jean-Paul reconnut cette senteur de foire : il évoqua les dimanches d'émerveillements et de migraine autour des baraques, sur la place des Quinconces, à Bordeaux...

Rue Perceval, il entra dans une maison de pauvres. Le concierge lui cria : « Georges Elie ? au cinquième, porte à gauche. » L'escalier n'était pas éclairé, Jean-Paul dut tenir une rampe gluante. Il se trompa de palier. Une mince petite fille aux cheveux jaunes parut sur le seuil et lui demanda :

— Etes-vous le monsieur de Saint-Vincent de Paul ? Vous voulez voir Georges Elie ?... Connais pas... C'est peut-être le jeune homme d'en haut...

Jean-Paul monta un étage encore et tira un cordon. Il entendit tousser, puis un bruit de chaise remuée, un pas traînant... il vit enfin Georges Elie, une lampe à la main, essayant de reconnaître le visiteur. L'ouvrier était en chemise, les pieds nus dans des savates. Des cheveux en désordre couvraient à demi son front jaune et ridé.

— C'est toi ? C'est toi ? murmura-t-il, stupéfait — que me veux-tu ?

— J'ai besoin de te parler, Georges. Mais recouche-toi d'abord ; je sais que tu es malade...

Georges Elie ferma la porte et se glissa frileusement sous des draps gris. — Un feu de charbon brûlait dans la grille. A travers la vitre de l'unique fenêtre s'étendait le brouillard infini des grandes villes, que déchirait au loin l'éclairage violent d'une fabrique. Il y avait sur la table le portrait d'une paysanne au foulard gascon, qui devait être la mère de Georges — et un portrait de Jérôme Servet. La tapisserie tachée était, par endroits, recouverte avec des affiches et des proclamations d'*Amour et foi*. Près du lit, sous le crucifix, Jean-Paul remarqua une vue du port de Bordeaux.

— Que me veux-tu ? demanda encore l'ouvrier, rudement...

— Mais, Georges, il est naturel que je vienne voir un ami malade...

— Oui, je suis malade... Alors, avec une délicatesse de bourgeois, tu veux me donner la joie d'une visite ?...

Dérouté par cette ironie, Jean-Paul gardait le silence.

— Hé bien, je me serais passé de visite ! Je n'ai pas besoin de pitié...! Ta présence me rappelle des heures trop dures!...

Et, d'une voix plus sourde, l'ouvrier ajouta :

— Ah! que je t'ai haï!

— Je l'ai mérité, Georges. Oui, je ne suis qu'un enfant égoïste et cruel. Mais tu vois, dès que je t'ai su malade, je suis venu... parce que tu es toujours mon ami...

Jean-Paul parlait avec cette tendresse un peu timide, ce savant abandon où il excellait. Son attitude penchée était celle qu'il utilisait toujours dans ses essais de conquête.

— Non, tu n'es plus mon ami...

Jean-Paul crut sentir moins de colère dans la voix de l'apprenti ; mais il eut la maladresse d'ajouter :

— Je ne me pardonne pas de t'avoir fait souffrir.

Georges se redressa brusquement :

— Crois-tu donc que je tienne à toi ? Je ne demandais pas mieux que de ne plus te voir! Monsieur s'imagine qu'on ne peut se passer de lui...

Il se tourna du côté du mur et ne parla plus. Jean-Paul voulut prendre sa main brûlante. Brusquement le malade la retira.

La lampe filait et dessinait au plafond de la mansarde un cercle noirâtre. Jean-Paul baissa la mèche. Une averse ruisselait contre les vitres, et le vent d'équinoxe refoulait la fumée. Le jeune homme s'accroupit devant la grille, arrangea le feu. Puis d'une voix timide il demanda : « Tu n'as besoin de rien? »

Et, comme le malade ne répondait pas, il lui dit : « Adieu, Georges! » et sortit.

Dans l'escalier noir, où régnait une odeur mêlée et fade, il essaya de ne pas respirer et, le cœur plein de nuit, il songeait : « On ne peut anéantir le passé. Je n'ai pu guérir cette âme du mal que je lui ai fait... »

Il se retrouva dans la petite rue misérable dont les maisons disaient de pauvres existences, des luttes sans merci contre la faim, la maladie... « Je devrais tout donner, se dit Jean-Paul.

Je n'ai plus le droit d'être heureux, selon le monde... » Il pensa à saint François, à l'attrait du petit frère d'Assise pour la dame Pauvreté...

— Serai-je capable de distribuer mes biens aux pauvres?

Jean-Paul s'interrogea, et connut qu'il aimait passionnément la vie luxueuse et ornée...

La cohue de la rue de la Gaîté l'entraîna. Les lumières violentes des théâtres du quartier, des établissements de cinématographes, éclairaient les faces pâles des voyous, de minces figures d'enfants maladifs...

Alors Jean-Paul sentit le désir de fuir ce quartier infâme, où le crépuscule même était sans beauté, de revêtir son smoking et d'aller dîner avec un ami de mise soignée, dans un restaurant coûteux où les musiques tziganes sont frénétiques et tristes; et, comme toute émotion chez lui suscitait un souvenir littéraire, renia momentanément ses dieux : Charles-Louis Philippe, Francis Jammes...

Puis, il ralentit le pas; découragé, triste, il pensa que Saint-Sulpice était encore ouvert, qu'il y avait une place pour sa misère parmi toutes les misères agenouillées dans la chapelle de la Vierge.

A genoux sur le prie-Dieu, la tête dans les mains, il murmurait : « Seigneur, après tant d'efforts et de larmes, pourquoi suis-je demeuré l'enfant chargé de chaînes ? Ce soir, j'ai vu se lever vers moi les yeux à jamais troublés d'une âme, qui sera moins bonne de m'avoir connu...

« O terreur, terreur que l'acte accompli soit irréparable! La haine de ce visage d'apprenti me l'a révélé : mes plus honteuses actions demeurent autour de moi. Elles me pressent comme une escorte. Je suis leur prisonnier.

« Ne souhaité-je pas à l'instant de vous fuir, ô mon Dieu? Je prévois en tremblant la succession de mes jours, tant d'après-midi pesants, tant de soirs complices, où l'assaut sera renouvelé, inlassablement, contre mon rêve d'une vie priante et agenouillée. »

Mais lorsqu'un peu plus tard Jean-Paul eut allumé la lampe, il appuya son front contre la vitre où un peu de jour se mourait. Il songea à Marthe et se dit : « J'ai la grande force de son amour... » Alors il chercha sa photographie et

les dernières lettres qu'elle avait écrites. — Il contempla ces quelques feuilles couvertes d'une grande écriture pointue — et le portrait où la jeune fille obligeait à sourire son étroit et grave visage.

Et Jean-Paul se dit : « Le jour où ma pensée s'attachera à Marthe avec un tendre et obstiné souci, ce jour-là j'aurai commencé à me délivrer de moi-même. » — Et dans le petit bureau silencieux et glacé, où la servante n'avait pas encore allumé le premier feu de la saison, Jean-Paul ne voulut plus songer qu'au sourire de Marthe flottant autour de lui, aux fleurs renouvelées dans les vases — aux rires et aux larmes sous le tulle d'un berceau.....

XIX

A cette même heure, Marthe, vous étiez assise sur votre lit,dans une grande chambre de campagne. La lampe à huile, dont vous ne songiez pas à remonter la mèche, faisait luire l'acajou des meubles. Une pluie d'automne ruisselait doucement contre les vitres. Vous entendiez dans le grand silence des landes, les cahots d'une charrette,l'aboiement d'un chien de garde et, plus rapprochés, les pas traînants de votre père, qui lisait en se promenant dans la salle à billard, où restaient accrochés les chapeaux de soleil des grandes vacances.

Sur la cheminée, dans la lumière de la lampe, vous aviez laissé aussi les dernières lettres de Jean-Paul. Leurs mots tendres et passionnés avaient réveillé en vous la joie que vous n'attendiez plus — une joie qui se renouvelait à toutes les minutes de votre vie — qui vous obligeait à demeurer tard sans dormir afin de vivre plus longtemps avec elle — une joie qui, la nuit, vous réveillait, et qu'au matin vous retrouviez encore, si aiguë que vous vous demandiez un instant si ce n'était pas votre ancienne peine.....

Non, la vieille peine s'est éloignée. Mais vous savez qu'autour de votre cœur elle rôde — et qu'elle y veut rentrer. Vous savez que le bien-aimé demeure malgré tout un enfant chargé de chaînes et qu'il n'est pas encore délivré....

Marthe, vous souriez bravement à toutes ces trahisons possibles; d'avance, vous les absolvez; votre minutieux amour prévoit, comme sa future vengeance, des redoublements de tendresse — et la sérénité des pardons silencieux.

FRANÇOIS MAURIAC.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XIe Lettre à l'Amazone.

Parler d'amour avec une jeune femme, c'est un des plaisirs de notre civilisation délicate. Il faudrait vraiment être le dernier des pasteurs méthodistes, pour n'y point trouver d'agrément. Mais il n'est guère de femme qui n'en trouve aussi, même avec le moins séduisant des hommes, même la moins disposée à se laisser séduire, même celle qui par sa nature physiologique ne peut pas être séduite. Je ne dis point que ces discours n'éveillent point chez l'homme qui se prête à ce jeu quelques mouvements confus, ni que la femme, même dont les desirs vont plus loin ou plus près, n'éprouve pas quelque faible et passagère curiosité pour celui qui analyse avec elle les grands secrets. La femme dissocie mal l'émotion intellectuelle de l'émotion physique. C'est même sa plus évidente supériorité naturelle sur l'homme que toutes ses émotions, sans jamais se contrarier ni se contredire, se recueillent plus sûrement en un centre unique, d'où elles irradient dans toutes les directions. Les femmes sont la nature même, qui ignore si profondément la distinction du spirituel et du temporel. Leur attention, dans un entretien sur les choses de la vie, écoute de toutes les parties de leur corps, et c'est ce qui en fait le charme supérieur. Quand l'homme qui converse avec elles sur le ton de l'intimité a, malgré les apparences, à quoi elles s'arrêtent peu, quelque chose de féminin dans la contexture nerveuse, il se fait un accord charmant entre ces deux êtres qui ne se touchent que du bout de leurs antennes et se pénètrent très bien, d'autant même qu'ils réprouvent toute arrière-pensée et ne s'imaginent ni l'un ni l'autre réaliser la grande union. Quand elle doit se faire, elle a lieu d'abord, mais, dénouée, laisse en général peu d'espoir à ces réalisations tendrement intellectuelles. C'est à vous et de vous que je parle, Amazone, et de moi aussi. Nos esprits ont un sexe, nous le savons, et aussi que c'est la cause de leur plaisir. Il n'est même pas nécessaire que tous les deux en soient également persuadés et ma propre conviction suffit à colorer nos rapports d'âme. Rien ne peut faire, conquérante en d'autres territoires, ceinte du baudrier et l'arc tendu sous votre pied nu, que vous ne soyez pour moi Artémis et que vous ne recéliez en votre cœur toutes les puissances de la femme. Toutes les ami-

tiés d'homme à femme sont ainsi, et toutes ont ce caractère de la ferveur, de la crainte et de la curiosité quand elles s'établissent entre deux êtres sans hypocrisie et qui veulent jouir de leur valeur naturelle. Les âmes ont un son fondamental qu'elles réservent ou qu'elles donnent selon la manière dont elles sont frappées et ce son d'harmonie peut être très différent de celui qu'elles ont l'habitude de rendre. Ah ! mon amie, je veux expliquer l'insaisissable et encore je ne veux pas l'expliquer clairement, parce qu'il y est des nuances dont le mystère ne doit être perçu que de ceux qui les portent en eux-mêmes. Qui sait si l'amitié dont je parle n'est pas un désir si profond qu'il en est obscur, comme ces puits où l'on ne voit pas, mais où l'on devine le ciel répercuté. Mais c'est un désir qui se laisse contempler avec sérénité; loin de troubler les eaux, il les clarifie et, loin de les faire bouillonner, il les apaise. C'est le ferment de la paix,de la joie et de la sérénité.

On a mis en doute ce caractère de sérénité des amitiés d'homme à femme, parce que précisément on a soupçonné que le désir qu'elles contenaient était toujours synonyme d'inquiétude et de bouleversement intérieur. Mais on a oublié que le milieu où il tombe n'est pas favorable à son développement et tend en principe à le maintenir sur les limites de la croissance. Sans doute, on voit des amitiés de ce genre tourner à l'amour, un jour d'absence, un jour de rupture dans les habitudes, un jour d'orage où l'odeur des fleurs monte à la tête, en toute occasion où l'équilibre des sentiments se déplace brusquement. Mais quoi ! De ce que tout est possible dans l'histoire de la vie, on ne peut se refuser à considérer les choses sous leur aspect le plus général et le plus logique. De ce qu'on a vu de tendres amitiés intellectuelles se transformer en amour, on ne peut pas conclure qu'un tel état soit instable et qu'on ne puisse s'y confier de bonne foi. C'est la malignité des hommes, et surtout des femmes, à qui toute affection semble un vol fait à elles-mêmes, qui ont falsifié l'amitié tendre, dont les délices dépassent la conception ordinaire et brutale de la vie. Ils disent que c'est de l'amour qui s'ignore,de la passion indécise et qui tremble devant son ombre, et bien d'autres choses, mais qu'importent les définitions, les mots peuvent-ils caractériser avec justesse des sentiments si particuliers qu'ils échappent aux mots mêmes qui voudraient les emprisonner ?

Il n'est pas au pouvoir d'un homme de considérer avec indifférence une jeune femme qui lui permet de lire parfois au fond de son âme. Trop d'effluves se dégagent de ce contact spirituel et corporel à la fois, car l'âme, émanation du corps, en est la synthèse et l'essence. On est loin aujourd'hui, malgré les théories antiques des philosophes à la mode, de faire de l'âme et du corps deux forces opposées et, comme on croyait jadis, engagées dans une perpétuelle guerre.

Ce qu'on appelle l'âme n'est qu'une odeur, parfum ou poison, où se résument les puissances des organes. Respirer l'âme, c'est respirer le corps sous sa forme la plus pure et la plus assimilable. Il n'est donc pas possible qu'un commerce intellectuel entre un homme et une femme ne soit pas imprégné d'éléments sexuels, lesquels sont les éléments dominants de la constitution des êtres. Ce commerce doit donc aboutir à des plaisirs, qui sont des voluptés, résultat qui différencie absolument l'amitié intersexuelle de l'amitié ordinaire où les éléments sexuels ne sont pas perçus, de même que notre œil, dans l'ordinaire de la vie physique, ne perçoit pas les rayons ultra-violets. Ah ! qu'il est donc difficile de se tirer d'une analyse qui n'a encore jamais été faite ! Et dire que, comme récompense, on ne prévoit guère que la certitude de n'être aucunement compris et de rebuter la paresse des esprits les plus fraternels ! Mais vous comprendrez, vous, mon amie, et cela me suffira.

D'ailleurs, je ne me dissimule pas qu'une analyse psychologique n'a guère de valeur que comme description des mouvements intérieurs de celui qui analyse. Que peut-on observer, en effet, si ce n'est soi-même, et quelle garantie a-t-on que soi-même et les autres soient des êtres pareils ? Nous sommes « proches », du moins, selon un mot de votre langue, si nous sommes dissemblables, et la proximité des âmes permet qu'elles se penchent l'une sur l'autre, comme les sommets de deux grands peupliers que courbe un même vent, mais qui se relèvent d'un effort inégal.

Je ne vous ai presque pas appelée Amazone, au cours de cette Lettre, parce que je me la suis adressée un peu aussi à moi-même, et que je ne vous y ai considérée que dans vos relations avec votre ami. Amazone pour les autres, mais vous ne prétendez pas me faire la guerre, à moi ! Je ne suis pas Achille, que vos sœurs vinrent provoquer sous les murs de Troie. Mais, comme lui, je serais inconsolable si je vous avais blessée. Comme ces vieilles histoires sont commodes pour dire obscurément ce qu'on veut dire tout de même pour son contentement particulier, selon le sens qu'on donne à la vie dans la mélancolie solitaire du matin ou dans le trouble du soir ! Mes jours, où on dirait pourtant qu'il ne se passe rien, sont plus oscillants que les marées de l'océan, car ils subissent des mouvements plus profonds encore et plus irréguliers. Tantôt la mer découvre de longues étendues de sables riants, sous le soleil, tantôt elle s'avance tumultueuse jusqu'au rivage dont elle ensevelit tous les espoirs. Et je ne sais plus lequel de ces états est le plus normal et le meilleur. L'espoir est un grand embarras.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Emile Verhaeren : *Les Blés mouvants*, Georges Crès et Cie. — Paul Fort: *Vivre en Dieu*, Eugène Figuière, 3 fr. 50.

J'imagine un banc de pierre, collé au mur de la ferme, à droite de la porte. Il y a là deux paysans. Ils parlent, sans hâte, avec de longues pauses qu'embaument les bouffées bleues du tabac. Auprès d'eux, sur le même banc, un homme se repose, qui les écoute. Il a de longues moustaches couleur d'orge et d'avoine, des traits tourmentés et que pourtant ordonne une grande paix, il a des yeux vifs et candides et ses épaules ont dû se courber sous de rudes besognes. — Tout autour, le silence est fait avec les bruits menus des bêtes domestiques. De temps en temps une servante robuste et belle traverse la cour ; elle rit et imite le cri des poules qui, tout aussitôt, se précipitent. Le grain brille et vole comme au jour des semailles... Voici un charriot plein de trèfle sur la route. Une forte et fraîche odeur d'herbe approche. Les paysans vident doucement leur pipe contre la pierre du banc. Le soleil descend derrière les arbres. Emile Verhaeren se lève et il s'en va, tout doucement, sur le sentier, avec son ombre longue qui bouge devant lui.

Il me plaît de représenter ainsi la figure du grand poète qui s'est retiré au large des Villes tentaculaires pour composer, dans le calme du village, cette pastorale intitulée **Les Blés Mouvants**. Certes, elles continuent de fumer et d'étinceler au loin, ces villes dont Verhaeren a célébré la grandeur et la hideur avec une voix si neuve et si magnifiquement heurtée ; à certaines heures le bruit des usines arrive encore, assourdi, harmonisé presque, jusqu'au banc sur lequel s'échangent les *Dialogues Rustiques* dont le poète nous fait les auditeurs, les témoins. Mais une grande soif de calme est entrée dans l'âme de celui qui jadis assistait, effaré, au jaillissement des « forces tumultueuses ». Il semble que, sur ces campagnes entrevues dans le brouillard d'une aube hallucinée, se soit levé, peu à peu, un astre heureux et paisible. Voilà pourquoi, où régnait autrefois le mystère et le tumulte, nous trouvons aujourd'hui la sagesse et la limpidité.

Je n'ai cure, en lisant Verhaeren, de me demander s'il faut préférer sa claire maîtrise d'aujourd'hui à sa trouble puissance d'hier. Il importe avant tout de se laisser conduire, assuré d'un tel guide. La vérité est partout où parle le poète ; et, en contemplant les blés mouvants, mûris cette année, nous devons reconnaître que si les « visages de la vie » sont innombrables, celui qu'il nous est donné d'admirer à cette heure est plein de charme et de fraîcheur.

La majeure partie de ce livre est composée d'une série de *dia-*

logues rustiques séparés par des poèmes qui sont, proprement, des tableaux bucoliques — figures ou paysages.

Il est curieux d'entendre parler ces paysans que nous avons vus si souvent, en d'autres livres, courir les routes, emplir les auberges, ou animer la vaste face des champs. Pourtant ce n'est point leur langage direct, nu, dramatique que nous surprenons dans ces simples dialogues.

Ces héros, qui n'ont point ici à se définir par une action, parviennent à se portraire par le récit alterné de leurs passions, stylisées de lyrisme. Nous écoutons ainsi le duo passionné des amants, les doléances des vieux terriens qu'irrite la victoire des machines, les cris de jalousie du bûcheron colère, les fins conseils du vieil amateur de jardins, les propos équivoques du berger soupçonné de sorcellerie, les pactes que font avec la ville les nouveaux et hardis possesseurs du sol.

Toutes ces paroles sont échangées dans un décor que précisent et illuminent les poèmes mêlés aux *dialogues*. Ce décor est nombreux, changeant et traversé de saisons. Tantôt c'est le vent du printemps qui émeut le paysage :

Et le vent semble fait de mouvante lumière
Pour frôler le bouton d'une rose trémière
Et le front hérissé d'un pâle épi naissant.

Ailleurs *les routes* couvrent la campagne d'une longue et blanche écriture :

Parfois l'ombre grande des nues
Flotte seule à midi sur leur surface nue...
L'une s'éloigne à droite et puis sinue à gauche,
Vers un fermier qui bine ou vers un gar qui fauche,
L'autre descend très humblement, tracer un rond
Autour de la cabane où vit un bûcheron.
Les plus hautes et les plus larges
Transportent sur leur dos de si compactes charges
Qu'à les voir s'en aller, par les couchants vermeils,
Avec leurs charrois pleins et leurs lourds attelages,
On croirait que les tours et les toits d'un village
Sont en marche vers le soleil.

C'est une joie fort reposante que de suivre, par la grosse chaleur, les courbes de la rivière jusqu'au « petit bois de cornouillers ». J'entends là cette musique liquide, rebondissante, pleine de fraîcheurs et de cailloux, cette musique qui est comme l'image animée de la poésie de Verhaeren, aux heures de bonheur :

Si quelquefois, pendant l'été,
Elle tarit sa volupté

D'être sonore et frémissante et fraîche,
C'est que le dur juillet
La hait,
Et l'accable et l'assèche.

Mais néanmoins, oui, même alors
En ses anses, sous les broussailles
Elle tressaille
Et se ranime encore,
Quand la belle gardeuse d'oies
Lui fait ingénûment la joie
Brusque et rouge de tout son corps.

Et, lorsque le soir est venu, s'élève la voix du ménétrier qui « chante pour lui seul », mais que les jeunes filles écoutent, cachées dans le fossé :

Il a chanté d'un gosier ferme et plein
La charrue entaillant les glaises violettes,
L'homme aux bras durs qui bêche et qui halète,
Et sa femme à genoux qui bine un champ de lin...

On ne saurait dire de Verhaeren qu'il est plus spécialement « un visuel ». Il est attentif de tous ses sens, il peut percevoir les plus secrets événements, ce poète qui écrit dans *les Plaines* :

Plaintes des puits, douleurs des seuils, cris des verrous,
Vous perforez le cœur transi de l'étendue...

Cependant c'est surtout à l'acuité, à l'étendue de sa vision que Verhaeren doit ses plus belles, ses plus étranges et ses plus impressionnantes découvertes.

Certes, il écoute les paysans, mais d'abord *il les regarde*, et, de les voir, il les connaît intimement, irrémédiablement. Il aborde les objets par le dehors, puis il les pénètre par secousses, jusqu'à toucher les choses essentielles et internes qui sont les mobiles et les raisons des apparences. Même lorsque son œil rapide glisse sur des aspects, Verhaeren saisit avec une si heureuse promptitude les dimensions et le mouvement d'un être qu'il s'en assure de toutes façons la connaissance nécessaire et partant la possession. C'est pourquoi se multiplient, au long des poèmes, ces vers violents, autoritaires et décisifs qui donnent si bien l'impression d'une *capture*,— celle de la vérité poétique.

Si Verhaeren s'adresse à la belle fille des champs, il lui dit :

Un sang rouge et puissant circule en tes artères...
Et ton corps est heureux de marcher sur la terre.

Deux larges touches lui suffisent pour dresser et animer le profil de la fermière :

L'ombre est vaste qui suit aux champs, dans le soleil
Sa grande marche balancée.

La même vertu créatrice lui permet d'évoquer

les sournoises machines
Qu'active un feu mauvais et qui bat le froment
Et le seigle, et l'avoine, et l'orge, aveuglément...

La même palette et les mêmes brosses dont il use pour figurer ses rudes hommes de Flandre lui servent encore, pendant les minutes de récréation, à colorer « trois brugnons sur une assiette blanche », à barioler les souples pigeons pareils à « des sabots de bois légers », ou à parer de couleurs vives ces « deux coqs luisants et rouges », dont le paysan sait nous narrer la belliqueuse et puérile histoire :

Leur voix n'était encor qu'étoffe déchirée
Qu'ils s'entêtaient déjà à sonner du clairon
Devant l'aube effarée.

C'est une aimable surprise que de trouver, à la suite des *Blés mouvants*, une série de ces croquis familiers auxquels se complaît le poète de *Toute la Flandre*.

De même qu'on découvre dans les carnets de notes d'un grand peintre les raisons, les thèmes ou les détails de ses œuvres majeures, de même nous apprenons, en lisant ces *Chansons de village*, à connaître plus complètement et à mieux aimer le grand poète qu'est Emile Verhaeren.

A l'heure où la plus juste gloire impose à un public sceptique et paresseux le nom d'Emile Verhaeren, le soin m'est échu de commenter un ouvrage qui apparaît comme un divertissement dans l'œuvre hérissée, pathétique et âprement majestueuse du maître. Je me suis tenu au seul objet qui m'est offert ; mais je voudrais faire deviner mon grand désir de poursuivre et de compléter l'éloge que j'ébauche aujourd'hui, à propos des *Blés mouvants*.

Je ferme à regret ce beau livre d'images. Il me rappelle avec une insistance victorieuse qu'il y a là-bas, dans cent lieux où je ne suis pas, des villages baignés de verdure, des conciles de meules au milieu des plaines, des routes sur lesquelles il a plu, des haies remplies de bêtes et de bruits; il me rappelle aussi que ma seule excuse de ne point contempler toutes ses merveilles, c'est d'honorer au moins, ici, celui qui m'y fait tant penser.

§

C'est un ouvrage fort important que cette XIVe série des *Ballades Françaises* dans laquelle Paul Fort a réuni **Vivre en Dieu**, la *Naissance du Printemps à la Ferté-Milon* et le livre III de *l'Aventure Eternelle*. Fort important, ai-je dit ? J'ajouterai que ce livre

l'est à plusieurs points de vue. Non seulement il atteste l'opulence, la générosité de la veine poétique à laquelle Paul Fort puise pour notre joie, mais il trahit en outre l'infinie variété de cette inspiration. Il fait supputer tout l'intérêt, toute la diversité de l'anthologie qu'on nous promet et qui ne manquera pas de porter brusquement la renommée de Paul Fort au delà des limites où la maintiennent encore la sordide méfiance et la platitude du siècle. Qu'il soit donné à tous ceux pour qui la poésie a quelque prix d'entendre une fois cette voix, et leur bonheur sera de ne la plus jamais oublier.

Paul Fort a voulu n'être qu'un poète, c'est-à-dire qu'en une époque où les écrivains tentent volontiers la fortune dans tous les genres, il a feint de n'écouter que le seul génie lyrique. Mais, en vérité, il a pu soumettre à son lyrisme presque tous les genres — hormis toutefois le genre ennuyeux. — Il a montré que, de la chanson au roman, de l'épopée à la fantaisie, de l'histoire à l'élégie, il n'était que *Ballades Françaises*. Un joyeux effort de vingt ans nous vaut une œuvre considérable, à la fois homogène et aérée, ordonnée mais pleine d'imprévu, imposante dans son ensemble, savoureuse dans ses détails, toujours humainement belle.

L'ouvrage qui vient de paraître ajoute un chapitre à cette *Aventure éternelle* dont le premier livre nous révéla, l'an passé, certain sourire voilé de larmes et que le poète nous avait jusqu'ici caché. D'autre part, *la Naissance du Printemps à la Ferté-Milon* nous rend le Paul Fort des fins paysages, des villes baignées par l'azur frais de notre Ile de France. Enfin *Vivre en Dieu* nous apporte cette surprise que réserve au lecteur attentif et content chaque nouvelle série des « Ballades ».

Je ne saurais à coup sûr apparenter cet étrange poème à rien de ce qu'a jusqu'ici produit Paul Fort. Ce n'est là ni précisément la haute fantaisie de *Coxcomb*, ni la verve qui colore *l'Amour marin*, ni l'intuitive invention des *romans*, ni la mélancolie balancée de *Tristesse de l'homme*. Et pourtant, c'est un peu tout cela et autre chose en outre. Il y a là tous les thèmes du rêve unis en une gerbe touffue qu'ordonne et maîtrise la sagesse lyrique, la seule sagesse efficace. Dès les premières strophes, un acte de foi est prononcé qui donne en même temps le ton et la substance du poème :

Rions un peu des sages, ils s'étonnent de tout. Moi qui suis dieu, je crée tout ce dont je m'étonne. Entendez-moi bien : dieu ? je veux dire un tel homme qu'il peut rêver sa vie d'un bout à l'autre bout.

Cette belle idée philosophique de la seule réalité des choses pensées, des choses rêvées, devait plaire au poète dont la raison d'être est dans une ercréation perpétuelle de l'univers. — Je rêve, donc je suis ! C'est ainsi que doit être tout d'abord transformée la proposi-

tion célèbre. Elle conduit immédiatement à cette autre : Je rêve le monde, donc *il est !*

A vrai dire Paul Fort ne propose point : il affirme. Les ressources de la langue lyrique sont telles, en leur variété, qu'elles permettent de traduire avec infiniment d'esprit une certitude d'autant plus profonde qu'elle est plus harmonieuse. Je dois faire ici un large et nécessaire emprunt au poème :

Rien n'était, puis flotta le rêve en l'étendue, né sans cause et le seul principe universel. Le Feu premier rêvé, quasi matériel, prit, tant il était jeune, cette course éperdue.

Et joyeuse à travers le grand ciel qu'il rêvait — rêvé lui-même par le Rêve encor distrait — qu'il rêvait, qu'il créait au fur et à mesure des besoins de sa joie et qui fut tout azur.

Et si rapide était sa course que le ciel, quoique infini déjà, sentait de tous côtés à la fois sa Présence, un moment arrêtée pour détacher de soi quelque vive étincelle.

Et si rapide était sa course que le Rêve, qui le rêvait partout, le vit au même instant peupler l'azur comme le sel peuple nos grèves, et c'est ainsi que fut rêvé le firmament.

Pas de feu sans fumée, pas de fumée sans eau. Dois-je pousser plus outre en la Création? Toutes vies s'entre-rêvent. Nulle autre explication à l'Univers : Messieurs, levez votre chapeau!

Toute la première partie de *Vivre en dieu* abonde en strophes significatives; je voudrais encore citer celle-ci, charmante par son allure didactique et religieuse, comme par sa tournure naïve :

Est dieu tout ce qui vit : l'herbe est un dieu hâtif, doué de rêve, ayant une âme visionnaire. Le rêve créateur n'habite pas la pierre, mais l'herbe dans son âme a le feu primitif.

Ainsi de l'homme, ainsi de toutes créatures...

Un tel panthéisme ne laisse pas d'être hiérarchique... Une aimable casuistique sollicite bientôt l'âme du poète qui ne se soucie pas de laisser dans l'ombre quelque point que ce soit :

L'Onde et le Roc ne rêvent pas, ils sont rêvés. Brute ou souple matière, ils vivent, j'en conviens, et c'est bien eux à qui doit s'accorder l'instinct. Mais n'ont-ils pas aussi l'amour du Feu divin?

Ce qui nous conduit, discursivement, à cet aveu intermédiaire :

L'arbre est dieu, l'homme est dieu, mais il est des degrés...

pour que se trouve finalement affirmée la suprême divinité du poète, « autrement dit *surtout* dieu créant, dieu rêvant ». A charge pour celui-ci de prouver sa qualité par l'exercice de son privilège. Et le rêve aussitôt s'élève, d'une aile vigoureuse. Nous devons reconnaître qu'il donne à tout ce qu'il touche non point une vie nouvelle,

mais la vie même, la seule vie à laquelle puissent prétendre les choses...

Je me laisse avec plaisir entraîner à commenter la partie la plus abstraite, si j'ose dire, du poème. Il me serait pourtant précieux de choisir quelques beaux vers ailleurs. Ecoutez cette apostrophe au soleil :

Donne aux champs en travail la force d'arracher l'hydre pâle de l'hiver à leurs flancs attachée.

Suivez l'essor majestueux de la planète dans le ciel :

Vers l'espace où se perd le flot blanc des étoiles, infiniment bercée des plaines aux montagnes, comme un grand encensoir balancé dans l'air pâle, la terre déchirée fume de ses entrailles.

Et que soit ainsi livré à la méditation le spectacle de celui qui sait vivre, qui veut vivre

en homme divin, connaissant, respectant sa nature élevée
et pour tout dire enfin conscient dans ses rêves, étonné doucement de leurs créations, enthousiaste du monde à recréer sans trêve, enfin poète, enfin : dieu de sa religion.

Tout le reste du volume est là pour établir sans retard l'authenticité du poète-dieu ainsi défini. *La Naissance du Printemps à la Ferté-Milon* compte, sans nul doute, parmi les *suites* les mieux venues, les mieux réussies dans ce genre. L'art de Paul Fort s'y manifeste dans toute sa perfection et sous tous ses aspects. Rien n'est plus saisissant, plus évocateur que la *Reconnaissance matinale de la ville :*

Nul bruit que ce doux chant que zézaie la mésange. Nul cri d'une hirondelle,et le coq a tout dit...Vas-tu donner la ville, ô Dieu du paradis, sur un plateau d'argent au plus calme des anges?

J'aimerais attirer l'attention sur des beautés d'une certaine qualité, d'une certaine espèce, et qui ne font jamais défaut dans les poèmes de Paul Fort. Je m'arrête toujours devant des vers comme ceux-ci :

... adieu, silence au bruit d'enclume...

ou bien :

O magie d'un seul son! De sa vibration est née toute une église.

ou encore :

Les mottes sont de l'or qui rêve à de solennels champs de blé.

On a vite fait d'étiqueter « trouvailles » ces choses qui abondent chez certains poètes et dont on ne rencontre pas une seule fois l'équivalent dans des ouvrages entiers d'autres poètes. Plus je lis de livres

de vers, plus je tends à simplifier pratiquement les classifications. J'accepterais volontiers, l'expérience aidant, de ne distinguer en fin de compte que deux grandes classes de poètes : d'une part ceux qui font plus ou moins bien les vers, mais qui jamais ne connaissent l'éclair sauveur, l'éclair qui ne trompe point ; d'autre part, ceux dont on ne peut lire une page sans constater qu'un rapport nouveau est découvert, qu'une apparence vient d'être vaincue, qu'une vérité vient d'être appréhendée, conquise. Il y a une vertu poétique qui ne doit rien au talent. Si elle réside encore dans l'homme qui assemble les mots devant une table de travail, elle est surtout dans la chair sensible, dans l'âme rare et pénétrée qui reçoivent religieusement l'univers et qui le reçoivent sans intermédiaire. Ainsi j'offre en exemple celui qui écrit ingénuement :

Tout mon corps est poreux au vent frais du printemps... Partout je m'infinise et partout suis content...

Mais s'il me faut donner par ailleurs quelque preuve évidente de la rare maîtrise avec laquelle l'intuitif Paul Fort sait utiliser les dons de sa nature, je me plairai à citer la fin de cette *Invocation à la Flore de Mars*, qui rappelle si heureusement le métier merveilleux des artisans de la Pléiade :

Et vous, blancs bouleaux déliés, tirez, hors des mortes feuillées, votre chausson de velours vert, et qu'au zéphir chassant les feuilles on croie voir mille chaussons verts débarrasser la terre en deuil, des feuilles noires, des laides feuilles, mais aussi (bien qu'on les regrette) des feuilles couleur de chevreuil, — pour qu'embaume la violette !

Je voudrais parler de la poignante détresse qui trouble *l'Ivresse universelle*, de l'amertume du *Regret* et du *Cri d'adieu sur la colline du manoir*, mais je sens déjà qu'il me faudra trop brièvement considérer le livre troisième de *l'Aventure éternelle*, poème dont j'aime la gravité profonde et la frissonnante tristesse.

En lisant ce chant troisième j'ai retrouvé l'enfant tendre et effrayé dont les aventures forment un récit curieusement mêlé aux impressions les plus vives de l'heure et à tous autres souvenirs surgis au gré des mots, au gré des rythmes. Je ne saurai résumer succinctement l'idylle avec la douce Noémi, l'amoureuse fille du passeur... Je préfère copier quelques brefs et saisissants tableaux.

Le noir Décembre hurlait dehors, et dans la chambre, confusément, je vis ma mère
qui, lointaine, allumait la lampe, exagérant sur nous la nuit...

. . . .

L'hiver étend sa blanche rage sur les champs et sur les marais, et couvre d'un soleil distrait la mort crispée du paysage.

Chaque page de *l'Aventure éternelle* forme un poème défini, *déta-*

chable, si j'ose dire chaque page de ce grand poème demeure « un tout ». J'en donnerai comme exemple ces trois strophes, cette chanson de l'enfant malade et convalescent qui doit tout réapprendre :

Je dus redéfinir le monde, me questionner sur la fonction de chaque être en la création, de chaque chose et me répondre.
Laquelle coule? Une rivière. Lequel s'y penche? Le pêcheur. Laquelle embaume? L'île en fleurs. Lequel gronde et vient? Le tonnerre.
Oh! le triste questionnaire! oh! ne plus savoir tout par cœur! Laquelle coule? Une rivière. Lequel y passe? Le passeur.

Dirai-je pour conclure que c'est bien à cette découverte perpétuelle que nous assistons chaque fois qu'il nous est donné de lire un nouveau livre de Paul Fort? Il y a là le secret de l'éternelle jeunesse. Croyons-en celui qui nous dit avec une tranquille audace : « Vieillir est sot... »

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Laurent Evrard : *la Nuit*, B. Grasset, 3.50. — Hugues Lapaire: *Jean Teigneux*, Fasquelle, 3.50. — Albert Erlande : *l'Enfant de Bohême*, B. Grasset, 3.50. — Gaston Niepce : *C'était l'Automne*, B. Grasset, 3.50. — Edith Warthon : *Sous la neige*, Plon, 3.50. — Hilma Pylkkanen : *Saïmi Tervola*, B. Grasset, 3. 50. — Addy de Saint-Germain : *Choisir*, « Temps present », 3.50. — Henri Duvernois : *le Veau gras*, A. Favard, 3.50 — Jacques Morel : *les Feuilles mortes*, Hachette, 3.50. — Jean de Kerlecq : *la Chanson de l'Orient*, Ollendorff, 3.50. — Pierre Audibert : *Vireglas*, L. Figuière, 3.50. — G. d'Esparbès : *les Mystères de la Légion*, Flammarion, 3.50. — Rachilde : *Son Printemps*, Mercure de France, 3.50.

La Nuit, par Laurent Evrard. L'auteur du *Danger*, d'*Une leçon de vie*, est mort; il a sombré brusquement dans la nuit éternelle et il reste de ce merveilleux conteur une autre *Nuit*, où revit tout entier un talent qui serait probablement appelé génie, si Laurent Evrard avait su, comme un homme d'action, combattre littérairement pour sa propre cause, mais Laurent Evrard était une femme, un peu mystérieuse parce que très bien élevée, qui vivait presque continuellement à Venise, dans un palais ancien, loin du bruit et, la comtesse de la B. s'est en allée sans faire jamais parler d'elle comme il convient. La première fois que je lus une œuvre signée Laurent Evrard, je ne doutai pas que ce fût là une création virile et j'en rendis compte sans deviner la main féminine cachée entre les pages. Avant l'apparition de mon article, on me dit le vrai nom de ce nouveau penseur et il me fallut ajouter de vagues excuses pour mon ignorance. Mme de la B. me répondit ceci : « Si vous saviez comme je suis heureuse d'avoir été jugée en dehors de toute espèce de rites sociaux ! » De quoi pouvait bien se soucier, en effet, ce cerveau étonnant dont les imaginations semblent contenir toutes les sciences exactes y compris la prescience de l'au-delà, une sorte de gravité douloureuse qui est comme la

suprême amertume de la sagesse. Cette femme s'offrait le grand luxe des plus grandes dames d'autrefois : elle écrivait pour elle! Et elle devait être souverainement difficile. Dans une chronique de *Paris-Journal* je m'étais permis de dire qu'il n'y avait que deux philosophes parmi les femmes écrivains : Marie Lenéru et Laurent Evrard. De *pareilles professeurs* d'énergie ne devraient pas être accessibles à la mort ou aux infirmités. Laurent Evrard laisse donc *la Nuit* derrière elle, une nouvelle « qui a été menée par l'auteur jusqu'à la perfection ». Dans le même volume d'autres pages sont inachevées, mais aussi parfaites. Tout ce que touche cet écrivain est absolument réalisé. La préface de ce volume nous dit, très justement, « que Laurent Evrard fut doué d'une sorte de divination mentale ». Qu'est-ce que *la Nuit?* Un sujet devenu banal depuis de longues années, une étude sur la cécité. Quel est le littérateur un peu à la mode qui n'a pas demandé la charité, au nom de la psychologie, pour ses propres aveugles? Le sujet ne prêtait donc pas à l'originalité, cependant ceux qui ont fait le tour d'une chose par la pensée en découvrent tout à coup le prolongement idéal, l'onde hertzienne s'élargissant dans l'infini et frappant la multitude par ses courants d'intelligence, se renouvelant à chaque tour nouveau, employant le mot par la force des échos réveillés au fond de l'humanité entière. Voici le drame de *la Nuit :* un aveugle très averti, sans cesse surveillé par des parents qui ont voulu en faire, malgré la tristesse de son existence, un homme du monde incapable d'une défaillance physique, devient amoureux. La femme qu'il aime est une veuve un peu troublée à l'idée du sacrifice qu'elle aura certainement à lui faire en dépit de sa secrète attirance vers le renoncement : « Déjà tu t'es donnée sans t'estimer bien cher et parce que c'est assez de répondre à l'amour et d'être tout pour un seul... on ne vaut pas plus que cela. » Ayant donc réfléchi à tous ses pauvres gestes d'aveugle qu'elle a repoussé, elle va le retrouver, le soir, dans une bibliothèque où il doit travailler comme un travailleur ordinaire : *à la lueur des lampes.* Mais, c'est là où nous entrons dans la particulière horreur de ce drame intime : *Il n'y a pas de lampes*, les domestiques profitent de l'absence de contrôle pour laisser l'aveugle dans la plus complète obscurité, tous les rideaux et tous les volets tirés sur la nuit du dehors, et la nuit intérieure est telle que c'est la femme venue pour s'apitoyer qui devient *l'aveugle.* Laurent Evrard arrive à l'intensité de l'émotion sans aucun effort apparent. Elle envahit l'âme du lecteur comme l'eau de la mer, par la puissance éternelle du phénomène astral, doit envahir la grotte basse ou la grève à sec. C'est admirable! Laurent Evrard est mort. Une étonnante personnalité s'est dissoute dans la nuit des corps. L'âme de cet écrivain, le cerveau de cette femme de génie nous demeurent. Elle peut, incorruptible maintenant dans ses trois coffres de fer qui

s'ouvrent par ces mots : *le Danger*, *Une Leçon de vie* et *la Nuit*, vivre la longue existence des œuvres glorieuses.

Jean Teigneux, par Hugues Lapaire. Ce petit garçon farouche et très sentimental, qui offre un bouquet comme il offrirait son cœur, est un enfant d'alcoolique et il lui faut supporter toute sa vie les terribles affronts d'un ivrogne tombant sur lui dans les moments les plus solennels comme la marque de sa déchéance sociale. Il est battu, méconnu, on lui inflige toutes les tares et la teigne par-dessus le marché, mais il a cependant la récompense des princes déclarés charmants : on l'aime, une jolie fille, la fille de la maison de ses maîtres, s'il vous plaît, s'en éprend et il apprend, qu'elle est aussi une *esseulée*, une *champie*, c'est-à-dire une petite sans père. Ils se marieront pour faire un nid avec deux cœurs dedans, comme les oiseaux qui savent couver leurs pauvres secrets pour en tirer des chansons! Il y a de jolies scènes provinciales dans ce roman. A citer celle des *socialos* saluant les premières communiantes.

L'Enfant de Bohême, par Albert Erlande. Ceci est une fort jolie satire, la fine critique des dames sentimentales qui ont la trop vive admiration du Métèque. Wissling est un bohême de Prague. Il apparaît comme l'incarnation du beau ténébreux aux yeux d'une élégante parisienne un peu blasée sur les madrigaux courants. Elle l'aime et en a peur d'instinct, heureusement, car le personnage, tout enfant de bohême qu'il puisse être, représente un assez dangereux intrigant. En le laissant se tuer, elle débarrasse la société d'un vilain Monsieur, joueur, exploiteur, tricheur, probablement pire, et elle se garde, sans le savoir, pour un honnête garçon qui la mérite depuis longtemps.

C'était l'automne, par Gaston Niepce. Amour fleurissant aux saisons du Chrysantème. Rien de plus beau, de plus varié que ces fleurs qui ont en elles toutes les richesses, moins le parfum, qui est la véritable vie des fleurs, ce qui prouve leur âme et la permission qu'elles ont de durer ! Elisabeth fait le sacrifice du jeune époux à la jeune fille survenue au milieu de son idylle. Les belles femmes à leur déclin ont le sort des chrysantèmes, ce sont des fleurs promises à la tombe, elles doivent effeuiller leur beauté sur leur propre épitaphe et c'est encore ainsi qu'elles peuvent demeurer fières de leurs souvenirs.

Sous la neige, par Edith Warton. Curieux roman d'allure sage, dont les détails intimes sentent les intérieurs à la Dickens et qui se termine dans une catastrophe, un suicide manqué, très enfantin, assez peu en rapport avec la tranquillité cérébrale des deux héros : ils partent en *luge*, pour se fracasser au bas d'une montagne contre un arbre dans un nuage de neige soulevée. Ils n'en meurent pas et restent attachés, meurtris, devant leur éternel châtiment : la femme légitime.

Saïmi Tervola, par Hilma Pylkkanen. Une aimable Finnoise épouse un Suédois et leurs deux races entrent en luttes, malgré leur lune de miel prolongée. La jeune femme a des idées féministes très développées; elle rencontre, hélas! un étudiant professeur, aussi conférencier, qui lui parle un langage intellectuel dont son mari ne connaît pas le premier mot. Et il arrive ce qui doit arriver, malgré le petit enfant qui sera toujours entre eux comme un remords.

Choisir, par Addy de Saint-Germain. La fortune avec les soucis de la conquête ou la médiocrité d'un foyer de tout repos. Les deux filles du banquier ont des caractères opposés et finissent cependant par le mariage d'amour. Les millions reculent et la sensibilité reprend ses droits devant le désespoir du jeune abandonné. On verra donc courir de jolis petits enfants dans le parc.

Le Veau gras, par Henri Duvernois. Types de gourmands et de gourmets. Les unes apprécient l'amour qui rapporte, les autres préfèrent un bon dîner à l'art de savoir le manger. Le professeur de maintien à table lequel,plus que parti,malgré ses belles manières de dîneur arrivé, est une création tout à fait cocasse. Son dernier mot : « Rassurez-vous, Madame, je ne vomirai qu'à la maison », est d'ailleurs d'une amertume très moderne. Les snobs, qui savent digérer certaines exhibitions, sont encore plus forts et tout aussi à plaindre. Tout ce roman disloqué est de cette amusante philosophie.

Feuilles mortes, par Jacques Morel. Le drame et le duel de deux êtres mal assortis en l'état de mariage. La vertu n'y peut triompher qu'à force de patiente bonté. Les enfants pourraient être des fruits heureux donnant le bonheur et s'abritant sous ces feuilles mortes,mais on est seule, souvent plus seule, après leur départ qu'avant de les mettre au monde. Alors, à quoi bon ? Il faut brûler toute littérature pour purifier la vie et la rendre supportable quand on n'espère plus. Ce livre de femme est d'une sensibilité contenue honorant la femme qui l'écrivit.

La Chanson de l'Orient, par Jean de Kerleck. Petites *mille et une* aurores! Il y a tout l'ingénieux fabliau de l'Orient mis en bouquet..., que chacun peut respirer sans la crainte d'y trouver les naïves inconvenances en usage chez le Karageuz turc et aussi des vers posés de place en place comme un brin de papier d'Arménie parfumant les pièces de... prose.

Vireglas, par Pierre Audibert. Dans cette nouvelle, la plus longue, une bonne page dramatique sur la hantise du crapaud. *Le Monsieur chaste* est à la fois ironique et cruel. C'est un conte éternel, car on est généralement puni pour ne pas avoir voulu pécher dans ces sortes d'aventures.

Les Mystères de la Légion étrangère, par J. d'Esparbès. Sous le loup, un autre loup, c'est-à-dire un homme forcé par sa

propre conscience à fuir loin des civilisés. Il y a chez ces gens-là un point d'honneur qui est de se revivre en beauté après quelques laides actions. Il faut que le gouvernement soit de l'avis de l'auteur et qu'il aide ces hommes à se gouverner eux-mêmes et ne pas les laisser à la merci des froides lois ordinaires.

Son printemps, par Rachilde. Pour en finir avec ma légende d'auteur léger, voici une pauvre petite histoire plus sérieuse qu'on ne le pensera. Elle ne date pas d'hier..., elle fut vécue quand j'avais quinze ans et que j'avais pour amie intime sa principale héroïne. Mon tort est de n'avoir pas su commencer par elle... toutes mes autres histoires, mais on est simple toujours trop tard. (Et puis si vous croyez que c'est facile à raconter, un printemps de jeune fille de province au milieu de la vie endiablée des hivers parisiens !) Enfin, je vous donne ça pour ce que ça vaut : 3 fr. 50, et vous n'êtes pas forcés de l'acheter... puisque vous aimez mieux les autres, ceux qui m'ont donné, grâce à vous, chers lecteurs, une si mauvaise réputation !...

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Jules Lemaître : *Chateaubriand*, 1 vol. in-18, 3.50, Calmann-Lévy. — Chateaubriand : *Mémoires d'Outre-Tombe. Pages choisies, avec une introduction et des notes*, par Victor Giraud, 1 vol. in-18, 3.50. Hachette. — *J.-J. Rousseau raconté par les gazettes de son temps. Articles recueillis et annotés* par Pierre-Paul Plan. 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — Jean-Jacques Rousseau, *Pages célèbres*. Introduction de Louis Dumur. Edition du Bi-Centenaire (la Feuille littéraire), 0.10. — *Quelques lettres de J.-J. Rousseau* (*1766-1769*) publiées par Théophile Dufour, Genève.

Voici réunies en volume les conférences de M. Jules Lemaître sur **Chateaubriand**. C'est un grand honneur vraiment pour l'auteur d'*Atala* d'avoir été choisi par le conférencier après Racine et J.-J. Rousseau, et M. Jules Lemaître se rend bien compte que son jugement aura cours, quelque temps, dans le monde où on ne lit pas. Il n'y a plus d'autre Chateaubriand que celui du spirituel conférencier un Chateaubriand remis à sa vraie place, sagement reprimandé d'avoir menti, d'avoir trop ostensiblement composé son personnage. Le professeur a corrigé les devoirs (les œuvres) de l'élève, en soulignant les exagérations de son romantisme. Tout de même, il l'aime cet élève un peu fantasque, et on sent que Chateaubriand n'existe que depuis que le critique a daigné s'occuper de lui : « Je l'aime surtout vieillissant, comme j'ai aimé Racine et Fénelon, comme j'ai fini par aimer le pauvre Jean-Jacques, — parce que, à force de vivre avec les gens, on les comprend mieux, ou bien on s'habitue à leurs défauts, et aussi parce que, si dévorante et si illusionnée qu'ait été l'âme d'un homme, elle devient forcément, dans la

vieillesse, un peu plus sincère et un peu plus détachée. » Mais comment prendre au sérieux ce jeune cadet de Bretagne qui se laisse aimer par sa sœur, qui se marie et oublie sa femme pour courir après des images et des rêves? Et puis, cet *Essai sur les Révolutions*, d'un scepticisme si déterminé précédant de si peu *le Génie du Christianisme*. Il faut sourire, n'est-ce pas ? Chateaubriand avait-il la foi ? M. Jules Lemaître a interrogé un théologien. Oui, l'auteur du *Génie du Christianisme* avait la foi implicite. Car, il y a deux sortes de foi, l'implicite et l'explicite. Et cela tranquillise M. Jules Lemaître, et fait tomber son ironie. Ironie ? ce serait plutôt un ton un peu plaisantin, qui est agaçant à la longue. Je sais bien que le Maître s'adresse à un public un peu mondain qui aime l'esprit et la légère moquerie, mais cela s'adapte mal à Chateaubriand, dont l'ironie était plus grave. Et puis, pourquoi reprocher à René d'avoir été lui-même : il aurait fallu comprendre ce que sa « vanité » cachait d'orgueil et de grandeur. Cet orgueil était certes légitime : « C'est égal, il est vraiment désobligeant de voir un homme d'un si grand génie si constamment préoccupé de ce qu'il paraît aux yeux des autres hommes... ; sans cette vanité, qui ne se repose jamais, on l'aimerait mieux... »

En fermant ce livre, on se demande ce que M. Jules Lemaître a ajouté à notre connaissance du grand écrivain romantique ? Rien. Il l'aura même diminué dans certains esprits par sa préoccupation de ne l'étudier que dans ses petits défauts. Oh ! certes ! il l'a fait avec une certaine tendresse, mais il y a des amitiés qui ne comprennent pas.

§

Les *Mémoires d'Outre-Tombe* sont, dans l'histoire des Lettres françaises, écrit M. V. Giraud, « une œuvre au moins aussi considérable que les *Confessions*, de Rousseau ; ils sont pourtant beaucoup moins connus et beaucoup moins lus ». Une des principales raisons est la longueur de ces Mémoires, et surtout, peut-être, le prix de ces nombreux volumes. Aussi, est-ce un réel service que M. V. Giraud rend aux lettrés peu fortunés en leur donnant ces **Pages choisies** des **Mémoires d'Outre-Tombe**. L'attitude de Chateaubriand dans ces Mémoires est certes bien différente de celle de Jean-Jacques ; mais l'une et l'autre attitude étaient voulues. Chateaubriand écrivait, en effet, à Joubert : « Je ne dirai de moi que ce qui est convenable à ma dignité d'homme, et, j'ose le dire, à l'élévation de mon cœur. Il ne faut présenter au monde que ce qui beau... » Ce n'était pas l'opinion de Rousseau.

§

J.-J. Rousseau raconté par les gazettes de son

temps. Dans ce volume M. Pierre-Paul Plan a recueilli « les anecdotes, les comptes-rendus, les faits-divers, les commérages, les « échos », dirait-on aujourd'hui, relatifs à la personne et aux œuvres de Jean-Jacques Rousseau, durant la période qui a suivi l'apparition d'*Emile* jusqu'à celle des *Confessions* ». Ces anecdotes et ces jugements sont empruntés aux *Mémoires de Bachaumont*, à la *Correspondance secrète*, dite de Métra, au *Journal encyclopédique*, au *Mercure de France*, etc., etc.

Ces pages nous donnent donc sur Rousseau, sur son œuvre et sur les aventures de sa vie, l'opinion immédiate de ses contemporains. On lit dans les *Mémoires secrets*, dès l'apparition de l'*Emile*, 26 mai 1762 : « Le livre de Rousseau, lu à présent de beaucoup de monde, fait très grand bruit. Il est singulier, comme tout ce qui sort de la plume de ce philosophe, écrit fortement et pensé de même. » Et le 31 mai : « Le livre de Rousseau occasionne du scandale de plus en plus. La glaive et l'encensoir se réunissent contre l'auteur... »

Le 30 juin de cette année, l'auteur des *Mém. secr.* constate que, puisque tout Paris a lu *Emile*, « on peut former un résultat des jugements sur ce livre, qui ne sont pas, dit-il, aussi divers qu'on pourrait le présumer d'un ouvrage aussi singulier ». Suit le résumé de ces critiques, qui sont très sages et très justes et qui n'ont rien perdu de leur valeur. Voici la conclusion : « Il suit de cet exposé que ce livre, plein de belles et sublimes spéculations, ne sera d'aucun usage dans la pratique. On le lit, et on le lira sans doute avec avidité, parce que l'homme aime mieux le singulier que l'utile. Il faut avouer que l'auteur possède au suprême degré la partie du sentiment. Eh! que ne pardonne-t-on pas à qui sait émouvoir ! »

Le 3 septembre 1762, on lit : « *Le Contrat social* se répand insensiblement. Il est très important qu'un pareil ouvrage ne fermente pas dans les têtes faciles à s'exalter : il en résulterait de très grands désordres. » Nous assistons ainsi au développement de l'influence de Rousseau jusqu'aux approches de la Révolution, qui devait être la consécration de ses idées. Il serait curieux de rechercher les influences subies par Rousseau, mais c'est ce que ses contemporains ne pouvaient voir. Nous ne pouvons suivre pas à pas l'auteur des *Mémoires secrets* : on y trouvera le reflet de tous les gestes de tous les écrits du citoyen de Genève. Déjà, lorsque parurent les *Confessions*, la sensibilité de Rousseau s'est insinuée dans la langue, et cette page de la *Correspondance secrète* est bien d'un disciple du philosophe.

Pour moi, j'élèverai toujours ma faible voix en faveur de l'immortel citoyen de Genève. Mon âme jouit du plaisir de croire qu'il fut réellement vertueux. Quand sa misanthropie commence à me devenir insupportable, je me rappelle qu'il fut horriblement persécuté ; je me souviens que les

âmes énergiques s'indignent facilement contre ce partage inégal que fait la destinée, de l'autorité aux gens médiocres et vils, et de l'impuissance civile au génie, et je trouve alors cent raisons qui justifient son dégoût pour les hommes. Quel que soit le jugement, j'admirerai sans cesse l'auteur d'*Emile*, je choisirai ses ouvrages, je respecterai sa mémoire, je le regretterai comme un des bienfaiteurs de l'humanité, en un mot, *manibus dabo lilia plenis.*

C'est de la critique sentimentale et qui ne donne pas ses raisons ; mais il faut remercier M. P.-P. Plan d'avoir ainsi recherché pour notre amusement et notre instruction, dans les gazettes du temps, les témoignages de l'admiration de ses contemporains pour l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, qui est, ainsi que ne craint pas de l'écrire M. Louis Dumur, « le plus grand nom littéraire de la France ».

Dans son Introduction aux **Pages célèbres** de **Jean-Jacques Rousseau** (*la Feuille littéraire*), Louis Dumur nous démontre que, bien que né « hors des frontières politiques de la France », Rousseau est authentiquement français, par le sang, par les qualités de race, par les défauts mêmes : « Du Français, Rousseau détient dans sa structure intime tout l'appareil atavique. Il en charrie dans ses veines le long moyen âge ; il a sucé le lait de sa renaissance. De son classicisme, si sa lignée n'en a pas directement subi l'empreinte, elle en a reçu la culture : Corneille, La Fontaine, Molière n'étaient pas moins lus à Genève qu'à Paris et l'étaient certainement beaucoup plus que dans la plupart des villes provinciales françaises. »

Alors, se demande le critique, comment se fait-il qu'aucun nom ne soit encore plus discuté que le sien ? Certes, on ne met pas en cause son génie littéraire, mais c'est son génie même qui rend son influence plus pernicieuse. On hait Rousseau d'avoir été le précurseur, l'instigateur de la révolution et du romantisme. On oublie les autres annonciateurs et propagateurs de la Révolution et du romantisme pour n'accuser que Rousseau ; on oublie que Voltaire tout autant que lui, et plus que lui peut-être, que les Encyclopédistes ont miné l'ancien régime. On excuse les écrivains romantiques, depuis Chateaubriand jusqu'à Musset, d'avoir trop complaisamment écouté la voix du philosophe. Pourtant, tandis que Voltaire se montrait l'ennemi de la religion, Rousseau s'affirmait « l'apôtre de la morale et de la conscience, le héraut de l'immortalité de l'âme et de la providence divine, le restaurateur du sentiment religieux ». Bien mieux, ajoute M. Dumur, « cette conscience est entièrement imprégnée de christianisme, cette morale est celle qui trouve son fondement dans les principes bibliques, ce Dieu, loin d'être l'entité philosophique et froide de celui à qui Voltaire trouva plaisant d'ériger un temple, ce Dieu de Rousseau n'est autre que celui du croyant, et le plus bel

éloge de l'Evangile qui soit jamais sorti d'une plume profane, c'est l'auteur de la *Profession de foi du vicaire savoyard* qui l'a écrit. »

Alors, pourquoi Rousseau fut-il et est-il encore tant détesté « de la réaction » ? C'est qu'il fut un démocrate, le premier des démocrates. Et M. Dumur doit bien avouer qu'on avait quelque raison de se méfier du christianisme de Rousseau, et qu'en effet, au point de vue social, il était beaucoup plus dangereux que l'athéisme ou le vague déisme de Voltaire. Mais la Révolution s'est faite au profit de la bourgeoisie et « la révolution de Rousseau est encore à venir ». Mais ces principes démocratiques, où Rousseau les avait-il puisés, d'où « tenait-il ce profond instinct populaire » ? De son origine genevoise ? Si Genève était républicaine, elle n'était nullement démocratique. « La source, la vraie source du rousseauisme n'est autre que Rousseau lui-même. » Ce que Rousseau appelle l'homme naturel, c'est l'homme du peuple, c'est Rousseau lui-même, et M. Dumur nous explique combien le discours sur les lettres et les arts était sa vraie pensée : le retour à la nature, c'est-à-dire le retour à la simplicité, loin des complications sociales. Et M. Dumur adapte, par un raisonnement logique quoique subtil, la pensée de Rousseau aux découvertes de la science actuelle, en ce qui regarde l'humanité primitive, plus artificielle que l'humanité civilisée : « Parti inconscient de la nature, l'homme, après s'en être arbitrairement écarté, y revient par une marche consciente, la marche même de la civilisation. C'est le retour à la nature. » Rousseau fut si peu un rétrograde, expose encore M. Dumur, que c'est lui qu'on trouve au chevet du berceau de la civilisation contemporaine, précurseur et créateur, « puisque, par la puissance de son génie d'écrivain, il put insuffler à tout un peuple, à toute une époque, à toute une civilisation, la merveilleuse vie nouvelle qui l'animait ».

Aussi, conclut M. Dumur, quelle que soit la place que lui ait faite la postérité, cette place n'est pas encore celle qu'elle lui doit : il est notre Gœthe, notre Shakespeare, notre Dante, et nous devons saluer en Jean-Jacques Rousseau « le plus grand nom littéraire de la France ». On ne pouvait par un plus bel et plus enthousiaste hommage célébrer le deux-centième anniversaire de la naissance du philosophe.

Il faut signaler à cette occasion **quelques Lettres de J.-J. Rousseau** (1766-1769) publiées à Genève par Théophile Dufour : elles nous renseignent sur le séjour du philosophe en Angleterre. En 1874, explique M. Dufour, le British Museum a acquis d'un libraire 117 feuillets manuscrits provenant de Richard Davenport, l'hôte de Rousseau à Wootton. « Ces papiers comprennent, entre autres, les originaux de 45 lettres adressées ou communiquées à R. Davenport (dont 27 de son pensionnaire et 7 de Hume), des docu-

ments relatifs au testament de Jean-Jacques, et quelques notes ou brouillons, abandonnés par lui dans la maison qu'il avait habitée pendant quatorze mois. » Vingt-et-une de ces lettres étaient jusqu'alors demeurées inédites.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Emile Magne : *Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet*, 1597-1635. *Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet*, 1635-1648, « Mercure de France », 3 fr. 50 chaque vol. — Jacques Boulenger : *Le Grand Siècle*. Hachette, 5 fr. — Eugène Griselle : *Fénelon, études historiques*. Hachette, 3 fr. 50.

Ces quelques lignes sur le dernier ouvrage de M. Magne, **Voiture et l'hôtel de Rambouillet**, ne sauraient être que rétrospectives. Tout a été dit sur les livres de M. Magne, et j'ai été l'un des premiers à tout dire, je me permets de me rendre ce témoignage. A propos d'un de ces récents volumes, j'exprimais l'avis, parlant de la masse des documents remués, que de telles recherches avaient quelque chose de surabondant et semblaient appeler quelque vaste cadre synthétique, où elles trouvassent tout leur emploi. Dans ce sens, un sujet s'indiquait, l'histoire de l'Hôtel de Rambouillet centre et « ombilic » de cette région sociale que hante, dans la premiere moitié du XVIIe siècle, l'érudition de M. Magne. Je suis persuadé d'avance que c'est ici de même, à maints égards, le centre de l'œuvre de M. Emile Magne.

Il y a, sur un fond permanent, chatoyant et dru d'histoire mondaine, d'amusants épisodes d'histoire politique dans la vie de Voiture, et je me demande si ce n'est pas surtout par là que ce personnage appartiendrait proprement à cette rubrique. Mais, passons : il est bien évident qu'il ne faut pas rechercher là l'impression à apprécier, et sur laquelle je vais, dans un instant, dire un mot ou deux. Notons seulement au passage, parmi ces épisodes politico-diplomatiques, l'ambassade de M. de Voiture à Madrid, comme représentant de ce fou de Gaston d'Orléans, qui pensait à gagner Philippe IV à ses mauvaises équipées contre Richelieu et Louis XIII ; ambassade qui n'eut pas la moindre importance, ainsi qu'il ressort des documents nouveaux consultés par M. Magne, mais qui est l'occasion d'un picaresque tableau de curiosités et truculences madrilènes. Notons, dans le même ordre de faits, les rapports de Voiture avec le même Gaston, auprès de qui il occupa d'assez importantes charges ; puis les relations qu'il sut se ménager, par la suite, avec Richelieu, enfin avec Mazarin, et les emplois plus ou moins diplomatiques et auliques qu'elles rapportèrent. Il y a, dans tout cela, à glaner pour l'histoire politique ; dans le voyage en Espagne surtout, qui, tout en n'ayant eu aucun résultat, confirme de façon curieuse ce que l'on

savait des espoirs mis par la cour de Madrid en la révolte et les intrigues du frère de Louis XIII.

Reste l'Hôtel de Rambouillet, l'histoire mondaine-littéraire, soit à peu près le tout. Elle est peu de notre ressort, et c'est dommage, car il n'eût jamais été plus agréable de suivre M. Emile Magne. L'auteur de *Mme de la Suze* n'a jamais avec plus de verve pratiqué l'érudition colorée. Il a un don pour rendre, à propos de renseignements historiques, l'agitation de ces cercles de grands seigneurs, de belles dames, de femmes d'esprit et de gens de lettres. Il est là, dans l'hôtel de Rambouillet, au centre de ses études, au centre de ce monde dont il a multiplié, avec grande virtuosité de touche et de savoir, les figures et les gestes. Voiture, si répandu, si fêté, lui fut en quelque sorte, ici, l'homme passe-partout. Voiture est le type de ces hommes de lettres, situés moralement ni trop haut ni trop bas, — comme, en ces temps-là, Corneille et à l'autre pôle Boisrobert, — avec lesquels ni on ne s'isole ni on ne s'acoquine, qui sont excellents à suivre dans le monde. On relira, si l'on veut, la mémoire rafraîchie par les bibliographies de M. Magne, les œuvres de Voiture, non seulement les *Lettres* qu'il ne faudra jamais négliger, mais ses autres écrits, poésies et fictions romanesques. Toutefois, il est bien vrai que la meilleure gloire de ce Voiture, c'est d'avoir eu une vie représentative en tous sens de la société pour laquelle il semblait né, et qui semblait faite de toute éternité pour lui.

A l'Hôtel de Rambouillet, durant la première moitié du XVIIe siècle, de la fin du règne de Henri IV au commencement du règne de Louis XIV, et plus particulièrement de 1635 à 1665, se forme la sociabilité qui devait se propager sous le Grand Roi. La finesse de jugement et de mœurs est née là, — là, entre une époque de pauvre culture mondaine comme celle de Henri IV et les temps de la grande vie de Cour sous le Roi-Soleil. Ce fut un moment unique et fécond de la société et de la culture françaises, et les moqueries de Molière dénotent quelque ingratitude inconsciente, et n'atteignent d'ailleurs que les exagérations d'une manière finissante.

Sans doute, sous cette finesse de mœurs et de commerce elle-même, et tout au fond, il ne faut pas trop chercher ce qu'il put y avoir (mêlé à des qualités aussi de fond) : bien des appétits de toutes sortes, lâchés. Mais le bel esprit affina la galanterie; le goût stylisa la passion ; le tact tint lieu des scrupules. On peut donc assez oublier le fond (ou partie du fond), à peu près comme devant une chère exquise on en oublie le cuisinage ; c'est assez permis ; — et, ce que je veux dire, c'est que l'on serait tenté de trouver que M. Magne n'a pas assez usé de la faculté. De ce monde où tout se résout en « grâce » et en « politesse », M. Magne a été le peintre verveux, mais non pas tout à fait achevé, en ce sens qu'il reste partout quelque peu trop

haut en couleur. Sa palette se charge de trop de rutilante et chaude physiologie. C'est brillant, sensuel, spirituel aussi, — et quelque peu sans entrailles. M. Magne a une manière toute sensuelle, par exemple, à propos du voyage de Voiture en Espagne, de pérégriner aux sources espagnoles de la littérature du temps de Louis XIII. Pélerin picaresque et gaillard ! J'aurais voulu un autre sentiment du chevaleresque. Est-ce parce que le Voiture de M. Magne arrive de l'Hôtel de Rambouillet de M. Magne qu'il ne peut pas l'éprouver en Espagne, ce sentiment ; ou bien est-ce parce qu'il débarque de l'Espagne de notre auteur, — une Espagne en rut, — qu'il demeure fermé à certaines délicatesses de l'authentique Hôtel de Rambouillet ? Bref, nous l'avons déjà dit, et ce sentiment, ici, persiste et se précise : de toutes les impressions reçues parmi la haute Société française sous Louis XIII et plus tard, « c'est surtout celle de la grandissime ardeur galante de ce monde qui semble dominer. La gamme des qualités vraiment fines, à supposer (comme je le crois) qu'il y ait eu lieu d'en tenir compte, est, semble-t-il, peu rendue... » Cela tient à ce que ce remarquable érudit a voulu (pour des raisons excellentes, que j'ai naguère indiquées et que je goûte, mais qui me paraissent s'exagérer quelque peu) être un styliste aussi, et que son style, où s'exaltent de plus en plus les couleurs et les chairs, l'a conduit, littérairement, par des avenues un peu courtes, à la sensualité. Et cela tient encore à notre époque furieusement épicurienne, dont la volupté têtue s'ajoute, par un écrivain qui est bien de son temps, à la volupté des temps évoqués. L'esprit de volupté et l'esprit de finesse ne vont peut-être pas toujours ensemble, passé un certain point.

Pour la collection de « l'Histoire de France racontée à tous », publiée sous la direction de M. Fr. Funck-Brentano, M. Jacques Boulanger a écrit, sur **Le Grand Siècle**, un résumé dont l'élégance séduit. Ce résumé commence à la mort de Henri IV et s'achève à la mort de Louis XIV, sans que la considérable quantité de faits ainsi remuée donne prise à la confusion. Il y a de tout ce qu'il faut là-dedans : affaires politiques et religieuses, exposés d'institutions, événements de l'intérieur et de l'extérieur, mouvements d'idées, tableaux de mœurs et de société, gestes des grands et moyens personnages, rapides analyses des situations en France et de par l'Europe, sans parler des traités et des guerres. Je voudrais passer ma vie à lire des résumés pareils pour me reposer l'esprit de tant de micromanies. On se retrouve un tout autre homme après avoir un peu considéré ces ensembles : la mémoire ravigorée, on s'aperçoit qu'on sait tout de même quelque chose. Et quand je dis : « résumé » (je le dis un peu trop souvent), il ne ne faut pas entendre ici quelque compilation scolaire (ceci même n'est pas à dédaigner, du reste) : ou si M. Boulenger fait œuvre de compilateur, il le fait avec un esprit qui la rend

bien légère et animée, sans qu'elle cesse d'être ferme. Oui, il y a bien de l'esprit là-dedans. Lisez notamment les chapitres sur la Fronde et sur Mazarin. On trouve là certaine petite phrase tout à fait amusante, quand il est question de cette subite embrassade entre deux pugilats que fut la paix de Rueil : « Mazarin eut un succès personnel. » Que je vois bien l'air ravi et modeste, avec la forte envie de s'en rire, du diable de Sicilien ! Cette petite phrase, on ne peut pas se la dire sans mimer involontairement le personnage. Jamais il ne m'a si bien réjoui. On lui veut pis que pendre, et cependant le voilà qui tout d'un coup récolte « un succès personnel ». Il n'y avait que l'« illustrissimo facchino » pour de tels hauts faits de souplesse.

Oui, tout ceci est spirituel — et élégant, peut-être même trop : car on sent très bien que, chez notre historien, la modération humoristique, l'enjoué, le peu de passion des jugements, est *surtout* une suite de l'élégance que M. Boulenger, biographe de Brummell, apporte dans ses écrits. De cette élégance, et non pas de quelque motif plus fort. Sans doute, jamais disposition d'esprit ne fut meilleure pour apprécier la grande mine de Louis XIV et, de là, pour sentir les éminentes qualités de ce roi. Mais, en même temps, l'on ne se prononce pas assez sur maints chapitres d'importance. Sur cette Fronde, par exemple : ce n'est pas M. Boulenger qui, en cette occasion, constaterait avec quelque chagrin, comme M. Lavisse, combien peu la France était organisée pour résister bientôt à l'absolutisme royal. Toutefois, sans lui demander de constater cela, on pourrait souhaiter quelque chose de plus général et de plus appuyé. De même, on ne sait pas trop, si je ne me trompe, ce que l'auteur pense du Jansénisme, car on ne voit pas, d'après ce qu'il dit, si le Jansénisme fut « un épisode de la réaction catholique du XVIIe siècle » parce qu'il arriva que sa dureté réagit, elle aussi, contre le « libertinage païen du XVIIe siècle », ou bien parce qu'il fut une des choses contre lesquelles le catholicisme réagit au XVIIe siècle. Par suite, la position de cet « épisode » peut sembler mal définie. Plus loin, il est vrai, l'appréciation assez favorable accordée à la Révocation de l'Edit de Nantes peut nous aider à fixer nos idées, Jansénisme et Protestantisme voisinant quelque peu ; et d'ailleurs, ici encore, l'auteur finalement nous laisse à juger. Tâche rendue aisée, disons-le, par la clarté générale répandue sur cette œuvre. Une autre qualité qu'on exige d'un résumé, c'est d'être au courant : on la trouve dans celui-ci. J'y ai constaté maintes fois les plus récentes mises au point indiquées par l'érudition contemporaine (dans les pages sur Louis XIII, par exemple). Enfin chacune des divisions de l'œuvre s'accompagne des dernières bibliographies relatives à la matière.

M. Eugène Griselle, l'un des promoteurs de cette étude scientifique des classiques religieux française à laquelle nous devons

des ouvrages comme le livre de M. Henri Brémond sur Fénelon (1), a groupé sous ce titre : **Fénelon, études historiques**, une série de notes et de documents dont l'utilité se constate dès maintenant, et se retrouvera le jour où l'on édifiera, selon le vœu de M. Griselle, une Edition générale et définitive des œuvres de l'archevêque de Cambrai.

Des présentes études deux aspects de la carrière de Fénelon ressortent surtout : le rôle « presque inconnu » de Fénelon comme prédicateur, et la condamnation de *l'Explication des Maximes des Saints*.

La contribution apportée par M. Griselle à l'étude de la carrière oratoire de Fénelon comporte, avec une notice de l'auteur sur les sermons de Fénelon, diverses suggestions historiques et bibliographiques concernant certains inédits à retrouver ou certains fragments à compléter. Viennent ensuite, comme partie essentielle, des « Lettres sur le Quiétisme », abondante série de textes inédits qui doit faire la joie des Féneloniens, toujours avides de nouvelles lumières sur la Querelle du Quiétisme et sur la biographie et la psychologie de Fénelon au cours de cette querelle. Complétant l'histoire du procès de Fénelon, ces Lettres achèvent de nous mettre au fait des dessous, déjà indiqués en partie par M. Brémond, de cette affaire. Et c'est ici qu'on peut répéter : « Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots ? », quand on voit l'acharnement des familiers de Bossuet contre l'archevêque de Cambrai ; par exemple, le zèle fanatique, en cour de Rome, du neveu de l'évêque de Meaux. Ces intermédiaires déshonorèrent la controverse en la ramenant à une question de personnalités. Les péripéties sans grandeur du duel qui aboutit à la condamnation de Fénelon sont là minutieusement exposées. A quoi se joint, comme annexe naturelle, le texte, revu et augmenté, d'un rapport : « Notes d'un contemporain sur la lutte de Bossuet contre le Quiétisme », qu'on croit être une analyse du *Mémoire* de Ledieu sur le même sujet. Enfin quelques fragments relatifs à la Correspondance de Fénelon complètent le volume, qui s'ouvre sur un magistral projet de Bibliographie fénelonienne.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

J. Novicow : *La Morale et l'Intérêt dans les rapports individuels et internationaux*, 1 vol. in-8, 5 fr., Alcan. — A. Marceron : *la Morale par l'Etat*, 1 vol. in-8, 5 fr., Alcan. — L. Dugas : *l'Education du Caractère*, 1 vol. in-8, 5 fr., Alcan. — P. Sollier : *Morale et Moralité*, 1 vol. in-16, 2.50, Alcan. — H. Urtin : *l'Action criminelle*, 1 vol. in-8, 5 fr., Alcan. — Memento.

Le rationalisme issu du XVIIIe siècle garde de nos jours un certain

(1) *Apologie pour Fénelon*. Voir *Mercure de France* du 1er mars 1911.

crédit et continue d'inspirer pas mal de politiques et de moralistes. Le rationalisme est un acte de foi dans la puissance de la Raison. Il croit que la raison peut dégager des faits ou imposer aux faits (au fond c'est tout un) un ordre explicable, un système de lois universellement valables ; qu'elle est capable de science et de prévoyance aussi bien en ce qui concerne le monde moral que l'univers physique. Ce rationalisme implique un optimisme moral et social. Il croit à une harmonie au moins virtuelle entre les divers éléments qui agissent et réagissent les uns sur les autres dans la nature humaine et dans la société ; harmonie d'abord entre les diverses facultés ou tendances qui composent l'individu ; harmonie ensuite entre l'individu lui-même et son milieu social, national, humain. — Ce rationalisme est dogmatique et unitaire ; il asservit l'individu à une conception d'ensemble, à une vérité et à un bien soi-disant objectifs. Par voie de conséquence, ce rationalisme est moralisant, éducationniste, étatiste, et aussi, ce qui n'est pas une contradiction en dépit d'une certaine apparence, internationaliste, pacifiste, humanitaire, planétaire, voire même cosmique.

Le rationalisme triomphe dans le récent livre de M. Novicow : **la Morale et l'Intérêt dans les rapports individuels et internationaux**. M. Novicow est un continuateur de Bentham. C'est un Bentham plus naïf et plus utopiste ; un Bentham emballé, dupe de l'enthousiasme un peu homaisien que lui causent les découvertes scientifiques, les connaissances géographiques, le progrès de l'outillage, la facilité accrue des communications, etc. M. Novicow répond trait pour trait au signalement du parfait rationaliste. Il voudrait faire disparaître les désharmonies. Il voudrait rationaliser l'univers. Tâche un peu bien ambitieuse. Mais M. Novicow la trouve très simple. Il n'y a qu'à convaincre tous les hommes de quelques vérités qui lui paraissent limpides : identité de l'intérêt et de la morale ; de l'intérêt particulier et de l'intérêt général ; de l'intérêt national et de l'intérêt international. Le remède proposé est la fédération des peuples. — Nous ne discuterons pas ces diverses thèses : elles sont trop manifestement un produit de la raison abstraite qui isole artificiellement une idée de tout ce qui la limite et la contredit dans la réalité. M. Novicow croit à la possibilité d'inculquer aux hommes ces idéaux abstraits et de les faire agir en conséquence. « Du moment que, pour pousser les hommes à faire le bien, il n'est pas nécessaire de changer leur nature, mais seulement leurs idées, tout le monde comprend que la tâche est grandement facilitée ; on voit que la morale n'est pas en fonction de la nature humaine, mais seulement en fonction des idées qui dominent dans nos esprits, c'est-à-dire, en définitive, de la science. » — Oui, si l'homme était exclusivement ou même s'il était avant tout un être rationnel, ratiocinant et

calculateur, l'*homo rationalis*, l'*homo economicus* des philosophes du XVIIIe siècle. Mais si cette conception de la nature humaine était relativement excusable à l'époque de Bentham, qui ne voit aujourd'hui, après les récents travaux de psychologie affective qui ont mis en lumière la pluralité des logiques antagonistes qui se partagent l'esprit humain et la primauté indéniable de la logique des sentiments et des passions sur la logique intellectuelle, qui ne voit le peu d'efficacité des tentatives de moralisation universelle par l'idée? Qui ne se demande, avec le héros intellectuel de M. Gonzague Truc, « si l'intruction est la panacée qui doit mener les races vers cet idéal de bonheur que chaque âge rêve tout en faisant son possible pour s'en éloigner ? (1) » — Le moralisme scientiste suppose la croyance à un ordre idéal, économique, social, moral, auquel on devra se conformer ou dont on s'efforcera de hâter l'avènement. Mais cet ordre est-il compatible avec les conditions de l'activité humaine? L'élément lutte, conflit, désharmonie, désordre, aléa, incertitude, imprévoyance, n'est-il pas inhérent à la vie, à la vie des peuples comme à celle des individus? Au fond le rationalisme benthamiste de M. Novicow ne diffère pas essentiellement de l'idéalisme *a priori* d'un Platon ou d'un Kant. De part et d'autre, c'est le même acte de foi dans la rationalité de l'univers ; c'est la même réponse optimiste donnée à l'éternelle et insoluble question :

Si les nations sont des femmes guidées
Par les étoiles d'or des divines idées
Ou de folles enfants sans lampes dans la nuit
Se heurtant et pleurant et que rien ne conduit.

§

Si le rationalisme était chassé de ses vieilles forteresses, le benthamisme et l'économie politique orthodoxe, il trouverait un refuge dans la philosophie universitaire. On a reproché souvent à cette philosophie son intellectualisme abstrait, son idéalisme insoucieux des faits, son optimisme superficiel. Ce n'est pas tout à fait à tort. Néanmoins certains signes de lassitude et de désabusement semblent annoncer sinon l'abdication du rationalisme pédagogique, du moins une notable réduction de ses prétentions.

A ce point de vue, le livre de M. A. Marceron : **La Morale par l'Etat,** est instructif. Ce n'est pas que l'auteur renonce au dogmatisme pédagogique et à l'étatisme universitaire. Le titre même de son livre en fait foi. C'est même, semble-t-il, son amour de l'unité morale et du conformisme pédagogique qui l'amène à jeter par-dessus bord les idéologies en honneur jusqu'ici dans l'enseignement, et à leur opposer sa conception d'une neutralité scolaire fondée sur un scep-

(1) *Monsieur de Nugbo philosophe*, p. 128.

ticisme spéculatif avoué et un parfait agnosticisme éthique. — On sait qu'il existe en France, depuis une trentaine d'années, je ne dirai pas une métaphysique d'Etat, ni une métaphysique officielle, mais du moins une philosophie dominante, une philosophie qui a donné le ton à l'enseignement universitaire. Il y a eu la morale kantienne d'abord ; plus récemment le solidarisme de M. L. Bourgeois. Depuis quelques années, c'est la morale sociologique des disciples de M. Durkheim qui semble briguer la succession de ses deux devancières et aspirer à son tour à l'hégémonie pédagogique. Or, voici que M. Marceron renvoie aux vieilles lunes non seulement la morale kantienne et l'éthique solidariste, mais aussi la morale durkheimiste qu'il convainct, avec beaucoup de justesse d'ailleurs, d'être une simple métaphysique tout comme les idéologies morales qui l'ont précédée. Or une métaphysique, quelle qu'elle soit, ne peut servir de base à l'enseignement d'une morale nationale. Il n'est pas bon que chaque maître développe du haut de sa chaire sa métaphysique et son éthique personnelle. M. Marceron, défiant à l'endroit des idéologies et « soucieux de réalisations », propose simplement pour base à l'enseignement éthique « la loi positive et la morale implicitement contenue dans le système des lois de l'Etat ». Le légalisme, voilà la morale. C'est là une transposition de l'Impératif kantien qui devient l'Impératif légal. Au formalisme abstrait du philosophe allemand se substitue un formalisme juridique qui a l'avantage d'être précis, positif, et d'échapper aux critiques et aux discussions d'ordre philosophique, religieux et politique. En quoi M. Marceron se fait peut-être illusion ; mais il n'importe. Ce qui est intéressant ici à noter, c'est l'échec avoué de l'idéologie rationaliste ; c'est le refus de lier la morale à des postulats indémontrables.

De l'adoption de ce point de vue résultent deux conséquences ; 1° au point de vue théorique, extension moindre de l'idéal éthique qui n'est plus un idéal universel, humain, mais national, local ; 2° au point de vue pratique, un certain rétrécissement de la sphère de la morale; une latitude plus grande laissée sur certains points à la conduite individuelle. En effet, du moment que légalité et moralité se recouvrent, on peut considérer à la rigueur comme permis par la morale tout ce qui n'est pas interdit par la loi. C'est peut-être par une application de cette idée que M. Marceron se sépare de M. Payot dans la morale sexuelle à l'usage des jeunes gens. Tandis que M. Payot prescrit la chasteté au jeune étudiant, M. Marceron lui permet des visites raisonnablement espacées chez des personnes complaisantes. Il lui interdit seulement, conformément aux articles spéciaux du Code, la recherche de la femme mariée.

J'ai dit qu'il n'était pas sûr que la morale légaliste échappât aux critiques. Cela est évident. Et d'abord critique de principe. M. Mar-

ceron pose comme axiome indiscutable cette proposition prétendue analytique : La loi doit être respectée ; la loi, c'est la loi. Cet argument tout verbal ne persuadera pas vraisemblablement les partisans d'un individualisme éthique, à la façon d'Herbert Spencer, qui « mettent les injonctions éthiques au-dessus des injonctions légales » ; ni à plus forte raison les anarchistes illégalistes. Quant aux immoralistes, ils se réjouiront de voir la morale en revenir avec M. Marceron à ses formes les plus élémentaires et les plus simplistes : la morale du clan où les commandements sociaux étaient tout ; ou encore la morale de Hobbes pour lequel la volonté du prince faisait le bien et le mal ; ou simplement la morale courante pour laquelle la crainte du gendarme est le commencement et la fin de la sagesse. On peut trouver que, pour la morale, c'est un peu un suicide que de s'absorber dans la légalité. Si M. Faguet avait connu la tentative de M. Marceron, il eût pu ajouter un chapitre à sa *Démission de la Morale*.

Le livre de M. Marceron nous présente une curieuse dissociation entre deux attitudes ordinairement associées : le rationalisme et l'éducationnisme. En un sens, M. Marceron sacrifie le rationalisme à l'éducationnisme. Car c'est pour unifier l'enseignement de la morale qu'il isole cette dernière de toute métamorale. M. Marceron est un fervent de l'éducation. Il reprend l'idée déplaisante d'un clergé laïque. L'éducateur doit toujours se rappeler qu'il est prêtre : *Tu es sacerdos*... On trouve aussi chez lui le travers propre à beaucoup de théoriciens de la pédagogie et qui consiste à tracer de l'éducateur un portrait utopique à force de perfection. A voir l'énumération des qualités, aptitudes, vertus et mérites requis de l'éducateur, on peut se demander combien de ministres de l'Instruction Publique pourraient faire de bons instituteurs.

§

La note pessimiste est rare chez les philosophes universitaires. Si ce n'est pas une note franchement pessimiste que donne M. L. Dugas dans son **Education du caractère**, c'est du moins un stoïcisme assez amer qu'il y exprime. Il oppose sa conception du caractère à celle, trop optimiste, de sir John Lubbock dans *le Bonheur de vivre* et de M. Payot dans *l'Education de la volonté*. Il faut voir l'autre côté des choses. « Il n'est pas vrai, en effet, que la pleine possession de nous-mêmes, la fidelité à notre caractère aille jamais sans effort ni souffrance. . Il n'est pas vrai qu'elle nous assure le bonheur personnel et intime. Il l'est encore moins qu'elle nous assure les avantages sociaux... L'éloge que les hommes font du caractère est suspect. Ce qu'ils appellent ainsi, c'est souvent l'abdication de la personnalité... Si le caractère était véritablement conçu comme il doit être, il se trouverait peu de gens pour y aspirer et y prétendre et

moins encore peut-être pour le prêcher à leurs enfants, car il paraîtrait alors ce qu'il est, une *via dolorosa*... ». M. Dugas reste fidèle au rationalisme en ce qu'il conçoit un ordre idéal, une harmonie intérieure et sociale ; mais il reconnaît que cet idéal n'est qu'un *pium desiderium*. Il a un sentiment profond des obstacles intérieurs ou extérieurs qui s'opposent à la réalisation de l'idéal du caractère. La morale à notre usage ne peut être qu'une morale de gens vivant en état de guerre.

§

M. Sollier, dans **Morale et Moralité**, s'écarte sensiblement du rationalisme éthique. Il découvre la source de la moralité non dans la raison, mais dans l'affectivité. Il distingue morale et moralité. La moralité est le produit, l'expression directe de l'affectivité ; elle est spontanée. La morale, c'est la moralité codifiée, par là même plus ou moins artificielle et arbitraire, écho des convenances sociales à un moment donné. Il n'y a jamais adéquation entre la morale et la moralité. La morale est toujours en retard sur la moralité spontanée.

§

M. H. Urtin, dans **l'Action criminelle**, développe une criminologie rationaliste et optimiste. Il croit à une diminution progressive de la criminalité grâce à une adaptation croissante de l'individu à la société sous l'influence de l'association. Il distingue deux sortes d'associations : les associations partielles, finalistes (qui ne prennent qu'une partie de l'individu) et qui tendent à enrayer la criminalité inférieure en inculquant à l'individu des habitudes de discipline et de self-contrôle; et des associations totales (qui englobent l'individu tout entier, tête, nerfs et cœur), associations philosophiques, religieuses, métaphysiques. Ces dernières peuvent enrayer la criminalité supérieure en influant sur l'élaboration de la législation et en substituant à la propagande par le fait la propagande par l'idée. Bref, l'association ferait de nous de petits saints. On connaît le leit motiv. Moi je veux bien. Mais ces associations totales, philosophiques, ne me disent rien. Si elles sont en conflit, comme c'est probable, leurs divergences se refléteront dans la législation et l'incohérence s'en suivra. Et puis, et surtout, ces associations se transforment si aisément en syndicats d'influences et d'appétits, en petites maffias ou camorras, en petits Tammany-Hall assez peu intéressants. Et alors où est le progrès ?

Memento. — L'opposition du rationalisme et de l'irrationalisme devient en esthétique celle du dogmatisme et de l'impressionnisme. M. Ch. Lalo, dans sa remarquable *Introduction à l'Esthétique* (3 fr.50, A. Colin), montre qu'il entre de l'impressionnisme dans le dogmatisme et vice-versâ. Il

concilie les deux conceptions dans la notion d'un dogmatisme relativiste ou esthétique objective et sociologique. Il y aurait bien à dire là-dessus. La question serait de savoir si la sociologie n'est pas elle-même, dans bien des cas, un impressionnisme qui se donne des allures dogmatiques ou, tout au plus, un recueil et une moyenne de jugements impressionnistes. Et, dans ce dernier cas, il faudra toujours faire une différence entre la critique qui porte des jugements de valeur et la sociologie qui collectionne de tels jugements. — C'est à cette esthétique objective que se rattache le récent livre de M. E. Lichtenberger : le *Faust de Gœthe, essai de critique impersonnelle* (2 fr. 50, Alcan). L'auteur s'y propose « l'institution d'une critique impersonnelle, collective, objective, à côté des critiques personnelles, sur lesquelles elle s'appuie et qu'elle songe d'autant moins à supprimer qu'elle-même n'existe que par elles » — M. Vurgey, dans ses *Aperçus esthétiques* (Paris, Imprimerie de la Revue de Philosophie), se déclare contre l'impressionnisme, qu'il appelle un nihilisme esthétique. Il croit à des lois du beau. Il attribue une grande importance au nombre dans la Beauté. A la suite des Pythagoriciens, il croit qu'on peut retrouver dans toutes les beautés naturelles ou artistiques des proportions simples. Conçue en ces termes vagues, la théorie n'apprend pas grand'chose. Ceux qui, comme Zeising, ont essayé de la préciser en la ramenant à quelque formule comme celle de la « section d'or » n'ont émis que d'ingénieuses hypothèses.

GEORGES PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

A.-L. Herrera : *la Plasmogénie*, Revue des Idées, juin 1912.

La *Revue des Idées*, qui, en sa qualité d'organe non officiel et indépendant, continue à signaler les diverses tendances scientifiques et philosophiques, vient de consacrer un article à **la Plasmogénie**. A plusieurs reprises, des lecteurs du *Mercure* m'ont demandé de leur exposer les raisons de l' « antipathie » que je paraissais éprouver pour cette nouvelle science. Je profite de l'occasion qui m'est offerte pour dire ici mon opinion sur la question, et cela avec d'autant moins d'hésitation que je sais que cette opinion est aussi celle de beaucoup de biologistes contemporains.

C'est en 1903 que le professeur Herrera, qui est précisément l'auteur de l'article de la *Revue des Idées*, a créé au Mexique la « Plasmogénie ».

L'éclosion de la plasmogénie au Mexique s'explique d'une façon trèssimple, par deux circonstances : la première, c'est que la merveilleuse variété de climats et de productions naturelles de ce pays, sa faune et sa flore extrêmement riches ont favorisé, de façon notable, les études de botanique et de zoologie, facilitant également celles de minéralogie, dans nos mines et nos montagnes, où se montre tant de variété ; la seconde, c'est que nous sommes relativement éloignés des centres scientifiques étrangers, de la science officielle et des somnolentes et orthodoxes académies... nous

ne portons pas stéréotypées dans nos cerveaux des maximes intangibles recueillies respectueusement des lèvres de quelque professeur dogmatisant.

Cette déclaration de Herrera est intéressante à plusieurs égards ; j'aurai à y revenir. Je ferai remarquer simplement que Herrera, frappé par certaines ressemblances dans les aspects extérieurs des êtres, a tenté de ramener l'étude des plantes et des animaux à celle des minéraux, et, attribuant aux formes une importance plus grande qu'elles n'ont, a essayé de créer la science de leur genèse.

Sa tentative a eu un certain succès même en dehors des pays tropicaux, et jusqu'en France, dans le voisinage des puissantes académies. Les plasmogénistes ont fait beaucoup de bruit autour des travaux de Leduc, articles et livres de Renaudet, des frères Mary, de Jacquemin ; j'ai dû signaler ici à plusieurs reprises le danger de telles publications. Le Dr Jules Félix a publié un *Atlas de plasmogénèse*, et a consacré sa fortune à l'établissement en Belgique d'un *Institut international de Plasmogénie.*

Le matériel de la plasmogénie biologique consiste en milliers de photographies ; en centaines de préparations microscopiques fixées, qui pourraient atteindre un chiffre énorme, tant est riche cette moisson expérimentale ; en une foule de substances que prépare une fabrique allemande de produits chimiques (Schuchardt, de Gorlitz) pour l'étude des cristaux liquides ; etc., etc. Dans un avenir plus ou moins éloigné, il faudra un nouveau Linné pour classifier ces richesses, afin que l'étude méthodique en soit possible.

Les plasmogénistes ont surtout pour but de reproduire la cellule, cet élément constitutif du corps de tous les êtres vivants et qui a l'aspect d'un « petit sac microscopique contenant de la matière vivante et un noyau ». M. Herrera prétend y avoir réussi « au moyen des substances les plus répandues dans la nature, non point avec des produits artificiels et organiques, mais avec de l'eau, de l'air, des roches en poudre,... et cela sans cornues ni installations ténébreuses d'alchimiste... ».

Il suffit de laisser évaporer lentement une solution d'acide silicique ou d'argile colloïde et de certains sels, tels que les carbonates ou fluorures de sodium et de potassium, pour que les forces de cristallisation des sels et de solidification de la silice entrent en conflit et qu'il se produise, au lieu de cristaux, une infinité de petites bourses granuleuses, nucléées, comme des cellules presque identiques aux vivantes... Ces cellules artificielles *que nous ne savons pas alimenter* (1), vivent-elles ou ne vivent-elles pas ?

M. Herrera déclare l'ignorer. Peu lui importe. Il se montre très satisfait d'avoir réussi à obtenir avec des matières minérales des aspects

(1) Les italiques sont de moi.

de cellules, voire même d'embryons humains, et il se console des nombreuses critiques qu'on lui adresse à ce sujet par la pensée qu'aux temps des Giordano Bruno et des Galilée il aurait été considéré comme un sorcier et brûlé sur un bûcher!

On lui objecte que ses cellules artificielles et ses embryons humains artificiels ne sont pas plus vivants, et ne sont pas plus susceptibles de nous éclairer sur le mystère de la vie que les fougères dessinées par les cristaux de glace sur les vitres en hiver. Mais pour M. Herrera, la « vie » est un mot qu'on a employé jusqu'ici dans un sens trop étroit ; la vie est partout dans la nature : les minéraux vivent, les astres vivent. Comme l'a dit Jules Félix, l'éther, cette sorte de matière subtile qui est supposée occuper tous les espaces interastraux, serait le « protoplasme de l'univers ». On doit admettre que la vie universelle est l'activité physico-chimique de l'éther et qu'elle a pour condition première la gravitation ». Par suite tout phénomène naturel, physique, chimique, biologique, astronomique, serait une manifestation de l'activité de l'éther, ou si l'on veut une manifestation vitale. Victor Hugo n'avait-il pas déjà dit que l'empire de la vie s'étend du ciron au zodiaque. Mais les savants doivent apporter plus de précisions dans leur langage que les littérateurs, et je me demande jusqu'à quel point MM. Herrera et Felix ont le droit d'employer le mot « Vie » en dehors des usages consacrés.

On peut fort bien admettre qu' « il n'existe pas d'abime entre ce qui vit et ce qui ne vit pas », et conserver cependant la distinction entre les êtres vivants et les êtres inanimés, valable dans les conditions qui nous entourent. Bien avant la plasmogénie et M. Herrera, on savait que la « matière vivante » et la « matière inanimée » sont toutes deux composées des mêmes corps simples, des mêmes atomes ; c'est une vérité banale, dans la science officielle, et à la démonstration de laquelle les plasmogénistes s'attardent inutilement que, dans notre corps, il n'y a pas un élément chimique en dehors de ceux qu'on a retirés de l'air, de l'eau ou du sol. Bien avant la Plasmogénie et M. Herrera, on considérait les êtres vivants comme des machines chimiques soumises aux lois de la conservation de la matière et de la conservation de l'énergie. Et il est intéressant de faire remarquer que ceux qui se sont surtout attachés à vérifier expérimentalement dans les divers cas particuliers cette vérité sont aussi ceux qui n'apprécient guère de montrer les tentatives des plasmogénistes. Herrera et ses élèves ont certes raison, à l'instar de bien des savants du siècle dernier, que les êtres vivants sont soumis, comme les êtres bruts, aux lois de la physique et de la chimie, mais, quand ils nous parlent de la « loi de la vie universelle », de la « loi de la fraternité universelle », cela prend un caractère un peu enfantin. Les plasmogénistes ont encore raison de ne pas admettre une « force

vitale », mais on ne les avait pas attendus pour combattre celle-ci, et je ne crois pas qu'il y ait encore beaucoup de véritables savants pour la faire intervenir.

Evidemment, le « vitalisme » trouvera toujours des adeptes dans les esprits qui ont reçu une éducation religieuse ou mystique. Il y aura encore beaucoup de luttes à soutenir contre lui. L'émotion causée par la publication récente dans la *Revue scientifique* d'un article sur *la Vie* de Jacques Loeb montre qu'il y a encore bien des esprits rétrogrades, dans les milieux cultivés. Mais je ne crois pas que les conceptions si enfantines et simplistes des plasmogénistes, et les injures que certains d'entre eux adressent à la mémoire de Pasteur, soient faites pour remédier beaucoup à ce mal.

Certes, la vie est faite de phénomènes chimiques, mais il ne faut pas oublier qu'il y a des phénomènes chimiques simples, qu'on reproduit plus ou moins facilement dans les laboratoires, et des phénomènes chimiques complexes, dont certains n'ont pas encore pu être réalisés *in vitro*. C'est du côté des phénomènes complexes qu'il faut chercher l'explication de la vie. Les biologistes chimistes ne sont nullement disposés à voir dans les imitations morphologiques des cellules et des bactéries au moyen des précipités inorganiques des organismes artificiels. Comme le dit Loeb, dans le beau livre : *la Fécondation chimique*, édité par le *Mercure*, « le premier pas vers la préparation artificielle de la substance vivante aux dépens de la substance morte sera nécessairement la synthèse artificielle des nucléines qui ont la faculté de servir de ferments à leur propre synthèse ».

Les plasmogénistes ont donc tort de chercher l'explication de la vie dans la minéralogie ; les cristaux ne peuvent guère nous renseigner sur les propriétés des colloïdes vivants, des protoplasmas. Grâce à une nouvelle science, autrement féconde que la plasmogénie, la chimie physique, de brillantes conquêtes ont déjà été faites dans le domaine des conceptions chimiques de la vie. La forme, à laquelle les plasmogénistes attachent une si grande importance, n'est que chose secondaire ; il faut pénétrer plus avant dans l'intimité de la matière.

Les plasmogénistes ont plutôt une mauvaise presse. Pour se défendre, ils cherchent à jeter des confusions dans l'esprit du public. Ils s'attribuent des opinions solidement établies avant eux. Ils crient à la persécution.

Parmi les qualités que doit avoir l'observateur particulièrement, dans cette nouvelle science (la plasmogénie), il faut citer *l'impartialité*, si rare dans le monde des savants, de certaines académies, ornements de la vieille Europe, dont chacun apparaît comme un Josué qui prétend arrêter le soleil pour ne pas perdre une insignifiante bataille, sans douter que c'est lui qui se meut avec son monde, autour du grand foyer lumineux ! Et ce manque

d'impartialité a été la plus formidable barrière opposée aux progrès de la plasmogénie, car, par là, de nombreux pseudo-scientistes ont refusé de voir les faits, sous l'empire des idées préconçues, *des préjugés* qui procèdent de ceux qui nous entourent (les disciples de Pasteur), ou des préventions émanant de l'esprit de système. Le dogme pasteurien, en triomphant de Pouchet, le partisant tenace et courageux de la génération spontanée, a obscurci la science pendant quarante ans.

Leduc, en formant des semences artificielles de ferrocyanures métallico-siliciques et en les mettant dans des solutions appropriées, a vu apparaître des figures de plantes complètes ; mais ici la censure pseudo-ecclésiastique a proclamé qu'il s'agit de simples aspects, d'imitations presque sans importance de la forme ; ils oublient que Cuvier, le pontife des vitalistes, disait : « La forme des êtres est plus importante que la matière dont ils sont composés. »

Ainsi les plasmogénistes se croient et se disent persécutés par les officiels, les vitalistes, les cléricaux.

Je ne doute pas qu'ils ne soient sincères. Mais il est temps de détromper le public. Les plasmogénistes ont contre eux, même les savants indépendants et révolutionnaires, les monistes, ceux qui dénoncent l'erreur morphologique, dont les disciples de M. Herrera sont victimes après Cuvier. Nous avons vu l'opinion de Loeb à leur égard ; qui donc voudrait soutenir que le grand biologiste est vitaliste ou clérical ? En toutes circonstances, j'ai combattu les dogmes, sans distinction d'origine ; dans mon cours libre de la Sorbonne, j'ai accumulé de nombreuses preuves à l'appui des conceptions physico-chimiques de la vie ; je puis donc parler ici librement : sincèrement, je crois que les plasmogénistes ont fait un grand tort à ces conceptions. Ils ont apporté une solution si enfantine du problème de la vie que tous les esprits ayant quelque bon sens ont protesté.

J'ai été peut-être un peu sévère pour les plasmogénistes ; aussi j'ajouterai que, si leurs études ne fournissent presque rien à la biologie, çà et là ils ont attiré l'attention sur des faits susceptibles d'intéresser les minéralogistes. J'ai l'intention de parler prochainement de la question des cristaux liquides.

GEORGES BOHN.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

F. Jollivet-Castelot : *Croquis scientifiques et philosophiques*, in-16 ; *Trilogie astronomique*, in-16 carre, et *la Médecine Spagyrique*, in-16 carré, Hector et Henri Durville. — Victor Morgan : *la Voie du Chevalier*, in-8 car, *id.* — Annie Besant : *la Généalogie de l'Homme*, p. in-8, Publications théosophiques. — Aristide Pratelle : *l'Atome fluide, moteur du Monde*, in-18, Paul Delesalle. — Papus : *Premiers éléments de lecture de la langue égyptienne*, broch in-8, Dorbon-Aîné. — René Schwæblé : *les Recettes Magiques pour et contre l'Amour*, in-18, *idem*. — Memento.

Le directeur des *Nouveaux Horizons de la Science et de la*

Pensée, M. F. Jollivet-Castelot, est un esprit d'une grande et rare largeur de vues. Il n'est pas l'homme d'une secte ou d'un système. Il est ouvert à toutes les grandes idées modernes, scientifiques, sociales et philosophiques. C'est un indépendant et un penseur libre, dans toute l'acception du mot. Bien qu'il se soit spécialisé dans l'étude des vieux alchimistes et qu'il ait écrit sur leurs doctrines des ouvrages considérables, M. Jollivet-Castelot s'est intéressé à toutes les questions sociales et religieuses qui agitent et travaillent la société actuelle, s'est tenu au courant des théories et des découvertes de la science et s'est enquis des idées de nos philosophes les plus notoires. Je le félicite, en particulier, d'adhérer à la méthode *stradienne*, la seule qui soit vraiment générale, impersonnelle et objective, en un mot scientifique.

Il vient de faire paraître trois ouvrages presque coup sur coup. Dans les **Croquis scientifiques et philosophiques**, il a réuni des études et des articles fort intéressants sur l'alchimie, l'hermétisme, les sciences psychiques et diverses questions de philosophie et de sociologie qui avaient paru dans les *Nouveaux Horizons*. On y trouvera des renseignements curieux sur l'origine et l'histoire des races humaines d'après l'occultisme, le radium, le magnétisme, le transformisme, l'électricité, etc.

M. Jollivet-Castelot a joint à ces articles une série de comptes-rendus sur *Certains livres*, où il se montre critique avisé, pénétrant et sagace.

M. Jollivet-Castelot a une très haute idée du rôle et des devoirs du savant, qui ne doit se laisser guider que par « l'amour pur de la science et la passion seule du vrai ».

« L'homme de science, digne de ce nom, peut avoir ses sentiments; mais lorsqu'il s'agit d'un fait, il doit subordonner ses préférences au fait », déclare-t-il fort justement dans sa **Trilogie astronomique**.

Ainsi que l'indique le titre, ce dernier ouvrage se divise en trois parties. Dans la première, l'auteur décrit l'histoire de la Terre, son origine, sa formation, son apogée ; dans la deuxième, il donne un aperçu rapide des questions astronomiques les plus générales et expose les raisons qui tendent à faire croire à la pluralité des mondes habités ; enfin dans la troisième, il conclut que l'Evolution est le « principal facteur de la Nature », que « le déterminisme est l'inflexible marche, l'enchaînement de tous les phénomènes, de toutes les événements, de toutes les idées, de tous les faits », et que « la Science est la souveraine maîtresse de l'Avenir, car ce n'est que par la Vérité, la Réalité et le Bonheur dû à l'Effort persévérant que l'Humanité atteindra l'Apogée : l'Ere de la Solidarité consentie et de la Paix féconde ».

Dans **La Médecine Spagyrique**, M. Jollivet-Castelot résume et commente les œuvres principales de trois disciples de Paracelse : *La Royalle Chymie* de Crollius (1633), le *Traicté familier de l'Exacte préparation spagyrique des médicaments pris d'entre les minéraux, animaux et végétaux* de Joseph du Chesne, sieur de la Violette, conseiller et médecin du Roy (1624), et le *Triomphe de l'Archée* de Jean d'Aubry (1658). Il donne, en outre, la reproduction intégrale du *Traicté des signatures et des Correspondances* qui fait suite à la *Royalle Chymie* de Crollius.

M. Jollivet-Castelot a fait précéder ce résumé et cette réimpression d'une analyse succincte des théories de l'alchimie, de la thérapeutique occulte, de la métallothérapie et de l'histoire de la médecine spagyrique. Il y parle notamment des vertus de l'*Or potable* et de l'*Esprit de vin des Adeptes*. Il dit aussi quelques mots sur la composition des gemmes, l'art de fabriquer des homuncules et de reproduire la *forme* des plantes (palingénésie).

Dans cet ouvrage, comme aussi dans *les Croquis*, l'auteur note les rapprochements qu'on peut faire entre les théories spagyriques et alchimiques d'une part, et les dernières données de la science et les méthodes de la thérapeutique moderne, d'autre part.

M. Jollivet-Castelot écrit une langue simple et claire, qui permet de le lire aisément.

§

La Voie du Chevalier est un traité de culture humaine. Le *Chevalier*, c'est « l'Initié qui emploie les pouvoirs supérieurs développés en lui par l'Initiation et une discipline continuelle, à tous les champs de l'action moderne. Ce livre est, en effet, dédié aux hommes d'action, aux chercheurs d'idéal, aux esprits libres de préjugés et de crainte, pour les aider à résoudre les problèmes de la société d'aujourd'hui ».

Ainsi que la plupart des ouvrages similaires — dont j'ai parlé dans mes précédentes chroniques — celui de M. Morgan s'occupe spécialement du développement de la volonté. C'est bien, certes, mais ce n'est pas suffisant. Bonnot et Garnier ne manquaient pas de cette faculté. Il eût été préférable qu'ils en eussent eu moins.

Sans doute aucun professeur d'énergie ne les citera comme exemples. Mais on peut s'étonner que nombre d'entre eux — dont M. Victor Morgan — voient en Napoléon un modèle à imiter. Ils ne devraient pas, cependant, oublier que ce grand capitaine fit beaucoup plus de mal que de bien. La venue d'un autre conquérant, qui mettrait le monde civilisé à feu et à sang, n'est pas à souhaiter.

En ne cherchant à développer que la vigueur physique et la volonté, on ne formerait que des brutes dangereuses. Ce n'est pas là une éducation idéale.

Il est donc indispensable de s'attacher à développer aussi les qualités morales et intellectuelles et les tendances altruistes. Il n'y a pas à craindre qu'il y ait jamais trop d'actes de dévouement et de sacrifice.

A vrai dire, ces professeurs n'ont pas exclusivement pour but de former des hommes d'une énergie indomptable, mais à force de parler de « la puissance en soi » et d'indiquer les manières de subjuguer son prochain et de le dominer, on finit par inciter le lecteur à acquérir les pouvoirs qu'on lui fait entrevoir et à en user dans un but égoïste.

Toutefois l'ouvrage de M. Morgan est l'un des meilleurs au point de vue moral. Il ne cesse d'exalter la sincérité, la droiture, la justice.

Il veut que les officiers français, auxquels il s'adresse particulièrement, deviennent chacun un type accompli du *Chevalier*.

« Devenez une forte individualité, leur dit M. Morgan, un pouvoir au service de la justice, un point fixe autour duquel au moment de la crise se grouperont les indécis.

« Devenez le père d'une race plus accomplie que vous-même, le créateur d'une lignée héroïque que votre âme guidera et inspirera dans les âges futurs. »

§

La science occidentale n'a étudié de la généalogie de l'homme que son côté physique ; elle ignore à peu près tout de sa généalogie spirituelle et intellectuelle. Comme le corps n'est pas l'homme, mais seulement son vêtement, il s'ensuit que les généalogies scientifiques sont forcément très incomplètes et n'ont, pour ainsi dire, aucune valeur. Telle est l'opinion des théosophes.

Mme Besant s'est proposée de combler cette lacune, en publiant **la Généalogie de l'Homme**. Elle y décrit successivement son évolution spirituelle, son évolution physique et son évolution intellectuelle. L'évolution spirituelle est « de beaucoup la plus importante, car l'esprit est maître de la matière qu'il dirige et façonne ». Sans la connaissance de cette évolution, « l'homme reste un problème insoluble ».

L'évolution physique est proprement « la généalogie du corps de l'homme », son autre pôle. Tandis que « la généalogie spirituelle est la descente graduelle de l'Esprit dans le matière, la généalogie physique est l'ascension de l'Esprit à travers la matière qu'il façonne pour la manifestation de ses propres pouvoirs. Alors, considérant ces deux lignes, l'une descendante, et l'autre montante, nous arrivons au point où une troisième ligne les rejoint et les unit pour former l'être humain : c'est l'évolution intellectuelle, la venue de l'Ego qui prend possession de son tabernacle physique et relie ce tabernacle à

l'Esprit qui l'a pour ainsi dire couvé, qui l'a formé, façonné par sa subtile influence ».

Il est intéressant de noter ici que ces évolutions se font sous la direction de hauts agents, sortes de demi-dieux constructeurs.

L'auteur décrit, parallèlement à celle de l'homme, l'évolution de la terre, mais très succinctement.

De nombreux diagrammes et tableaux explicatifs facilitent la compréhension du texte, tout en le résumant.

§

M. Aristide Pratelle est un disciple de feu Clémence Royer. Cette femme philosophe est l'auteur d'un système dynamiste qu'elle développa dans un ouvrage original : *la Constitution du monde*. Ce système n'est pas sans analogie avec celui de Démocrite. Mais pour Mme Clémence Royer, l'atome est vivant. C'est, dit M. Pratelle, « un centre de force expansive, qui partant de son foyer d'émission rayonne vers sa périphérie et tend à repousser tout ce qui limite et gêne son expansion indéfinie ». C'est aussi un « foyer optique de connaissance », « une âme élémentaire, ayant conscience et volonté d'être ».

Les atomes « sont susceptibles de revêtir successivement tous les avatars possibles » et leurs divers changements d'état résument « toute la vie universelle de la substance ».

La théorie cosmogonique que Clémence Royer a tirée de cette conception de l'atome et que M. Pratelle expose et applique dans son livre : **L'Atome fluide, moteur du Monde**, est certes très ingénieuse et séduisante, mais son point de départ hypothétique étant indémontré et probablement indémontrable, elle reste elle-même hypothétique, malgré les points de concordance qu'elle peut présenter avec certains faits.

§

Papus publie les **Premiers éléments de lecture de la langue Egyptienne**. Cet ouvrage n'est pas de ma compétence. Je dirai simplement que l'auteur s'est proposé « de mettre ses lecteurs à même d'épeler les caractères hiéroglyphiques... de manière à pouvoir utiliser un dictionnaire ».

Des articles sur l'égyptologie, l'occultisme, l'astrologie, la constitution de l'homme d'après les Egyptiens, empruntés à Brière, Goulianoff et Gayet ou inspirés de leurs travaux, complète cet opuscule.

§

Les recettes magiques pour et contre l'amour sont extraites de divers grimoires, comme le *Petit* et le *Grand Albert*, le

Trésor du Vieillard des Pyramides, la *Poule Noire* et l'*Enchiridion*, de vieux manuscrits et de livres hindous, du *Kama Soutra* entr'autres. Il a rapproché ces extraits des préceptes qu'Ovide donne dans son *Art d'Aimer* et de documents empruntés aux *Archives de la Bastille* et ayant trait aux Messes Noires de Mme de Montespan.

L'auteur, M. René Schwæblé, donne en appendice un extrait de la *Sorcellerie au Maroc*, par le Dr Mauchamp.

§

Memento. — Papus : *Pour combattre l'Envoûtement*, in-18 (Hector et Henri Durville). Dans cet opuscule, Papus indique le moyen de se défendre contre l'envoûtement. « Ce moyen comporte, pour l'être humain, trois étapes :

« 1° la mise du mental en état de propreté ;

« 2° l'augmentation des forces psychiques ;

« 3° enfin la dynamisation de ces forces. »

Vingt figures explicatives éclairent et complètent le texte.

Hector Durville. *Pour vaincre le Destin*, in-18 (mêmes éditeurs). Cette brochure est extraite d'un ouvrage du même auteur, *le Magnétisme personnel*, dont j'ai rendu compte ici, lors de son apparition en librairie.

Ely Star : *les Mystères de l'Horoscope*, in-8 (*Idem*). C'est la réimpression d'un ouvrage paru en 1888, devenu très rare, sur *l'Astrologie onomantique*, dont le Créateur fut Christian, l'auteur de *l'Homme Rouge des Tuileries* et d'une *Histoire de la Magie*. D'après Julevno, — un des astrologues modernes les plus sérieux, — Christian établit ce système de divination en faveur de Napoléon III. Julevno qualifie ce système de « vrai chef-d'œuvre de courtisanerie et de science tout en étant une fumisterie » (*Voile d'Isis* de mai).

Christian avait d'ailleurs publié une *Histoire de Napoléon III, depuis sa naissance jusqu'à la proclamation de l'Empire*. 1852. *Le Réveil de l'Aigle*, 1855, et d'autres ouvrages qui font de lui la modèle des écrivains courtisans.

Ely Star, qui était de bonne foi, répudia plus tard : d'abord dans *l'Etoile* (août 1890), puis dans la préface de *l'Art de voir l'Avenir par l'astrologie*, ses *Mystères de l'Horoscope*, en avouant qu'il avait été induit en erreur par Christian. Pourquoi donc a-t-il cédé à la tentation de les rééditer?

Le Renouveau par Mme O. de Bezobrazow, in-18 (Beaudelot-Durville et Messein). Recueil de conférences traitant du « féminisme spiritualiste et de l'éducation de la croyance », de « la Renaissance religieuse », de la Mission de la femme », du « Credo universel, du caractère fondamental du féminisme spiritualiste et des grandes initiations féminines et de leur symbolisme ». Elles sont suivies d'un recueil de poésies diverses.

L'Offrande du mystère par Pierre, Fons, in-16 (E. Sansot et Cie). Il ne m'appartient pas de dire ici la valeur littéraire de ce livre. Les grandes questions qu'il soulève ne peuvent pas être traitées en quelques lignes. Une chronique d'ailleurs n'y suffirait pas. C'est un volume qu'il faudrait écrire. Nous dirons seulement que ce curieux et étrange roman est un des rares qui font penser.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Vie : un portrait de Mme Rachilde, par M. Camille Mauclair. — *Art et Pensée :* deux poèmes de M. Lucien Bourgeois. — *La Revue :* l'Espagne actuelle, une cause de sa décadence, les possibilités de son relèvement. — La *Nouvelle Revue :* une fête au temple Lama, de Pékin, decrite par M. Louis Carpeaux. — Memento.

Nous voudrions reproduire intégralement, ici, le beau « Portrait de Rachilde » que M. Camille Mauclair vient de publier à **La Vie** (15 juin). Les lecteurs de notre revue connaissent bien le double aspect du modèle : romancier et critique. Ils apprécieront chez M. Camille Mauclair l'exactitude du trait, l'intelligence du caractère à décrire, cette très précieuse divination qui appartient à l'exégète, seulement s'il est, lui aussi, un créateur. Ces trois qualités, Mme Rachilde les possède au plus haut point.

Elle débuta à une époque où l'invasion des femmes de lettres était encore imprévisible. Elle fut une des toutes premières, par la date : elle l'est encore, par le talent. C'était une jeune fille exaltée, singulière, charmante et fébrile, dont l'enfance et l'adolescence provinciales avaient mûri les rêves romanesques et fantasques. Elle vint à Paris avec un roman que Maurice Barrès préfaça et qui fut jugé si pervers qu'on en poursuivit l'auteur. Quand on relit ce roman, on sourit, tant sa perversité apparaît purement cérébrale et ignorante des réalités de la vie, un simple jeu d'une imagination tourmentée : on s'indigne un peu aussi, parce que cette dureté judiciaire, au début d'une carrière féminine, était bête et cruelle, et que, depuis, nous en avons vu bien d'autres ! Rachilde était très fière : elle souffrit et se révolta. On risquait de dévoyer, de désespérer et de rendre mauvaise et perverse, pour de bon cette fois, une enfant douée et originale. Heureusement, elle avait une jolie âme, et un jugement droit, et après une période de défi, il ne lui resta plus qu'une amertume calme et un désir fou de travailler.

Chacun sait que nos femmes de lettres sont toutes impeccables, et qu'on ne saurait découvrir le plus petit scandale dans leurs mœurs. Rachilde n'en doute pas : et elle est délicieusement aimable pour toutes, car elle est extrêmement polie, d'une politesse de l'ancien temps. Et elle loue avec une déférence amusée des personnes qui apprenaient encore la grammaire à l'époque où elle avait déjà signé plusieurs beaux livres.

Son existence est des plus simples. Mariée à Alfred Vallette, dont l'intelligence, le tact et la courtoisie ont rendu aux Lettres tant de services, elle a son domaine d'intimité affectueuse et paisible, elle reçoit avec la meilleure grâce et une inaltérable obligeance les hommages de ses amis. Elle a un rire aigu et franc, des yeux gris pleins de malice, une loyauté d'homme et des gestes d'enfant. On l'aime beaucoup, parce qu'elle est bonne, amusante, et ne ment jamais. Et puis, il y a des heures où, quand elle a fini de lire scrupuleusement tous les romans dont elle parle dans le *Mercure de France*, elle disparaît : alors Rachilde travaille, et fiévreusement obéit à une des imaginations les plus ardentes, les plus riches et les plus intensives que l'art moderne ait connues.

Juger de l'œuvre de Mme Rachilde, c'est embrasser l'invention d'une trentaine de romans, dont M. Camille Mauclair peut écrire :

Aucun n'est indifférent, les plus inégaux révèlent des pages surprenantes, tous ont sa marque, et il y en a une dizaine qui sont de premier ordre.

M. Mauclair ajoute :

Elle est peut-être le seul auteur actuel qui fasse vraiment des « romans ». Elle adore les affabulations complexes, les scènes, les aventures, la fantaisie, l'imprévu, les phantasmes, l'ironie et la terreur. Je me souviens de l'enthousiasme qu'elle inspirait pour cela à notre pauvre grand ami Marcel Schwob. Elle a la plus curieuse mentalité ; un bon sens presque bourgeois de Française bien élevée, et un amour fou de l'échappée dans le rêve, se la disputent constamment. Elle est insurgée et pensive, elle rit de toute facticité et adore les chimères, elle déteste la pose et exalte les grandes attitudes. Comme elle se donne tout entière avec une sincérité inouïe et se jette à corps perdu dans le sujet qui l'obsède et la passionne, l'union de tous ces contraires produit une littérature très savoureuse, et inimitable. Et tout vient tellement chez elle d'une frénésie d'imagination que les pages les plus osées sont candides. J'écris exprès ce mot, les descriptions les plus amoureuses de *l'Animale* — ce livre fait de main de maître — sont d'une sensualité si saine, si naturelle, si franche, qu'on n'y découvre aucune suggestion suspecte. C'est de la pure candeur cérébrale auprès des impudeurs sournoises et alambiquées de nos récentes poétesses et romancières.

Ce talent vient de trouver, on dirait, son expression totale dans le nouvel ouvrage de Mme Rachilde : *Son Printemps*. Il est le fruit d'une sévère retraite de trois années, que s'imposa l'auteur de *La Princesse des Ténèbres*. Il est composé avec un art savant et naturel, il propose un exemple définitif de ce style que M. Mauclair définit ainsi :

Elle écrit aussi naturellement qu'elle invente. Elle écrit une langue claire, rapide, souple, sans surcharges, cursive et incisive, qui sait décrire sans métaphores et ne s'encombre pas de joailleries. On lui a emprunté plus qu'on ne le dira. On peut lui appliquer le mot dit par Degas à l'époque où l'impressionnisme, toujours honni, commençait à être démasqué dans les salons : « On nous fusille, mais on vide nos poches. » Je vois, chez beaucoup de femmes de lettres vantées, « des trouvailles » qui se trouvaient depuis longtemps dans les romans de Rachilde : mais cela ne se dit pas dans les comités, et n'étant ni duchesse ni couturière, Rachilde n'y bénéficie point des empressements du snobisme. D'ailleurs, elle n'est pas comprise dans les femmes de lettres : c'est un écrivain, et depuis Lorrain, Schwob et Huysmans jusqu'aux plus sérieux ouvriers de lettres actuels, elle a conquis de ces estimes que la réclame n'annexe pas.

M. Camille Mauclair achève son beau portrait par ces mots qui le condensent :

C'est une figure remarquable et un caractère d'une rare spontanéité, un

esprit ductile et inventif, qui se joue aisément dans la fiction avec un grand amour du vrai, et une faculté d'enthousiasme, une passion pour la découverte et la louange du talent, d'où qu'il vienne, que rien n'a pu décourager et que confirme un instinct très sûr. On a feint de l'exclure : elle est à part. La nuance l'honore grandement. Si elle avait voulu, elle eût échangé aisément sa place, qui est très belle, contre une place plus profitable. Mais j'ai déjà dit qu'elle était très fière : et puis la hiérarchie sociale lui a toujours paru assez vaine, et propre à faire jaillir son rire acerbe, dont la sonorité ne s'oublie pas Et puis, c'est Rachilde, une artiste folle de son métier et une femme aimant son intérieur, ses lectures, ses rêves et ses amis. J'ai beaucoup d'admiration pour Mme Rachilde.

§

Art et Pensée (Mai) contient ces deux poèmes de M. Lucien Bourgeois, qui révèlent un tempérament original et fort :

NOS ÉTIONS SEPT

Usine Mouton.

Nous étions sept au train Morgan,
La tâche était rude et sauvage;
Un jour, du laminoir en rage,
Le fer saute en un jet cinglant,

Décapite en cet ouragan
Le vieux chauffeur raide en sa cage,
Alors des sept du train Morgan
Nous nous comptons six à l'ouvrage.

C'est un de plus au noir bilan,
Et le grand chef ne nous ménage.
La mort et nous faisons ménage
Car chacun lui lance le gant
Des lamineurs du train Morgan,

LE VIEUX CHEMIN

C'est un vieux chemin noir et roux
Par où l'on va chercher l'usine ;
On y voit jamais rien que nous,
Jamais l'étranger n'y chemine.

Seuls de longs murs, des champs de choux,
D'affreux coins d'innommable ruine,
Suivent ce chemin noir et roux
Par où l'on va chercher l'usine.

Le dimanche on y joue aux sous,
Hommes, gamins de pauvre mine,
Tous les compagnons de machine.
Ah ! qu'il est triste comme nous
Ce pauvre chemin noir et roux !

§

La Revue (1er juin) donne une étude fort documentée de M. Aguiléra sur *L'Espagne actuelle*. « Décadence ou relèvement? » se demande l'auteur. Voici un curieux point de vue de la question :

Le pays de Philippe II a été de tout temps la terre bénie des ordres monastiques et l'est à l'heure actuelle. On peut évaluer sans exagération à environ le tiers de la richessse nationale, les biens meubles et immeubles possédés par les congrégations. Les chemins de fer du Nord, la Compagnie transatlantique, les orangeries de l'Andalousie, les mines des provinces basques et du Rif, plusieurs des usines de Barcelone sont sous leur emprise avouée ou occulte.

Et cependant ce même peuple se montre d'une indifférence étonnante en matière religieuse proprement dite. Le fait qui frappe l'étranger, c'est de voir combien les églises sont peu fréquentées, alors que l'Etat s'impose d'immenses sacrifices pour avoir un curé pour chaque groupe de huit cents habitants. L'on peut estimer à dix pour cent le nombre des Espagnols allant à la messe. « L'on peut dire, écrit l'auteur anglais que nous venons de citer, que le catholicisme espagnol semble être moins une religion qu'une association financière, un *trust*. »

Et ce ne sont pas seulement des étrangers qui pensent de la sorte, mais Espagnols bon teint, *castizos*, comme *Canovas*, qui déclare qu'il est difficile que l'on découvre au monde un peuple plus indifférent au fond, plus dépourvu de l'esprit réellement religieux. La vérité est que si le Français a pu être appelé un croyant sceptique parce qu'il sait tempérer sa foi par son solide bon sens ; si l'Anglo-Saxon discipliné réprime l'intérêt égoïste par le souci de l'intérêt collectif ; chez l'Espagnol un tel équilibre existe rarement. Il est ou croyant passionné ou indifférent. Les conditions mêmes de sa mentalité religieuse s'opposent, actuellement du moins, à une action féconde de sa piété dans le sens du progrès social. Il est évident que pour que la foi religieuse puisse contribuer à l'œuvre de la civilisation, il faut que l'enthousiasme s'allie au sens de la réalité. Dans les pays de haute culture une certaine harmonie concilie ces apparentes contradictions : l'esprit de tradition, l'esprit de réforme et l'esprit de conservation.

L'Espagne, pauvre, est dévorée des fonctionnaires. On y constate aussi la « diminution très sensible de la classe moyenne », l'absence d'une « élite ouvrière », la pléthore de travailleurs « bons à tout faire et propres à rien ». L'impuissance du gouvernement livre la nation aux étrangers.

Aujourd'hui, en particulier, que deviendrait l'Espagne industrielle, commerciale et économique sans l'aide de nos ingénieurs et de nos capitalistes, sans l'appui de quelques Anglais, et, dans l'industrie du Nord, l'impulsion donnée par quelques Allemands ?

En ce moment, l'Espagne oscille entre deux influences, l'allemande et la française, qui luttent pour s'assurer la prépondérance. Nous pensons que l'engouement pour l'Allemagne n'est que passager, car il n'existe que dans

certains milieux universitaires et dans les cercles militaires. La France doit, grâce à ses nombreuses affinités de culture, de race et de tradition, avoir une situation privilégiée. Mais, une fois ces faits constatés, est-il permis d'espérer qu'une influence étrangère sera assez profonde pour assurer le relèvement du pays ?

M. Aguiléra croit à un relèvement de l'Espagne. Notre confrère n'est pas certain que la monarchie l'accomplisse. Il constate pourtant la bonne volonté du roi et qu'elle rend populaire le jeune Alphonse XIII.

Une autre raison d'espérer, c'est le changement très notable qui s'est accompli dans les idées de la jeunesse studieuse. Les intellectuels éprouvent maintenant le besoin de se dévouer à la chose publique. Poussés vers une activité féconde, ils abandonnent les parterres par trop connus et rebattus de la rhétorique et de la *literatura amena*, passe-temps charmant, mais stérile, pour l'information exacte et les connaissances scientifiques. L'à peu près a été de tout temps l'écueil de la mentalité d'élite que la littérature de théâtre et un lyrisme facile avaient gâtée. Ce progrès est dû en grande partie au contact avec l'étranger. Alors que, pendant des siècles, depuis une ordonnance de Philippe II, il était interdit aux jeunes gens d'étudier hors de leur pays, la jeunesse actuelle voyage et ne craint pas de longs séjours dans les grands centres scientifiques de l'Europe.

§

La Nouvelle Revue (1er juin). — M. Louis Carpeaux intitule : *Pekin qui s'en va*, de bien intéressantes pages d'un voyageur qui a su choisir ses sujets d'observation. Suivons-le dans un « Temple Lama » de l'époque des Mings :

Sur les côtés de l'immense enceinte sacrée, sont les pavillons où journellement les lamas chantent des litanies étrangement ressemblantes à nos psaumes catholiques.

Dans l'un de ces pavillons se trouvent les bouddhas procréateurs, tout recouverts de soie jaune. Je voulus faire lever cette soie pour les photographier, mais le bonze qui m'accompagnait m'ayant affirmé qu'on lui couperait la tête si on le savait, je dus lui donner un dollar pour le décider. Je ne vis rien de bien curieux, sinon bouddha chevauchant plusieurs femmes et en possédant d'autres renversées sur un cheval et sur un cochon qu'il montait ; figures allégoriques, indiquant que, dans l'esprit bouddhique, la femme doit servir aux plaisirs de l'homme et être sa perpétuelle esclave.

Ces dieux impudiques ne sont pas dévoilés au public vulgaire.

Chaque année, dans la lamaserie de Pékin, le bouddah vivant est présenté aux fidèles assemblés.

C'est la grande fête lamaïste.

A cette époque solennelle une délégation, choisie de Kampos ou dignitaires, est spécialement envoyée de Lhassa. Elle vient présenter à l'Empereur de Chine les hommages du Dalaï-Lama, le remercier de sa protection bienveillante et lui offrir de somptueux présents.

Puis, elle préside la grande cérémonie du Koutoukou au Temple des Lamas, à laquelle j'eus l'heureuse fortune d'assister.

Dans la grande cour intérieure, ils sont douze Kampos sur des coussins jaune d'or,assis, les jambes croisées dans l'héréditaire attitude des Pontifes orientaux. Leurs belles têtes aristocratiques blanchies par l'âge respirent le recueillement et la naturelle distinction. Elles rappellent les beautés du passé et toute la noblesse de cette race thibétaine qui surprend par ses splendides types aryens remplis de finesse et de mansuétude.

L'or drape majestueusement les grands dignitaires accroupis. Devant eux est massée la foule du peuple, contenue à grands coups de lanières par des novices déguisés en fous, vêtus de blanc et masqués d'une tête de mort. Le Bouddah Incarné est dans le Temple, prostré en de profondes méditations et, sur les paliers de marbre éblouissant, s'étage la multitude des femmes chinoises aux costumes trop voyants, aux visages trop fardés, presque rouges, venues lui demander l'heureuse maternité d'un fils.

Soudain, s'ouvrent toutes grandes les portes sacrées; les Pékinoises apeurées, malgré leurs petits pieds torturés, se pressent vivement, tandis que s'agitent leurs coiffures fleuries pour laisser passer le Dieu vivant qu'elles rêvent de toucher, faveur très chèrement accordée en secret...

Le dieu s'avance lentement, majestueusement, drapé d'or, la tête surmontée d'une haute mître, par devant recourbée, également dorée. Il est tout jeune, à peine adolescent, car il ne doit pas dépasser vingt ans et être apparemment pur de toute souillure féminine.

Celui-ci possède le beau type du Mongol racé; il me paraît grand.

Se détachant du groupe des lamas qui l'accompagnent, le Bouddah incarné fait face aux nobles envoyés thibétains. Un moment, il les regarde silencieusement; puis, passant devant eux toujours assis, immobiles, il fait à tout petits pas le tour de la cour pendant que les fidèles entassés le contemplent avidement.

Ses yeux sont au loin, absents, ses lèvres murmurent les paroles consacrées.

Il marche, roide, sans un geste, puis disparaît dans le Temple, dont les portes se referment bruyamment.

C'est fini, il ne reviendra plus... Il doit mourir pour retourner aux cieux (1) !

En réalité, on ne tue pas ces adolescents divinisés, choisis dès l'enfance et cachés à tous; on les fait clandestinement partir dans d'autres lamaseries éloignées.

Aussitôt le Bouddah vivant disparu, le quadrille des fous commence devant la foule amusée,mais combien silencieuse, encore, toujours... Quatre fous changent leur masque macabre qu'ils remplacent par des têtes de cerfs, de chiens, de loups, de cochons. Se faisant vis-à-vis, ils dansent, gesticulent, sautent vivement, tandis que leurs longs fouets claquent bruyamment.

Et la foule qui, pendant plus de six heures, a patiemment attendu pour voir quelques minutes seulement le Dieu Incarné,s'en va contente et donne des sapèques pour le Temple.

(1) Que d'analogie ici encore avec l'idée chrétienne et combien antérieure cependant ! *(Note de l'auteur.)*

§

MEMENTO. — *La Vie Française* (mai). — *D'Arsène Lupin à Jules Bonnot*, par M. Maurice Renard, à qui l'on peut objecter que les exemples de la vie influencent les hommes beaucoup plus certainement que les lectures : que d'illettrés absolus parmi les criminels ! — De M. Léo Larguier : « Olivier de La Fayette. » — « Le Manuscrit trouvé dans un chapeau », par M. André Salmon.

La Nouvelle Revue Française (1er juin). — « De Jean-Jacques », un tendre, un émouvant et profond portrait de Rousseau, par M. André Suarès. — Poèmes de MM. J. Delacre et Galzy. — Les lettres de John Keats à sa fiancée, traduites par Mme M.-L. des Garets.

La Grande Revue (25 mai). — MM. Han Jou-Kia et Louis Laloy : « Histoire de la révolution chinoise. » — M. S. Voirol : « Auguste Strindberg. » — L'Affaire Rousset », par M. Gustave Aron.

La Revue du Foyer (1er juin). — M. René Henry : « L'Alsace-Lorraine. »

Le Spectateur (mai). — « De quelques remarques qui ne peuvent manquer de favoriser l'observation d'une dispute », par M. J. Paulhan.

Revue bleue (25 mai et 1er juin). — Lettres inédites de Rachel. — M. E. Seillière : « Un commentateur allemand de Stendhal. » — « Auguste Strindberg », par M. Frédérik Böök.

La Revue de Paris (1er juin). — M. O. G. de Heidenstam : « Fersen et Marie-Antoinette. » — « Poèmes » de Mme la comtesse M. de Noailles. — M. L. Latzarus : « Les Malfaiteurs parisiens. »

La Revue critique des idées et des livres (25 mai). — « Une visite à Mistral », par M. Charles Benoît.

Revue des Français (25 mai). — M. A. Touchard : « La Trahison de Judas, d'après un pyschologue russe. » — M. le Dr F. de Rause : « Paris pendant le siège, souvenirs d'un médecin ».

L'Indépendance (15 mai). — Ch. Demange : « Lettres d'Italie. » — M. Georges Sorel : « Quelques prétentions juives ».

Le Parthénon (5 juin). — « Les Paraboles cyniques », par M. Han Ryner. — « J.-K. Huysmans », par M. J. Florence. — « Le Cadran solaire », par M. Léon Lafage.

Les Soirées de Paris (mai). — Une remarquable nouvelle de M. André Billy : « Mme Couvroy. » — « La Peinture nouvelle », par M. Guillaume Apollinaire.

Les Facettes (1er juin). — Poèmes de MM. T. Klingsor, T. Derème, H. Dérieux, etc.

Le Double Bouquet (juin). — Proses et vers de MM. Guy-Charles Cros, A. Germain, de lord A. Douglas et de Mlle Jacqueline Maury.

Pan (mai-juin). — Poèmes de MM. Louis Mandin, Canudo, J. Sermaize, A. Léger. — « Pêle-mêle », pensées de M. Robert Scheffer.

La Vie (15 juin). — « Pierre Bonnard », par M. T. Natanson.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les derniers jours d'Oscar Wilde (*le Temps*, 11 juin). — La jeunesse de Moréas (*le Figaro*, supplément du 25 mai).

Les fins de vie sont toujours lamentables et les pires sont probablement celles des hommes à imagination qui ont rêvé à la beauté de leurs derniers jours et, ces jours arrivés, n'y trouvent qu'une horreur basse. Wilde, qui avait beaucoup souffert, en éprouva toutes les amertumes dans la chambre d'hôtel où il agonisa. J'ai trouvé de cette période un récit sobre, sans inutile sensiblerie, dans un article publié par *le Temps*, d'après les indications de M. E. de Morsier :

M. E. de Morsier nous communique des documents intéressants relatifs aux derniers jours de la vie du poète anglais. Oscar Wilde est mort à Paris le 30 novembre 1900. Le 3 décembre suivant, il était inhumé au cimetière de Bagneux ; une cérémonie religieuse avait eu lieu auparavant en l'église Saint-Germain-des-Prés. En 1910, la dépouille de Wilde fut transférée au Père-Lachaise ; un admirateur anonyme du poète fit élever un monument sur sa tombe.

« Deux amis de Wilde, nous dit M. E. de Morsier, le romancier Reginald Turner et Robert Ross, avaient été les seuls à savoir la lamentable histoire des derniers jours du poète. More Adey, le premier traducteur anglais d'Ibsen, demanda, après le décès de Wilde, un récit des derniers jours, à Robert Ross. Celui-ci lui envoya un rapport détaillé, écrit peu de jours après cet événement, ainsi que les lettres qu'il avait reçues, lui, Ross, pendant une courte absence, de Reginald Turner, qui le remplaça pendant ce temps au chevet du malade. De ces documents — restés jusqu'ici inédits en français — il ressort d'abord que Wilde ne sentit pas sur lui la griffe de la misère. Il eut la chance de rencontrer dans le propriétaire de l'hôtel d'Alsace, M. Jean Dupoirier, un homme de grand cœur. Wilde lui devait déjà environ 5.000 francs. Du jour où le poète prit le lit, son hôtelier non seulement ne lui parla jamais de cette dette, mais encore il le soigna avec le plus grand dévouement. Il assista à l'opération qui fut faite, et paya toutes les dépenses courantes pour les médicaments. De plus, Oscar Harris, le collaborateur de Wilde, fit parvenir à celui-ci une avance de 1.000 francs. Enfin il résulte de ces documents que le poète était déjà à l'agonie quand il reçut la visite d'un prêtre, le père Euthbert Dunn, des Passionnistes anglais ; de sorte que la prétendue conversion volontaire de Wilde au catholicisme n'eut jamais lieu véritablement. Il est vrai qu'il avait toujours exprimé à son ami Robert Ross le désir d'avoir un prêtre à ses derniers moments, et déjà Wilde montrait un penchant très grand pour le catholicisme, qui ne fit que s'accroître, comme chez lord Byron, durant les derniers temps de sa vie. »

Le diagnostic des médecins qui soignèrent Oscar Wilde fut celui-ci : *meningitis gummosa*, maladie qu'il avait contractée à Oxford quand il y était étudiant. L'abus de l'alcool avait « précipité la catastrophe ».

Et voici maintenant le résumé du rapport de Ross et des lettres de Turner :

Le 17 octobre 1900, Ross arrive à Paris, appelé instamment par Wilde qui vient de subir une opération chirurgicale. Le poète souffrait, mais se montrait d'assez belle humeur. Une de ses parentes étant venue le voir, Wilde lui annonça qu'il ne passerait pas l'année. Le 29 octobre, il voulut sortir et s'en fut boire un verre d'absinthe dans un petit café du quartier latin.

Le 2 novembre, le jour des Morts, raconte Ross, je fus au Père-Lachaise. Oscar prit un grand intérêt au récit de ma promenade, me demanda si je lui avais choisi une place, et parla des inscriptions funéraires. Le 12 novembre, j'allai lui dire adieu, devant partir pour Nice. Il me sembla qu'il avait dû prendre de la morphine, et dans le jour il buvait beaucoup de champagne. Pendant que nous causions il arriva une lettre de Douglas, qui contenait un chèque. Oscar se mit à pleurer. Tout à coup il pria la garde et Reggie (Turner) de nous laisser seuls. Alors il éclata en sanglots, disant que c'était la dernière fois qu'il me voyait, qu'il sentait que tout était fini. Cette scène pénible dura trois quarts d'heure.

Le 26 novembre, Turner écrit à Ross que les médecins n'ont plus d'espoir. Le lendemain, le poète ne parle plus que difficilement. Il est rude envers ceux qui le soignent.

... Tout à coup il a dit à brûle-pourpoint : « Les juifs n'ont aucune philosophie profonde de la vie ; mais ils sont sympathiques. » Peut-être pensait-il, à ce propos, à moi ou à Strangmann.

Le 28 novembre : « Il fait des scènes terribles... Il ne prend aucune nourriture... Dois-je appeler un prêtre ou un pasteur protestant ? » Du même jour, deuxième lettre : « Il délire tout le temps, moitié en anglais, moitié en français. » Il veut se lever et on le maintient avec peine.

Tucker et le médecin spécialiste qu'il a amené m'ont fait signer, à l'hôtelier et à moi, un rapport sur la consultation, afin que ses fils puissent avoir un témoignage que leur père a été bien soigné.

M. Robert Ross revenu à Paris reprend son rapport le 29 novembre au matin :

Il a levé la main quand je lui ai demandé s'il me reconnaissait. Je suis allé chercher un prêtre. Le lendemain matin à six heures il avait pris le masque de la mort, et le râle de l'agonie commença et ne s'arrêta plus jusqu'à la fin. Nous déchirâmes des lettres... Vers midi la respiration diminua, les membres se déraidirent. Dix minutes avant deux heures tout était fini.

Les formalités pour l'ensevelissement n'en finirent plus. L'hôtelier avait inscrit Oscar sous un faux nom : Melmoth. Le médecin des morts nous a menacés d'envoyer le corps à la Morgue. Le lendemain, quelques personnes prévues, poètes et littérateurs, déposèrent leurs cartes : Raymond de la Tailhède, Tardieu, Charles Sibleigh, Jehan Rictus, Robert d'Humières, Georges Sainclair et différents Anglais *qui donnèrent de faux noms*... Parmi les vingt-quatre couronnes, dont quelques-unes envoyées anonymement, j'ai fait déposer une couronne de lauriers avec cette inscription : *A tribute to his literary achievements and distinction*. Pour tous ceux qui ont gardé un bon souvenir d'Oscar, ce sera toujours une pensée consolante de savoir qu'il a eu auprès de lui, dans ses derniers jours, tant qu'il pouvait être sensible à la bonté et aux attentions, quelqu'un comme Reggie (Turner).

§

L'abondance des matières m'avait fait négliger un intéressant article de M. A. Marroudis sur la jeunesse de Moréas et son dernier voyage en Grèce, paru dans le supplément littéraire du **Figaro**, le

25 mai dernier. En voici les parties principales, qui concernent les années de formation du poète et ses débuts.

Le romantisme occidental sévissait à Athènes. Les poètes aimaient des femmes fantômes et allaient rêver parmi les noirs cyprès et les blanches pierres tombales. Le soleil brusquait leurs yeux. A peine supportaient-ils la lumière froide de la lune. Enfin, ce fut une période chaotique, où les adorées étaient difformes, sinon complètement bossues, et où les adorateurs souffraient de chlorose. Ceci dans le domaine de la fiction seulement, car malgré le faux romantisme des poètes dévoyés, importé du Nord à Athènes et sensiblement endommagé par le voyage, la Grèce, en réalité, n'avait point cessé de produire de saines beautés. Le jeune Papadiamantopoulo subit l'influence du milieu. Pénétré par la sentimentalité en vogue, il rêva à des femmes maladives et éprouva des mélancolies conventionnelles.

> Je n'écris pas de vers... les sons de ma lyre s'éteignirent.
> Dans les tempêtes de la vie; les peines de mon âme
> Ne font plus une illusion de rêveries juvéniles...

Voilà ce que Moréas écrivait alors en grec. Faut-il le croire sur parole? Vraiment le cœur du poète était dans l'agonie? Mais ce désabusement était à la mode en ce moment. Jeunes et vieux en faisaient profession. Rien d'étonnant, si Moréas, tâtonnant dans la voie de la poésie, se drapa dans une douleur qui n'était point à lui. Son volume de vers : *Tourterelles et Vipères*, paru en 1878, abonde en apostrophes à la lune qui se meurt dans l'infini des ténèbres, au rossignol qui chante sa tristesse dans les feuillages noirs, à des amies rarement réelles et fréquemment fictives qui ont tant meurtri le cœur du poète. Déjà, vers 1871, il publie dans l'*Almanach des Familles*, sous le pseudonyme *Neanthos*, une poésie intitulée *la Fille du Nord*. Ce sont ses vers de début, inspirés par une chanteuse allemande ou bohémienne, étoile d'une troupe qui se produisait sur une petite scène aux bords de l'Ilissus. Pourtant — et ceci caractérise bien Moréas — il y a dans *Tourterelles et Vipères* des poésies qui vraiment devancent leur époque, comme par exemple le *Décembre*, remarquable par la grâce du rythme et la couleur du verbe, et surtout par la sincérité du sentiment.

> Un vent fou siffle dehors
> Tel un monstre qui rugit;
> C'est vraiment triste d'être seul
> Près du poêle par un pareil froid.
> Si je t'avais ici, sur ma poitrine ardente,
> Si je pouvais t'étreindre, mon amour,
> Comme l'heure glisserait imperceptible.
> Avec des caresses, des baisers et des contes.
> Je déroulerais ta noire chevelure,
> Je te chatouillerais sous le bras
> Et en fouillant dans tes seins,
> Combien de jeux et de plaisanteries n'aurais-je pas faits pour toi!
> Mais le Diable, la Parque, ou Dieu
> Nous séparent.
> Et voilà pourquoi je fume solitaire
> Près du poêle par un pareil froid.

Yanni n'est plus l'enfant épris de la fille du Nord. A la sentimentalité,

c'est la sensualité qui succède. Moréas est le jeune homme élégant, Don Juan en chapeau à huit reflets, sanglé dans une redingote impeccable, au visage pâle, aux yeux voluptueux et expressifs, à la moustache fine, aux joues fraîchement rasées. Certes, son *Décembre* n'est pas un chef-d'œuvre. Mais à une époque où la plupart des poètes grecs sentaient et chantaient faux — la littérature néogrecque ne prit que quelques années plus tard son bel essor — Yanni Papadiamantopoulo a su donner à ses contemporains une excellente leçon de sincérité. Les vers grecs de Moréas sont en général ciselés avec art. S'il ne porte pas encore Apollon au bout de ses dix doigts, comme il aura droit de dire un jour, au moins il perçoit les accords lointains de la divine lyre.

Dans *Tourterelles et Vipères*, Papadiamantopoulo annonce Moréas. Parmi les poésies originales en grec et quelques belles traductions, comme celles du *Chant du désespéré* de Murger et du *Roi des Aulnes* de Gœthe, le recueil contient aussi des vers français. Je cite le « Triolet » dédié à une inconnue qui charma le poète :

Qu'il était doux, ce long baiser
Qu'un soir j'ai cueilli sur ta lèvre
Promettant de ne pas jaser ;
Qu'il était doux, ce long baiser !
Je ne savais comment oser :
Je frissonnais, j'avais la fièvre...
Qu'il était doux, ce long baiser
Qu'un soir j'ai cueilli sur ta lèvre !

Il y a encore quatre poésies en français dans le volume. Elles prouvent que Moréas connaissait et sentait déjà la langue, qu'il devait un jour honorer par son œuvre.

Dès son bas âge, Moréas goûtait les poètes français et entre autres Ronsard, envers lequel son admiration fut toujours grandissante.

L'automne de 1878, Moréas quittait Nice pour Munich, puis, pour Paris, Athènes qu'il ne devait revoir que vingt ans plus tard.

R. DE BURY.

THÉATRE

Comédie Française : *Iphigénie*, tragédie en 5 actes, de Jean Moréas. *Poil de Carotte*, pièce en un acte, de Jules Renard (22 mai). — Arènes de Lutèce : *Le Jeu de Pathelin*, farce en un acte, de MM. Camille Le Senne et Guillot de Saix, *César et Cléopâtre*, drame en 3 actes, en vers, de M. Paul Souchon (10 juin). — Odéon : *Andromaque*, drame d'Euripide traduction intégrale, en vers, de MM. Silvain et Ernest Jaubert, musique de scène de M. Laurent Leon, représentation unique (18 juin). — **Une anecdote. — Memento.**

C'est la vie. On connaît des gens. On les rencontre, on cause avec eux, on les fréquente de ci de là. Quelle importance? Aucune. On y pense à peine. Mais qu'ils meurent! C'est tout un jour où l'on pense à eux avec un peu d'attention. On les enterre, et c'est encore un jour pendant lequel ils occupent notre esprit. Et que, dans la suite, même assez longtemps après, un événement, un fait ou un autre vienne les rappeler, faire parler d'eux, il nous semble alors qu'ils

n'ont jamais été plus vivants et plus présents. Je me disais cela en regardant, l'autre jour, dans *Comœdia*, à propos de la représentation d'*Iphigénie* et de *Poil de Carotte* à la Comédie-Française, les portraits de Jules Renard et de Jean Moréas. Je les ai connus tous les deux. Jules Renard un peu moins. A peine si je le rencontrais une heure ou deux, chaque année, dans une réunion au *Mercure*, et nos conversations, là où ailleurs, ne furent non plus ni fréquentes ni bien longues. Mais j'ai eu l'occasion, un jour, de savoir que j'avais sa sympathie. Je garde de lui un exemplaire de *Ragotte*, — le seul livre que j'aie lu de lui avec *le Vigneron dans sa vigne*, — qu'il voulut bien m'adresser avec une certaine dédidace... Je me souviens comme j'éclatai de rire quand je lus cette dédicace pour la première fois en recevant ce livre, de ce rire qui me prend toujours devant les compliments. Un tel témoignage, à moi, et de la part d'un homme aussi réservé, c'était donc vrai ! J'avais beau me regarder dans la glace, et vouloir me prendre au sérieux, je riais de plus en plus. Je me rappelais les moqueuses boutades par lesquelles j'avais toujours répondu aux propos bienveillants de son auteur. Elles ne l'avaient pas arrêté, et il avait écrit pour moi ces mots charmants ! Allons, après tout! C'était peut-être sincère, et je le méritais peut-être? Mais en attendant, je riais toujours, c'était plus fort que moi. J'en ris même encore aujourd'hui, pour être franc. J'ai mieux connu Jean Moréas. Je le rencontrais plus fréquemment. On a dit, je crois, qu'il était très orgueilleux. C'était, en tout cas, d'un orgueil sans insolence, et qui ne s'affichait point. Modeste et simple, et même assez rieur, c'est plutôt le souvenir qu'il m'a laissé. J'avais avec lui mon franc parler, et il voulait bien quelquefois s'amuser de mes propos, quitte, sans doute, — je ne jurerais pas du contraire, — à me plaindre en secret pour mon ignorance et mon réalisme. Le fait est qu'il était un savant, en plus d'un lyrique, et que je n'avais devant lui que ma vivacité d'impressions, mon goût pour le talent naturel et spontané, sans beaucoup d'amour ni même d'admiration pour l'érudition. Je me rappelle un jour que, devant moi, il discutait de la poésie française avec un jeune érudit, nommant un à un tous les poètes, ou presque, de notre littérature. Pas un ne trouvait grâce à ses yeux. « Parbleu, lui dis-je pour clore ce massacre, maintenant que vous leur avez pris tout ce qu'ils avaient de bon, ils ne valent plus rien. » Il se mit à rire. Il m'appliqua ce mot qu'il affectionnait, cette épithète de *terrible* qu'il prodiguait, il est vrai, un peu à tout le monde. « Hé! hé ! dit-il ensuite, ce Boissard, quel critique littéraire il ferait ! » C'était, je l'avoue, me flatter beaucoup. C'était, surtout, de sa part, s'oublier trop. Il était lui-même, surtout en poésie, un bien autre critique. Car, les *Stances*, n'est-ce pas, en quelque sorte, l'œuvre d'un critique? N'est-ce pas l'œuvre d'un homme qui a su mer-

veilleusement discerner, choisir, retenir et assembler de nouveau Je les compare souvent à un chœur dans lequel se retrouveraient beaucoup des voix de la poésie passée. Ce n'est peut-être pas une si mauvaise comparaison?

Je n'entends pas dire, d'ailleurs, qu'on ne puisse pas aimer les *Stances*. Elles ont leurs beautés, et réelles, et dont on peut être touché. Je le suis moi-même, quelquefois. Seulement, ce sont des beautés empruntées. C'est un peu, et en très beau, certes — quelle hérésie je vais commettre! — de la poésie de professeur, un professeur — vous voyez que je suis conciliant, — qui aurait eu un goût admirable. C'est savant, c'est noble, c'est pompeux. Je conçois que cela en impose et que certains n'osent pas ne pas admirer. Mais *le Zéphir*, *l'Aquilon*, *l'Ether*, et *la Parque*, et *la Lyre*, et *Minerve*, que cela est loin de nous et loin de notre émotion! C'est trop grec, il n'y a pas à dire, et certes, de cela, il n'y a pas à en vouloir à Moréas. Il était de son pays, cet homme. On n'a pas grandi près de l'Acropole sans en garder quelque chose. Pourtant, sentait-il vraiment, l'homme qui a écrit ces vers? Avait-il quelque chose en lui de cette émotion pour ainsi dire aérienne, toute musique et toute sensation, qui fait le poète? N'était-il pas qu'un artiste, n'avait-il pas qu'un grand sens de la mesure, de l'harmonie, du côté plastique du vers? C'est quelque chose, je le veux bien, mais ce n'est pas tout le poète. Ce n'en est même, à mon avis, que le côté secondaire. Admirons les *Stances*, c'est entendu. Si le poète qui les a écrites ne chantait pas des choses neuves, il chantait juste, et il s'en dégage une harmonie qui, pour n'être faite que d'échos, a tout de même sa beauté. Je pense toutefois qu'il est permis de préférer une poésie plus sensible, plus émue, plus nuancée. Je lisais des vers, l'autre soir, — ne vous moquez pas de moi. J'ai retrouvé cette pièce, dont je ne nommerai pas l'auteur, pour bien montrer que je ne fais ma cour à personne.

LE JOUR ET L'OMBRE

Ce beau jour n'est plus rien que son ombre odorante,
La lumière est éteinte et le vent disparu;
Le parfum ténébreux de l'arbre et de la plante
A remplacé pour nous la forme qu'ils n'ont plus.

La forêt incertaine est à peine un murmure
Où la feuille invisible à la feuille s'unit,
Et le fleuve n'est plus qu'une fraîcheur obscure
Qu'aspire en soupirant l'haleine de la nuit.

Il semble que le temps et l'ombre et le silence
Ordonnent de mourir et de fermer les yeux,
Car si le jour renaît, revient et recommence,
Aura-t-il la beauté de ce jour radieux?

Aura-t-il cette aurore, et ce clair crépuscule,
Et ce midi de flamme où l'Amour triomphant
Pose aux lèvres en feu sa lèvre qui les brûle ?
Et son soir sera-t-il sonore et transparent ?

Et du fleuve, de la forêt et de la plante,
De tout ce qui fut lui, refera-t-il demain
Ce ténébreux parfum et cette ombre odorante
Où persiste embaumé son souvenir divin ?

Trouverez-vous dans *les Stances* quelque chose d'aussi pénétrant? Je crois qu'il faudra bien qu'on en convienne un jour : elles ont plus d'art que d'émotion, et c'est l'émotion seule qui fait la poésie. A les regarder de près, il semble qu'il en soit d'elles comme des ouvrages en prose de Moréas, ces *Variations sur la Vie et les Livres*, ces *Réflexions sur quelques Poètes*, qui sont si visiblement les livres de quelqu'un qui n'avait rien à dire, qu'à utiliser son savoir. Et ce que je dis là, on en a encore un exemple avec cette **Iphigénie** que vient de représenter la Comédie Française. Vraiment, on reste confondu qu'un homme ait pu passer quelques années de sa vie à composer une chose aussi froide, aussi terne, aussi inerte. C'est l'œuvre d'un érudit, et ce n'est bien que cela. Nous avions déjà, pour notre temps, les traductions ou adaptations de M. Rivollet, de M. Poizat, de M. Herold, — encore cette dernière a-t-elle le mérite de n'être pas en vers, ce qui donne toujours plus de concision et d'exactitude. Nous y ajouterons maintenant celle de Moréas. On écoute ces choses où rien ne vit, où rien ne tremble, où tout est si loin de nous, dont tout nous est devenu si étranger, travaux de bibliothèques, labeurs d'érudits, et l'on songe qu'il est bien heureux pour ces messieurs qu'on ait écrit avant eux, puisqu'ils ne savent ainsi que copier et traduire. Ce que Moréas, dans cette *Iphigénie*, a pu ajouter, retrancher ou modifier au texte d'Euripide ou à la version de Racine, je ne le chercherai pas. Je pourrais le faire comme un autre. Cela ne demande aucun génie. Il n'y a qu'à prendre les textes et à les comparer. C'est un travail de bureaucrate. Mais je ne trouve à cela non plus aucun intérêt. Vous savez d'ailleurs l'accueil qu'on a fait à *Iphigénie*. Il a été plutôt froid, tout à fait dans le ton de la pièce. On a voulu nous persuader que cela tenait à l'interprétation, qui avait abîmé les beautés de l'œuvre, mais qu'à la lecture toutes ces beautés se montrent. Elles se montrent, en effet, dans le moindre morceau pris au hasard :

CLYTEMNESTRE

Quoi ! pourrais-je oublier ma mortelle origine,
Quand je répands ces pleurs dont j'ai les yeux noyés ?
Non, héros qui naquis d'une mère divine,
Je ne rougirai pas de tomber à tes pieds,

Me sied-il de montrer une tête trop fière ?
On veut tuer ma fille : irai-je, pauvre mère,
A l'instant que le fer lui va percer le flanc,
Par un stupide orgueil faire honneur à mon rang ?
Qui se fie au bonheur, à ses biens, qu'il contemple
Les soudains changements du sort en mon exemple,
Quelle fut la hauteur de ma félicité !
Et maintenant est-il au monde adversité,
Hélas ! qui de mes maux puisse allonger la trame ?
O ma fille !... A Calchas livreras-tu ta femme,
Achille ? Que ce soit à juste titre ou non,
Il n'en est pas moins vrai qu'elle a reçu ce nom.
C'est pour s'unir à toi que, de fleurs couronnée,
Sur ces bords malheureux je l'avais amenée.
Comme je me flattais de l'éclat de ton sort !
Et je te conduisais, ô ma fille, à la mort.
Par ta main que je touche, Achille, je t'implore,
Par ton père Pélée et par ta mère encore,
De sauver mon enfant... O terre ! ô vastes cieux,
O perfides mortels, impitoyables dieux !...
Seule au milieu d'un camp, par mes parents trahie,
Personne ne me montre une figure amie.
Pour me réfugier je n'ai que tes genoux.
Tu connais le dessein de mon cruel époux :
Sur l'autel d'Artémis déjà le couteau brille ;
Achille, prends pitié, viens en aide à ma fille.
Ose étendre sur nous ton invincible main,
Car tu peux arrêter notre horrible destin.

ACHILLE

Je sais être prudent quand il le faut et même
Je sais me défier d'une sagesse extrême.
L'infortune m'afflige, et la prospérité,
Réjouissant mon cœur, ne l'a pas exalté.
Mon zèle est circonspect, mais je n'ai point de crainte
D'agir sans hésiter, ayant pensé sans feinte.
Car les enseignements du vertueux Chiron
Ont façonné jadis ma naissante raison.
Les armes à la main, je saurai satisfaire,
Ici comme partout aux devoirs de la guerre.
Toi, Reine, puisque ceux qui te sont le plus chers
Te trament sans pitié les maux les plus amers,
Compte sur mon secours quoique bien jeune encore,
Je brave les plus vieux quand l'infortune implore.
Je sauverai ta fille et je ne souffre pas
Qu'on emprunte mon nom pour des assassinats.
Oui, puisqu'à cet oracle Agmemnon défère
Je saurai l'empêcher d'être un indigne père,

Et ce sang innocent qu'il aura seul versé,
Il ne me convient pas d'en être éclaboussé.
Par la nymphe Thétis, par toute ma famille,
Par mon père héros, mon aïeul immortel,
Non, tu ne verras pas, noble Reine, ta fille
Sous de barbares mains expirant à l'autel.
Peut-être que Calchas à lui-même fatales,
Consacre en ce moment l'orge et les eaux lustrales.
Qu'est-ce donc à la fin que ces devins fameux
Dont la bouche à tout coup nous fait parler les dieux ?
Pour quelques vérités que le hasard leur livre,
Parmi combien d'erreurs il nous faudrait les suivre !

N'est-ce pas admirable ?

Enfin, il ne faut pas trop demander. Nous avons avec cette *Iphigénie* de Moréas un bel exemple de ce néo-classicisme, de ce retour à la tradition dont on voudrait nous engouer. Doctrine littéraire avantageuse à embrasser quand on n'a aucune personnalité ! On copie, on imite, on pastiche, on reprend. Il n'y faut que du savoir, peut-être même seulement une certaine faculté d'assimilation. On est ainsi un écrivain en se contentant de répéter. Le dommage, c'est qu'en littérature, le savoir, même très grand, n'est pas tout, et que répéter, même à la perfection, n'est pas loin d'équivaloir à rien.

Après cette littérature de collège, entendre *Poil de Carotte*, c'est un vrai rafraîchissement. Je n'exagère pas. Ce fut l'impression de toute la salle le soir que j'étais à la Comédie Française. Le rideau levé sur le jardin des Lepic, on respirait. On avait devant soi la vie, la vérité, l'observation, l'émotion, des gens comme nous, parlant comme nous, vivant comme nous. On était même peut-être porté un peu à exagérer, après la froide rhétorique, les mannequins et la poussière savante d'*Iphigénie*. Vous connaissez *Poil de Carotte*. Il est devenu célèbre. Il l'est devenu à ce point que je le connais, moi, sans l'avoir lu autrement, et incomplètement, que par extraits çà et là. Je n'ai donc pas à vous en parler en détails, d'autant qu'à la Comédie Française ce n'est qu'une reprise. Il s'en faut, je dois le dire, que Mlle Leconte ait joué le rôle dans son vrai caractère, avec son aspect vrai. Elle en a fait le gavroche connu, au lieu de l'enfant observateur, contenu, gouailleur en dedans, sensible mais froid d'extérieur, qu'a peint Jules Renard. Il est de plus, avec elle, trop joli, trop gracieux, trop bien habillé aussi. Son pantalon est bien blanc, son tablier n'a pas un accroc. Pas le moindre brin de paille dans ses cheveux bien peignés, pas la moindre boue à ses souliers. C'est Poil de Carotte à la Comédie-Française, et qui s'est fait beau pour fréquenter les sociétaires. Mais tel quel, si mal compris et si mal rendu, c'est encore très bien. Il y a dans ce petit acte une œuvre achevée,

et des caractères qui n'en sont pas moins complets, présentés avec des traits sobres, courts, rapides. Heureux Poil de Carotte, pauvre Iphigénie! Jules Renard et Jean Moréas! Les deux extrêmes! Je me le dis encore en ce moment, comme je me le disais assis dans mon fauteuil à la Comédie : les admirateurs du second se doutent-ils que tout *Iphigénie* ne vaut pas les seules quatorze pages de *Homme de lettres* dans *le Vigneron dans sa vigne?*

M. Bernard jouait à la Comédie, dans *Poil de Carotte*, le personnage de M. Lepic, qu'il a déjà interprété, à l'Odéon, dans *la Bigote.* Il y est de tous points parfait, absolument.

A propos de tout cela, on m'a rapporté un mot de Moréas, que je veux vous répéter. Il paraît qu'à Saint-Mandé, dans la chambre de la maison de santé où il devait mourir, comme on parlait devant lui de la représentation d'*Iphigénie* à la Comédie-Française, il dit à quelqu'un : « J'espère que Boissard me fera un bel article. » Un bel article ! Hélas ! il est bien vrai qu'au moment de mourir nous ne savons plus très bien ce que nous disons.

∴ Mme Caristie Martel a ressuscité les Arènes de Lutèce. Ce n'est pas, ma foi, une mauvaise idée. Le cadre est fort bien, et l'acoustique est très « bon », comme disait à côté de moi un éminent critique. On a joué là **le Jeu de Pathelin**, une farce amusante et très littéraire de MM. Camille le Senne et Guillot de Saix, qui me paraissent être décidément, tous les deux, d'une fécondité qu'on ne peut guère comparer qu'à celle de M. Tristan Bernard. Puis venait un drame en vers de M. Paul Souchon : **César et Cléopâtre**. Pourquoi ? Ne me le demandez pas. Question de cadre, probablement? On a sans doute pensé que des Arènes, cela demandait une tragédie. Car *César et Cléopâtre*, c'est une tragédie, en réalité, et qui, certes, ne vaut pas *le Dieu nouveau*, du même auteur. J'imagine qu'on pourrait, avec plus d'agrément pour le public, jouer aux Arènes de Lutèce de belles œuvres de mœurs populaires, un peu ce qu'a fait M. Princet dans son Théâtre aux Champs, ou M. Pottecher à Bussang. Mme Caristie Martel ne fait d'ailleurs que commencer. Il faut attendre un peu pour mieux juger de son entreprise. On avait introduit dans *César et Cléopâtre* une séance de pugilat, avec M. Georges Carpentier, un homme célèbre dans cette partie, paraît-il. Il faut vraiment que le théâtre à notre époque soit tombé bien bas, et que le goût du public soit aussi bien peu élevé, pour qu'on songe à introduire ainsi dans une œuvre dramatique un semblable intermède. Je sais bien qu'on me dira que la pièce de M. Souchon le comportait tout naturellement, qu'il fait partie des mœurs qu'elle évoque. Nous avons là une des distractions de César ! N'est-il pas plus certain qu'on ne l'a mis là, cet intermède, que pour satisfaire au goût du jour, que comme un attrait qu'on savait devoir produire son effet ? Je l'avoue, je n'ai

pas regardé ces brutalités. S'y plaire, cela relève pour moi du même bas instinct qui fait applaudir aux courses de taureaux, auxquelles de faux artistes, des écrivains qui n'ont jamais rien écrit de pensé ni de senti, prétendent trouver de la beauté.

MM. Silvain, sociétaire de la Comédie-Française, et Ernest Jaubert ont fait jouer à l'Odéon, en matinée, une traduction intégrale, en vers, d'**Andromaque**. Cette œuvre a au moins un grand mérite, qui tient tout entier dans ces mots : représentation unique.

Pour finir, une petite anecdote, qui vous montrera, à la Comédie-Française, la force de la tradition jusque dans le petit personnel. A la répétition générale d'*Iphigénie* et de *Poil de Carotte*, pendant un entr'acte, deux rédacteurs du *Mercure*, désirant voir M. Claretie, se présentèrent à un huissier : « Oh ! Messieurs, leur répondit cet homme, décoré des palmes académiques, il n'y a pas moyen. C'est aujourd'hui répétition générale. Monsieur l'Administrateur est avec les auteurs. »

Je jette un coup d'œil sur mes feuillets. J'espère que voilà une belle chronique? Sept pages! Et vous ne payerez pas le numéro plus cher! Heureuses gens!

Memento. — Théâtre Sarah Bernhardt : *Napoléon*, pièce en 5 actes et 9 tableaux, de MM. F. Meynel et G. Didier (1er juin). — Les Escholiers : *Jusqu'au dernier souffle*, pièce en 3 actes, de M. Guillaume Sabatier (10 juin). — Comédie-Française : *Commediante*, pièce en un acte, en vers, de M. Maurice Magre (13 juin). — Grand Guignol : *la Bienfaitrice*, pièce en un acte, de M. Gaffieri. *L'Esprit souverain*, drame en 2 actes, de M. Lenormand, d'après Dostoiewsky. *Le Grand Match*, pièce de MM. André Leroy et Paul Cartoux. *Pendant l'armistice*, pièce de M. Charmain, d'après Maupassant. *Le Sacrifice*, pièce en un acte, de M. Jean d'Aguzan, d'après M. Henri Duvernois (15 juin). — Vaudeville : *le Dindon*, pièce en 3 actes, de M. Georges Feydeau (18 juin).

MAURICE BOISSARD.

ART

Une exposition d'Impressionnistes (Palais de la Mode). — Exposition des peintres russes habitant Paris (Devambez). — Dix Tiepolo (Sedelmeyer).

Il y a une bonne exposition d'**Impressionnistes** au Palais de la Mode. Cette exposition vient à point. Elle fera repasser sous les yeux d'un public qui ne les a pas revues depuis longtemps de belles toiles des temps anciens, de la période héroïque de l'impressionnisme, des temps des premières recherches, voisinant avec des œuvres toutes nouvelles et permettant ainsi d'examiner presque toute la courbe de l'impressionnisme, au moins jusqu'à la minute où il engendra le pointillisme. Ce n'est point qu'il ne règne en ce groupement un grand arbitraire; on a plutôt peine à faire revoir des toiles qu'à donner un graphique complet d'une évolution picturale. Nous ne som-

mes pas en face d'une exposition générale de l'impressionnisme. Cette exposition reste à faire. Elle aurait en ce moment son utilité. Peut-être des gens bien inspirés se laisseront-ils persuader de l'organiser, s'ils admettaient les raisons profondes qui la légitimeraient.

L'Impressionnisme a triomphé. On rit des pompiers qui tombent encore en convulsions au nom de Manet ou de Cézanne. Il ne faut d'ailleurs pas oublier qu'il y a parmi eux des simulateurs, ceux d'ailleurs qui font le plus de grimaces. Non seulement les artistes le savent, mais le public ne l'ignore pas. Ce n'est donc point pour défendre l'impressionnisme au passé, pour lui attirer un peu plus de gloire qu'une exposition générale de l'impressionnisme aurait son importance. Elle pourrait servir à deux fins utiles, c'est-à-dire d'opportunité esthétique. D'abord ce serait une leçon donnée aux imitateurs des impressionnistes; ensuite ce serait utile aux jeunes peintres de talent qui, pour trouver une voie neuve, s'écartent peut-être trop de celle qu'ouvrirent les impressionnistes.

Quand je dis qu'une exposition complète des maîtres de l'impressionnisme serait une leçon pour les imitateurs de l'impressionnisme, j'entends bien qu'on ne m'attribuera pas l'intention d'être le moins du monde hostile aux peintres qui ont accepté totalement l'esthétique et la technique impressionniste, ou bien se sont attachés strictement à la pensée et au métier de tel maître impressionniste qui leur parut le plus grand. L'impressionnisme pur par d'Espagnat, Maufra, Durenne, Moret, présente des continuateurs qui comptent; ces artistes ont bien le droit d'avoir été éblouis par une période d'art aussi belle que celle de 1830 et d'avoir gardé en leurs yeux l'éblouissement de ce renouveau pictural de la lumière. Mais je veux dire que les nombreux peintres de salon qui travaillent gauchement, mais non sans bonne volonté, dans les sillons impressionnistes et qui font vaguement de la peinture claire auraient besoin de trouver aux murs d'une galerie franchement et totalement inscrite la leçon de luminosité qu'ils cherchent. Les Pointillistes ont eu sur l'art des Salons une grosse influence. Des artistes comme Henri-Martin ou Ernest Laurent, qui se réfèrent aux points de départ de Seurat, ne trahissent pas la doctrine; ils l'assouplissent ou la modifient, dans une voie logique à leur tempérament. Les impressionnistes purs, et cela sans doute parce que leur exemple est moins rigoureux, ont formé de ci de là, parmi les peintres de salons, des demi-élèves qui s'inspirent d'eux, mais qui ont pris aussi des clartés ou plutôt des obscurités ailleurs et, du mélange du tout, font un art néo-académique assez contestable, mais très nombreux et qui passe pour de l'art aux yeux du plus grand nombre.

Il semble aussi que, guidés par les plus respectables sentiments, un très louable désir de neuf, un souci réel et très artiste de construc-

tion, nombre de jeunes artistes, ceux-là bien doués, valeureux, indépendants, désintéressés, s'écartent vers les sentiers classiques en y espérant trouver le chemin des monts sacrés où des Muses enseigneraient les vraies lois d'un art vraiment complet. Pour ceux-ci comme pour tous les esprits hantés en les nuances diverses des inquiétudes nouvelles, pour tous les chercheurs et surtout pour ceux qui viennent de Cézanne, il serait bon qu'une exposition montrât tout l'effort impressionniste. Ce serait fatalement le passage nouveau, devant leurs yeux, de leurs vieilles, de leurs plus anciennes admirations, et, de revoir tant d'œuvres fortes et d'utile indication les amènerait à combler, par certains efforts, la distance qu'ils laissent entre ces réalisations-là et leurs point d'étape. Et l'influence de l'impressionnisme bien compris ne serait pas pour eux régressif. L'impressionnisme est aussi loin de l'art académique que l'était l'art du XVIIIe siècle; il a picturalement la même valeur. Une exposition de tous ses chefs-d'œuvre, ou au moins de beaucoup de ses chefs-d'œuvre, lui ramènerait tous ses fidèles, et si cette exposition pouvait être quelque peu historique, donner les points de départ et les dernières nouvelles de ce mouvement qu'il faudrait comprendre dans toute sa largeur et non avec des restrictions venant des collectionneurs, des marchands ou même des préférences des peintres qui en sont l'éclat, cela serait un spectacle d'un intérêt unique et qui raconterait presque toute l'histoire de la peinture depuis cinquante ans.

Au Palais de la Mode (titre bien frivole et inquiétant, mais l'impressionnisme a fait ses preuves), il y a des Manet admirables, parmi lesquels ce *Linge* qui fit hurler tant de gens qui n'avaient jamais regardé ni la nature, ni un Courbet, mais seulement les Dubufe et les Meissonnier ; il y a de solides portraits de Degas et de ces danseuses-papillons, si diaprées et pourtant observées avec tant de minutie cruelle ; la ligne y est, les tares y sont aussi, parallélisme qui rend cette belle peinture si curieuse, lui donnant la curiosité et l'observation la plus aiguë avec toute l'élégance décorative ; des Monet des différentes périodes, notamment de celles des *Meules* peut-être la plus belle, la plus solide ; c'est incomplet en quantité, mais on peut suivre la logique de cet art depuis les brouillards sur la Seine, près Vétheuil, et les dégels roses, et les brouillards en fleurs de Londres et les plaques d'eau bleuies sous les nymphéas, aboutit aux légèretés féeriques des Venises, que Monet expose aujourd'hui. Raffaelli s'y inscrit par une admirable série, avec des banlieues détaillées, avec des pages curieuses de son extraordinaire série de types banlieusards, diserts et philosophes, incultes et raisonnants, et ce portrait de sa fille, une des merveilles de son art, une notation de son Clémenceau, des paysages tout récents, plus profonds, plus légers en même temps que tout paysage connu, plus près de la vie et plus artistes que toute autre œuvre moderne. Il y a des

Berthe Morisot qui sont restés d'une blondeur et d'une douceur charmantes ; parmi eux cette copie de Boucher, qui fait comprendre ce que peut être une peinture du XVIII[e] siècle à laquelle nul restaurateur, nul conservateur n'a touché, et qui n'a jamais été vernie. Il y a des anciens Forain d'un intérêt singulier de prestesse juste, de satire ingénieuse, des Forain du temps des précieuses pochades saisies à l'opéra jusqu'aux tableaux d'aujourd'hui saisis aux prétoires. Miss Mary Cassatt apparaît à son vrai rang, avec son don de répandre de la douceur sur la figure humaine, avec les yeux très puissants et très doux de ses femmes et de ses bébés. Les Renoir sont nombreux et magnifiques, il y a là des portraits de femme de la première manière, très élégants, d'une caresse de ton profonde parmi des natures si doucement souriantes qui sont des merveilles. Cézanne est présenté avec ses paysages de Provence rude et ses figures. Son opiniâtre volonté de construction, ses portraits volontaires, appuyés, complets sont en bon nombre et l'exposition, après avoir montré, un certain nombre de beaux Lautrec, se termine à Van Gogh, dont elle a peu de chose.

Est-ce un avis critique qu'on nous donne ici en ne représentant pas avec l'impressionnisme le pointillisme qui, en somme, le continuait ? Ce serait dommage. En tout cas, l'exposition complète de l'art impressionniste que nous réclamons ne pourrait souffrir de telles omissions.

§

Chez Devambez, une exposition des **peintres russes** habitant Paris. Ce n'est point d'après cette sélection qu'on pourrait se faire une idée totale de l'art russe ; on ne peut voir là qu'une exposition partielle imaginée, un soir de camaraderie, pour étayer quelques jeunes notoriétés par des voisinages d'importants compatriotes ; mais l'exposition vaut d'être visitée parce qu'il y a de très beaux et larges paysages d'Altmann, de curieux dessins d'Ivanoff sur la légende de Sadko, des peintures intéressantes de M. Nalevo, de violentes esquisses de Pann, des scènes très joliment peintes de Schulmann-Gaspar, de tourbillonnantes et justes impressions de Tarkhoff, de solides et belles études de Widhopff et de belles sculptures d'Aronson et de Troubetzkoy. Tout cela est très moderne, très vivant et nous est très connu puisque les meilleurs de ces artistes triomphent les uns à la Société Nationale, d'autres aux Humoristes ; d'autres se révélèrent à la Comédie Humaine ; mais enfin il est intéressant de les revoir.

§

A la galerie Sedelmeyer des **Tiepolo**. Di Tiepolo. On sait qu'il y eut deux Tiepolo, J.-B. Tiepolo et Domenico Tiepolo son fils, peintre aussi ; il y eut même trois Tiepolo, mais on n'attribue à Lorenzo

Tiepolo que des gravures à l'eau-forte, tandis qu'on est certain que Domenico Tiepolo exécuta nombre de tableaux. Beaucoup de personnes, parmi lesquelles des historiens de l'art comme aussi, et avec moins de raisons à l'appui de leur dire, des personnes malveillantes, prétendent que l'œuvre de J.-B. Tiepolo s'accroît sans cesse au détriment de celle de Domenico que, paraît-il, on expulserait froidement de sa signature quant il en serait besoin.

Parmi les Tiepolo de la galerie Sedelmeyer, il y a une admirable Crucifixion, il y a le cheval de Troie, il y a Renaud et Armide et un superbe Triomphe d'Amphitrite. Ces belles œuvres sont d'un magnifique mouvement, d'une admirable vie païenne et d'une libre richesse décorative. Tiepolo est certainement un des plus grands peintres qui vécurent et un des moins classiques ; on ne peut devant lui émettre le mot romantisme, car il précède l'époque romantique et ne connut point le renouvellement du pittoresque auquel procéda le romantisme, mais par la richesse juste de sa composition il annonce, il prépare le romantisme et, pour tout dire, il eût été digne d'être romantique.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

E. Foerster-Nietzsche : *Der junge Nietzsche;* Leipzig, Alfred Krœner, M. 4. — André Tibal : *Hebbel, sa vie et ses œuvres de 1813 à 1845 ;* Paris, Librairie Hachette, fr. 12.— Friedrich Hebbel : *Judith*, traduit par Gaston Gallimard et Pierre de Lanux ; Paris, Nouvelle Revue française, fr. 3.50. — Les Théâtres. — Memento.

Der junge Nietzsche. — Mme Foerster-Nietzsche, à qui nous devons une copieuse biographie en trois volumes du grand philosophe allemand, complément indispensable à l'édition monumentale de ses œuvres, a entrepris d'écrire, à l'usage du grand public, une relation plus restreinte de la vie de son frère. L'ouvrage comprendra deux parties très distinctes : *Der junge Nietzsche* (*le jeune Nietzsche*) et *Der einsame Nietzsche* (*le solitaire Nietzsche*). La première vient de paraître en un petit volume fort élégant de 450 pages qui prendra place à côté du choix des *Lettres* et de l'édition des *Œuvres choisies*. Elle s'étend jusqu'à la représentation de *l'Anneau des Niebelungen* à Bayreuth, qui apparaît comme la grande crise dans la pensée de Nietzsche.

Nulle n'était mieux qualifiée que l'admirable sœur du philosophe qui, depuis les années qui suivirent sa maladie, veilla avec une si touchante sollicitude à la fois sur sa personne et sur son œuvre pour présenter au public allemand ce tableau des années de jeunesse de celui qui devait être plus tard le grand créateur de *la Volonté de Puissance*. Elle fut en effet, durant cette première période, la compagne de presque tous les instants. Après avoir pris part aux jeux

de l'enfant elle assista à l'éveil de son génie littéraire, prit part à toutes les manifestations de quelque ordre qu'elles fussent, collaboratrice même quand il s'agissait, pour le philologue en herbe, de brider son imagination, pour s'adonner à la tâche ingrate de rédiger des fiches. Plus tard, à Bâle, Mlle Nietzsche fait de long séjours auprès du jeune professeur, confidente de l'enthousiasme wagnérien aussi bien que des premières désillusions. Ce qu'elle ne voit pas de ses propres yeux, ce qu'elle n'observe pas directement, avec un sens déjà très aigu des choses de la vie, elle l'apprend par de longues lettres où le cœur fraternel s'épanche.

Cette vie du *jeune* Nietzsche pourrait s'intituler *Nietzsche heureux*, car c'est l'image du bonheur parfait que donnait alors cette existence. L'écrivain — nous assistons à l'élaboration de l'*Origine de la tragédie* et des *Considérations inactuelles* — n'imaginait pas que l'on pût avoir une existence différente de la sienne et que l'on pût aspirer à des joies plus grandes que celles qui lui étaient échues en partage. Un ami qui lui rendit visite à Bâle le trouve « ardent, élastique et conscient de sa force, comme un jeune lion ».

Sa tâche seule lui importe. Jusqu'à l'âge de 33 ans il s'y emploie avec un juvénile entrain. Les premiers germes de sa maladie — contractée en 1870 aux ambulances allemandes — n'entravent pas encore pendant de longues périodes, ainsi qu'il en sera plus tard, son intense labeur intellectuel et c'est comme en se jouant qu'il remplit ses obligations professionnelles qui, bientôt, vont lui peser si lourdement. Dans cette vie de jeune homme, il n'y a du reste pas une seule aventure sentimentale. Il fréquente les femmes sans embarras et noue avec quelques-unes d'entre elles les relations les plus cordiales, mais les affaires de cœur n'entraient pas dans ses préoccupations. Il n'eut pas même, quoi qu'on en ait dit, de ces amours vulgaires, par quoi certains jeunes gens font leur éducation de libertinage. Son « libertinage », dont on découvre tant de traces dans son œuvre de la seconde période, reste purement et absolument intellectuel.

Pourtant, il nous faut signaler, en passant, une brève tentative pour faire « comme les autres ». Nietzsche voulait se marier, car le mariage lui paraissait constituer un de ces actes ordinaires de la vie qu'il voyait s'accomplir chez ses collègues de l'Université, avec une gravité toute bourgeoise, mais sans que la tâche de tous les jours en fût même interrompue. Il fit donc à Genève, en 1876, la connaissance d'une jeune Hollandaise, qui sembla lui plaire et à qui il fit même, par lettre, des ouvertures très précises. Mais à peine avait-il fait sa demande qu'il la trouve souverainement bouffonne. Il écrivit pour s'excuser et il n'en fut plus question.

Les absurdes légendes que l'on a répandues en France au sujet de

la vie sentimentale de Nietzsche trouvent dans le volume de Mme Foerster la plus éloquente des réfutations. Quand la seconde partie de la *Vie de Nietzsche* aura paru, on verra par la relation de « l'épisode Lou Salomé » combien les commérages que l'on a recueillis chez nous au sujet de cette émancipée correspond peu à la réalité des choses. Il faudrait pourtant que des gens qui prétendent avoir le « culte de la vérité » s'abstiennent de juger des situations que leur tempérament particulier leur interdit de comprendre.

Mme Foerster-Nietzsche a enrichi de plus d'un trait nouveau la première image qu'elle avait tracée il y a quinze ans de la jeunesse de son frère. Des documents nouveaux ont pu être consultés depuis, des correspondances alors enfermées dans des tiroirs ont vu le jour. Beaucoup de traits secondaires se sont ainsi trouvés relégués à l'arrière-plan, et, après cette mise en place des valeurs, la figure d'ensemble a gagné plus de relief. Toute la période wagnérienne est traitée avec une conscience dont l'historien le plus impartial reconnaîtra les rares mérites. Il semble qu'entre nietzschéens et wagnériens un rapprochement s'opère et que les gens de Bayreuth ne pourront plus reprocher à ceux de Weimar de ne pas rendre hommage à leur mérite.

Pour nous qui aimons surtout Nietzsche « le solitaire », cet ouvrage aura avant tout la valeur d'une préparation.

§

Hebbel.—Dans la lumineuse introduction que M. Paul Bastier a placée en tête de son « Hebbel », qui comprend une traduction de *Marie Madeleine*, un choix d'essais critiques et d'aphorismes, nous trouvons à peu près tout ce qu'il convient de connaître, pour le public français, du génial « dramatiste » allemand. M. André Tibal a entrepris d'écrire à son tour une copieuse monographie consacrée à ce grand écrivain incompris dont les psychologues n'ont pas encore démêlé complètement la nature. En un volume de 720 pages in-8° imprimé en petit texte et alourdi de notes et de références, il n'est parvenu à mener son travail que jusqu'en 1845, époque où Hebbel n'avait pas encore composé son *Gygès* et ses *Niebelungen*. A l'allure dont il va, nous ne savons pas si une existence tout entière suffira à M. Tibal pour mettre le point final à ses abondantes élucubrations.

Mais la Nouvelle Sorbonne doit se réjouir de posséder un disciple qui applique ses méthodes avec un aussi servil désintéressement. Toute la « Hebbel-Philologie » d'outre-Rhin est submergée d'un seul coup par cette pesante poussée. Nous autres hérétiques nous demandons qu'on ouvre la fenêtre pour laisser entrer un peu d'air.

Pour faire connaître Hebbel, pour le faire goûter et apprécier, combien la modeste traduction de MM. Gaston Gallimard et Pierre

de Lanux nous paraît plus utile que le geste lent de l'universitaire, venant nous apporter son pavé. **Judith** est la première en date des tragédies de Hebbel. Ecrite à l'âge de vingt-sept ans, elle a toute la fougue de la jeunesse. Sa sombre beauté est susceptible de nous émouvoir directement, sans que notre imagination ait besoin de faire appel à de savants commentaires.

La version des deux auteurs français est d'une littéralité absolue, comme il convient pour un chef-d'œuvre étranger, quand il est écrit en belle prose. Elle n'en est pas moins d'un tour fort élégant et parfaitement conforme au génie de la langue française. Souhaitons que l'effort désintéressé de MM. Gaston Gallimard et Pierre de Lanux soit bientôt récompensé. La représentation de *Judith* s'impose sur une grande scène parisienne.

§

Les Théâtres. — Un nouveau drame de Gerhart Hauptmann a subi pour la première fois les feux de la rampe dans une petite ville de province, à Lauchsted, près de Halle. Lauchsted, insignifiante station balnéaire, par une destinée curieuse, possède un théâtre et ce théâtre fut construit jadis sur les indications de Goethe. C'en était assez pour faire de ce lieu quelque chose comme un sanctuaire et pour susciter chez l'auteur des *Tisserands* le désir assez bizarre d'affronter là les sévérités de la critique. A vrai dire, *la Fuite de Gabriel Schilling* devait être représentée à Berlin il y a six ans déjà. Les rôles étaient distribués, les répétitions se poursuivaient normalement, quand, par un scrupule assez mal expliqué, M. Hauptmann décida de remettre son ours dans ses cartons. On insinua alors que le sujet le toucherait de trop près pour qu'il consentît à le livrer au grand public.

Il faut croire que les nobles souvenirs du lieu et l'intimité du spectacle présenté sur une scène réduite impressionnèrent les spectateurs, car *Gabriel Schilling* a obtenu le plus vif succès, ce qui nous permet de constater une fois de plus quel habile arrangeur de son propre succès est M. Hauptmann. Se faire jouer dans un « petit Weimar » par des acteurs de la capitale, avec le concours du plus savant metteur en scène (en l'espèce M. Paul Schlenther), notre Rostand lui-même n'aurait pas trouvé celle-là.

L'action de la pièce se déroule dans un milieu d'artistes, dont le peintre Gabriel Schilling est le principal personnage. Une série de conflits d'ordre sentimental provoquent un drame tout intime, dont le dénouement ne peut être que le suicide. Ayant à choisir entre l'amour de deux femmes, dont l'une l'attache aux soucis de la vie quotidienne et dont l'autre veut l'entraîner dans « l'idéal », le héros ne voit d'autre issue à sa perplexité que la fuite... dans la mort.

L'instinct de conservation chez lui n'est pas assez fort pour qu'il ait recours au moyen brutal d'abandonner l'une ou l'autre. Les explications pénibles à trois personnages n'ont, paraît-il, pas produit sur un public d'élite l'agacement que craignait M. Hauptmann, car tous les critiques conseillent à l'auteur de confier enfin *la Fuite de Gabriel Schilling* aux grandes scènes d'Allemagne, où ils lui promettent une série de fructueuses représentations.

Durant l'absence de M. Max Reinhardt, venu à Paris pour nous faire connaître ses fameuses innovations en matière dramatique par la présentation d'une pantomime, M. Frank Wedekind s'est emparé du *Deutsches Theater*. Il y a donné une série de ses pièces, en commençant par la tragi-comédie *Telle est la vie* et en terminant par *Oaha*, « la satire des satires », pamphlet assez médiocre qui tomba à plat. On sait que l'autenr de *l'Eveil du printemps* a voulu mettre en scène, dans cette bouffonnerie, ses démêlés avec feu l'éditeur Albert Langen et avec le *Simplicissimus* en particulier. Wedekind joua en personne le rôle de l'éditeur munichois, affublé pour la circonstance du nom de Sterner. Le beau-père de Sterner c'est le poète-politicien Ole Olestierna, caricature de Bjoernson. Les intrigues de salon et de bureau de rédaction, volontairement corsées par l'auteur, ne sont pas parvenues à intéresser le public berlinois qui a manifesté à plusieurs reprises son impatience. On a ri cependant des plaisanteries un peu grosses des quatre rapins attachés au *Simplicissimus*, mais ce fut le seul succès qu'obtint M. Wedekind. Les critiques dramatiques ont formulé le vœu qu'il survive à ce four.

§

Memento. — *Das literarische Echo* (15 juin) débute par un article de M. Paul Arnold sur l'idée que Goethe se faisait de la « nouvelle ». On sait que le poète ayant écrit un court récit, bref développement d'un sujet déterminé, mais d'un caractère insolite, fut embarrassé de savoir quel titre il lui donnerait. « Nous l'appellerons simplement la nouvelle », dit-il a Eckermann le 29 janvier 1827, et en même temps il protesta contre l'abus que l'on avait fait du terme pour caractériser un genre qui rentre bien plutôt dans la catégorie du roman. — M. Félix Poppenberg parle des « ancêtres du Chevalier aux roses » qu'il prétend retrouver surtout dans *le Chevalier Faublas*, dont M. Franz Blei vient de donner une édition allemande illustrée d'eaux-fortes de Walser.

Dans *Oesterreichische Rundschau* (15 juin), M. Oscar Ewald, à propos du bi-centenaire de Rousseau, dit son enthousiasme pour l'auteur des *Confessions*. « Depuis l'autobiographie de saint Augustin, avec la seule exception des *Pensées* de Pascal, aucune œuvre n'a peut-être vu le jour qui continue une pareille dissection de la vie intérieure comme les *Confessions*. » Et plus loin : « Les moments caractéristiques de notre culture ont leur prototype dans Rousseau. Avant tout, leur tendance à l'excentrique et à la subjectivation ; l'accentuation superlative et le soulignement du moi. Les

fils sont visibles qui conduisent de Rousseau à Ibsen et à Nietzsche. La critique de la société, la psychologie, l'impressionnisme, tout cela est lié dans son origine à une augmentation du principe individuel. »

Maerz (15 juin) rend compte, dans un article spécial, signé par Marguerite Siebert, émaillé de termes fort élogieux, du volume de M. Rodin, sur « l'Art », dont une version allemande est parue chez l'éditeur E. Rowohlt, de Leipzig. M. René Prévôt, dans une note sur « l'organisation militaire du Maroc », témoigne de son habituelle malveillance à l'égard de la politique française.

M. Johannes Schlaf, dans *Die Güldenkammer* (juin), voit dans le symbolisme français la continuation de la doctrine naturaliste. Le principe de la poésie « amorphe » qui fut toujours celui de M. Schlaf trouve sa justification dans les œuvres de M. Francis Vielé-Griffin et dans le Walt Whitmann des *Brins d'herbe*.

L'ancien collaborateur de M. Schlaf, M. Arno Holz, fait paraître dans *Der Sturm* (mai) son poème « Phantasus », où ce principe est poussé jusqu'à son extrême limite. Pour pouvoir publier cette pièce, la revue, qui paraît généralement sur trois colonnes, a dû renoncer à cette disposition, des vers d'une syllabe alternant avec des vers de 45 pieds ou davantage. Le futurisme continue en outre à célébrer dans le *Sturm* ses folles orgies.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Herbert Jenkins : *The Life of George Borrow*, 10 s. 6 d., John Murray. — Richard Edgcumbe : *The Diary of Frances Lady Shelley*, 10 s. 6 d., John Murray. — Sir Hubert Hastings Parry : *Style in Musical Art*, 10 s. Macmillan. — A. F. Davidson : *Victor Hugo, His Life and Work*, 15 s., Eveleigh Nash. — Oliver Goldsmith : *Select Plays and Poems*, « Red Letter Library », Blackie. — Vida D. Scudder : *Socialism and Character*, 5 s., J. M. Dent. — Earl Russell *Divorce*, 5 s., Heinemann.

Le nom de George Borrow n'est pas de ceux qui sont familiers aux lecteurs français qui témoignent de quelque intérêt pour la littérature anglaise du XIX[e] siècle. Cependant l'auteur de *Lavengro*, de *Romany Rye*, de *The Bible in Spain*, mérite de retenir l'attention de quiconque aime les caractères originaux. Il n'y eut guère qu'une période de sa vie où Borrow se trouva parfaitement satisfait de son milieu et de sa besogne, et c'est de 1833 à 1840, alors qu'il voyageait en Russie, en Portugal et en Espagne pour la British and Foreign Bible Society. Tout à coup cet extraordinaire vagabond, ce chaudronnier ambulant, devint un personnage très important. D'un bout à l'autre de l'Angleterre, dans toutes les réunions évangéliques, on célébrait ses louanges, et l'on acclamait son nom. Cet indépendant, ce révolté, faisait preuve d'une remarquable aptitude aux affaires, d'une application et d'une énergie infatigables, d'une habileté diplomatique inépuisable. Son emprisonnement illégal, à Madrid, fut sur le point de causer une rupture entre l'Angleterre et l'Espagne, et plus tard, à la Chambre des Communes, Sir Robert Peel cita l'activité de

Borrow comme un exemple de ce que le courage et la ténacité peuvent accomplir en face même des plus grandes difficultés. Il va de soi que la vie d'un homme comme Borrow présente un pittoresque qui manque à bien des romans. On avait déjà sa biographie par le Dr Knapp, mais depuis qu'elle a été écrite de nombreux documents ont été mis à jour ; c'est d'après ces documents, d'après ses œuvres aussi et sa correspondance, que Mr Herbert Jenkins a rédigé **The Life of George Borrow**, que Mr John Murray vient de publier. Il est peu de lectures qui soient aussi captivantes. Par sa nature curieusement complexe, George Borrow provoquait l'antipathie et l'inimitié même de la plupart de ceux qui l'approchaient ; mais aussi dans le cœur d'un petit nombre il éveillait des sentiments d'amitié et d'affection que rien ne pouvait ébranler; de sorte qu'il est impossible de concilier les dires de ceux qui le haïssaient avec les louanges de ceux dont il avait conquis la sympathie et le respect.

§

S'il est un genre de livres qui puisse avec autant d'agrément remplacer la lecture des romans, c'est bien les mémoires rédigés avec la spontanéité et la liberté d'expression qu'on s'accorde lorsqu'on n'écrit pas pour la publication. Tel est le cas avec **The Diary of Frances lady Shelley**, 1787-1817, publié par les soins de son petit-fils Richard Edgumbe, à qui nous devons déjà un remarquable ouvrage sur *Byron, the last phase*. En parcourant ce *Diary* de lady Shelley, on songe aux malicieuses pages de la comtesse de Boigne ; mais il y a ici plus d'enthousiasme impulsif ; il s'y révèle un fonds de volonté qu'on retrouve dans le portrait en frontispice, d'après une miniature de G. Sanders. Dès le début, quand elle raconte ses années d'adolescence, elle est séduisante infiniment, cette miss Winckley ; et l'on éprouve définivement pour elle une sorte d'amour rétrospectif lorsqu'elle parle de son futur mari Sir John Shelley, le joueur, le viveur, préoccupé de chevaux et de courses, bref « le beau idéal », comme elle dit, du grand seigneur anglais, sous le règne de Georges III. Malgré l'opposition de sa famille, c'est lui qu'elle veut, et, sans qu'elle s'étende sur ses sentiments, on la sent complètement conquise, sous une réserve très fière. Ce sont là des pages singulièrement révélatrices du caractère féminin. Et quand elle est l'épouse de Sir John, elle décrit, en une langue simple, naturelle, et vigoureuse dans ses raccourcis, tout ce qu'elle voit, — et elle sait voir. Elle vit dans des temps troublés ; elle coudoie les personnages qui façonnent les destinées de l'Europe ; elle nous fait un précieux portrait du duc de Wellington, et présente tour à tour Nelson, l'impératrice Marie-Louise, la comtesse d'Albany, Metternich, Canova, Byron, Sir Walter Scott, Brougham, et d'innombrables et illustres personnages. En

1815 et 1816, nous la suivons sur le continent, à Paris, à Versailles, sur le champ de bataille de Waterloo, en Suisse, en Allemagne, en Italie jusqu'à Rome... Nous attendons le second volume de ces captivants mémoires au jour le jour, certains d'y prendre autant de plaisir qu'à celui-ci.

§

Si nous voulons une comparaison, Sir C. H. H. Parry occuperait en Angleterre le rang que Saint-Saëns occupe en France, et cela ne nous satisfait pas du tout ; disons mieux que Sir Hubert Hastings Parry est un des principaux promoteurs de la renaissance musicale dans son pays, à la fin du XIXe siècle. Il y a mis le meilleur de sa science et de sa conviction. Il est né le 27 février 1848 à Bournemouth ; il a été professeur de musique à Oxford, de 1899 à 1908 ; il est directeur du Royal College of Music ; il fut créé Knight en 1898, et Baronet en 1902 et il reçut la croix de l'ordre de Victoria en 1905 ; il a publié des études sur les grands compositeurs, en 1886, des ouvrages sur l'évolution de l'art de la musique, sur l'histoire musicale, sur la musique du dix-septième siècle, et un bon nombre d'articles, dans le *Dictionary of Music*, de Grove, sont de lui. Il a écrit de la musique sur les *Oiseaux*, sur les *Grenouilles*, sur les *Nuées*, d'Aristophane, sur l'*Agamemnon*, d'Eschyle ; il a composé une *Judith*, 1888 ; une Ode pour la Sainte-Cécile, 1889 ; les *Lotos Eaters*, l'*Allegro* et le *Penseroso*, les *Sirènes*, l'*Invocation à la musique*, *de Profundis*, 1891 ; *le roi Saül*, 1894, *Magnificat*, 1892, *Chant de Ténèbres et de Lumière*, 1898 ; un *Processional Anthem*, pour le couronnement d'Edouard VII et un *Te Deum*, en 1900 ; *War and Peace*, 1903 ; *Voces clamantium*, 1903 ; *The Love that casteth sout Fear*, 1904 ; *The Pied Piper of Hamelin*, 1905 ; *The Soul's Ransom*, 1906 ; *The Vision of Life*, 1907 ; etc. Il a publié récemment **Style in Musical Art**, qui révèle un musicien averti et convaincu ; ses remarques sont instructives, ingénieuses, souvent profondes ; mais il ne dissimule pas les doutes que lui inspire le mouvement musical moderne. Classique il est, classique il veut rester, et l'on ne saurait lui en avoir grief, devant les extravagances qui, sous prétexte de modernisme, provoquent les protestations des plus indulgents.

§

La littérature française doit un témoignage de reconnaissance posthume à Arthur Fitzwilliam Davidson, et il nous faut partager avec ses nombreux amis le profond regret de la mort prématurée de cet ami des lettres françaises. A peine avait-il quitté Oxford qu'il entreprenait une traduction abrégée des *Mémoires* d'Alexandre Dumas père, qui parut en 1891 ; il y consacrait ses soirées et les rares

moments de loisir que lui laissaient ses occupations de professeur. A la suite de cette publication, il décida de commencer un volumeux travail sur la vie et les œuvres de Dumas, qu'il acheva pour le centenaire et qui est un ouvrage extrêmement remarquable. Après ce succès, il donna, dans le *Macmillan's Magazine*, une série d'excellentes études sur des auteurs français et sur des sujets de notre histoire littéraire au XIXe siècle. Il s'était particulièrement intéressé à Mérimée et se proposait de lui consacrer une volumineuse étude biographique, mais, devant le peu d'enthousiasme des éditeurs à qui il en parla, il renonça à ce projet et commença **Victor Hugo, His Life and Work**. Il y travailla pendant une longue et cruelle maladie et il mourut il y a quelques mois, sans avoir pu revoir les épreuves de son livre. C'est son ami, Mr Francis Gribble, qui se chargea des corrections; le choix ne pouvait être meilleur : Mr Gribble connaît fort bien la litttérature française du XIXe siècle, et il s'est acquitté de sa tâche avec un soin scrupuleux et une sûre érudition. L'auteur avait, du reste, laissé son œuvre entièrement achevée ; il avait su mettre à profit toutes les sources de documentation, de sorte que son volume est certainement, sur Victor Hugo, l'ouvrage le plus complet et le plus impartial que les lecteurs anglais puissent consulter.

§

Les collections de classiques à bon marché sont nombreuses en Angleterre, et il faut bien convenir qu'on ne nous donne en France rien d'aussi élégant. Comparez, par exemple, *The Red Letter Library* avec les séries que nous donnent nos plus riches éditeurs parisiens et vous avouerez que ces charmants petits volumes sont infiniment plus agréables à manier et à lire que les éditions grossièrement cartonnées qu'on nous fait payer relativement plus cher. D'un format de poche, ces volumes ont une reliure souple sobrement ornementée et sont imprimés sur un papier résistant et fin qui permet de donner trois cent cinquante pages sous la moindre épaisseur. La liste des œuvres ainsi réimprimées est trop longue à citer. Chaque volume est préfacé d'une étude sur l'auteur et sur l'œuvre, par des professeurs, des érudits, des critiques tels que George Meredith, Edmund Gosse, Frédéric Harrison, W. L. Courtney, Mrs Meynell, Charles Whibley, G. K. Chesterton, Arthur Symons, Hilaire Belloc, Henry Newbolt et beaucoup d'autres. Pour les **Select Plays and Poems**, d'Oliver Goldsmith, que nous avons sous les yeux, Mr Thomas Seccombe a écrit une excellente introduction dans laquelle il esquisse un portrait ressemblant et sympathique de l'auteur du *Vicaire de Wakefield* et caractérise très heureusement le théâtre de Goldsmith. Mais que peut-il vouloir dire en déclarant que *The De-*

serted Village est le « *maître d'essai* and masterpiece » de Goldsmith ?

§

L'agitation des classes ouvrières préoccupe à l'heure actuelle les esprits les plus optimistes et aussi les plus indifférents. Le socialisme n'est plus seulement une théorie pour discussions académiques, il est devenu une force politique redoutable. Mais restera-t-il purement politique ? Restera-t-il surtout un mouvement négatif de révolte contre une situation qu'on juge de part et d'autre intolérable ? Ne contient-il que des éléments permettant d'atteindre à un bien-être matériel ; et lui manque-t-il les éléments qui peuvent former des caractères sur des bases morales inébranlables ? Voilà les questions auxquelles a voulu répondre Vida D. Scudder, dans son curieux livre : **Socialism and Character**. Que ses réponses soit péremptoires, c'est ce que nous ne nous aventurons pas à affirmer. Néanmoins, il faut reconnaître le très réel intérêt de cet effort extrêmement ingénieux et convaincu pour concilier le Christianisme avec le Socialisme.

§

L'auteur de **Divorce**, Earl Russell, se qualifie volontiers d'agnostique et de radical. C'est assez dire dans quel sens il a examiné son sujet. Il a esquissé l'histoire du divorce dans les lois anglaises, exposé l'état présent de la question, et il a envisagé quelles réformes sont possibles et désirables. Ecrit dans une langue très simple et avec une très grande clarté dans l'exposé des idées, ce livre se recommande à tous ceux qu'intéresse une question d'importance sociale aussi grande que le divorce.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Enrico Corradini. *Il Volere d'Italia*. Perrella. Naples. — Ercole Rivalta. *La Scalata*. Bontempelli e Invernizzi. Rome. — Gabriel d'Annunzio. *Poésies*. Hérelle tr. Calmann-Lévy. — Grazia Deledda. *Dans le Désert*. Marc Hélys tr. Hachette. — Mathilde Serao. *Le Songe d'une nuit d'amour*. Tallandier. — Pierre de Bouchaud. *Les Poésies de Michel-Ange et de Vittoria Colonna*. Grasset. — Memento.

Le nom de M. Enrico Corradini n'est pas très connu en France. Cependant, cet écrivain, qui appartient à la génération dont les débuts tâtonnèrent en plein « d'annunzisme », possède une œuvre littéraire fort copieuse à son actif. Romancier et auteur dramatique, M. Corradini s'est essayé en deux genres qui demeurent moins opposés qu'on veut le croire : le genre psychologique individuel et le genre psychologique collectif. On sait, ou plutôt on commence à apprendre, que ce dernier représente, dans une évolution caractéristique et vigoureuse, la toute dernière orientation de nos volontés littéraires d'avant-garde.

Mais M. Corradini vit loin de Paris, où s'élaborent les esprits et les formes de tout l'art moderne. Et si la psychologie de ses premiers romans et de ses premières pièces fut trop marquée par l'esthétisme décadent dont nous sommes enfin libérés, son drame sur Jules César et son roman *Patria lontana*, tout en s'efforçant vers la littérature de la collectivité, n'apparaissent pas non plus vivifiés par le souffle d'une inspiration vraiment neuve.

Pourtant ces œuvres sont d'une puissance sûre, et d'un particulier intérêt. C'est que, ayant atteint l'âge de la maturité, M. Corradini s'est tourné vers l'âme complexe des milieux où il est enraciné. Il n'a pas dégagé de ces milieux des aspects représentatifs, des synthèses artistiques ; il a eu la suprême sagesse de ne pas tenter en vain de le faire, ou de le faire mal, et il s'est adonné entièrement à l'étude politique du milieu. Politiquement, il a exercé et il exerce de la sorte une influence très grande tout autour de lui, et après avoir regardé de près, après avoir suivi et compris les principes historiques et moraux du nationalisme français, il les a appliqués à son pays. Depuis une dizaine d'années environ, M. Corradini est le chef du parti nationaliste italien.

Ce parti, dont l'importance doit croître au fur et à mesure que la nation affermit ses assises — ainsi que la conscience de l'individu croît avec l'âge et s'épanouit dans l'expérience de la maturité, — ne fut, à ses débuts, vers 1904, qu'un cénacle florentin groupé autour d'un périodique *Il Regno* (*le Royaume*), dont M. Corradini était naturellement le directeur. Quelques-uns des membres du cénacle se sont affirmés comme des écrivains du tout premier ordre, tel M. Giovanni Papini ; d'autres se sont concentrés dans une œuvre de journalistes quelque peu braillards, d'un dogmatisme plus ou moins insignifiant et intéressant. M. Corradini a poursuivi, de son côté, sans défaillance, sa vision d'une nation vraiment consciente, d'une patrie digne d'être une nation et de le savoir, d'un pays capable donc d'avoir un style de pensée et de sentiment collectif et unique, et de l'affirmer devant le monde. Et le labeur âpre et intransigeant de M. Corradini a abouti à la formation d'un véritable parti nationaliste italien parfaitement organisé, tel qu'il s'est révélé définitivement au Congrès de Florence de l'année dernière.

Après son roman *Patria lontana*, où M. Corradini étudiait spécialement l'exode et le recueillement de cet élément de puissance qu'un pays tend vers d'autres pays lointains, et qu'on appelle : émigration, l'écrivain toscan a publié ce volume **le Vouloir de l'Italie**, qui contient l'exposé de ses aspirations nationales, impérialistes, plus que celui d'une véritable et systématique doctrine.

Je ne serais nullement étonné que ce livre se vendît en Italie, à l'heure présente, par milliers d'exemplaires. Et ce n'est point

sortir du cadre de ces chroniques littéraires que de pousser l'attention du lecteur vers les conditions actuelles de la péninsule engagée à fond dans une étrange guerre de conquête. Je l'ai déjà affirmé à propos de Pascoli : l'état d'âme national italien apparaît aujourd'hui assez semblable à l'état d'âme national français, par la manifestation également énergique d'une volonté renouvelée et intransigeante. On peut le remarquer surtout chez les « jeunes », parmi les derniers éclos à la vie intellectuelle du pays. Les attitudes littéraires de la génération italienne de 1905 ressemblent à celles de la génération française correspondante. Il est bien entendu que je ne parle point de la valeur intrinsèque, spirituelle et formelle, des deux littératures qui s'efforcent, mais de leur valeur morale, de leur « volonté de puissance », à l'égard de la collectivité dont elles n'entendent pas se détacher pour s'isoler encore une fois dans la *turris eburnea* des écrivains fleuris de 1885 à 1895. Seulement, tandis qu'en France la nation parfaitement constituée depuis les temps les plus lointains n'attendait qu'une voix forte et nette pour reprendre la conscience pleine et entière de sa constitution, en Italie l'idée nationale elle-même était encore à créer. A ce point de vue, le rayonnement de l'œuvre de M. Corradini semble plus étonnant que celui de l'œuvre de M. Barrès, élu par des fervents dès la première heure comme le représentant le plus spiritualisé d'un profond labeur de l'esprit national, dont il fut le héraut plus que le héros.

La préparation de l'idée nationaliste, poursuivie par M. Corradini, lui a demandé sans doute un labeur assidu et minutieux, pendant des années. Le fait nouveau apporté par la guerre tripolitaine semble couronner cet effort. Il est possible qu'une conscience nationale italienne soit déjà formée, ou soit très avancée sur la voie de sa formation. Il est certain que l'Italie doit compter aujourd'hui avec un parti nationaliste « conscient et organisé »... Avec son volume, M. Corradini ne donne pas l'Evangile de son parti, mais il en pose des assises considérables. Un long exposé de la théorie occupe toute la première partie du volume, la plus importante. La partie la plus intéressante est la suivante, où l'écrivain publie des impressions et des aperçus fort nombreux sur l'émigration italienne dans l'Amérique du Sud et en Tunisie. Des pages encore traitent de la question « irrédentiste », c'est-à-dire de Trieste et de la Dalmatie qui s'agitent, quoique assez mesurément, sous le joug du Tudesque autrichien. Et ce qu'il y a de plus nouveau, aussi de plus discutable, dans le livre, ce sont les idées de l'auteur sur les rapports qu'il fallait découvrir entre le nationalisme et le syndicalisme.

L'apport d'une telle œuvre, qui semblerait sortir du cadre littéraire, n'est pas seulement littéraire à cause de la nature même de

son auteur, mais à cause des influences qu'il exerce, ou peut exercer, sur l'élite intellectuelle de la péninsule.

§

Je ne sais si M. Ercole Rivalta connaît un roman français, de peu louable mémoire, consacré à cette maladie qui provient d'un débordement de santé, et qui a été de tout temps, quoiqu'un mot moderne fort laid l'ait baptisée : l'arrivisme. Le roman **l'Escalade**, de M. Rivalta, est tout entier dédié à un « arriviste », et la chaîne des épisodes qui entraîne le monsieur cynique et actif vers les sommets qu'il avait voulu atteindre est formée de cœurs et de chairs féminins, ainsi qu'il sied.

M. Rivalta est sans doute un écrivain d'envergure. J'entends par là qu'il est un des rares auteurs que la vie touche et impressionne assez profondément pour qu'il réagisse avec son cerveau, pour qu'il oppose aux formules de sa sensibilité émue quelques pensées. M. Rivalta semble s'efforcer vers de larges visions de la vie passée et de la vie présente. Quelques-unes de ses œuvres théâtrales, comme le *David*, où l'évocation du Roi-Poète s'étend dans des rythmes que modifie à tout instant un souffle puissant d'inspiration inventive et mélodique, refont l'histoire ou la légende, noblement sinon toujours heureusement, et se rattachent par là même à des tendances tragiques très neuves. Dans *l'Escalade*, l'écrivain décrit la vie présente, la vie complète et incomplète qui nous environne, nous retient et nous pousse comme l'océan, toujours plus démesurément grand, le fait avec l'esquif. Le besoin de vivre sa vie, et de la vie en soi, est le fatum indéniable de cet exemplaire assez achevé qui est le protagoniste du roman. Il se nomme d'abord Giammaria Loperfido, il se nomme après, de par son propre décret, Mario Spada. C'est un journaliste qui veut « arriver » au plus haut qu'il lui sera donné d'atteindre. On peut donc changer son nom à volonté, car c'est un spécimen humain tiré à l'heure actuelle à des millions d'exemplaires, partout.

Le défaut de ce roman est dans la chaîne déjà signalée des épisodes. De l'amour, de l'amour et toujours de l'amour! Malgré les complications de viol et de stupre, malgré la diversité significative des trois types de femmes que le Bel-Ami italien meut autour de lui dans la danse éperdue de leur sexualité, la trouvaille entière du roman, le développement de la donnée romanesque, est parfaitement banal. Aujourd'hui comme toujours, c'est l'Or et le Sexe qui sont les deux foyers du cercle en mouvement, du cercle écrasé, de l'ellipse de la vie individuelle et collective. Toute la vie sociale, aujourd'hui comme toujours, n'est qu'une variation du grand thème double imposé à l'homme depuis les débuts de sa vie sociale. Mais l'Or est

représenté à présent par l'organisation indéfinissable et toute-puissante de la Banque, et le Sexe n'est plus adoré dans le temple étroit de l'alcôve, mais dans le labyrinthe des ministères, des théâtres, et de toutes les antichambres du monde. Pour créer un type vraiment moderne de « journaliste arriviste », c'est-à-dire de candidat à ce pouvoir terriblement moderne, à ces trônes singuliers et réels qui sont les fauteuils des roitelets des rédactions, il ne suffit pas, vraiment, de représenter un homme que quelques femmes aident à parvenir où il veut, par la « thune » qui est la providence de l'apache, ou par la protection d'un « commandeur de la couronne ». M. Rivalta n'a pas su évoquer son temps. Tout en ayant les plus belles possibilités d'en sortir, il reste dans cette littérature de portraits, paysages et natures mortes, de tableaux portatifs, qui répond assez bien à la peinture qu'on nous sert habituellement; mais qui n'a aucun rapport avec l'art et la fresque, le seul digne de « décorer » quelque temple nouveau de l'esprit, d'en compléter l'architecture avec la représentation de certains grands états d'âme collectifs. La volonté et l'esprit, dans l'œuvre de M. Rivalta, sont, cependant, très intéressants, et se placent en dehors de la production ordinaire de son pays.

§

Je ne puis pas parler aujourd'hui des poètes, et des tendances poétiques diverses, et point exceptionnelles, qu'ils manifestent. Je dois me borner à parler encore une fois de Gabriel d'Annunzio poète.

On a remarqué avec étonnement que l'apparition du volume de **Poésies** de d'Annunzio, traduit par M. Herelle, n'a rien apporté, en France, à la gloire de l'auteur du *Canto Nôvo*. Celui-ci était à peu près inconnu comme poète en deçà des Alpes. Il le demeure. La faute du peu de succès littéraire de cette présentation française d'un d'Annunzio poète est imputable sans doute au traducteur. M. Hérelle, qui est en effet un « traducteur assez libre », mais excellent, des romans de l'écrivain italien, est un piètre « transpositeur » de rythmes lyriques. On l'avait déjà remarqué pour *la Fille de Jorio*, dont toute la noblesse lyrique et rythmique a disparu dans sa transposition française. Cela tient peut-être à ce que M. Hérelle est un érudit plutôt qu'un poète, et que le lyrisme de d'Annunzio, par ses attaches mêmes, pas trop évidentes et irrécusables, avec toute la poésie française contemporaine qui l'a inspiré sans cesse, ne peut être rendu en français que par un poète en communion intime avec ces quarante dernières années littéraires et poétiques. Il sera facile de montrer un jour en quoi et comment M. Herelle s'est éloigné du lyrisme de d'Annunzio.

Il est triste de constater aujourd'hui que la publication assez attendue d'un volume de vers du poète italien n'ait point donné du tout

la « révélation » qu'on était en droit d'escompter. Je ne crois pas que ce soit aussi parce que toute l'esthétique de M. d'Annunzio demeure parfaitement étrangère désormais à nos plus profondes préoccupations littéraires, et que notre génération ne saurait plus s'intéresser à ses œuvres. Celles-ci ne la touchent plus profondément, à tel point qu'on ne songe même pas à s'étonner que M. d'Annunzio soit devenu le « librettiste » de M. Mascagni... Le « cas d'Annunzio » est certes plus complexe. Il sera intéressant d'y revenir.

§

En attendant, la littérature italienne médiocre et braillarde continue à émouvoir... les grands éditeurs qui la publient. On vient de donner la traduction d'un autre roman, **Dans le Désert**, aussi *infécond* que les précédents, de Mme Grazia Deledda. Et l'on vient de publier **le Songe d'une nuit d'amour**, de la directrice d'un journal napolitain, Mme Mathilde Sérao. « D'une sentimentalité tourmentée, ses héros sont ballottés entre leurs désirs et les nécessités de la vie », dit la « prière d'insérer ». C'est l'éternelle exploitation d'un identique thème d'amour, avec d'identiques développements sentimentaux et bavards. Un livre inutile.

De même, le livre que M. Pierre de Bouchaud consacre à la **Poésie de Michel-Ange et de Vittoria Colonna** est un livre sans signification. Si je comprends pourquoi M. Maurice Muret s'occupe, en journaliste bon à tout faire, de la littérature italienne, dont il semble connaître surtout les milieux et les personnes qui l'honorent pendant ses séjours en Italie, je comprends moins pourquoi M. Pierre de Bouchaud ou Mme Jean Dornis sentent le besoin de donner de temps en temps des livres sur la littérature italienne qu'ils connaissent et représentent d'une manière toute superficielle et surannée, et à laquelle ils enlèvent de la sorte toute importance idéale et réelle. Dans ce volume sur Michel-Ange et Vittoria Colonna, il n'y a pas un seul aperçu intéressant, ou nouveau, sur la psychologie admirablement mystérieuse du Titan nerveux de la Renaissance, et sur celle de la grande « gentildonna » poétesse. Cette psychologie est encore entièrement à faire.

Memento. — Giovanni Papini. *Parole e sangue*. Perrella. Naples. — E. A. Marescotti. *Il fiume*. Libreria Editrice Milanese. Milan. — Vittorio Marvasi. *Afrodite. Inni*. Casa Ed. Nazionale. Rome. — Antonio Rubino. Versi. S. E. L. G. A. Milan. — Francesco Scaglione. *Le Litanie Liriche*. Bideri, Naples. — Luigi Siciliani. *L'Amore oltre la Morte e altre poesie*. Quintieri. Milan. — Clarice Tartufari. *Il giardino incantato*. Novelle. Armani et Stein. Rome. — Eurico Pea. *Fole*. Industrie Grafiche. Pescara. — A. Calcara. *Eros*. Tip. Ed. Sociales. Sulmona. — G. M. Colosi. *Le Musiche dell'anima*. Il Logudoro. Cagliari.

Etudes : E. Levi-Malvano. *Montesquieu et Machiavel*. Champion.

Paris. — Edmondo Clerici. *Giovita Scalvini*. Milan. — *Raccolta Vinciana*. Comune di Milano. — G. Biuso. *Prolegomeni ad una Psicodinamica*. Albraglio, Segati et C. Milan. — Dott. Federico Sternberg. *La poesia neo-classica tedesca et le Odi Barbare di G. Carducci*. Mosettig. Trieste. — G. L. Passerini. *Il Vocabolario della poesia Dannunziana*. Sansoni. Florence. — Altoviti Avila *Una lettera di Lamartine a Giov-Batta Niccolini nel 1846*. Tip. Roma. Rome. — D. Bufferetti. Giovanni. Pascoli. Libr. Ed. Milanese. Milan. — Aldo Rava. *Lettere di donna a Giacomo Casanova*. Treves. Milan.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES ESPAGNOLES

Marcelino Menéndez y Pelayo (1856-1912) : son œuvre, son influence. — Memento.

Le 19 mai dernier, mourait à Santander, à l'âge de 56 ans, **Marcelino Menéndez y Pelayo**, historien de la pensée espagnole et l'un des plus grands polygraphes de tous les temps. Comme Joaquin Costa, disparu peu auparavant, on l'a enterré avec toute la pompe officielle, toutes les fleurs de la rhétorique parlementaire en cours, pour mieux s'empresser de l'oublier. La haute société madrilène, toute hypocrite politesse et toute légèreté, ne marchande point l'hommage d'une admiration de commande aux penseurs qui ne l'importunent plus de leur présence, et elle se croit, à ce prix, dispensée de méditer la noble leçon de leur vie laborieuse et de leur œuvre. L'avant-dernier hiver, la semaine même de la mort de Costa, que, malgré ses anathèmes contre le régime, le Roi venait de proclamer, après décès, grand homme de bien et grand patriote, un étranger malicieux, de passage à Madrid, eut l'idée de demander en consultation, à la Bibliothèque Royale, les œuvres de l'admirable sociologue, du politique désintéressé qu'on semblait tant priser à la Cour et au Conseil. La luxueuse bibliothèque où est si bien représentée — théâtre ou roman — la littérature « parisienne » de la dernière saison, pouvait bien posséder aussi ces œuvres magistrales de Costa qui constituent la plus exacte et la plus poignante des enquêtes sur l'actuelle décadence de l'Espagne et ses remèdes possibles. Or, il ne s'y en trouva aucune. Cette anecdote inédite se passe, n'est-ce point, de commentaire.

La mort de Menéndez y Pelayo aura d'autant plus ému ses nombreux admirateurs espagnols ou étrangers que personne ne pouvait la prévoir si prochaine. La maladie dont souffrait depuis quelques mois le Directeur de la Bibliothèque Nationale semblait sans gravité, et n'avait pas un instant ralenti la prodigieuse activité de son esprit. Il venait de décider la publication de ses œuvres complètes, entreprise presque surhumaine, étant donné surtout qu'il s'agissait, plu-

tôt que d'une simple réédition, d'une véritable refonte, comme le prouve le premier volume, récemment paru, de la nouvelle « Histoire des Hétérodoxes espagnols » ; nous espérions pourtant qu'il resterait au maître assez de forces pour pousser très avant cette publication, sinon pour l'achever ; et nous pensions analyser ici, au fur et à mesure de leur réapparition sous une forme presque nouvelle, chacune des œuvres maîtresses de l'illustre critique, et faire ainsi, lentement, par étapes successives, toute l'histoire de sa pensée. Or, voici qu'il nous faut, maintenant, hasarder une trop rapide synthèse, et, faute de place, nous borner, après avoir esquissé une courte biographie du savant, à rechercher quelques-uns des traits qui rendent si originale sa physionomie, puis à conclure sur l'importance de son œuvre et l'heureuse influence qu'elle a déjà exercée.

Né à Santander, le 3 novembre 1856, bachelier à 15 ans, Marcelino Menéndez, enfant d'une précocité prodigieuse, vient compléter ses études à l'Université de Barcelone, où il bénéficie de l'enseignement et de l'amitié du premier romaniste qu'ait eu l'Espagne, Milá y Fontanals, auteur d'études restées classiques sur *la Poésie héroïco-populaire en Espagne*, et *les Troubadours en Espagne* ; près du maître, il sent s'affirmer sa vocation d'historien et de critique qui fera revivre des époques entières de la culture scientifique et littéraire de l'Espagne. C'est à Barcelone aussi qu'il apprend à respecter la personnalité des diverses nations ibériques, et à aimer la Catalogne dont il défendra plus tard, en de solennelles occasions, la langue et la littérature. En 1873, il s'inscrit à l'Université de Madrid, d'où le fanatisme krausiste de Salmeron le force à s'exiler à Valladolid. Dans cette ville, il devient l'ami du professeur Laverde Ruiz, qui décide de l'autre vocation de Menéndez, en poussant à s'instituer l'apologiste de la tradition, l'historien de la philosophie et de la science espagnole. Et en effet, Menéndez y Pelayo mettra désormais tout son génie au service d'une même cause : la réhabilitation du passé intellectuel de sa patrie, la défense du catholicisme dont la gloire lui paraît indissolublement liée à celle de l'Espagne. Après *la Science espagnole*, l'admirable *Histoire des Hétérodoxes espagnols* démontrera que le catholicisme est la forme religieuse adéquate au tempérament espagnol, la seule discipline intellectuelle et morale qui lui convienne. A 19 ans, Menéndez termine à Madrid sa carrière universitaire avec une thèse sur *le Roman dans la littérature latine*, et commence aussitôt un long voyage d'études à travers les bibliothèques d'Europe, où il recueille de précieux documents sur l'histoire de la philosophie et de la littérature espagnoles. De ce voyage datent ses relations avec Comparetti, Böhmer, l'orientaliste hollandais Dozy, historien des musulmans d'Espagne, les trois maîtres de la philologie romane en France, Gaston Paris, Paul

Meyer et Alfred Morel Fatio qui deviendra le plus illustre des hispanisants étrangers. De retour à Madrid, il entre publiquement en lutte contre les écrivains libéraux d'alors, maîtres de l'enseignement officiel, tenants de la philosophie krausiste, détracteurs de l'ancienne Espagne, terre de fanatisme, où la pensée, trois siècles durant, aurait été étouffée par l'intolérance religieuse; et de cette polémique victorieuse, *la Science espagnole* est le fruit, beau livre aussi fougueux que bien documenté, un peu juvénile tout de même et peu probant : Menéndez y établit le rôle joué par l'Espagne, au cours de ces derniers siècles, dans l'histoire de la science et de la pensée modernes. Mais en même temps qu'il se montre catholique *à macha martillo*, avocat de l'Inquisition, « formule de la pensée d'unité qui dirige et gouverne notre vie nationale à travers les siècles », il publie ses *Etudes poétiques* (1879), recueil de pièces traduites de Sapho, Théocrite, Catulle, Pétrone, Lucrèce, et de poèmes originaux parmi lesquels l'Epître à Horace et l'Ode à Cabanyes, sont restées célèbres, et prouve ainsi l'indépendance de son esprit et de son goût. A 22 ans, le jeune écrivain, dont le savoir est déjà légendaire et que tous regardent comme un nouveau Pic de la Mirandole, obtient au concours la chaire d'histoire critique de la littérature espagnole à l'Université de Madrid, laissée vacante par la mort d'Amador de los Rios. A 25 ans, une série de travaux de premier ordre, *Horace en Espagne* (1877), *Calderon et son théâtre* (1881), le premier volume de l'*Histoire des Hétérodoxes Espagnols* (1880-1882, 3 vol. in-8), etc., lui ouvrent les portes de l'Académie Royale. Dès lors la vie de Menéndez peut se figurer par une simple bibliographie, dont nous n'extrayerons que les titres les plus importants : l'*Histoire des Idées Esthétiques en Espagne* (1883-1904, 9 vol.), les *Etudes de critique littéraire* (1884-1908, 5 vol.), les *Essais de critique philosophique* (1892), *l'Anthologie de poètes lyriques castillans* (1890-1908, 12 vol.), les *Origines du roman espagnol* (1905-1910, 3 vol. in-8), enfin l'édition inachevée des *Œuvres de Lope de Vega* (1890-1902), 13 vol. in-4, publiés sous les auspices de l'Académie Royale Espagnole, et précédés d'introductions très étendues, vrais prodiges d'érudition. En tout, une cinquantaine de volumes de critique littéraire ou philosophique qui ont renouvelé l'histoire de la pensée espagnole, et font de leur auteur l'un des derniers grands humanistes.

Avant de réhabiliter le passé intellectuel de sa patrie, Menéndez y Pelayo dut d'abord restaurer, et presque à lui seul, l'érudition nationale. Depuis qu'avec Herder, Schlegel, Wolf, les Allemands eurent remis en honneur les lettres castillanes, seule l'Espagne était restée à peu près indifférente, sinon hostile, à ce grand mouvement de réparation littéraire; comiquement convaincue qu'elle ne saurait sórtir d'une prostration séculaire qu'en empruntant à l'étranger ses derniè-

res nouveautés, comme, par exemple, des systèmes philosophiques aussi médiocres et inadaptables que le *rationalisme harmonique* de Krause, elle dédaignait de collaborer avec les peuples voisins à sa propre histoire, et pensait naïvement ne pouvoir redevenir européenne qu'en cessant d'être espagnole. L'enseignement philosophique et littéraire était réduit à la phraséologie la plus creuse. C'était le temps où un rhéteur, comme Castelar, s'amusait à écrire de mémoire une Histoire de la Civilisation durant les cinq premiers siècles du Christianisme, triomphe de l'improvisation la plus effrontée et d'une folle emphase. A Menèndez revient le mérite d'avoir, par son exemple, imposé à ses compatriotes, outre l'amour de l'étude, l'apprentissage de la méthode critique la plus rigoureuse, le souci d'une documentation précise, une sage défiance de l'improvisation; et pourtant il fut lui-même, au premier chef, un improvisateur, un inspiré, mais qui soumit volontairement à la discipline la plus sévère, sans toujours y bien parvenir, ses admirables dons d'artiste spontané. Aussi a-t-il une place à part parmi les grands critiques de ce temps : parce qu'espagnol, il fut et ne pouvait être, au fond, malgré l'apparente contradiction des termes, qu'un érudit improvisateur, un créateur, qui créait avec de la science et par-dessus elle. Comme ce Lope de Vega, dont il est si naturel qu'il se soit épris, il fut, lui aussi, un monstre de la nature, doué d'une facilité d'assimilation et d'une mémoire qu'il est difficile d'imaginer hors d'Espagne; avec la même fougue impatiente et désordonnée, le même lyrisme touffu que ce dernier, sur un fonds inépuisable d'intuitions psychologiques, bâtissait drames et comédies, Menèndez y Pelayo, sur un fond de savoir prodigieux et qu'on eût dit intuitif aussi, édifiait ses vastes synthèses historiques. Tel est le sens profond du mot de Valera, recevant le jeune critique à l'Académie « en qualité de poète ». Et c'est pourquoi, si la plupart de ses travaux relèvent, par bien des points, de l'érudition et de ses méthodes, ils la dépassent le plus souvent pour se classer, parmi les œuvres des meilleurs écrivains de l'Espagne, dans le domaine de l'art.

Comment d'ailleurs s'expliquerait-on que, sans ces qualités natives, Menéndez y Pelayo eût pu devenir le premier historien de la pensée ibérique dans son intégrité, à travers le temps et l'espace, depuis l'antiquité jusqu'au romantisme, de la Catalogne au Portugal et jusqu'au Nouveau Monde? N'oublions pas que, pour venir à bout de cette titanique entreprise, il dut suppléer à l'inorganisation du travail scientifique et de l'enseignement officiel, et, faute de collaborateurs subalternes, d'érudits cantonnés dans leurs petits domaines, faire à lui seul besogne de maçon, d'entrepreneur et d'architecte. Cela donnera également raison des défauts de composition de quelques-uns de ses grands ouvrages : la surabondance du savoir, l'impatience de réa-

liser de trop nombreux projets, la fièvre créatrice en expliquent le manque de proportions comme les digressions, et font de l'ensemble de l'œuvre comme une immense encyclopédie littéraire, toujours solide et toujours neuve, mais dont plusieurs parties resteraient inachevées.

Sans doute aurons-nous l'occasion de revenir sur quelques-uns des aspects originaux de cette vaste encyclopédie, si, comme nous en avons l'espoir, la réédition à peine commencée des œuvres du célèbre critique continue, malgré sa mort. L'Espagne se doit à elle-même de faciliter, dans la péninsule aussi bien qu'à l'étranger, la connaissance d'un des plus beaux monuments qu'on ait élevés à sa gloire passée, un de ceux aussi qui favoriseront le mieux sa renaissance. L'influence exercée par le restaurateur de la tradition nationale ne portera vraisemblablement que plus tard tous ses fruits : elle a pourtant été, du début à la fin de sa carrière, chaque jour plus efficace. Dans l'impossibilité où nous sommes de nous attarder sur ce point, bornons-nous à dire que Menéndez n'aura point seulement suscité une pléiade d'érudits, tels que MM. Rodriguez Marin, son éminent successeur à la Bibliothèque Nationale, Ramon et Juan Menéndez Pidal, A. Bonilla San Martin. Hors du domaine de l'érudition pure, ce Taine catholique de l'Espagne a puissamment contribué à l'heureuse orientation de la littérature castillane en ces dernières années. C'est grâce à lui que romanciers et poètes ont pu reprendre contact avec les maîtres anciens, dramaturges, mystiques, romanciers, mieux comprendre l'âme de la vieille Espagne, et par suite mieux pénétrer les secrets de la nouvelle. Tous ou presque tous ont subi son action, même les plus originaux, même ceux qui en eurent le moins conscience. Et pour ne citer qu'un cas tout récent, on s'expliquerait difficilement l'apparition d'un Ricardo Léon, moins encore son succès, si l'on ne savait la vive admiration vouée par le jeune romancier-poète, si profondément épris des lettres classiques, à l'œuvre de Menéndez y Pelayo, et s'il n'était certain que, grâce à ce dernier, l'éducation du goût public en Espagne s'est faite insensiblement.

Memento. — La précieuse collection des Classiques Castillans (*La Lectura*, Madrid) s'est enrichie récemment de plusieurs volumes : les *Poésies* de Garcilaso. — La *Vie de D. Diego Torres de Villarroel* (1693-1770), homme singulier, polygraphe et poète dont la gloire posthume a trop peu répondu jusqu'ici à celle dont il jouit à si juste titre de son vivant. Parfait étudiant picaresque, « toréant » dans les villages, comique et saltimbanque, il finit, sans surprise et sans nullement forcer son naturel, dans la peau d'un professeur de mathématiques et d'astrologie de l'Université de Salamanque. C'est un véritable roman que cette alerte et spirituelle autobiographie ; et c'est aussi un document de premier ordre pour l'étude des mœurs et de l'état d'esprit d'une société dont la caractéristique était déjà l'absence de culture. La tâche de M. J. de Onis, l'éditeur, a été facilitée par la publication d'une thèse de doctorat : *D. Diego de Torres Villarroel. Ensayo bio-*

gráfico. (Salamanca, imp. de Calatrava, 1911). Ce travail, dû aux intelligentes recherches de M. A. Garcia Boiza, renouvelle entièrement le sujet.

C'est encore à la *Lectura* que nous devons l'initiative d'une traduction complète du théâtre de Shakespeare. L'insigne dramaturge Jacinto Benavente a bien voulu s'en charger et a fait déjà paraître le premier volume, *El Rey Lear*, qui sera bientôt suivi de *la Tempestad*.

Nuestro Tiempo, Madrid, février : un bel article de Carlos Rahola, à la mémoire de Juan Maragall. — Mars : une étude de A. Gonzalez Blanco sur « un poète d'hier et un poète d'aujourd'hui » (Ricardo Gil et Ricardo Léon.)

La España moderna (décembre 1911-avril 1912) a commencé la publication du grand essai philosophique de M. de Unamuno : *Du sentiment tragique de la vie dans les peuples et dans les hommes*. Nous en attendons impatiemment la fin pour en pouvoir louer ici la force et la nouveauté.

MARCEL ROBIN.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Le sentiment national. — Psichari, *Ta dyo Aderphia* ; « La Hestia », Athènes. — Gaetano Darchini : *Ellade* ; Trèves, Milan. — Kostis Palamas : *O Taphos* (2e édition) ; Kollaros, Athènes — Gerasimos Spatalas : *Odes*, Athènes. — Ferendinos : *Poïmata*, Alexandrie. — Constantin Christomanos : *Kerenia Koukla*, roman athénien ; Fexis, Athènes. — C. Hatzopoulos : *Agapi sto khorio;* « La Hestia », Athènes. — *Dina* et autres contes ; Athènes. — Memento. Athanase Mikhas.

Il est une caractéristique essentielle de l'époque moderne : c'est que le **sentiment national** soit devenu le lien le plus puissant entre les individus et qu'il ait pu prendre le pas sur le sentiment religieux lui-même. De fait, il a ses martyrs et, à l'origine, c'est bien lui qui créa les dieux, dans l'aura mystique des morts de la Race. Il n'y eut de résurrection hellénique qu'à la clarté de cette conscience au point que l'amour de la patrie, érigé en véritable culte, gouverne chez les Grecs d'aujourd'hui toute loi morale. Ils vont plus loin en ceci que leurs ancêtres, et ils y perdent un peu de cette liberté intellectuelle que nous avons mis si longtemps à conquérir, nous autres Occidentaux, en dépit des leçons de l'Antiquité.

Jusqu'ici, il faut bien le dire, la littérature néo-grecque n'a guère produit d'œuvres marquantes que dans l'exaltation même du sentiment national, depuis les hymnes d'un Kalvos, les récits épiques d'un Valaoritis jusqu'aux contes d'un Ephtaliotis, d'un Christovassilis ou d'un Karkavitsas.

C'est un fait constaté dans les pays d'immigration, aux Etats-Unis par exemple, que le Grec n'abandonne jamais véritablement sa nationalité, ne cesse de travailler en vue de la patrie. Dira-t-on qu'il en fut autrement d'un Hugo Foscolo ou d'un Jean Moréas ? Ils se fussent récriés eux-mêmes, contre qui les eût injustement accusés de désertion. Ils cueillirent la gloire aux champs de l'étranger ; mais leur âme était restée grecque. Peut-être s'évadèrent-ils instinc-

tivement d'un milieu où les dissensions intestines sont de règle et où maintes questions s'obscurcissent, à force d'être discutées.

« En Grèce, dit un spirituel voyageur dont nous aurons à nous « entretenir tout à l'heure, on ne parle point de Dieu, du prince pres- « que pas ; il n'y a que deux sujets dont on traite toujours et n'importe où ; de politique et de langue. »

Mais que survienne une menace, que le nom de l'oppresseur traditionnel soit seulement prononcé, et tout le monde redevient d'accord. Ces Vulgaristes impénitents, ces *Chevelus*, dénoncés par leurs adversaires puristes comme traîtres à la patrie, ne puisent que dans l'amour de la patrie leur enthousiasme et la meilleure part de leur talent. Nous nous sommes efforcés ici de leur faire rendre justice impartialement, hors des vaines querelles, et c'est pourquoi nous nous permettons d'insister sur un élément d'inspiration qui tend précisément à rapprocher tous les Grecs au sein d'un même idéal diversement interprété. A vrai dire, c'est notre culte occidental de l'Antiquité, nos propres préjugés puristes qui ont porté les Grecs vers ce faux orgueil de refaire la langue classique. Si nous nous étions contentés de les aimer pour eux-mêmes, nul doute qu'ils eussent très ingénûment accepté d'être et de rester modernes.

Quittons donc le maquis de la diglossie, et, quelles que puissent être les animosités suscitées contre Psichari au sein du peuple grec lui-même, essayons de faire abstraction du grammairien, pour ne juger que le poète. J'ai dit poète. Il l'est au sens le plus profond du terme ; je veux signifier par là qu'il se mêle à son inspiration quelque chose de prophétique. Il croit. C'est un fervent de l'Idée, de la Grande Idée, qu'il veut capable d'embrasser, à force d'être grecque, tout l'horizon de l'Homme. Et ce doit être un miracle d'amour pur. J'imagine que les griefs puristes, incriminant l'auteur du *Rêve de Yanniri* de gallicisme et d'ignorance du grec parlé, pèseront d'un faible poids dans l'esprit de ceux qui, dans l'avenir, méditeront les pages ferventes des **Deux Frères**, où le battement d'ailes de l'Esprit ne cesse d'épouser la palpitation du Cœur, dans une superbe aspiration de vie grecque. Ce livre marque le point culminant de la carrière intellectuelle de Psichari ; c'est une sorte de confession, qui met en scène l'Hellénisme entier, symboliquement L'amour est un. L'amour de la Femme et l'amour de la Muse, l'amour de la Muse et l'amour de la Patrie sont une seule et même essence. Psichari philosophe s'avère ainsi, comme le remarquait naguère M. Maurice Kufferath, à propos de *Tristan et Yseult*, très proche à la fois de Platon et de la Table-Ronde. J'ajouterai que Dante et Virgile sont pour M. Psichari des maîtres préférés. Mais d'abord la Grèce entière est son inspiratrice. Il la veut une, comme l'amour qui arme son esprit après avoir pris naissance dans son cœur. Il s'agit d'accorder Aphrodite et

Minerve, la Muse et la Femme, l'Amour et l'Idée, la Raison et la Foi, Athènes et Constantinople, dans une œuvre d'avenir où revivra toute la Romaïcité au sein de l'Hellade nouvelle. Musicalement, sur ce canevas philosophique, évoluent les figures du livre en constante dualité; mais tel est l'art souverain du maître, telle est la grâce de son style, le charme de sa pensée que tout ce qu'une telle conception semble devoir apporter d'artificiel s'illumine de vie profonde, grâce à l'exaltation du sentiment racique. Dénationalisé, Psichari ? Mais si Myrtoula, qui dégage tout autour d'elle une atmosphère d'amour, a quelque chose d'une Béatrix, Phrosoula est bien, par le sentiment, la sœur d'Aretousa de l'*Erotocritos*, et chacune des pages de l'œuvre s'efforce de rendre à l'Hellénisme ses plus transcendantes significations.

« Il faut, dit-il quelque part, que nous glorifiions dans nos livres chaque pays grec, que nous en fassions séparément l'histoire, que nous en dégagions la psychologie à force d'amour. Et cela, non seulement pour les provinces libres du royaume, mais aussi pour tous les coins grecs qui, du fond de l'esclavage, aspirent à voir un jour le Roi des Hellènes. »

« Je voudrais, ajoute-t-il encore, que mon esprit fût une montagne pour embrasser toute la Romaïcité. La Roumélie, la Thessalie, la Morée, les Douze îles, la Crète, tout ce qui est grec, mes yeux et ma pensée cherchent à les atteindre; mais à l'Heptanésie je veux tresser une couronne ; car c'est là que la civilisation d'Occident se mue en lumière hellénique. »

Il n'existe point de Grec, j'en suis sûr, que de telles paroles n'émeuvent. Pour nous, cependant, nous nous étonnons de la ténacité admirable d'un peuple, que la faiblesse de ses moyens présents ne saurait arrêter dans la revendication de son idéal unitaire. Comme jadis, c'est par la pensée qu'il s'affirme, en attendant de lutter par les armes.

Vers 1728, le géographe Meletios définissait clairement ainsi l'empire de sa race : « L'Hellade, appelée Grèce par les Européens et Roumélie par les Turcs, comprend dans son sens le plus large l'Epire, l'Acarnanie, l'Attique, le Péloponèse, la Thessalie, l'Etolie, la Macédoine, la Thrace, les Iles ioniennes, les Iles de la mer Egée, l'Asie Mineure. »

A caresser ce rêve d'empire, les Grecs ont-ils si peu le sens de la réalité? Jamais, remarque judicieusement M. Gaetano Darchini, les Italiens n'ont songé à reconstituer l'Empire romain de l'Atlantique à l'Euphrate. Est-ce à dire pour cela qu'ils puissent sourire de la Grande Idée hellénique? Non pas. Et ils ont raison. Par là les Grecs proclament la suprématie de la Pensée.

M. Gaetano Darchini, qui est un fin lettré, un observateur impar-

tial et un délicat humoriste, a voyagé en Grèce au cours de 1909, et il a rapporté de son excursion toute une gerbe d'impressions émues et colorées, qu'il vient de réunir en volume sous ce titre : **Hellade**. Pour lui la Grèce est la première patrie de tout homme civilisé ; mais le culte réel qu'il garde personnellement à l'antiquité ne saurait l'aveugler. Certes, il retrouve bien chez les Grecs d'aujourd'hui toutes les caractéristiques de leurs ancêtres ; mais cela ne saurait l'empêcher de voir et surtout de dire la vérité. D'étape en étape, au cours de son pèlerinage, il évoque les grands souvenirs, compare le passé au présent, sourit de quelques travers, s'attarde à rêver devant la magie du paysage et doucement se laisse conquérir, heureux d'oublier au sein de la beauté que nul angoissant problème humain n'a encore reçu de réponse définitive. Çà et là, à Corfou, d'où Guillaume II, nouveau propriétaire de l'Achilleion, vient d'expulser la statue de Heine, à Zante, l'île des poètes, à Missolonghi, à Olympie, à Delphes, à Mycènes, à Sparte, sur la mer Egée, il cueille, en parfait homme de goût, d'harmonieuses visions. Voilà un livre qui sert bien la cause grecque. M. Darchini, toutefois, semble avoir contracté des sympathies puristes ; mais il n'exagère rien et volontiers s'arrêterait-il aux idées de Coraïs, qui voulait borner son épuration à l'élimination des barbarismes et des xénismes. Il déclare avoir parcouru en long et en large la Grèce entière, en se faisant comprendre à l'aide de la seule langue classique, ce qui ne lui était pas arrivé, en Sicile par exemple, en se servant de l'italien littéraire.

Voilà une affirmation à retenir. Mais sans doute M. Darchini a-t-il appris le grec ancien autrement que selon la prononciation érasmienne, mieux conforme pourtant, en thèse générale, aux sons originaux de la langue.

Rappelons-nous seulement que le vers d'Aristophane où le cri du mouton s'écrit βῆ, βῆ donnerait à ces deux syllabes le son de Vi, Vi dans la prononciation moderne. Voilà qui prouve bien, en dehors des questions de vocabulaire, combien l'orthographe vient faire illusion aux puristes, encore qu'ils aient chance de voir aboutir quelques-unes de leurs revendications de détail, par pure pression officielle ou par mode.

M. Darchini a également fait visite aux poètes qui vivent en Athènes. Tout en rendant justice à leur urbanité, il trouve leur talent quelque peu surfait. Il paraît que j'y ai parfois contribué par excessive bienveillance. En pareil cas, cette bienveillance même leur a porté tort dans l'esprit de mon excellent ami d'Italie. Pour ma part, je viens de relire **le Tombeau** augmenté du **Premier Chant du Paradis** de Kostis Palamas, et, sans vouloir nier que le poète ait subi quelques influences, je ne puis m'empêcher de le considérer comme grand.

C'est par la force de la pensée qu'il triomphe, en même temps que par un certain sentiment racique de la beauté qui, dans l'expression de la douleur, lui fait repousser tout ce qui est inutilement déchirant.

C'est aux profondeurs de l'âme hellénique que Kostis Palamas est allé puiser la grâce de ce myrologue doux comme une berceuse et dont les sanglots s'achèvent en caresses. Je ne connais pas, dans la littérature universelle, de vers plus simplement touchants que ceux où s'exprime l'agonie des chères mains d'enfant ravies à l'affection paternelle. A la Pensée, le poète demande sa consolation,et voici que la voix du disparu l'emmène vers les sept sommets dantesques d'un Paradis métaphysique,où règnent la Tradition, la Foi, la Sagesse, la Beauté, l'Amour, l'Esprit de la Race, l'Idée. Ce *Premier Chant du Paradis* forme ainsi la suite naturelle du *Tombeau;* mais le souci purement intellectuel y distance l'émotion directe, et cette fois le poème n'échappe au reproche de froideur qu'à force d'exaltation lyrique et de science orchestrale. A ce propos, et non sans justesse, on a évoqué le nom de Paul Claudel.

Après avoir longuement goûté ces poèmes aux puissants coups d'aile, nous eussions pu être déçus par les **Odes** que Gerasimos Spatalas dédie aux deux maîtres Martzokis et Marcoras. L'*Ode à la montagne* et l'*Ode au Corbeau* sont deux pièces pleines d'allure parfois grandiose; mais on n'y sent pas la griffe déchirante de la vie. Un beau souffle pourtant les anime, qui révèle un vrai poète.

Le recueil où M. Ferendinos semble avoir réuni les **Poèmes** d'une existence entière éveille des échos d'une originalité moins vive ; il y a là des vers qui ne manquent pas de flamme ni de générosité patriotiques ; mais Paraschos est déjà si loin de nous.

Le regretté Constantin Christomanos, si prématurément enlevé aux lettres grecques et qui vient seulement de disparaître, semblerait déjà loin lui-même, s'il ne nous laissait les résultats d'une force agissante et organisatrice. Ce musicien éperdu du verbe et de la pensée fut un homme de théâtre et si, un jour prochain, comme il faut l'espérer, la scène hellénique trouve enfin sa voie définitive, c'est au courageux initiateur de la *Nea Skini*, au révélateur d'Ibsen, de Tolstoï, de Maeterlinck que ses compatriotes le devront. Epris uniquement de beauté pure, Christomanos ne conçut guère qu'une littérature de songe.; mais ce Laforgue, à qui l'humour lyrique faisait défaut, prétendait faire vivre son rêve d'art, et il y avait dans sa divination d'aristocrate de quoi faire exulter l'âme de tout un peuple. Parmi les pages de lui qu'on relira, le *Livre de l'Impératrice Elisabeth* vient en première ligne et, sans doute immédiatement après, cette **Kerenia Koukla**, qui nous montre un Christomanos toujours lyrique,mais évadé de ses brumes musicales et penché pour

un instant sur la vie réelle. Ses dernières œuvres nous désignent particulièrement cette métamorphose, qui probablement ne se fût pas affirmée chez lui aussi complète, s'il eût vécu, que chez Constantin Hatzopoulos (Pétros Vassilikos), le réaliste conteur d'**Amour au Village**, dont les vigoureuses esquisses continuent le Kambysis d'*Amis et Ennemis*.

Le dialogue, très observé, est pris sur nature, avec toutes les élisions que lui fait subir une prononciation rapide. D'un bout à l'autre du récit, il orchestre l'action et la met en scène.

Ainsi s'efface peu à peu chez ceux d'aujourd'hui la tendance à imiter constamment le tour des conteurs populaires. La manière s'affirme de plus en plus réaliste ; mais les influences de l'occident interviennent pour la diversifier. C'est ce qui arrive, dans une note plus gracieuse, avec **Dina**, d'Athanase Michas, dont il faut louer les qualités d'émotion et d'intérêt du récit, la simplicité pressante. A côté de *Dina*, *la Vie et la mort d'Heureux Content* mérite d'attirer l'attention par l'espèce d'humour mélancolique qui distingue ce conte, et qui est une chose bien personnelle. L'art suprême est de paraître causer avec le lecteur. Les Grecs y excellent.

Memento. — Parmi les œuvres les plus significatives du maître conteur et dramaturge zantiote Grégorios Xénopoulos, il faudra désormais compter *le Mauvais Chemin*, recueil de sept contes, parmi lesquels celui qui donne son titre au volume est un chef-d'œuvre de fine observation, de psychologie et de peinture des caractères. Nous l'analyserons ultérieurement. Viennent de paraître également *le Tour des heures*, poème de Sotiri Skipis, *les Regrets de la Lagune*, poèmes de Costis Palamas, les *Histoires des îles*, d'Argyris Ephtaliotis, *Tous ceux qui vivent*, étude politique par Idas, *le Palmier*, essai critique de Leandros Palamas sur une œuvre paternelle, *l'Enfant embaumé*, drame de Miltos Coundouras, *Athènes-Rome-Byzance*, de Th. Kypréos, les *Œuvres* du regretté Krystallis, etc.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES ROUMAINES

Centenaire de l'occupation russe en Bessarabie. — Z. C. Arbore : *la Bessarabie au XIXe siècle* ; édition de l'Acad. roumaine 1899. — A. D. Xénopol : *le Rapt de la Bessarabie* ; Viata Romaneasca, Jassy, mars 1912. — P. Cubolteanu : *Lettres de Bessarabie* ; Viata Romaneasca. — Articles divers sur la Bessarabie dans *Noua Revista Romana*, *Luceafar*, *Flacara*, dans les journaux *Minerva*, *Tribuna*, etc., ces trois dernières années. — Memento.

Centenaire de deuil pour la Roumanie. Centenaire sans gloire pour la Russie.

Historiquement la Bessarabie est une terre roumaine, comme la Bucovine, plus que la Transylvanie, celle-ci n'ayant fait partie qu'un instant des principautés autonomes. Elle doit son nom même aux princes Bessarabes de Monténie, qui possédèrent la rive gauche du

Danube, de Severin à Khilia, jusque sous Mircéa-cel-Mare ; elle le conserva après qu'Etienne le Grand eut fixé au Milcov la frontière moldave ; elle porte inscrits dans toutes ses villes : Hotin, Sorocei, Cetatea-Alba, Khilia, etc., les titres de gloire du fameux voévode, et les historiens russes ne les effaceront pas. Le traité passé en 1698 à Jassy entre Pierre-le-Grand et Démètre Cantémir, et scellé par un de ces repas d'un jour et d'une nuit dont le tsar était coutumier (où les sobres Moldaves, saoûlés par les Russes, furent dévalisés jusqu'au dernier) assurait à la Moldavie l'indépendance et la frontière du Dniester, et à son hospodar le titre d'ami des Moscovites. C'est de ce moment que date dans le pays, en opposition au parti traditionnaliste qui s'appuie avec Etienne-le-Grand sur le Turc, le parti nouveau qui entrevoit le salut par la Russie. On a pu se rendre compte de son erreur : car si les Russes traitèrent les Roumains en amis chaque fois qu'ils avaient à tomber le Turc; chaque fois qu'ils pouvaient en tirer vengeance, ils traitèrent la Roumanie en pays turc. On s'en aperçut encore en 1878.

Sous Catherine II, Galitzine occupa les deux principautés jusqu'à Bucarest et c'est miracle qu'au traité de Koutchiouc-Kaïnardji la Russie n'ait pas obtenu la Moldavie et la Valachie, comme elle les exigeait. En 1806, lorsque Napoléon, pour paralyser les Russes, excita les Turcs à chasser de leur trône les deux hospodars roumains protégés de la Russie, Alexandre I prit son grand rôle de défenseur de la Chrétienté orientale, et entra en Moldavie sous prétexte de délivrer le pays du joug et des déprédations turques. Ses armées y séjournèrent six ans et s'y comportèrent comme en pays conquis : Koutousof et Tchitchiakof lèvent, en nature et en argent, des impôts de guerre et des impôts personnels qui tournent à la calamité. Le délégué français Mériage, le consul à Jassy, Fornetty, le chroniqueur Zilote-le-Roumain ont laissé là-dessus des relations écrasantes : « l'armée russe a dévoré le pays à tel point qu'il ne forme plus qu'un désert et qu'il faut désormais s'approvisionner à Odessa et au delà du Dniester ». La dépravation est à son comble ; les titres de noblesse et les fonctions publiques sont mises aux enchères pour se créer des revenus et des partisans. Ce qu'on paie, on ne le paie encore qu'en monnaie fausse (comme en 1877, où l'on fit passer le rouble à un taux qu'il n'a pas). « La justice, on la dit morte, parce que les temps sont troublés ; la loi, le salut, Dieu, ne sont plus que des contes de nonnains. » Koutousof ne laisse à la population que « les yeux pour pleurer ». C'était le secours qu'en bons chrétiens les « pravoslavnics » apportaient aux pays opprimés par les Infidèles.

Puis en 1809, lorsque Napoléon eut besoin de la Russie pour isoler l'Angleterre et abattre la Prusse, il offrit à Alexandre non seulement la frontière du Danube, qu'il demandait, mais celle des Bal-

cans. Aussi les Turcs ne crurent-ils plus, en 1812, à une nouvelle rupture des Français et des Russes, lesquels faisaient d'ailleurs courir le bruit que Napoléon venait se joindre à eux ; et à peine Koutousof eut-il la chance, après plusieurs défaites, de vaincre le grand-vizir à Slobozia, que la Porte signa la paix, à Bucarest, le 16/29 mai. Dix-sept jours plus tard, la Grande Armée avait franchi le Niemen ; la Russie eût été prête à toutes les concessions ; elle venait au contraire par raccroc, par les lenteurs de l'ambassadeur français Andréossy, de gagner la Bessarabie tout entière. — Elle n'en restitua une partie qu'après la guerre de 1853-56, qui la priva du même coup de sa flotte sur la Mer Noire. Pour ravoir cette flotte, elle vendit sa neutralité à l'Allemagne en 1870. La guerre de 1877-78 devait achever de réparer ses pertes.

A Livadia, en 1876, le ministre Jean Bratianu obtient une convention qui assure l'intégrité du territoire roumain « pendant la durée des hostilités » (clause secrète) ; mais les Russes, par une vieille habitude, entrent dans le pays sans attendre que le jeune Parlement eût vôté. Toutefois, la campagne tourne mal pour eux dans les plaines bulgares ; ils sont tenus en échec, près d'être battus et repoussés ignominieusement. Ce n'est qu'au concours rapide et décisif des Roumains et au commandement suprême du prince Carol devant Plevna (on ne le sait ou ne le dit pas assez dans nos Histoires) qu'ils doivent de pouvoir dicter la paix de San Stefano. Là de nouveau, la mauvaise foi slave abuse de la générosité d'un prince et d'un peuple chevaleresques : les Roumains, *alliés* devant l'ennemi, ne sont pas admis à discuter les conditions de la paix : la Russie reprend les trois districts de la Bessarabie et l'usurpation est ratifiée à Berlin, malgré la présence à Bucarest d'un Hohenzollern.

Ainsi la guerre de 1806, entreprise pour protéger les Roumains, ruine leur pays et se termine en 1812 par un vol de leur territoire ; celle de 1877, menée à bien grâce à leur vaillance, leur coûte encore une fois le même territoire... Sans *sa* victoire de Plevna, la Roumanie gardait la Bessarabie et ne voyait pas une Bulgarie indépendante se dresser en ennemie sur la rive droite du Danube. Si vraiment il existe aujourd'hui une convention turco-roumaine sous l'égide de la Triplice, c'est peut-être que le roi Carol et ses ministres se sont rangés aux avis du grand Etienne sur son lit de mort ; la foi turque est plus sûre que la foi moscovite.

Perdue politiquement, la Bessarabie demeure roumaine à sa manière. Aujourd'hui encore sa population autochtone se dit moldave ; par la force de l'inertie elle a conservé sa langue, ses mœurs, son costume. Les horreurs de la russification ne l'entament qu'à la surface. Ce sont les nobles, les riches propriétaires qui ont transigé les premiers pour avoir la paix... et des honneurs. Le maréchal de

la noblesse bessarabaine, président du Zemstvo, de vieille famille moldave, s'est fait l'organisateur des fêtes russes du centenaire... Le peuple, lui, résiste par son indolence ; il croupit dans une ignorance noire. Alexandre Ier avait cependant permis la fondation d'écoles roumaines, n'y voyant aucun danger; en 1841, J. Nelicov tolérait des cours en roumain dans les écoles d'une dizaine de villes et demandait l'apport de livres roumains, de Moldavie et Valachie. La réaction de 1870 arrêta tout ; l'administration ne voulut plus rien savoir d'une langue moldave ; elle introduisit le russe officiellement. La Métropole russe de Khichinef se chauffa pendant des hivers entiers avec les vieux missels des églises roumaines de Bessarabie. Mais le peuple a déserté l'église où le pope est russe, et le paysan, plutôt que d'accepter la liturgie slavonne, passe au *standisme*, une secte protestante ruthène. L'instituteur russe est une brute, et comme il ne sait pas le moldave, il n'arrive pas à se faire comprendre. En 1892, Batiouschkof, le célèbre russificateur de la Pologne, constate qu'il y a encore *dans les villes* de Bessarabie des habitants qui ne parlent pas un mot de russe. La justice se fait sans que le paysan sache ce qu'on lui veut et sans que le juge entende ce qu'il dit ; il est traîné jusqu'en Sibérie en demandant : Où me menez-vous ? Qu'ai-je fait ? On les a envoyés par dizaines de mille avec des chars d'approvisionnements dans le Caucase, où ils n'ont laissé que de longues files de tombes. M. Gavrilitza, un avocat, et M. P. Dicescu ont tenté un relèvement de l'éducation nationale par la publication, chacun, d'une gazette. Le second s'est laborieusement employé à la fondation d'écoles roumaines ; mais à sa mort tout est retombé à l'état d'avant ; la promesse d'autorisation qu'on lui avait faite n'a plus été tenue ; de sorte que toutes les nationalités réunies dans ce gouvernement, les Grecs, les Bulgares, les Juifs, les Allemands, les Polonais ont leurs écoles particulières, sauf les seuls Moldaves, qui sont là chez eux. Il faut les plaindre ; mais leurs propres députés à la Douma protestèrent contre l'utilité des écoles et églises nationales. Vers 1905, le gouverneur Harusin et l'évêque Vladimir montrèrent quelque sympathie pour les Roumains. Aussitôt il se créa un petit mouvement, des cercles littéraires ; on se mit à lire les auteurs de la Roumanie libre, on eut un journal roumain, *la Bessarabie*, en caractères cyrilliques ; mais on commit des fautes et la censure intervint. En respectant les lois russes, on arriverait à faire pénétrer jusqu'à la population des campagnes de saine littérature roumaine ; mais on se hâte trop de faire du chauvinisme politique et aussitôt les librairies, les lycées, les bibliothèques se ferment à tous livres et publications du royaume.

La question agraire apparaît plus lamentable encore. La classe paysanne est en complète décadence. Libéré en 1861 et 1869, le pay-

san n'avait pas les fonds nécessaires pour travailler son champ; il s'est loué ou vendu au propriétaire, aux fermiers, à l'aubergiste (ces deux derniers, juifs) et aujourd'hui tout ce qu'il possède ne représente plus la 100e partie de ce qu'il doit ; il est des villages, riches autrefois, du nord de la Bessarabie où la moitié de la récolte et un véritable tribut en viande de porc, œufs, volailles, fromages, laine, miel, etc., paient à peine les intérêts des sommes dues. Jusqu'en 1886-87, les propriétaires exerçaient encore sur leurs immenses domaines une sorte d'exploitation patriarchale. Depuis, ils les ont de plus en plus amodiés : les preneurs furent bientôt tous juifs, au moyen de tiers interposés, puisque la loi de 1882 interdit au Juif le fermage. Sur un million et demi de *déséatines* louées, deux cent mille à peine le sont directement aux paysans ; même les biens des monastères sont confiés aux Juifs. Ceux-ci donnent par déséatine 7 à 8 roubles au propriétaire, et prennent 35 à 45 roubles du paysan. Et ils ont accaparé de même toutes les autres productions du pays : moulins, carrières, fours à chaux, chasse, pêche, forêts, jusqu'aux bacs des rivières. Comme si cette belle terre, si fertile, qui fournissait amplement autrefois le blé et le bétail des tributs à la Porte, ne pouvait plus nourrir sa population, le paysan émigre en Podolie, dans le Chersonnèse, dans les steppes du Turkestan et les marais de la Mandchourie... d'où il ne cherche ensuite qu'à revenir.

La Roumanie a répondu par une attitude digne au caractère démonstratif des fêtes russes. La Ligue culturale, qui représente l'union idéale de tous les Roumains, a organisé, simplement, une protestation de solidarité avec les Bessarabains moldaves ; elle a fondé une typographie à lettres cyrilliques pour propager des œuvres roumaines, au-delà du pauvre Prut maudit; publié un ouvrage de circonstance de l'historien N. Jorga : *Notre Bessarabie*, auquel sans doute la frontière sera fermée ; et réuni une collecte nationale en vue d'un internat des étudiants de Bessarabie à l'Université de Jassy. — M. Radu S. Dragnea prépare un livre sur *les écrivains roumains* de Bessarabie au XIXe siècle, parmi lesquels A. Rousso, B. P. Hajdeu ont un nom dans les lettres roumaines.

Par là sans doute, le centenaire que la Russie a fêté, et qu'au dire du publiciste russe N. Durnowo il conviendrait plutôt de déplorer contribuera indirectement à un réveil salutaire des opprimés, en leur rappelant qu'ils furent libres et qu'ils étaient les maîtres.

Memento. — Viennent de paraître : le volume IV, 1912, du *Bulletin de la Commission des monuments historiques;* le vol. XII de la *Revue d'Histoire, d'Archéologie et de Philologie ;* le fascicule des *Figures contemporaines de Roumanie* consacré à la grande famille des Bratianu et à l'historique du parti national-libéral.

Avec le no du 26 février v. st. la *Viata noua* de M. Ovid Densusianu

entrait dans sa VIII[e] année. Sans aucune recherche des succès faciles, sans compromis, comme sans querelles disgracieuses, elle a poursuivi avec fermeté la voie d'idéalisme qu'elle s'était tracée tout d'abord; et elle peut se targuer d'avoir créé un mouvement, un mouvement qui anticipe à coup sûr sur l'état présent de ce que M. Densusianu appelle le « primitivisme carpato-danubien », mais qui sans conteste a amené l'assimilation dans la littérature roumaine d'éléments nouveaux, jusque-là incompris ou méprisés, et d'un caractère nettement intellectuel. C'est en outre la revue du pays où l'on trouve les critiques les plus droites et les plus conséquentes, lors même que les principes du directeur sont plutôt exclusifs, exclusivisme de réaction nécessaire.

Je ne puis que mentionner ici la disparition de la *Tribuna* d'Arad, l'organe vénérable des luttes transylvaines contre la maghyarisation. Le geste des Jeunes qui, pour rétablir l'ordre, ont eu la courtoisie de céder le pas à leurs aînés du parti national, leur fait grand honneur. Quant à la vaine politique de personnalités qui se débat là-dessous et paralyse toute action sérieuse et efficace, elle ne saurait intéresser personne. Le *Romănul* désormais est le guide officiel de la foule roumaine.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES POLONAISES

Les anniversaires. — Le jubilé de Kazimierz Przerwa-Tetmajer. — Memento.

L'année courante est pour la Pologne celle des **anniversaires**. Les regards tournés vers le passé, l'âme nationale se remémore ses fils glorieux, morts au service de la patrie, se souvient de leurs paroles et de leurs actes, compare leurs rêves prophétiques avec la triste réalité d'aujourd'hui, et s'efforce encore une fois de déchiffrer la leçon énigmatique de l'histoire...

C'est en 1812 que naquit le grand poète romantique Zygmunt Krasinski. C'est en 1812 que naquit le romancier, essayiste, publiciste et poète Jozef Ignacy Kraszewski. C'est en 1812 que mourut l'écrivain politique, un des auteurs et créateurs de la Constitution du 3 mai 1791, l'abbé Hugo Kollontay. C'est en 1612 — il y a trois cents ans—qu'est mort le père jésuite Piotr Skarga, célèbre prédicateur, un des plus grands prosateurs qu'ait produits l'Age d'Or de la littérature polonaise. Et c'est en 1812 que les légions polonaises ont suiv les aigles napoléoniennes, en emportant les fleurs de l'espérance nationale, pauvres fleurs qui gelèrent dans les plaines neigeuses de la Russie...

Le centenaire Sigismond Krasinski suscita toute une littérature consacrée à sa vie et à son œuvre. Les sociétés littéraires et scientifiques (entre autres la Bibliothèque Polonaise à Paris) lui consacrèrent des séances solennelles. On joua dans les théâtres les fragments de ses poèmes dramatiques. De nombreux conférenciers

s'efforcèrent de populariser son nom et son œuvre. Mais le souvenir du chanteur de *l'Aube* et des *Psaumes* n'a su éveiller ni l'enthousiasme *national*, comme l'a fait jadis le centenaire de Mickiewicz, ni la libre expansion des forces aimantes de la jeunesse qu'avait provoquée, il y a trois ans, le centième anniversaire de la naissance de Jules Slowacki. La dualité de l'homme et de l'œuvre, la contradiction entre la parole et l'acte, qui avaient assombri la vie du poète, lui ont fait tort un demi-siècle encore après sa mort, malgré la pure gloire dont resplendit son nom.

Chez Mickiewicz, la contradiction entre la parole et l'action n'était qu'apparente. Certes, l'impossibilité de revenir dans son pays au moment où éclatait l'insurrection de 1830 a fait cruellement souffrir le poète de *Dziady*, mais Mickiewicz, avec cette clairvoyance unique dont ne sont doués que les génies exceptionnels, s'est bientôt rendu compte que la poésie était son véritable champ d'action. Il a compris la puissance créatrice de son génie. Il *savait* que par son œuvre écrite il fondait une patrie nouvelle, il lui indiquait sa voie, préparait son avenir. Mickiewicz ne se laissait pas dominer par le doute ; au moment où il sentit qu'il fallait passer à l'action réelle, à l'action matérielle, il mit de côté sa plume fermement, résolument, pour aller former des légions polonaises destinées à combattre en Crimée, aux côtés des Anglais et des Français, pour l'indépendance nationale. La même conscience de sa vocation, la même, sinon aussi ferme et sûre, caractérise Jules Slowacki. Certes, les malheurs de la patrie ont provoqué une hésitation douloureuse au fond de son cœur. Il souffrait de ne pas pouvoir changer sa plume contre l'épée, mais il se rendit bientôt compte de son rôle de créateur de la beauté.

Tout autre fut la situation morale de Krasinski. Ce Hamlet de la poésie romantique polonaise, presque jusqu'aux dernières années de sa vie douloureuse, n'a pu atteindre l'équilibre nécessaire qui lui eût permis de résoudre le grave problème de sa vocation poétique. Longtemps il n'avait pu acquérir la conscience de son génie. Non seulement il souffrait cruellement de son apparente inaction au moment où sa malheureuse patrie s'efforçait de secouer ses chaînes, mais il semblait encore avoir honte de son éloignement, il semblait avoir honte d'être poète, alors que son pays avait besoin de soldats.

Et si, pendant de longues années, il garda jalousement, scrupuleusement son anonymat, il le fit, non seulement pour des raisons de famille, non seulement par piété filiale (son père, Vincent Krasinski, un des anciens généraux napoléoniens, ayant passé à l'ennemi, au service de l'empereur russe), mais encore, mais surtout peut-être, car il avait honte d'écrire, n'ayant pas atteint la pleine conscience de la beauté et de la grandeur de son œuvre. Sa poésie

même, sa belle correspondance avec un jeune Anglais Henry Reeve en font foi.

Mais, ne pouvant pas prendre une part active et directe dans la lutte, dans la vie politique et sociale de son pays, il s'efforçait tout-de même de produire une influence indirectement, par voie de son œuvre poétique, sur les événements, sur la formation de l'opinion publique en Pologne. Très instruit, très versé dans la philosophie et la littérature de son temps, penseur profond et subtil, ayant la vision très claire de l'actualité sociale et de l'avenir politique de la civilisation européenne, il se rendait bien compte des forces latentes qui faisaient leur œuvre au sein des nations ; il prévoyait les divisions et les luttes qui devaient déchirer, vers 1848, l'« unité » nationale apparente et fallacieuse. Et devant les horreurs de ces luttes fratricides dont il eut la vision très nette aux moments d'une lucidité inspirée et prophétique, son cœur d'homme saigna, son âme profondément chrétienne se crispa de douleur. Aussi bien dans *l'Irydion* que dans sa *Comédie non divine*, il exprime son horreur de toute violence et sa foi profonde dans la victoire des causes justes par l'amour et la bonté. Il n'admet nullement le principe jésuitique d'après lequel le but justifie les moyens ; il n'y a, selon lui, que les bons moyens qui puissent conduire au triomphe de l'Idéal.

Mais à côté de la lucidité géniale qui lui avait permis de prévoir l'avenir, il y avait en Krasinski un manque étrange de compréhension, une haine presque des forces nouvelles qui devaient changer la face du monde. Issu d'une famille aristocratique, tout imbu d'idéologie de sa classe, il n'a pas su, il n'a pas pu combattre sa crainte innée du peuple, son aversion pour « la foule ». Dans les masses populaires qui se ruent contre les remparts, « les bastions de la Sainte-Trinité » (*Comédie non divine*), où se sont enfermés les aristocrates, défenseurs du monde ancien, il voit la puissance abhorrée destinée à détruire les ultimes refuges de la civilisation et de la Beauté. Il *sait* que la victoire sera au peuple, mais il ne peut se faire à l'idée que cette victoire sera définitive. *Il faut* que le miracle se fasse, *il faut* qu'un miracle sauve *son* Idéal. Et au moment où Pankrace, chef victorieux des masses populaires, monte sur les ruines de la dernière forteresse aristocratique, la vision lumineuse du Crucifié frappe ses yeux et son âme, et il tombe mort aux pieds du Galiléen en murmurant de ses lèvres mourantes les paroles de Julien l'Apostat...

On a donné à Krasinski poète le nom de Hamlet. Il y eut en lui cette même lutte entre la volonté et l'action qui déchirait l'âme du héros shakespearien. Son art souffre aussi de la même dualité : son idéal religieux et aristocratique n'a jamais pu se concilier avec sa vision lucide de la réalité. Et en même temps cet idéal éloigne de lui le

cœur du peuple. La poésie de Krasinski n'a jamais atteint la popularité, n'a jamais su subjuguer les cœurs, comme l'ont fait le génie divin de Mickiewicz ou la beauté enflammée de l'art de Slowacki.

Car la beauté de Krasinski est inaccessible aux foules. Elle ne gît ni dans la musique de la parole, ni dans la forme verbale ou plastique ; elle est tout intérieure. Ses éléments essentiels, ce sont la profondeur du sentiment, la hauteur de la Pensée créatrice.

Mais le peuple, la génération actuelle, malgré leur admiration pour la force de son génie, refusent de s'incliner devant son Idéal.

§

Lorsque Joseph Ignace Kraszewski se mit à écrire, à l'âge mûr, la poésie romantique avait presque fermé son livre d'or. Le pays, foulé aux pieds du vainqueur, ne présentait, au point de vue intellectuel, qu'un désert. Le livre polonais devenait une chose rare. Dans « la société », le roman français, la langue française régnaient en maîtres. Il a fallu avoir une grande témérité, une conscience absolue de sa valeur et de sa destinée pour tâcher d'imposer au pays une littérature nationale nouvelle, au moment où même la voix inspirée des grands poètes encore vivants ne trouvait plus d'échos. Kraszewski eut cette audace et cette foi. Doué d'une puissance prodigieuse de travail et d'une grande culture intellectuelle, il se mit à écrire avec conviction, avec amour, et il tint, infatigable, la plume pendant plus de soixante ans pour instruire, pour amuser, pour éveiller l'espoir, pour nourrir la pensée de son peuple. A lui seul, par son propre travail, il a réussi à combattre l'influence étrangère, à réveiller dans la nation l'amour des lettres, l'amour du livre polonais. A ce seul point de vue, il mérite une carte d'or dans les annales de la culture nationale. Il produisait sans interruption et sans fatigue apparente, dans les conditions les plus difficiles : dans sa patrie bâillonné par la censure et le régime policier, en exil, en prison où l'avait enfermé, déjà vieillard, la brutalité éhontée de la police prussienne, il produisait, comme un bel arbre qui porte ses fruits régulièrement, à chaque retour de saison, car tel est son rôle, telle sa raison d'être. On reste stupéfié devant cette bibliothèque qui renferme quelque chose comme *huit cents volumes*, où le roman de mœurs voisine avec le roman historique, où, sur les mêmes rayons, se pressent les poésies et les mémoires, les études historiques et les œuvres de publiciste ! Et n'oublions pas que dans cette masse d'écrits, où certains souffrent du travail hâtif, il y a des chefs-d'œuvre, comme *le Conte du vieux temps* (*Stara Basn*), qui sont la gloire des lettres polonaises.

La nation a gardé un souvenir ému et reconnaissant à cet ouvrier infatigable de lettres. Ses cendres reposent à Cracovie, dans les

caveaux de l'église de Skalka, parmi ceux qui « ont bien mérité de la patrie ».

§

Le troisième centenaire de la mort de Skarga a suscité dans la presse polonaise des controverses multiples et des polémiques ardentes. Et rien d'étonnant. Le père jésuite Pierre Skarga qui, dans ses *Sermons prononcés à la Diète* (*Kazania Sejmowe*), a laissé un des plus beaux monuments de l'éloquence polonaise, fut en même temps un militant de l'église catholique, militant des plus fanatiques et des plus intransigeants. Il fut un des promoteurs de ce mouvement dirigé, à la fin du XVIe siècle, contre les « dissidents » (c'est-à-dire, protestants), juifs et orthodoxes, mouvement néfaste qui a renié la belle tolérance religieuse de l'état polonais, qui déchira l'unité nationale et qui accéléra par cela même la chute de la Pologne. Le fait est indéniable : Piotr Skarga homme politique ne peut prétendre à la reconnaissance de la postérité. Mais la parole ardente du prédicateur, la pureté du style de l'écrivain lui assurent une place d'honneur dans l'histoire de la littérature nationale.

§

On a appelé l'abbé Hugon Kollontay père de la démocratie polonaise. Ce nom, il l'a certes mérité en grande partie. Homme politique doué d'une énergie peu commune, pamphlétaire plein de tempérament, prosateur de grand talent, il exerça son activité sur tous les champs de la vie politique et intellectuelle, au moment où sombrait la nef nationale. Et il l'exerça toujours en s'efforçant de tourner le courant de la vie vers l'idéal démocratique. C'est lui qui reforma l'université de Cracovie, dont l'écrivain réactionnaire Spasowicz lui-même dit qu'elle « pourrissait alors dans le conservatisme » ! C'est lui surtout qui fut un des promoteurs, un des acteurs principaux et des défenseurs les plus vaillants de la Constitution du 3 mai 1791, qui a voulu renouveler la vie nationale. La force de son caractère ne fut peut-être toujours pas à la hauteur de son talent et de son rôle, mais dans ces temps troubles et malheureux rien n'était aussi difficile que de garder intacte la pureté morale. Et il est vraiment étrange d'entendre les reproches adressés à Kollontay dans la bouche de ceux qui, comme l'éminent historien Askenazy, trouvent des excuses pour les tristes héros de Targowitza.

§

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis le jour où le poète **Kazimierz Przerwa Tetmajer** a publié ses premiers poèmes. Le temps n'était pas alors favorable à la poésie. Depuis la disparition des « grands romantiques », on ne croyait plus à la possibilité de la

résurrection de la Muse nationale. Le positivisme régnant n'admettait d'autre poésie que celle qui servît directement la cause sociale. Il admettait à la rigueur la poésie intellectualiste d'un Asnyk, ou l'inspiration humanitaire d'une Konopnicka. Le lyrisme pur a perdu ses fervents. Mais la jeunesse veillait. Dans les dix dernières années du siècle passé, elle se détourna résolument du positivisme intransigeant. Une partie d'elle alla vers le socialisme naissant, les intellectuels purs, les sensitifs se tournèrent vers l'art. Ces derniers ont trouvé en Tetmajer leur poète rêvé. Après quelques premiers tâtonnements, ayant payé son tribut aux courants patriotiques et sociaux qui dominaient alors la vie nationale, il se tourna résolument vers le lyrisme pur et se mit à chanter avec une fougue, une ardeur et une sincérité alors inconnues, les tristesses, les souffrances, les nostalgies de sa génération. Et la jeunesse l'acclama. Elle l'écouta avidement, quand il lui parlait de la Beauté et de l'Amour, de la tristesse de l'âme qui cherche en vain son idéal et de la vanité du bonheur insaisissable. Par son talent pur, par la force persuasive et insinuante de son verbe magique, Tetmajer produisit une influence énorme sur l'évolution du lyrisme moderne en Pologne.

J'ai eu trop souvent l'occasion de parler ici même de son œuvre, pour que j'aie besoin de la rappeler encore à la mémoire des lecteurs du *Mercure*. Qu'il me soit donc permis seulement de souhaiter au poète de longues années encore au noble service de l'Art.

MEMENTO. — Je viens de recevoir les deux parties du tome A de la belle édition des œuvres complètes de Cyprien Norwid publiées par M. Jacques Mortkowicz sous la direction de M. Zenon Przesmycki. Je parlerai de cette édition et de l'œuvre du poète, quand les éditeurs auront mené à bonne fin leur tâche ardue. Wladyslaw Lozinski : *Zycie polskie w dawnych wiekach*, H. Altenberg.

MICHEL MUTERMILCH.

LETTRES SCANDINAVES

La mort d'Auguste Strindberg. — Ludvig Nordström : Landsorts-bohême, Bonnier, Stockholm.

Avec Strindberg disparaît le nom le plus glorieux de la littérature scandinave actuelle. Dans les pays germaniques, en Allemagne surtout, le grand écrivain suédois était vénéré à l'égal des Ibsen et Björnson ; en Suède il fut plus contesté, ayant su provoquer, particulièrement dans le monde des lettres, des haines personnelles implacables. Mais toujours, même dans sa patrie, où l'on n'est jamais prophète d'après le proverbe, il fut considéré comme un être exceptionnel, dans le bien ou dans le mal selon le point de vue du juge.

Dans un numéro précédent, M. Henri Albert a apprécié excellem-

ment l'apport de Strindberg à la littérature européenne ; nous parlerons ici surtout de sa situation dans les lettres scandinaves, qui fut considérable. Il ne faut cependant pas croire — comme le donne à entendre notre confrère — que Strindberg fut une étoile isolée sur un firmament tout noir. Il est sans doute quelque peu exagéré de dire, en parlant de la Suède, où l'instruction, la culture générale n'est pas moindre qu'en Allemagne par exemple, que, notre « civilisation occidentale a peine à imaginer ce que peut être une contrée où toute culture intellectuelle est réduite à la lecture de la Bible ». Non, la Suède, tout en n'étant pas Paris, n'est pas non plus la Laponie, ni même la Bretagne. Je n'en veux pour preuve que le curieux passage suivant, pris précisément dans l'autobiographie de Strindberg lui-même.

« Les esprits s'étaient réveillés et c'était une vraie joie de vivre ! *Le Dernier Athénien* (1) força les portes d'ordinaire si bien fermées de l'école, démolissant la confession d'Augsbourg et la théologie de Norbeck » (manuel de dogmatique). *La Vie de Jésus* de Renan devint le sujet d'une conférence dans notre club de lycéens Fratres amicitiæ veræ. Les cours de théologie se transformèrent en véritables « disputationes », pendant lesquelles le pasteur, avec un sourire sceptique, donna toujours raison aux opposants. On y put entendre des conversations de ce genre :

« Le pasteur. — Combien de personnes y a-t-il dans la divinité ?

« L'élève. — Une !

« Le pasteur. — Oui, mais combien y en a-t-il selon la théologie de Norbeck ?

« L'elève.— Selon Norbeck trois, mais le recteur, dans son cours de philosophie, nous a dit que la trinité est une contradictio in adjecto.

« Le pasteur (souriant). — Il a vraiment dit cela ?

« Le pasteur était athée et homme de science, d'après ce que nous avons su plus tard. Une autre fois, trouvant que nous nous avancions un peu trop, il nous demanda quelle était au juste notre religion. Quelques-uns dirent embrasser le socinianisme, d'autres se proclamèrent athées, d'autres enfin tout simplement libres-penseurs. »

Comme on voit, ces jeunes Suédois de 1866, bien que s'intéressant beaucoup aux questions théologiques et à la Bible, ne manquaient pas de culture intellectuelle.

Il est vrai qu'à ces années de libéralisme relatif succéda bientôt une période de réaction politique et surtout intellectuelle et morale. L'issue malheureuse et inattendue de la guerre de 1870 fut pour la

(1) Roman historique du poète philosophe Viktor Rydberg. Il a été traduit en français par J. de Coussange.

Suède, foncièrement francophile, un réveil douloureux. Les yeux se tournèrent, avec le respect qu'inspire encore la force brutale, vers la Prusse réaliste, protestante et si peu artiste : l'hypocrisie sociale et religieuse eut un renouveau éclatant. En poésie, les « postromantiques », croyant cependant marcher sur les traces des Parnassiens français, n'arrivèrent qu'à fabriquer des pauvretés rimées, sans souffle de vie.

Strindberg, né révolté — fils d'une servante et ayant souffert, enfant, de cette situation sociale — tenta en vain de secouer l'apathie littéraire de ses contemporains. Dans son magnifique drame de jeunesse, *Mæster Olof*, écrit en 1872, mais qui ne trouva d'éditeur qu'en 1878, il avait crié son mépris des conventions sociales, avec la foi, l'ardeur enthousiaste de ses vingt ans. L'indifference du public le fit hésiter; pendant quelques années il se consacra aux études historiques. Mais l'amertume du génie méconnu ne se laissa pas indéfiniment comprimer : en 1879 Strindberg lança au visage de ses compatriotes endormis le sanglant défi qu'est *la Chambre rouge*. On peut comparer l'effet de cette publication à l'effet produit en France par l'apparition de *Madame Bovary*. Le public se divisa tout de suite en deux camps : celui des défenseurs de la morale outragée, de la patrie bafouée, et celui des ennemis de toutes les hypocrisies. La critique bien pensante traita d'ordure ce pamphlet idéaliste; naturellement, Strindberg récidiva en portraicturant de manière cruelle ses antagonistes, dans *le Nouveau règne*. Cette fois-ci les protestations furent si violentes que l'auteur préféra s'exiler. Entre temps ses déboires conjugaux détournèrent sa critique vers d'autres sujets. Les théories d'Ibsen, ou plutôt *une* pièce d'Ibsen avait fait de toute femme scandinave une Nora en puissance. Elles rêvaient toutes de développer leur personnalité. Strindberg, outrancier comme toujours, leur dénia toute personnalité ; la femme ne sait, ne peut, ne crée rien par elle-même, elle n'est qu'un pâle reflet de l'homme. Du coup, Strindberg non seulement s'attira la haine du monde féministe, mais devint suspect aux hommes d'avant-garde qui pour la plupart rêvaient l'égalité des sexes. On comprend que dans ces conditions le fougueux polémiste jugea bon de rester à l'étranger, dans le pays de liberté qu'il avait élu, la Suisse.

C'est là, à Genève, que Strindberg se prend d'amour pour Jean-Jacques Rousseau. Si Dickens a été son auteur préféré, son modèle pendant la jeunesse, c'est le grand Genevois qui devient le maître de son âge mûr. Un jour il dit à un visiteur en désignant du doigt les œuvres complètes de Jean-Jacques : « Celui-là a tout dit ; il n'y a rien à ajouter ! » C'est sans doute aussi l'influence de Rousseau qui lui fait abandonner la littérature de fiction pour écrire ses « Confessions » à lui, *le Fils de la Servante*, qui valent largement celles

du maître. A un moment donné il croit même en avoir fini avec son métier d'écrivain. « Il s'agit à présent de se rendre *utile*, » écrit-il à un ami. « Le bien du plus grand nombre est le bien suprême, » proclame un vers de ces *Nuits d'un Somnambule*.

De cet utilitarisme un peu simpliste il a hâte de passer à l'autre extrême : l'aristocratie intellectuelle, le culte du grand homme, le nietzschéisme qu'il invente en même temps que Nietzsche lui-même et indépendamment de celui-ci. Le fruit le plus caractéristique de ce nouvel état d'esprit est *Axel Borg* (I hafs. bandet).

Peut-être faut-il voir une évolution logique du surhomme dans cette recherche de la pierre philosophale ou du moins de l'unité de la matière qui occupa Strindberg au commencement des années 1890. Ces expériences de chimie et d'alchimie sont évidemment curieuses ; il ne faut cependant pas les prendre trop au sérieux. Il est possible que, parmi ses théories, s'en trouvent de raisonnables ; le savant improvisé ne les a pourtant jamais étayées de preuves. Et cela est vrai pour toutes les sciences que Strindberg a « pratiquées » : encore sur son lit de mort il s'occupait à rapprocher le chinois de l'hébreu, dans le but de démontrer l'unité d'origine des différentes langues. C'était là des amusements de désœuvré ou plutôt les scories d'une trop intense et trop continue coulée de métaux précieux. Son cerveau « toujours en ébullition » se reposait de la production de chefs-d'œuvre artistiques en émettant des hypothèses scientifiques...

Depuis que, probablement pendant la recherche de l'or, l'écrivain malade et exalté est frôlé par des forces mystérieuses, il prend pour maître et guide de conscience le grand illuminé suédois, Emmanuel Swedenborg. La foi chrétienne, dont il s'était tant moqué dans sa jeunesse, l'attire et ne le lâchera plus complètement ; n'ayant pas réussi à convaincre les savants par ses expériences, il s'applique à démontrer l'absurdité de toutes les sciences. Dès ce moment il écrit en illuminé ; qu'il s'agisse de drames historiques ou de drames « intimes », partout il retrouve la main des puissances obscures. Grâce à cette hypersensibilité qui fut sa plus grande caractéristique, il arrive à nous découvrir parfois des recoins jusque-là ignorés de l'âme humaine ; très souvent, cependant, les puissances obscures le bernent et lui font émettre des puérilités.

§

Le Français, qui estime surtout la clarté, la précision, sera tenté de dénier à Strindberg la qualité de très grand artiste. Il sera rebuté dès l'abord autant par le mysticisme que par l'effarante diversité de cet auteur. Il lui reprochera peut-être de ne pas s'être contenté comme Flaubert d'écrire trois ou quatre livres-chefs-d'œuvre. « Strindberg

a trop produit, répète-t-on ; il n'en restera rien ». Erreur profonde ! Cette production hâtive et multiple tremble partout des pulsations d'une vie intense, et celui qui voudra suivre « sur le vif » l'évolution des idées européennes de 1870 à 1910 dans l'œuvre d'un seul écrivain, s'adressera très certainement dans l'avenir au grand maître suédois.

Il est évident qu'il restera *le grand maître*, surtout pour son propre pays. Il incarna incomparablement certains traits du caractère suédois. Il fut mystique, illuminé comme sainte Brigitte, audacieux, aventureux comme Charles XII ; comme tous les génies suédois il dispersa ses forces en trop d'entreprises, ne laissant rien d'*achevé*. Ce petit peuple a toujours *voulu* au-dessus de ses forces : des élans magnifiques, vite épuisés, ou brisés par l'insuffisance des moyens : Gustave-Adolphe, Charles XII. Les grands écrivains suédois : Bellman, Tegnér, Almquist, Froding, Strindberg portent tous, sur leur vie ou sur leur œuvre, cette marque d'inachevement. Strindberg a voulu *tout* faire ; ne soyons pas trop sévères si parfois il a échoué.

Où il n'échoue jamais, c'est dans le maniement de son outil : la langue suédoise. Les plus horribles non-sens deviennent sous sa plume de pures perles littéraires. Une de ces dernières productions, les *Livres bleus* — il y en a quatre, en tout plus de mille pages — est caractéristique à cet égard. Au premier abord on est repoussé tant par la trivialité que par la monotonie des sujets. Mais on est vite subjugué par la vivacité du style et l'on finit par se dire qu'il vaut mieux lire des sottises écrites dans la langue d'un Strindberg que des vérités lumineuses formulées par n'importe quel autre auteur.

§

L'influence de Strindberg sur la jeune génération littéraire est incontestable. Parmi les disciples les plus immédiats du maître il faut compter Ludvig Nordström, dont le dernier livre **Landsortsbohême** fut le grand succès, ou du moins le grand sujet de scandale de cet hiver. C'est une peinture peu aimable de la petite ville suédoise. Nordström a de Strindberg l'humour un peu gros-sel, le tour de phrase ironique et incisive; il déshabille sans charité ses pauvres hères de modèles. Ce livre est un digne pendant de *la Chambre rouge* du maître.

Memento. — La maison d'édition Albert Bonnier commence la publication des Œuvres complètes de Strindberg. C'est à M. *John Landquist*, le jeune et distingué critique littéraire des *Dagens Nyheter*, qu'a été confiée la tâche de diriger cette belle entreprise littéraire.

On annonce la mort de M. C. D. af Wirsen, secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise — et adversaire tout aussi perpétuel de Strindberg. Il est

possible que la distribution du prix Nobel se ressentira de la disparition de ce Brunetière au petit pied.

FRITIOF PALMÉR.

VARIÉTÉS

Menendez Pelayo. — Il n'est pas aisé de résumer en quelques pages l'œuvre du grand critique littéraire que fut Marcelino Menendez Pelayo, décédé à Santander, sa ville natale, le 19 mai dernier. Quoi qu'en dise l'opinion espagnole, la mort de Menendez Pelayo n'a pas eu en Europe le retentissement mérité, ce qui prouve l'isolement de la littérature castillane et le regrettable oubli dans lequel vit la science espagnole. Mais ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ce sujet, que les érudits français qui s'occupent spécialement du mouvement littéraire espagnol seront les premiers à reprendre. Hâtons-nous de dire que par la mort de Menendez Pelayo l'Espagne perd un de ces rares talents qui résument à eux seuls toute la science d'un peuple et d'une époque. Ce n'est point là une exagération. L'œuvre du grand critique est si considérable, d'une telle profondeur et d'une telle étendue, que l'on est émerveillé à la pensée qu'elle n'est due qu'à l'effort d'un seul homme.

Les débuts de Menendez Pelayo furent déjà quelque chose de prodigieux. A dix-sept ans, après avoir fini ses études secondaires dans sa province, il est, à Barcelone, l'élève préféré de Mila y Fontanals, le savant commentateur de la poésie héroïco-populaire, à qui Menendez Pelayo est en partie redevable de sa science et de sa méthode. Là, nous le voyons expliquer à la classe d'esthétique, dans un mémorable discours, le concept de Beauté, et faire, à l'Ateneu Barcelonés une très précieuse conférence sur Cervantès, poète. Il passe docteur ès-lettres à vingt ans et parle, dans sa thèse, du roman chez les latins. Cette thèse reste l'une des meilleurs études que l'ont ait faites sur ce sujet. Une année plus tard, la chaire d'histoire de la littérature à l'Université de Madrid étant vacante, il la dispute à MM. Sanchez Moguel et José Canelejas, l'actuel président du conseil espagnol. Le voilà académicien dans sa vingt-cinquième année. Deux ans plus tard, il est élu à l'Académie d'Histoire. Il n'est pas besoin de rappeler, et cela n'ajoute rien à son œuvre littéraire et philosophique, qu'il a été député, sénateur, directeur de l'Instruction publique, etc. Nous ne dirons pas la louange du critique espagnol en rapportant les étapes de sa carrière officielle. Nous risquerions trop de le confondre avec maints professeurs plus ou moins érudits dont la notoriété n'est qu'empruntée au poste qu'ils occupent. Chez Menendez Pelayo il n'en est pas ainsi.

D'abord, et sans vouloir étudier l'homme, lequel reste effacé sous

l'énormité de son œuvre, nous nous trouvons en présence de l'humaniste et du poète. Humaniste, il l'a toujours été, et dans ses premiers essais et dans ses derniers ouvrages. Epris des littératures anciennes, pendant qu'il goûtait les auteurs grecs et latins, il les traduisait et les imitait. Rien de plus frais que ses versions de Théocrite, de Moschus, de Martial et d'Horace, qui lui valurent l'éloge de Juan Valera, le délicieux traducteur de *Daphnis et Chloë*. Un de ses premiers livres est un volume sur l'influence d'Horace en Espagne. Là le jeune humaniste offre le grand lyrique latin aux poètes castillans comme l'unique modèle. En cela, Menendez Pelayo suivit l'exemple de Fray Luis de Léon, qui, déjà au seizième siècle, avec des pensées nouvelles faisait des vers antiques. Dans une épître qu'il adresse au chantre de Venuse, il s'écrie :

— Loin de moi les brouillards hyperboréens ! Qui t'aurait dit que dans un âge futur la domination des Teutons et des Slaves, dans la loi, dans l'art et dans la science, s'imposerait à notre race latine, et que des noms que tu n'aurais pu prononcer, parce qu'ils sonnent mal dans ta belle langue effaceraient ton nom ? Que le Danube et le Rhin, vaincus autrefois, roulent là-bas avec orgueil leurs ondes impériales : Je préfère les paisibles courants du Tibre, du Cephise et de l'Eurotas. Viens ici, vieux livre : viens âme d'Horace : je suis Latin et je veux t'adorer.

Plus tard, il ne se borne pas à l'esthétique d'Horace. Il accepte et comprend de nouvelles formes d'art et, tout classique et catholique qu'il est, il dit l'éloge de Henri Heine, l'esprit le plus anti-religieux du romantisme et qui volait, certes, dans les « brouillards hyperboréens » que le critique castillan détestait. Mais, poète, il ne s'éloigne pas du calme et de la sérénité qu'il admire chez les Grecs et les Latins ; il rêve de l'éternelle jeunesse, de la vigueur et de la clarté qu'il trouve chez Horace. Il écrit des odes et des épîtres où sont mélangés le sel attique et le miel de l'Hymette, où l'on retrouve l'ambition qu'eurent Gœthe, Foscolo, Leopardi et Chenier de faire revivre la muse antique. Et il y parvient, avec maëstria, avec inspiration même.

Il faut l'avouer, ce n'était pas là son rôle. Erudit avant tout, imbu des enseignements du maître Mila y Fontanals qui contribua si brillamment à éclaircir l'histoire littéraire du moyen âge en Espagne et apporta à la science critique de nouvelles méthodes d'investigation, il explique et commente la formation, l'essor et la décadence de la poésie populaire et classe et réhabilite tous les anciens poètes espagnols. Il a étudié le *Romancero* dans un traité qui fait autorité et dit les qualités des poèmes dont ce recueil se compose : l'art de condenser en peu de traits une situation et de dresser la figure d'un héros, la vive précision des descriptions, l'élan impétueux de la nar-

ration, la manière brusque et rapide d'éluder les transitions, la rapidité excessive du dialogue, la nerveuse franchise du style. Il a publié une *Anthologie* des poètes castillans qui est le monument le plus considérable que l'on ait élevé à la poésie espagnole, et où l'on remarque un admirable portrait de ce charmant archiprêtre de Hita, que l'on a surnommé le Rabelais du XIVe siècle. Tous les poètes castillans de l'âge d'or sont étudiés par Menendez Pelayo : Garcilasso et Boscan, qui introduisirent en Espagne le goût et le mètre italiens, le pompeux Herrera, Jauregui, si subtil et harmonieux, les Argensola, Lope, Gongora, Quevedo. Il étudie aussi les poètes du XVIIIe siècle, qui fut marqué en Espagne par une renaissance lyrique, et nous dit l'attrait du classicisme de Mélendez Valdès, le charme des satires de Jovellanos, l'inquiète sensibilité de Cienfuegos, la pompe de Quintana. « Pour rencontrer en Espagne un lyrique égal ou supérieur à celui-ci, il faut remonter jusqu'au seizième siècle et ne pas s'arrêter avant Fray Luis de Léon. » Ailleurs, il ajoute, en parlant de Léon :

Depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, du moins parmi les races latines, nul ne l'a approché pour la sobriété et la pureté, nul pour l'art des transitions et des grandes lignes, pour la rapidité lyrique ; nul n'a volé si haut ni infusé comme lui dans les formes classiques l'esprit moderne. Le marbre du Pentélique, travaillé par ses mains, se convertit en statue chrétienne, et sur un monceau de réminiscences d'auteurs grecs, latins et italiens court un souffle de vie qui transfigure et rajeunit tout.

Il va sans dire que si Menendez Pelayo a su nous faire goûter les beautés de la poésie castillane et nous intéresser à de nombreux poètes dont l'Espagne peut s'enorgueillir, il a profondément étudié et largement commenté les anciens prosateurs et les dramaturges de son pays. Aussi, sans crainte de placer la *Célestine*, sorte de comédie en prose que l'on classerait mieux parmi les romans, aux premiers rangs dans la littérature espagnole, il nous laisse de savantes pages sur cette œuvre picaresque et tragique, sur Cervantès et son *Don Quijote*, sur le roman castillan, sur les grands auteurs dramatiques que furent Lope de Vega, Tirso de Molina, Calderon, Alarcon, Moreto. Il a spécialement réhabilité Lope de Vega, trop oublié par les critiques allemands qui ne donnaient de la valeur qu'à Calderon. C'est à Menendez Pelayo que l'on doit l'édition monumentale, en cours de publication, du théâtre complet de Lope de Vega, dont une partie était encore inédite. Le grand humaniste espagnol a écrit, pour les quinze volumes que cette édition comporte déjà, quinze longues préfaces.

Mais Menendez Pelayo ne s'est pas borné à faire de savantes recherches littéraires. Ses ouvrages : *la Science Espagnole*, *l'Histoire des Hetérodoxes Espagnols* et *l'Histoire des idées esthétiques en Espagne*, les trois colonnes formidables qui portent toute

sa grande réputation, sont le commentaire le plus vaste, le plus approfondi et le plus documenté qu'ait été fait en Espagne sur les idées religieuses, morales, philosophiques et esthétiques de tous les temps. Menendez Pelayo réclame pour sa patrie une place d'honneur dans l'histoire de la pensée; il défend la tradition, le Saint-Office et l'intolérance, — loi nécessaire, dit-il, de l'esprit humain en état de santé, — et combat vaillamment le rationalisme de Krause, importé en Espagne par Sanz del Rio, et le ratiotisme d'Auguste Comte.

Menendez Pelayo, dit M. de Tannenberg, dans son ouvrage *l'Espagne littéraire*, s'est appliqué à l'étude de la philosophie espagnole avec d'autant plus d'ardeur que la région, avant lui, était presque inexplorée. S'il n'en a pas écrit une histoire complète, du moins a-t-il défriché le terrain et préparé la voie à un historien futur. Peut-être l'enthousiasme de la découverte l'a-t-il entraîné parfois à s'exagérer la valeur et l'importance des œuvres qu'il révélait au public. On sourit un peu de le voir découvrir toute la philosophie moderne chez des précurseurs espagnols. Si on voulait l'écouter, rien presque d'important n'aurait été dit par Bacon, Descartes ou Kant que n'eussent annoncé Vives, Sanchez et Pereira. Mais qu'on fasse la part aussi large qu'on l'entendra aux illusions patriotiques de l'auteur, il n'en a pas moins apporté à l'examen des philosophes espagnols une compétence réelle. Il ne s'est pas borné à des recherches bibliographiques ; il a lu les plus importants des livres qu'il cite et il les a compris. Il sait exposer une doctrine et signaler ce qu'elle a d'original ou de suggestif et il sait se former de ces larges vues d'ensemble sur l'histoire des systèmes sans quoi il n'y a pas de véritable esprit philosophique.

Sur Suarez, le fondateur de l'école philosophique des jésuites, Menendez Pelayo nous dit que ce fut l'un des efforts les plus sublimes de la raison humaine pour concilier dans la mesure du possible la prédestination, la grâce et le libre arbitre. Il met au jour le véritable rôle des grands penseurs que furent Lluis Vives et Ramon Llull. Les modernes études lulliennes, spécialement, qui ont pris un grand essor en Catalogne, sont redevables de beaucoup à Menendez Pelayo. Ainsi, il a puissamment contribué au réveil du catalan littéraire, Ramon Llull étant un des classiques les plus remarquables des lettres catalanes. D'ailleurs, Menendez Pelayo a hautement défendu la langue d'Auzias March, de Montaner et de Llull contre l'ignorance et la malveillance de certains milieux castillans.

Dans son *Histoire des Idées esthétiques en Espagne*, il passe en revue tous les penseurs de toutes les époques et de tous les pays, depuis Socrate et Platon jusqu'à Taine. Pour étudier l'humanisme espagnol, il va aux sources grecques et latines; il constate et explique l'influence des philosophes et des mœurs arabes sur la littérature et la philosophie des Espagnols; il montre comment, pendant le grand mouvement de la Renaissance classique, la réaction platoni-

cienne contre le péripatétisme scolastique fut aussi intense en Espagne qu'en Italie. Très sévère pour les auteurs français du XVIIe siècle, il donne une grande importance à ceux du moyen-âge. Il est un admirateur des *Chansons de geste* et des fabliaux, qu'il met à côté du *Romancero* castillan. Il analyse minutieusement l'influence de la France sur les écrivains espagnols du XVIIe siècle, et plus tard celle du romantisme allemand. Un des volumes de l'*Histoire des Idées esthétiques* est entièrement consacré au romantisme français. Avant de finir ce petit aperçu, nous rappellerons la définition qu'il donne de l'esprit classique français :

La nation française est naturellement portée à ce que quelques historiens appellent esprit classique, non assurément dans le sens d'esprit hellénique, mais dans le sens d'ordre intellectuel, de discipline littéraire compréhensible pour tous, et qui fait passer comme un niveau sur toutes les intelligences, esprit d'éducation uniforme, de pensée en commun, d'idées et d'autorités reçues par tous, de clarté et de limpidité dans la pensée et dans la phrase, de quelque chose qu'on respire dans les écoles, dans les collèges.

Mais il ajoute :

Si ce système contribue, sans aucun doute, à répandre parmi les esprits moyens, qui partout sont la majorité, certaine espèce de bon goût, enfermé volontairement en d'étroites limites, il est certain aussi qu'il empêche le développement d'individualités aussi puissantes et aussi énergiques que celles que nous admirons dans les deux grandes littératures du Midi.

La liste des travaux critiques et philosophiques de Menendez Pelayo prendrait plusieurs pages du *Mercure*. On sent dans tous que l'auteur parle toujours de choses sues, méditées, recherchées consciencieusement. On ne peut qu'admirer, outre sa puissance de travail, son érudition immense. Rien n'était indifférent à son esprit. Il travaillait, il étudiait sans cesse. Aussi cet homme, qui disparaît dans la plénitude de son intelligence, dans sa cinquante-sixième année, comme, un jour avant son trépas, il se sentait défaillir, s'écria :

— C'est bien dommage de mourir lorsqu'on a tant de choses à lire !

ALFONS MASERAS.

CURIOSITÉ

Collection Jacques Doucet : Dessins et Pastels, Sculptures et Tableaux, Meubles et Objets d'art.

Il est encore temps de parler d'elle...

Cette collection **Jacques Doucet** restera mémorable à des titres divers.

D'abord, l'ensemble était d'une belle qualité. Dans les dessins et pastels, parmi les sculptures et les tableaux, comme parmi les meu-

bles et les objets d'art, les amateurs n'avaient que l'embarras du choix. Mais, pour participer aux enchères, il fallait être décidé à ne pas compter avec les billets de mille. A la vérité, les banknotes sont tombées dru comme grêle. Les estimations les plus optimistes prévoyaient un total général d'environ 12 millions. Avec le 10 0 0 des acheteurs, il dépassa 15 millions. Ce fut un emballement qui alla jusqu'au vertige. Il est naturel, certes, que les choses anciennes vraiment belles transportent d'enthousiasme les connaisseurs et suscitent les convoitises rivales les plus ardentes, tandis que les choses anciennes qui ne sont que d'une qualité secondaire sont de plus en plus délaissées. N'y a-t-il pas, cependant, en ces matières, comme en tout, une limite raisonnable ?

Le *Portrait de Duval de l'Epinoy*, par La Tour, est évidemment une œuvre magnifique, aux couleurs raffinées, aux nuances infinies, à l'expression puissante, mais qui se doutait qu'elle atteindrait 600.000 fr.? M. Henri de Rohtschild, l'acquéreur, est un heureux mortel de pouvoir se permettre toutes les fantaisies. Il eut d'ailleurs affaire à des concurrents passionnés et redoutables, dont les derniers furent M. Arthur Veil Picard et Mme Vermau-Vernon.

Dans les sculptures, le *Buste de Sabine Houdon* à l'âge de 10 mois, par son père, provoqua une bataille semblable. Proposé à 120.000 fr. par l'expert, ce buste fut poussé à 450.000 fr. par MM. Duveen, de Londres, en lutte d'abord avec M. Guérault, ensuite avec M. Séligmann, qui, dit-on, agissait pour M. Pierpont-Morgan.

Le numéro sensationnel des peintures fut le *Portrait de Mme Grant, plus tard princesse de Talleyrand*, par Mme Vigée-Lebrun. M. Knoedler le paya 400.000 fr., sur demande de 250.000 fr.

Mme Vermau-Vernon donna 360.000 fr. pour le *Sacrifice au minotaure*, de Fragonard. *Les Bulles de savon*, de Chardin, trouvèrent acheteur à 300.500 fr. et *le Faiseur de châteaux de cartes* à 190.000 fr.

Dans les meubles, la lutte fut surtout chaude autour du salon en tapisserie de Beauvais, à corbeilles de fleurs, dans le goût de Salembier, époque Louis XVI, avec bois anciens de Lelarge, mais redorés. M. Wildenstein l'emporta à 350.000 fr., en concurrence avec M. Séligmann.

Il serait intéressant de noter tous les autres prix. Contentons-nous toutefois d'en donner quelques-uns : *l'Ivresse du baiser*, par Clodion, en terre cuite, estimée 120.000 fr., fit 205.000, et 110.000 fr. *l'Ivresse du vin*. M. Guérault acheta 130.200 fr. le *Buste du Cardinal de Richelieu*, par Warin. Le musée du Louvre acquit pour 87.000 fr., sur demande de 50.000 fr., un pastel de Perronneau : *Abraham van Robais*. Une petite table en bronze doré, dont on demandait 60.000 fr., fut poussée à 90.000 fr. par M. Lapauze pour le musée du Petit-Palais,

Le même acquit également, pour 17.000 fr., une table d'accouchée en marqueterie Louis XV.

La vente Jacques Doucet clot la série des grandes ventes d'été, MM. Lair-Dubreuil et Henri Baudoin la dirigèrent comme commissaires-priseurs, MM. Paulme et Lasquin, MM. Mannheim et Jules Féral prêtèrent leur concours comme experts. Les vacations durèrent du 5 au 8 mai.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie.

Henri Guerlin : *Le Château de Chambord.* Ouvrage illustré de 41 grav. et 2 plans ; Laurens. 2 »

Folklore.

Francis Pérot : *Contributions au folklore bourbonnais ;* « Cahiers du centre ». 3 »

Histoire

Comte d'Antioche : *Chateaubriand ambassadeur à Londres (1822) d'après ses dépêches inédites ;* Perrin. 7 50

Pierre Caron : *La Défense nationale de 1792 à 1795.* Ouvrage illustré de 6 grav. Hachette. 2 »

Arthur Chuquet : *1812. La Guerre de Russie.* Notes et Documents 3e série; Fontemoing. 7 50

Judith Cladel : *Mademoiselle de la Vallière ;* Nilsson. 3 »

Correspondance du duc d'Aumale et Cuvillier-Fleury. Introduction par René Vallery-Radot. III : 1859-1864. Avec un portrait ; Plon. 7 50

Jules Mancini : *Bolivar et l'émancipation des colonies espagnoles, des origines à 1815.* Avec un portrait en héliogravure et une carte ; Perrin. 7 50

Camille Piton : *Paris sous Louis XV ;* IVe série ; Mercure de France. 3 50

Littérature

J. Barbey d'Aurevilly : *Philosophes et Ecrivains religieux.* 1re série ; Lemerre. 3 50

Gaston Darboux : *Eloges académiques et Discours ;* Hermann et fils. 5 »

Daniel Delafarge : *La vie et l'œuvre de Palissot (1730-1814) ;* Hachette. 10 »

Divers : *Mademoiselle ! dites-nous donc quelque chose.* Poesies, saynètes, monologues, recueillis par Marraine Odette ; Tallandier. 1 50

Emile Faguet : *Les amies de Rousseau ;* Soc. franç d'Imp. et de Libr. 3 50

Jules Marsan : *La Bataille romantique ;* Hachette. 3 50

S. E. le Cardinal Mathieu : *Œuvres diverses ;* Champion. 6 »

Lucien Maury : *Classiques et Romantiques ;* Perrin. 3 50

Charles Morice : *Pages choisies de Charles Morice.* Vers et Proses ; Messein. 3 50

Daniel Mornet : *Le Romantisme en France au XVIIIe siècle,* avec 16 grav. h. t. ; Hachette. 3 50

Marcel Prévost : *Moralités féminines et françaises.* Pensées choisies et précédées d'une introduction par Ernest Gaubert ; Sansot. 1 »

J.-J. Rousseau : *Morceaux choisis,* par E. Fallex. Avec 16 pl. h. t. ; Delagrave. 3 50

Stendhal : *La Chasse au bonheur.* Maximes, anecdotes, conseils et paradoxes. Avec une introduction par Alphonse Séché ; Sansot. 1 60

A.-R. Schneeberger : *Visionnaires* (L'Etape. Les Amis sur ma route. Les Paradis perdus. Les Paradis trouvés) ; Figuière. 3 50

Laurent Tailhade : *Pages choisies.* Vers et Proses ; Messein. 3 50

Georges-A. Tournoux : *Bibliographie verlainienne.* Préface de F. Piquet ; Rowohlt, Leipzig. » »

Hugues Vaganay : *Pour l'édition critique des Odes de Ronsard ;* Champion. » »

A. Vulliod : *Pierre Rosegger, l'homme et l'œuvre ;* Alcan. 10 »

Philosophie

J. Bourdeau : *La Philosophie affective ;* Alcan. 2 50

Emile Bréhier : *Schelling ;* Alcan. 6 »

Harald Hoffding : *Jean-Jacques Rousseau et sa philosophie.* Traduit d'après la seconde édition danoise avec un avant-propos par Jacques de Coussange ; Alcan. 2 50

F. Pillon : *L'Année philosophique*, 22e année, 1911 ; Alcan. 5 »

Eugène Terraillon : *L'Honneur sentiment et principe moral ;* Alcan. 5 »

Eugène Terraillon : *La morale de Geulinex dans ses rapports avec la philosophie de Descartes ;* Alcan. 3 75

Psychologie

Ossip-Lourié : *La langage et la verbomanie* ; Alcan. 5 »

Poésie

Fernand Bailly : *Rimes galantes ;* Lemerre. 3 50

Henri-Martin Barzun : *La Terrestre tragédie : Hymne des Forces*, poème dramatique ; Mercure de France. 3 50

Paul Baudry : *Rêves et Pensées ;* Messein. 2 »

Alcanter de Brahm : *Les Carnavalettes ;* Sansot. 3 50

Jean Cocteau : *La Danse de Sophocle ;* Mercure de France. 3 50

Dorsennus : *Sur le chemin...* Préface de Olivier Hourcade ; Revue de France. » »

Gauthier Ferrières : *Les Ombres heureuses ;* Lemerre. 3 50

Paul Fort : *Vivre en Dieu* (Ballades françaises, XIVe série) ; Figuière. 3 50

Edmond Gojon : *La Grenade ;* Fasquelle. 3 50

Charles de Saint-Cyr : *Toute mon âme ;* Rivière et Cie. 3 50

Publications d'art

Hans Holbein le jeune. L'Œuvre du maître. Ouvrage illustré de 252 grav. Hachette. 12 »

Questions coloniales

A. de Calonne-Beaufaict : *Etudes Bakango.* Notes de sociologie coloniale. Postface de E. Maxweiler, professeur à l'Université de Bruxelles ; Thone (Liege). » »

Questions juridiques

Léon Duguit : *Les transformations générales du Droit privé depuis le Code Napoléon ;* Alcan. 3 50

Questions religieuses

Henri Brémoud : *Sainte Chantal (1572-1641) ;* Lecoffre. » »

Jean Tauler : *Œuvres complètes de Jean Tauler*, religieux dominicain du XIVe siècle. Traduction littérale de la version latine du chartreux Surius par E. Pierre Noël. Tome VI. Exercices ou méditations sur la vie et la passion de Jésus-Christ ; Tralin. 7 50

Roman

Gilbert Augustin-Thierry : *La Fresque de Pompeï. La Madone qui pleure ;* Plon. 3 50

Auguste Aumaître : *Eros mourant ;* Basset et Cie. 3 50

Léon Baranger : *La Cure.* Figuière. 3 50

Barrante du Plessis : *Orosia et les treize cochons ;* Lemerre. 3 50

Henry Béraud : *Les Morts lyriques*, contes. Frontispice de Philippe Pourchet ; Basset. » »

Henry Bordeaux : *Jeanne Michelin*, Chronique du XVIIIe siècle, suivie de *Les deux faces de la vie ;* Fontemoing. 3 50

Charles de Bordeu : *La plus humble vie ;* Fasquelle. 3 50

Jeanne Broussan-Gaubert : *Josette Chardin ou l'Egoïste ;* Sansot. 3 50

Pierre de Cardonne : *Les Dissentiments ;* Grasset. 3 50

Marianne Damad : *Pour une autre.* Préface de M. Jules Lemaître, de l'Académie française ; Grasset 3 50

Alphonse Daudet : *Sapho ;* mœurs parisiennes. Illust. de Ch. Atamian ; Flammarion. 0 95

Myriam Deroxe : *L'Amour nomade. Claudia ;* Figuière. 3 50

Yvonne Durand : *Le Bonheur accessible ;* Figuière. 3 50

Charles Foley : *Les Miettes de l'amour ;* Tallandier. 3 50

Anatole France : *Les Dieux ont soif;* Calmann-Lévy. 3 50
Pierre Gérard Wégimond : *Un gentilhomme Wallon ;* Grasset. 3 50
J.-Raymond Guasco : *John Bull's Island.* Carnet d'un reporter ; éd. du *Temps présent.* 3 50
Lafcadio Hearn : *Kotto ;* Mercure de France. 3 50
Charles-Henry Hirsch : *Dame Fortune ;* Fasquelle. 3 50
Géo de La Fouchardière : *Peau-de-balle* Illust. par Edouard-Louis Cousyn ; édit. de « l'Œuvre ». 0 95
Louis Létang : *Poudre d'or ;* Calmann-Lévy. 3 50
W.-B. Maxwell : *Les Gardiens de la flamme ;* adapté de l'anglais par Louis Fabulet ; Plon. 3 50
Marquis de Montmorillon : *Apollophane ;* mœurs de l'époque gréco-alexandrine; Lemerre. 3 50
Julien Ochsé : *D'Ile en Ile ;* Mercure de France. 3 50
Joséphin Péladan : *Les Amants de Pise ;* Flammarion. 3 50
J.-P. Porret : *Mini Lalouet ;* Fontemoing. 3 50
Jean Portalès : *Histoire de Martine amoureuse ;* Conard. 3 50
Jean Rameau : *La Route bleue ;* Plon. 3 50
Louis-Frédéric Sauvage : *Fantômes d'Irlande ;* Lemerre. 3 50
Pierre Sormiou ; *Les Fiancés ;* Sansot. 3 50
Emile Zavie : *Une Idylle.* Orné de cinq dessins inédits de Louis Audibert ; A.-Dr Frenel. 2 »

Sociologie

Charles Albert et Jean Duchène : *Le Socialisme révolutionnaire. Son terrain, son action et son but ;* édit. de la « Guerre sociale ». 0 60
L.-A. Gaffre : *La Loi d'amour. VI. Les Restaurations sociales de l'esclave à l'ouvrier ;* Tralin. 3 50
F. Garcia-Caldéron : *Les Démocraties latines de l'Amérique.* Préface de M. Raymond Poincaré ; Flammarion. 3 50
Etienne Rey : *La Renaissance de l'orgueil français ;* Grasset. 2 »

Théâtre

K.-O. Athom : *Drames égrillards ;* Messein. 3 50
Albert Bailly : *La Guerre,* comédie en 3 actes ; Alfred Leclerc. » »
Jean Ott : *Sadya,* un acte en vers, d'après le fabliau du trouvère Henri d'Andeli. Avec 6 dessins et plusieurs notices ; l'Hexagramme. 1 50

Voyages

Charles Géniaux : *La Bretagne vivante ;* Champion. 3 50
André Lichtenberger : *En Alsace.* Orné de 12 pl. en couleurs et une carte ; les Arts graphiques. » »

Divers

Le Guide Mignon. Guide des chemins de fer de Suisse, France, Italie, Allemagne, Autriche, Belgique, Angleterre. Liste de bons hôtels ; Soldini (Genève). 0 75

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre inédite d'Ernest Havet à Barbey d'Aurevilly. — Une lettre de M. Edouard Dujardin à propos de *Marthe et Marie.* — Inauguration du monument Camoëns. — L'enfance de Stéphane Mallarmé. — Le banquet Jean Royère. — La langue française en Alsace-Lorraine. — Le Centenaire d'Eugénie et de Maurice de Guérin. — Un missel précieux. — Erratum. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Une lettre inédite d'Ernest Havet à Barbey d'Aurevilly. — Mlle Read, qui poursuit avec une piété toute filiale la publication des œuvres critiques de Barbey d'Aurevilly, vient de faire paraître un nouvel ouvrage de l'auteur des *Diaboliques : Philosophes et Ecrivains religieux,* où figure,

entre autres études, un article sur l'édition des *Pensées* de Pascal, d'Ernest Havet. A ce sujet, Mlle Read nous communique la lettre inédite suivante, dans laquelle Ernest Havet discute la thèse développée par Barbey d'Aurevilly dans l'étude précitée :

23 août 1880.

Il y a longtemps, Monsieur, que je me suis habitué, en commentant Pascal, à séparer l'homme de la thèse ; je l'ai donc fait tout naturellement pour votre livre : l'homme m'a paru puissant et la thèse vaine. Mais je tiens à m'expliquer là-dessus, car je ne veux pas que vous me soupçonniez de la sottise de vous réduire à ce qu'on appelle le style. Le style et la pensée, c'est tout un ; c'est donc bien dans la pensée qu'est votre force. Mais la pensée n'est pas la même chose que la thèse, sans quoi, étant donnés par exemple Bossuet et Voltaire, l'un des deux ne serait nécessairement qu'un imbécile. Une thèse erronée peut être une occasion de penser très fortement et de répandre à pleines mains des vérités, et c'est précisément ce que vous faites et ce qu'ont fait aussi vos grands hommes, parmi lesquels vous me permettrez de ne pas compter Bonald, que je n'ai jamais pu trouver grand (quant à Saint-Bonnet, je n'ai encore rien lu de lui). Comme eux, à mon avis, vous êtes à la fois puissant et impuissant. Vous ne viendrez pas à bout de nous faire monarchiques et catholiques, mais vous réussissez supérieurement à nous faire sentir que quand on a dit qu'on ne l'est plus, tout n'est pas dit, et qu'on a pas trouvé pour cela la solution de tous les problèmes, ni le remede à tous les maux. Sous prétexte du passé, vous combattez énergiquement les faiblesses et les misères du présent, et les vérités que vous dites là-dessus doivent être utiles, comme toute vérité bien saisie et bien rendue. Sans parler de ces vérités de détails, qu'on pourrait appeler littéraires, et qui, si elles ont moins d'importance, font pourtant grand plaisir à l'esprit, comme le mot sur les *Mémoires d'outre-tombe*, « ce livre sans fierté et sans modestie (1) ».

Vous pensez bien que je ne vais pas vous fatiguer à opposer ma thèse à la vôtre. Je me bornerai à vous demander, parce que ce sera court, si en comparant l'Espagne catholique à l'hérétique Allemagne, vous êtes si sûr que ce soit la première qui ait eu le meilleur lot. Mais vous me direz que l'Espagne n'a pas encore assez brûlé.

Le « grand commentateur » pourrait prendre l'assemblage de ces deux mots pour une plaisanterie. Quand on les prendrait au sérieux, je répondrais encore qu'en critique non plus qu'ailleurs il n'y a de grandeur que là où il y de l'imagination. L'analyse et la réflexion seules ne font rien de grand. Je n'accepte donc pas le compliment, mais j'accepte la sympathie, et j'en suis heureux et reconnaissant.

ERNEST HAVET.

Puisque je reparle de mon Pascal, Monsieur, je veux vous redire encore une fois combien j'ai été touché jadis et combien je le suis encore de la complaisance avec laquelle vous avez jugé ce premier ouvrage d'un homme qui vous était inconnu. Je continue d'en être fier, et je le suis maintenant aussi, croyez-le bien, de l'honneur que vous me faites en m'offrant un de vos livres.

§

Une lettre de M. Edouard Dujardin à propos de « Marthe et Marie ».

Mon cher ami,

Voulez-vous me permettre de résumer le petit différend que je viens d'avoir avec M. Gabriel d'Annunzio?

Le 24 mai, les journaux quotidiens publiaient l'information suivante :

(1) *Les Prophètes du passé* datent de 1851. Plus de trente ans plus tard, Barbey d'Aurevilly relut le livre de Chateaubriand avec enchantement. Reconnaissait-il alors, en certains chapitres tels que celui de Combourg, la sœur aînée de sa propre imagination, si magnifiquement mélancolique ?

Une grande première littéraire :

Tout le monde se rappelle le retentissement qu'ont eu, il y a quelques années, les représentations d'*Antonia*, le drame symbolique de M. Edouard Dujardin, notamment au théâtre du Vaudeville.

Le sympathique écrivain vient de mettre la dernière main à une nouvelle pièce, en prose cette fois, intitulée *Marthe et Marie*, qui va être représentée prochainement dans des conditions particulièrement brillantes.

Le surlendemain paraissait dans les mêmes journaux une note émanant, semblait-il, de M. Gabriel d'Annunzio :

De passage à Paris, je lis dans votre très honoré journal que M. Edouard Dujardin va faire représenter prochainement une pièce intitulée : *Marthe et Marie*.

Je vous prie de vouloir bien signaler à vos lecteurs que j'ai traité avec M. Gabriel d'Annunzio pour un drame évangélique, portant le même titre. La chose ayant été annoncée en son temps et rendue publique, j'entends revendiquer tous les droits de la priorité.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, l'hommage de mon profond respect.

MANZONI.

M. Dujardin répondait le surlendemain par la lettre suivante :

Quelques journaux m'apportent, parmi les ombrages de Fontainebleau, la réclamation de M. Gabriel d'Annunzio, concernant la priorité du titre *Marthe et Marie*. Il m'est difficile de comprendre comment un titre aussi général pourrait devenir une propriété particulière ; mais il m'est encore plus difficile d'imaginer comment mes modestes essais dramatiques pourraient faire obstacle à la gloire mondiale de M. d'Annunzio.

Je puis d'ailleurs rassurer celui-ci en l'informant que ma pièce, loin d'être un « drame évangélique », se place à l'époque de la Renaissance Italienne et que le titre *Marthe et Marie* est purement symbolique.

Croyez, etc...

Quelques jours plus tard, *le Figaro* publiait une note résumant une lettre de M. d'Annunzio où celui-ci désavouait M. Manzoni.

Croyez, mon cher ami, à mes meilleurs sentiments,

EDOUARD DUJARDIN.

§

Inauguration du monument Camoëns.

Sur l'initiative de M. Xavier de Carvalho, fondateur et secrétaire général de la Société des études portugaises de Paris, a été inauguré le 13 juin, dans un coin tout fleuri de Passy, non loin du Trocadéro, un buste en bronze de Camoëns, le grand poète portugais qui chanta en des pages immortelles les conquêtes héroïques de ses compatriotes aux Indes.

Les invités avaient pris place dans une tribune sobrement décorée de drapeaux français et portugais. On y voyait des poètes, des écrivains, des artistes, des diplomates, des membres des colonies portugaise et brésilienne. Les regards se portaient avec une curiosité sympathique sur une charmante Javanaise de dix-sept ans, vêtue de la robe sarong et de la veste badiou : Mlle Wilma Knaap, que M. René Ghil avait choisie pour réciter son poème *A Camoëns*.

Présidée par M. Jean Richepin, de l'Académie française, la cérémonie se déroula selon le rite habituel de ces manifestations littéraires. Des discours furent prononcés par M. Jean Richepin, qui parla en poète du chantre des *Lusiades*, faisant ressortir que le grand poète portugais avait droit de cité à Paris, tant par son génie, par la noblesse de sa vie, que parce

qu'il est le poète national d'un pays, qui fut, à une époque de son histoire, le champion de la civilisation latine.

Puis il y eut les discours des représentants et délégués de la Société des gens de lettres, de la Société des poètes, de l'Académie brésilienne, de la Société des études portugaises, de l'Académie de Lisbonne, des Universités françaises et de la Société Victor Hugo. Mlle Wilma Knaap, dont le nom originel Si Sarin' ten' signifie : Porteuse de bijoux, obtint un succès des plus vifs en déclamant d'une voix chantante et avec les gestes retrouvés des danseuses de Java, les vers de M. René Ghil.

Ces vers disent :

Camoëns ! ô toi des hommes et du destin,
Persécuté !
Entendis-tu, sous Singapour, parmi
Le sud et les poissons volants, les pleurs qui heurtent
Le cœur, de mes « gamlong » au sanglot tant gémi,
Entendis-tu se plaindre et mon île et ma race,
Moi qui suis née à Java !
Où l'on aime qui aime ainsi que le sang va !

Après Mlle Knaap, des artistes de l'Odéon et de la Comédie-Française recueillirent des applaudissements enthousiastes. Le soir, un banquet, présidé par M. Joao Chagas, ministre du Portugal à Paris, réunit à l'Hôtel Continental les invités officiels et plus de cent cinquante convives. Après les discours de MM. Joao Chagas, Perez Caballero, ambassadeur d'Espagne à Paris, Gay, syndic, au nom du Conseil municipal de Paris, Xavier de Carvalho, René Ghil, Martin Nadaud et Jules Bois, une partie artistique termina la soirée.

§

L'enfance de Stéphane Mallarmé. — Dans le no du 16 juin, le *Mercure* a reproduit une page amusante de M. Henry Roujon, où est raconté de quelle façon Mallarmé, enfant, fut introduit, en dépit de ses origines bourgeoises, dans le pensionnat le plus aristocratique de Passy. Les familiers du mardi soir se souviennent sans doute d'un autre épisode que le poète évoquait parfois :

Dans ce hameau de Boulainvilliers, dont le nom usurpé l'avait un instant anobli, ou dans tel autre hameau, telle autre villa (le nombre à cette époque en était énorme à Passy), Mallarmé voyait à des jours réguliers sonner à la grille d'un jardin un grand vieillard dont la belle tête ronde et bienveillante avait attiré ses regards admiratifs. Parfois même, le vieillard lui souriait ; à deux ou trois reprises, lui avait flatté la joue d'une tape amicale et lui avait même avec indulgence adressé la parole.

Un jour, il sut qui était le vieillard, et son admiration en décupla, car c'était Béranger !

— Qui sait? ajoutait Mallarmé. Peut-être, de l'avoir vu et admiré dans mon enfance, me sont venus le goût et l'amour de la poésie !

§

Le Banquet Jean Royère. — Les amis et collaborateurs de *la Phalange* ont offert, le vendredi 21 juin, au restaurant Montmartre-Bellevue, un banquet de sympathie à M. Jean Royère, rédacteur en chef de *la Phalange*. L'assistance était fort nombreuse. Après une brillante allocution

du président, Francis Vielé-Griffin, on applaudit successivement MM. Paul Fort, Han Ryner, René d'Avril, Louis de Gonzague Frick, qui prirent la parole pour retracer l'œuvre accomplie par Jean Royère au cours de ces dix dernières années et l'en remercier ; puis on récita quelques poèmes et l'on se sépara à une heure avancée de la soirée.

§

La langue française en Alsace-Lorraine. — Un journal allemand vient de publier une statistique intéressante qui permet de se faire une idée exacte de la situation linguistique dans les provinces annexées.

Sur 1.874.014 habitants, on en a compté 204.262 de langue française, 3.395 employant les deux langues, 27.434 de langue italienne, 1.919 de langue polonaise et 2.744 parlant une autre langue non allemande.

Les habitants de langue française se répartissent ainsi : 146.097 résident en Lorraine, 26.394 en Basse-Alsace et 31.771 en Haute-Alsace.

On a constaté que, depuis le recensement de 1905, le nombre des personnes de langue française a augmenté de 1.218 à Strasbourg, de 1.195 à Mulhouse et de 665 à Colmar. Par contre, il a diminué de 619 à Metz.

Ces chiffres prouvent une fois de plus que la germanisation de l'Alsace-Lorraine est loin d'être un fait accompli.

§

Le centenaire d'Eugénie et de Maurie de Guérin sera célébré à Andillac, le 19 juillet 1912. A cet effet, un comité a été constitué dont font partie MM. Jean Aicard, Maurice Barrès, Théodore Botrel, Francis Jammes, Etienne Lamy, Abel Lefranc, Mgr Mignot, archevêque d'Albi, Frédéric Mistral et Edmond Pilon.

Par les soins des organisateurs, un médaillon sera placé sur le tombeau des deux écrivains et une édition complète de leurs œuvres sera publiée dans le courant de l'année prochaine.

§

Un missel précieux.

18 juin.

Mon cher Vallette,

Je viens de faire une découverte qui pourrait, en notre époque de ventes insensées, intéresser passionnément les richissimes amateurs d'art.

Il s'agit d'un missel pouvant être comparé, sans aucune exagération, aux célèbres livres d'heures de René d'Anjou, d'Anne de Bretagne, du frère de Charles V, ou à l'admirable Bréviaire de Grimani, qui est un des trésors de Venise.

L'auteur, un vieil artiste, qui a consacré vingt-cinq ans à cet étonnant travail estimé plus de 30.000 fr., serait disposé à le vendre. Il vit très retiré dans un coin de la banlieue de Paris et ne fait personnellement aucune démarche, mais il m'a autorisé à livrer son nom et son adresse aux acheteurs éventuels, et je compte pour les atteindre sur la grande publicité du *Mercure*.

On sait que je me suis fort occupé d'enluminure, ayant moi-même rêvé, autrefois, le renouvellement de cet art miraculeux et perdu qui fut, près de

mille ans, l'une des plus grandes choses du Moyen Age. A ce titre, j'ose espérer que mon appel ne sera pas tout à fait inentendu.

LÉON BLOY
3, place Condorcet
Bourg-la-Reine (Seine).

§

Erratum. — Page 890 de notre livraison du 16 juin, cinquième ligne du discours de M. Albert Mockel, il faut lire : elle sent que son premier devoir est de le conserver intact.

§

Publications du « Mercure de France »

LE CHARIOT D'OR, poèmes, par Albert Samain. Frontispice d'Aug.-H. Thomas. Vol. in-8 raisin tiré sur papier vélin à la forme. Tirage en deux couleurs à 500 exemplaires numérotés, 12 fr. » (50 ex. sur japon impérial à 40 fr.)

D'ILE EN ILE, par Julien Ochsé. Vol. in-18, 3.50.

KOTTO, par Lafcadio Hearn. Traduit de l'anglais par Joseph de Smet. Vol. in-18, 3.50.

PARIS SOUS LOUIS XV, 4e série. *Rapports des inspecteurs de police au Roi, annotés par Camille Piton et suivis d'un Index des noms cités.* Vol. in-18, 3.50.

LA DANSE DE SOPHOCLE, poèmes, par Jean Cocteau. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

L'interrogatoire du mari [titre]. — Eh bien ! Hue, vous frappiez votre mère. C'était une excellente femme. On ne peut en dire autant de vous (Compte-rendu des assises d'Ille-et-Vilaine).—*L'Ouest Eclair*, 14 février.

... ces paysans des temps révolutionnaires qui, après avoir chassé ou massacré leurs maîtres, se vautrèrent dans les fauteuils moelleux et se pavanèrent, comme des chevaux de labour attelés à une calèche, sur les pelouses et parterres des jardins à la française. — *L'Indépendance*, 1er novembre 1911, p. 172.

Une capitale américaine inventée de toutes pièces [titre].— Les Américains ayant mis au concours l'établissement des plans de la nouvelle capitale fédérale d'Australie, Yass Cambern... — *Excelsior*, 15 janvier.

Coquilles

Le lendemain, il lui envoyait une déclaration pleine de fougue et de retenue, tout à la fois, qu'elle repoussa avec une vertueuse, mais molle imagination. — *Nouvelle Revue*, 15 mai.

Les voisins se portèrent au secours du blessé, qui fut transporté à l'hôpital de la Pitié, les instincts perforés et dans un état désespéré. — *Petit Journal*, 17 juin.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. Roy], 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

La situation du marché financier ne présente guère de changement. Les événements, d'ailleurs, ne tendent guère à l'améliorer. La guerre italo-turque et le différend franco-espagnol au sujet du Maroc continuent à préoccuper la diplomatie et le monde des affaires. Ajoutez que la grève des inscrits maritimes gêne beaucoup d'intérêts.

La rente française s'inscrit à 93,17 ; l'Extérieure Espagnole à 95 ; l'Italien à 98,25 ; le Turc unifié à 90,05.

Les fonds russes gardent leur fermeté. Nous trouvons le Consolidé 4 o/o à 96, le 4 1/2 o/o 1909 à 102,30, le 5 o/o 1906 à 104,65.

Nos actions de chemins de fer varient peu ; l'Est fait 912, le Lyon 1240, le Nord 1680, l'Orléans 1285, le Midi 1100.

Les établissements financiers sont généralement bien tenus : le Crédit Foncier à 847, le Crédit Lyonnais à 1510, le Comptoir d'Escompte à 967, la Société Générale à 820, la Banque de Paris et des Pays-Bas à 1848, le Crédit Mobilier à 674, l'Union Parisienne à 1209.

Il y a, d'ailleurs, une certaine activité dans le compartiment des affaires. La Banque de Paris vient d'augmenter son capital social en le portant de 75 à 100 millions. La Société Générale augmente également le sien qui passera de 400 à 500 millions, mais dont la moitié seulement sera versée. Les nouveaux titres, au nombre de 200.000, ne seront donc libérés, comme les anciens, que de 250 fr. ; leur jouissance partira d'octobre 1912 ; ils auront droit à l'intérêt de 5 o/o sur la portion versée du capital pendant le second semestre de cette année, plus au dividende entier de l'exercice en cours. Bien entendu, ils sont réservés de préférence aux actionnaires actuels à raison d'un titre nouveau pour quatre titres anciens. Les actionnaires porteurs de moins de quatre titres auront, sous réserves des possibilités d'attribution, la faculté de souscrire un titre entier nouveau. Les autres actionnaires et les personnes qui ne sont pas actionnaires pourront prendre part à la souscription et subiront les réductions que les circonstances imposeront.

Les nouveaux titres sont émis au taux de 785 fr., soit au prix effectif de 535 fr. à verser en souscrivant, 250 fr. étant portés au capital nominal et 285 fr. aux réserves. Les souscriptions sont reçues jusqu'au 8 juillet.

De son côté la banque Louis Dreyfus et Cie émettra, le 4 juillet prochain, 23.000 lettres de gage de la Caisse de Crédit Hypothécaire du Chili semblables à celles émises en 1911. Ces obligations, offertes à 485 fr., sont assimilées aux fonds d'Etat et valent un capital nominal de 500 fr. chacune, rapportant 25 fr. nets par an.

Signalons enfin que les actions de la Société des Hauts-Fourneaux et Aciéries de Caen viennent d'être introduites à la cote officielle, au comptant, par les soins de MM. Bénard et Jarislowsky.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.